LA
PROSCRIPTION DES GIRONDINS

Expulsés de la Convention nationale et décrétés d'arrestation, le 2 juin 1793, par un vote de la faction maratiste que mène la Commune de Paris, les députés girondins, au nombre d'une trentaine, se sont évadés et groupés à Caen. Soixante départements protestent contre le coup d'État qui les a spoliés de leur mandat; Lyon, Marseille, Bordeaux se soulèvent contre la tyrannie jacobine; les proscrits vont diriger ce mouvement, marcher sur la capitale et mettre à la raison les énergumènes qui ont usurpé le pouvoir. Ceux-ci ripostent en proclamant les Girondins *hors la loi* comme traîtres à la patrie et en menaçant d'impitoyables rigueurs villes et gens qui pactiseront avec eux. *Hors la loi*, c'est la mort sans jugement pour qui se déclarera leur partisan et leur donnera asile.

Caen prend peur et les congédie; les volontaires angevins ou bretons qui se sont armés pour leur cause se dispersent. Il faut fuir, gagner une région moins exposée aux représailles du parti montagnard. Le 29 juillet, les députés quittent Caen, déguisés en soldats, bien munis d'armes et de munitions, pourvus de congés réguliers les présentant comme étant des fédérés du Finistère regagnant Quimper, leur lieu d'origine. Là, ils pourront s'embarquer et atteindre le département de la Gironde où leurs amis sont légion. Dix-huit des proscrits se risquent à cette aventure, parmi lesquels il faut citer, pour l'intelligibilité de l'épisode qu'on va lire, *Buzot*, fin, élégant et mélancolique; bien

Copyright by G. Lenôtre, 1926.

que marié, il a conçu pour l'héroïne de la Gironde, Mme Roland, alors incarcérée à Paris, un de ces grands amours qui sillonnent une destinée; amour ardemment partagé et stoïquement pur dont le vieux Roland a reçu le désespérant aveu. Buzot, qui parvient à correspondre avec la captive, porte sur son cœur le portrait de son amie; il lui a envoyé le sien que, dans son cachot, « elle couvre de larmes brûlantes »; — *Pétion*, le beau Pétion, qui fut le maire adulé de Paris et l'idole du peuple; il a quitté à Caen sa femme et son fils âgé de onze ans; — le galant *Barbaroux*, l'Antinoüs de la Gironde, beau comme un marbre antique en dépit d'un embonpoint prématuré; — *Louvet*, fameux déjà par son roman de *Faublas* et que suit dans son exode sa maîtresse adorée Lodoïska; — *Salle*, de la Meurthe, médecin de campagne, paysan d'allure, gauche et négligé, mais esprit encyclopédique et laborieux infatigable; — *Guadet*, le seul qui soit vraiment Girondin puisqu'il est natif de Saint-Émilion; il a laissé à Paris, dans la misère, sa femme et ses trois enfants; il a hâte de gagner Bordeaux où il se sait aimé et estimé de toute la ville; — *Valady*, *Cussy*, *Bergoeing*, *Meillan*, le brave *Duchastel*, des Deux-Sèvres, et le spirituel *Girey-Dupré*, un journaliste volontairement associé au sort des proscrits. Tous jeunes, — la plupart étaient loin encore de la quarantaine, — tous résolus, confiants dans leur bon droit et certains de l'appui du pays.

Non sans obstacles ni dangers, ils parvinrent à Quimper où les attendaient des amis dévoués et des abris sûrs tant au faubourg de Loc-Maria que dans la ville même et aux environs. Le 20 août, Salle, Cussy, Bergoeing, Meillan, Duchastel et Girey-Dupré s'embarquaient et faisaient voile vers la Gironde. Un mois plus tard, Barbaroux, laissant à Douarnenez sa mère et sa maîtresse, — la mère de son fils, — qui sont venues l'y rejoindre, Louvet, abondonnant Lodoïska qui retourne à Paris, prennent passage, dans la rade de Brest, avec Buzot, Guadet, Pétion et Valady, sur le brick l'*Industrie* commandé par le capitaine Granger et affrété par des armateurs bons patriotes (1).

On les prend ici au matin du jour où, après deux mois de caches et d'aventures, ils posent enfin le pied sur la terre de Gironde dans l'espoir d'entreprendre la lutte contre la Terreur.

(1) Le récit de l'épique odyssée des Girondins proscrits paraîtra prochainement en volume dans la collection des *Récits d'autrefois* (librairie Hachette).

MADAME BOUQUEY

Sorti le 21 septembre 1793, vers midi, de la rade de Brest, l'*Industrie* entrait, le 23, à la tombée du jour, en Gironde, et, le lendemain, dès l'aube, le capitaine Granger conduisait lui-même à terre, dans un canot, les six proscrits qui débarquèrent au Bec d'Ambès.

Quelle joie pour eux, après tant et de si rudes traverses, de fouler enfin le sol de ce département fameux dont ils étaient, en quelque sorte, les filleuls ! Que de fois Guadet leur avait vanté les charmes opulents de la région bordelaise, et l'esprit indépendant et libéral de ses habitants ! Au Bec d'Ambès, Guadet se trouvait chez lui, car son beau-père, le citoyen Dupeyrat, y possédait une campagne. Il laissa Buzot, Pétion, Barbaroux, Louvet et Valady dans une auberge du petit village dont les toits de tuiles, dorées par les étés, font si bel effet parmi les oseraies et les peupliers de la rive, et il se dirigea vers la maison Dupeyrat. — Personne ; tous les volets clos. Dans les dépendances, un paysan, nommé Blanc, travaillait à des tonneaux ; Guadet l'aborda, disant qu'il était un parent du citoyen Dupeyrat : « Je ne te connais pas », fit l'autre. Guadet aurait voulu ne pas se nommer ; sa barbe, très longue et très noire, le rendait, en effet, méconnaissable ; mais il fallait brusquer les choses : « Allume-moi du feu, commanda-t-il, je suis Guadet, gendre du citoyen Dupeyrat ; je vais chercher des amis. » Blanc ouvrit la maison, tandis que Guadet retournait à l'auberge où l'attendaient ses compagnons.

Il les trouva consternés ; ils venaient d'apprendre par l'aubergiste, fougueux jacobin, que la Terreur régnait à Bordeaux ; les délégués de la Convention avaient réprimé l'insurrection naissante en prenant la ville par la famine ; la municipalité et tous les fonctionnaires d'opinion girondine, étaient en fuite ou incarcérés. « Impossible ! » protestait Guadet, terrifié à la pensée que si les choses étaient à ce point, il aurait attiré ses amis dans un piège. On lui précisa ce que l'on venait d'entendre, à savoir qu'un décret de la Convention déclarait traîtres à la Patrie et mettait hors la loi tous ceux des habitants de Bordeaux qui s'étaient rendus coupables de résistance au coup

d'État du 2 juin; et la noble ville, domptée, s'était soumise.

Guadet se refusait à le croire ; il décida d'aller se rendre compte par lui-même de la situation. Ayant brillamment exercé à Bordeaux la profession d'avocat, et, par deux fois, obtenu, lors des élections à la Législative et à la Convention, les suffrages de ses concitoyens, il comptait dans la ville de nombreux amis et de chauds partisans; il était sûr de ceux-là qui ne plieraient pas sous le joug des démagogues; il partit donc, vers trois heures de l'après-midi, emmenant Pétion; les autres restèrent à la maison Dupeyrat, confinés, déjà reclus sur cette terre promise dont ils avaient espéré, par leur seule présence, galvaniser la population.

On compte cinq lieues d'Ambès à Bordeaux par le chemin qui longe la rive droite de la Garonne; Guadet et Pétion ne pouvaient être de retour avant le lendemain. Ils reparurent le 25 septembre, de bonne heure, « trop heureux d'avoir pu pénétrer dans la ville sans être arrêtés ». Hélas! Tout ce que l'on avait dit n'approchait pas de la vérité : Bordeaux était au pouvoir des sans-culottes. On y emprisonnait les patriotes les plus purs, les plus éclairés, les plus courageux, et la Terreur y était si générale que, dans cette grande cité dont il avait été l'élu acclamé, Guadet ne trouva personne qui consentît à l'abriter pour la nuit avec son compagnon. C'est à peine si le plus brave de ses anciens amis avait eu le courage de marcher devant eux pour les guider par des rues sûres, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la ville... Et la catastrophe datait de sept jours; sept jours seulement! Comme toujours, comme partout, les honnêtes gens succombaient victimes de leur faiblesse. L'ardente et valeureuse jeunesse de Bordeaux s'était proposée aux autorités pour désarmer la section Franklin, quartier général du jacobinisme. Les timides administrateurs avaient répondu que mieux valait s'abstenir, user de douceur et de modération, et, le lendemain, la section Franklin « culbutait Bordeaux » et livrait la ville aux proconsuls de la Convention.

De Salle, de Cussy, de Meillan, de Girey-Dupré et des autres camarades du voyage en Bretagne, Guadet n'apporte aucune nouvelle. Sont-ils parvenus à Bordeaux? S'y cachent-ils ou ont-ils trouvé le moyen d'échapper à la fureur des anarchistes? Car c'est surtout contre les députés fugitifs que sévit la Terreur; s'ils sont pris, c'est la mort sans jugement, et tout citoyen qui

les rencontre a le droit de les tuer comme bêtes malfaisantes. A quoi donc vont se résoudre ceux qui sont là, dans la maison Dupeyrat, écoutant Guadet en larmes? Il se sent, en quelque sorte, responsable du terrible danger qui les menace; quoiqu'il risque plus que les autres puisqu'il est connu de tout le pays, il s'offre de nouveau à tenter de les sauver : il n'est pas possible que, dans toutes les âmes, la peur ait tué tout sentiment humain : il va partir pour Saint-Émilion, la petite ville d'où il est originaire et que, depuis un temps immémorial, habite sa famille. Là, certainement, il trouvera des cœurs pitoyables et des retraites sûres; il enverra aussitôt à ses amis un guide chargé de les lui amener par des chemins détournés. Infatigable, il part, en leur recommandant la prudence; car le cabaretier maratiste qui les a reçus lors de leur arrivée, a des soupçons; il s'est informé de ces étrangers débarqués dans le pays et qu'on ne revoit plus. Blanc, le tonnelier, a parlé; on sait maintenant que Guadet s'est fait ouvrir la maison Dupeyrat et qu'il y loge des suspects. De toute la journée du 26, Pétion et ses compagnons ne bougent pas : comment s'approvisionnent-ils sans éveiller les curiosités? A quoi occupent-ils ces longues heures? Quelles sont les réflexions, les combinaisons désespérées qu'ils échangent? Quel retour en leur esprit sur leur passé, leurs joies familiales, leurs ambitions avortées, leurs vains triomphes oratoires, et quelle harcelante convoitise de vengeance contre leurs indignes persécuteurs! C'est tout cela, perdu à jamais pour l'Histoire, que l'on souhaiterait connaître, et aussi comment supportaient leur injuste déchéance ces hommes qui, ayant remué tant d'idées et soulevé les foules, se voyaient réduits à supputer s'ils mangeraient le soir et si la mort n'était pas à la porte.

Le vendredi, 27, même attente morne, même oisiveté angoissée. Le soir tombe. L'émissaire de Guadet ne paraît pas. Il devient urgent d'aviser, pourtant, car le village est en rumeur : le cabaretier est allé à Bordeaux dans la journée et en est revenu escorté de « visages nouveaux ». Il y a dans son estaminet des conciliabules. Les cinq proscrits se barricadent et s'apprêtent à soutenir un siège : ils se distribuent leurs armes : quatorze pistolets, cinq sabres et l'espingole de Louvet, tromblon de brigand, cadeau de la bien-aimée Lodoïska. Louvet et Barbaroux montèrent la garde durant toute la nuit, qui fut paisible, et le soleil du 28 se leva sans qu'on eût reçu aucun message de

d'État du 2 juin ; et la noble ville, domptée, s'était soumise.

Guadet se refusait à le croire ; il décida d'aller se rendre compte par lui-même de la situation. Ayant brillamment exercé à Bordeaux la profession d'avocat, et, par deux fois, obtenu, lors des élections à la Législative et à la Convention, les suffrages de ses concitoyens, il comptait dans la ville de nombreux amis et de chauds partisans ; il était sûr de ceux-là qui ne plieraient pas sous le joug des démagogues ; il partit donc, vers trois heures de l'après-midi, emmenant Pétion ; les autres restèrent à la maison Dupeyrat, confinés, déjà reclus sur cette terre promise dont ils avaient espéré, par leur seule présence, galvaniser la population.

On compte cinq lieues d'Ambès à Bordeaux par le chemin qui longe la rive droite de la Garonne ; Guadet et Pétion ne pouvaient être de retour avant le lendemain. Ils reparurent le 25 septembre, de bonne heure, « trop heureux d'avoir pu pénétrer dans la ville sans être arrêtés ». Hélas ! Tout ce que l'on avait dit n'approchait pas de la vérité : Bordeaux était au pouvoir des sans-culottes. On y emprisonnait les patriotes les plus purs, les plus éclairés, les plus courageux, et la Terreur y était si générale que, dans cette grande cité dont il avait été l'élu acclamé, Guadet ne trouva personne qui consentît à l'abriter pour la nuit avec son compagnon. C'est à peine si le plus brave de ses anciens amis avait eu le courage de marcher devant eux pour les guider par des rues sûres, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la ville... Et la catastrophe datait de sept jours ; sept jours seulement ! Comme toujours, comme partout, les honnêtes gens succombaient victimes de leur faiblesse. L'ardente et valeureuse jeunesse de Bordeaux s'était proposée aux autorités pour désarmer la section Franklin, quartier général du jacobinisme. Les timides administrateurs avaient répondu que mieux valait s'abstenir, user de douceur et de modération, et, le lendemain, la section Franklin « culbutait Bordeaux » et livrait la ville aux proconsuls de la Convention.

De Salle, de Cussy, de Meillan, de Girey-Dupré et des autres camarades du voyage en Bretagne, Guadet n'apporte aucune nouvelle. Sont-ils parvenus à Bordeaux ? S'y cachent-ils ou ont-ils trouvé le moyen d'échapper à la fureur des anarchistes ? Car c'est surtout contre les députés fugitifs que sévit la Terreur ; s'ils sont pris, c'est la mort sans jugement, et tout citoyen qui

les rencontre a le droit de les tuer comme bêtes malfaisantes. A quoi donc vont se résoudre ceux qui sont là, dans la maison Dupeyrat, écoutant Guadet en larmes? Il se sent, en quelque sorte, responsable du terrible danger qui les menace; quoiqu'il risque plus que les autres puisqu'il est connu de tout le pays, il s'offre de nouveau à tenter de les sauver : il n'est pas possible que, dans toutes les âmes, la peur ait tué tout sentiment humain : il va partir pour Saint-Émilion, la petite ville d'où il est originaire et que, depuis un temps immémorial, habite sa famille. Là, certainement, il trouvera des cœurs pitoyables et des retraites sûres; il enverra aussitôt à ses amis un guide chargé de les lui amener par des chemins détournés. Infatigable, il part, en leur recommandant la prudence; car le cabaretier maratiste qui les a reçus lors de leur arrivée, a des soupçons; il s'est informé de ces étrangers débarqués dans le pays et qu'on ne revoit plus. Blanc, le tonnelier, a parlé; on sait maintenant que Guadet s'est fait ouvrir la maison Dupeyrat et qu'il y loge des suspects. De toute la journée du 26, Pétion et ses compagnons ne bougent pas : comment s'approvisionnent-ils sans éveiller les curiosités? A quoi occupent-ils ces longues heures? Quelles sont les réflexions, les combinaisons désespérées qu'ils échangent? Quel retour en leur esprit sur leur passé, leurs joies familiales, leurs ambitions avortées, leurs vains triomphes oratoires, et quelle harcelante convoitise de vengeance contre leurs indignes persécuteurs! C'est tout cela, perdu à jamais pour l'Histoire, que l'on souhaiterait connaître, et aussi comment supportaient leur injuste déchéance ces hommes qui, ayant remué tant d'idées et soulevé les foules, se voyaient réduits à supputer s'ils mangeraient le soir et si la mort n'était pas à la porte.

Le vendredi, 27, même attente morne, même oisiveté angoissée. Le soir tombe. L'émissaire de Guadet ne paraît pas. Il devient urgent d'aviser, pourtant, car le village est en rumeur : le cabaretier est allé à Bordeaux dans la journée et en est revenu escorté de « visages nouveaux ». Il y a dans son estaminet des conciliabules. Les cinq proscrits se barricadent et s'apprêtent à soutenir un siège : ils se distribuent leurs armes : quatorze pistolets, cinq sabres et l'espingole de Louvet, tromblon de brigand, cadeau de la bien-aimée Lodoïska. Louvet et Barbaroux montèrent la garde durant toute la nuit, qui fut paisible, et le soleil du 28 se leva sans qu'on eût reçu aucun message de

Guadet. Était-il arrêté ? N'entendrait-on plus parler de lui? Dans ce cas, que devenir? Encore d'interminables heures d'expectative et de pronostics déprimants. Enfin, sur le tard, se présenta « un particulier » arrivant de Saint-Émilion.

Les *Souvenirs* de Louvet, le seul narrateur de ces journées critiques, sont ici quelque peu en désaccord avec les documents d'archives. Il semblerait, d'après ceux-ci, que le « particulier » fût, non point Guadet lui-même, mais peut-être son frère, Saint-Brice Guadet : c'était « un homme de cinq pieds cinq à six pouces, joli de figure, bien fait du corps, assez mince, la jambe assez bien faite, habillé d'une lévite bleue, ayant une épée au côté ». Quel qu'il fût, l'avis qu'il apportait était désespérant : Guadet n'avait trouvé à Saint-Émilion, parmi sa famille et ses amis, qu'une seule personne assez téméraire pour donner asile aux fugitifs : encore ne pouvait-elle en recevoir que deux. Guadet gardait l'espoir d'en placer le jour suivant deux autres qu'il enverrait chercher à leur tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Ce qu'entendant, Pétion, Buzot, Louvet, Valady et Barbaroux se regardèrent en silence. Allaient-ils donc être obligés de choisir parmi eux les deux élus, et ceux-ci, de leur côté, allaient-ils consentir à laisser les autres exposés au péril d'une arrestation imminente? Le village, dit-on, est plein de soldats et plusieurs brigades de gendarmerie en occupent les abords. « Partons tous, proposa Barbaroux; si Guadet connaissait notre position, il comprendrait que le plus pressant est de nous tirer d'ici. Il n'a d'asile que pour deux; eh bien, ne tiendrons-nous pas tous, pendant quatre ou cinq jours, dans la chambre où deux seulement sont attendus? Partons! » Les préparatifs ne furent pas longs, car les bagages, — une petite malle et trois porte-manteaux, — étaient sommaires. On s'esquiva de la maison Dupeyrat; on atteignit, après quelques détours, les bords de la Dordogne; la gabarre qui avait descendu de Libourne le messager de Guadet attendait là pour l'y ramener. Les cinq proscrits y prirent place avec lui et le batelier, nommé Grèze. L'heure était propice, la marée montait, et l'embarcation quittait à peine la rive que les sans-culottes d'Ambès, « sabres au poing et drapeaux flottants », se ruaient sur « le repaire d'où les rebelles venaient de fuir ».

Louvet est très excusable d'avoir confondu la Dordogne avec la Garonne; il faisait nuit, d'ailleurs, et les passagers du batelier

Grèze avaient d'autres préoccupations que de s'instruire de la topographie du pays. C'est pour cette raison sans doute que, le flot ne montant plus, lorsque la gabarre s'arrêta devant Saint-Pardon, un hameau à deux lieues de Libourne, quand il fallut poursuivre la route à pied vers Saint-Émilion, il était complètement désorienté. Au simple examen des lieux, on discerne que de Saint-Pardon les Girondins se dirigèrent vers Fronsac, afin de contourner Libourne sans y pénétrer. La rivière qu'ils passèrent en bac n'est point la Dordogne, mais l'Isle, et, ce dernier obstacle franchi sans difficulté, ils arrivèrent, le 29 au matin, à Saint-Émilion pour y apprendre que l'armée révolutionnaire marchait à leur poursuite. Guadet était terrassé, d'autant plus qu'il venait de retrouver Salle qui, depuis un mois, errait dans la région sans parvenir à s'assurer un asile : — un hôte de plus à recueillir. Pour la journée de ce dimanche, 29, les sept amis se réfugièrent dans une carrière, à quelque distance de Saint-Émilion, et, tapis dans les anfractuosités et les éboulements pierreux, ils attendirent tristement la nuit. Un homme était en course depuis le matin, en quête de refuge. Il arriva tard, n'ayant pas réussi : personne n'avait la témérité d'ouvrir sa porte aux hors-la-loi.

Que faire? Se diviser, d'abord. Louvet, las de cette vie errante, déclare qu'il retourne à Paris. Là est Lodoïska chez des amis d'un dévouement sans bornes et qui seront heureux de l'héberger lui-même. Barbaroux se décide à suivre Louvet; Valady les accompagnera jusqu'à Périgueux où il sera en sûreté. Salle et Guadet iront vers les Landes, essayant de gagner l'Espagne; Pétion et Buzot vont se diriger vers la Suisse... On s'embrasse, on se sépare... avec quels regards, quels longs serrements de mains, quel déchirement! Se reverra-t-on jamais? Déjà Louvet, qu'exalte cette pensée que chaque pas va le rapprocher de Lodoïska, entraîne Barbaroux et Valady vers le nord. Son imagination est fertile en combinaisons de roman; il distribue à chacun son rôle : Valady et lui joueront celui de négociants en quête de mines à exploiter; Barbaroux sera un professeur de minéralogie qui les accompagne pour étudier et sonder les terrains... Mais des négociants à pied, courant la nuit! Mais 140 lieues de pays hérissées de corps de garde, de comités révolutionnaires, d'espions, de soldats, de policiers, de municipalités soupçonneuses, de commissaires vétilleux... et

cela sans une carte, presque sans argent, sans bagages, et dans l'accoutrement où ils sont!... C'est « un dessein désespéré ».

Après quatre heures de marche, ils reconnaissent déjà, sans se l'avouer encore, la folie de leur entreprise. Ils ne savent où ils sont: Valady s'inquiète; Barbaroux n'en peut plus; Louvet se traîne : il s'est blessé en tombant dans un fossé profond et s'est luxé le genou. Un presbytère est à quelques pas : « Il faut y frapper, dit Barbaroux. — Oui, pour demander notre chemin, réplique Louvet. — Et si nous pouvions obtenir quelque chose de plus », soupire le Marseillais harassé. Ils entrent tous trois chez le prêtre, se présentent à lui comme des voyageurs égarés. L'ecclésiastique les examine : « Vous êtes, dit-il, des gens de bien persécutés; convenez-en, et, à ce titre, acceptez l'hospitalité pour vingt-quatre heures. » Touchés par cet accueil cordial, ils se nomment ; le digne curé, tout ému, les presse sur son cœur « en versant des larmes de joie ». Il les garde trois jours, durant lesquels il s'occupe à leur trouver un abri; puis il les loge chez un fermier qui les reçoit bien, mais dont la femme prend peur et oblige son mari à les chasser. Les voici dans la soupente d'une métairie, ensevelis dans le foin qui les recouvre entièrement, car le maître de la maison connaît seul leur présence et il emploie une quinzaine d'ouvriers qui circulent tout le jour et jusque dans le grenier où les proscrits sont enfouis. Le métayer leur apportait, chaque matin, la pitance; un jour elle manqua; le lendemain également. N'osant ni bouger, ni appeler, ni gémir, les malheureux étouffant de fièvre dans le foin en fermentation que surchauffe le toit de tuiles sur lequel darde un soleil brûlant, se regardent mourir de faim, de soif et de découragement. Valady avoue qu'il est en proie à des cauchemars paniques ; la hantise de sa mort prochaine le harcèle nuit et jour. Barbaroux et Louvet, résolus à se détruire, ont déjà armé leurs pistolets et, sans mot dire, d'une poignée de main éloquente, s'adressent un adieu réciproque. « Barbaroux ! Tu as une mère, gémit Valady, et toi, Louvet, Lodoïska t'attend! » Ces seuls mots arrêtent le geste des deux désespérés; ils « confondent leurs larmes » et se résignent à vivre.

A vivre en tremblant toujours : certaine nuit, un grand bruit de voix, une échelle brusquement appliquée à la trappe

du grenier, un commandement brutal : « Descendez, descendez donc ! — Comment, descendre ? Et pourquoi ? — Parce qu'il le faut ! » Cette fois ils sont pris. C'est la mort. Fausse alarme. On annonce pour le lendemain la visite d'un homme dont on se méfie : il faut que « ces messieurs » s'éloignent au plus vite de la métairie. Les voilà dehors. La pluie tombait à verse ; Louvet, dont le mal s'était enflammé, ne pouvait marcher que « sur une jambe et à l'aide d'un bâton » ; il glissait sur la terre mouillée ; on les conduisit tous les trois à un petit bois et on les laissa toute la nuit sous l'ondée. Puis ce fut le retour chez leur bon curé qui les reprit pour vingt-quatre heures et les logea, cette fois, dans son grenier. Une corde fixée à la lucarne assurerait leur fuite en cas d'alerte.

Là ils apprirent que Guadet et Salle avaient trouvé, à Saint-Émilion même, un refuge de toute sûreté chez une femme compatissante. Quelqu'un, — le charitable curé peut-être, — courut chez cet « ange du ciel » pour l'aviser de la situation où se débattaient Louvet, Barbaroux et Valady. « Qu'ils viennent tous trois », répondit-elle. Seulement, elle recommandait bien qu'ils n'arrivassent qu'à minuit et qu'ils fissent en sorte de n'être aperçus de personne.

Saint-Émilion, d'aspect extrêmement pittoresque, est bâti sur un mamelon percé d'immenses galeries souterraines, dédale de catacombes d'une antiquité nébuleuse. Jadis on circulait dans ces galeries, encore qu'il fût imprudent de s'y aventurer, car elles s'étendent, se replient, se nouent, s'entremêlent, se divisent en plusieurs étages, et leur configuration est incertaine. Nombre de propriétaires, pour s'isoler, avaient muré leur part de ces souterrains, et chaque maison de la ville disposait ainsi de vastes et profondes caves, creusées à même le roc. Or, la belle-sœur de Guadet, née Thérèse Dupeyrat, était mariée à un sieur Robert Bouquey, ci-devant procureur du roi à Saint-Émilion. En 1791, Guadet avait obtenu pour son beau-frère, privé de sa charge par la nouvelle législation, une place de régisseur dans les domaines nationaux, et depuis lors, Bouquey et sa femme résidaient au château de Fontainebleau. C'est là que parvint à Mme Bouquey une lettre de son père, le citoyen Dupeyrat, vieillard de soixante-dix-sept ans, contant le lamentable exode de son gendre Guadet et de ses compagnons. Jamais

la noble femme ne s'était mêlée de politique ; ses préférences n'allaient ni aux Girondins, ni aux Montagnards, attendu qu'elle était, comme bien d'autres, dans l'ignorance absolue des causes de leur rivalité. Mais elle apprenait que des hommes, odieusement persécutés, traqués comme des loups, roulaient sans asile et sans pain, risquant la mort à chacun de leurs pas ; elle prit la diligence, rentra seule à Saint-Émilion, rouvrit sa demeure fermée et parvint à prévenir discrètement son beau-frère Guadet et Salle qu'elle avait de la place dans sa maison de la rue du Chapitre et qu'ils pouvaient venir s'installer chez elle. Ils accoururent. Par eux, elle sut la situation désespérée de Louvet, de Barbaroux et de Valady ; elle ne les connaissait pas, mais cela importait peu : et, le lendemain, elle voyait, radieuse, arriver les trois vagabonds exténués, les habits en lambeaux, boueux, hâves, fiévreux, éclopés, repoussants. Apprenant que, depuis treize jours, Buzot et Pétion rôdaient dans le pays, terrés le jour dans les bois, marchant la nuit, sans but, et « réduits à la dernière extrémité », — « Qu'ils viennent donc aussi », dit-elle. Le 12 octobre, les sept fugitifs se retrouvaient réunis à sa table ; elle pleurait de joie en contemplant cette bande éplorée, « sa nichée d'enfants », qu'elle régala d'un copieux souper.

Elle existe encore cette maison Bouquey, telle qu'elle se comportait à l'automne de 1793 ; du moins était-elle intacte il y a peu d'années et on doit croire que les archéologues de Saint-Émilion, si soucieux du passé de leur cité, veillent pieusement à sa conservation. Tapie entre deux rues, au sommet de la colline où s'éparpille la ville, c'est une commode demeure provinciale, sans faste, mais combinée pour le bien-être. Sur la rue du Chapitre, — aujourd'hui rue de la République, — était l'entrée principale, porte très simple, donnant accès aux pressoirs et aux chais. La maison, enserrée dans ses dépendances, n'a de façade que sur un jardinet étroit, — deux carrés de légumes et une treille, — que dominent les pignons des immeubles voisins. Sur ce jardinet prennent jour toutes les pièces de l'habitation : un petit vestibule d'où part l'escalier rustique du premier étage ; à droite une large cuisine, une laverie et un bûcher ; à gauche une salle à manger, un salon de proportions confortables dont la cheminée en marbre blanc porte enlacées les lettres R. B. (Robert Bouquey). Rien n'est

modifié; les fenêtres ont gardé leurs anciennes vitres, les portes sont de chêne épais, les serrures ont leurs vieilles clefs, — les clefs qui pendaient en trousseau aux cordons du tablier de *Marinette*. Ainsi surnommait-on familièrement Mme Bouquey; c'était le temps des sobriquets et celui-là lui convenait. Elle était non point jolie, mais charmante; quelqu'un a dit : « elle avait une de ces figures qu'on voit sans surprise mais qu'on quitte avec regret. » Le seul portrait que l'on connaît d'elle, la montre avec de grands yeux noirs, le nez mince et régulier, la bouche souriante, au cou un ruban noir auquel se suspend une croix à la Jeannette; un grand échafaudage de cheveux est surmonté d'un petit chapeau de bergère. Elle avait, en 1793, trente et un ans; elle était franche et gaie comme une soubrette du répertoire.

Dans l'un des angles du petit jardin, contre la dernière fenêtre de la cuisine, est un puits carré, profond de 20 mètres. Une pierre qu'on y jette n'atteint l'eau qu'après une longue chute, avec un bruit sinistre et lointain. Dans la maçonnerie de deux des parois se faisant face, sont ménagés des trous, — de quoi poser les pieds, l'un à droite, l'autre à gauche, alternativement; on descend ainsi; en dessous les profondeurs attirantes du puits. Ces marches creuses suintent d'humidité; les pieds y glissent; les mains n'y peuvent rien saisir. En se risquant à cette effroyable gymnastique, on trouve, après 6 ou 7 mètres de descente, une baie ouvrant sur un souterrain égal en superficie au jardinet qui le recouvre; c'est la partie des catacombes afférente à la maison Bouquey; cela forme une salle irrégulière, mais spacieuse qui, elle-même, a sa cave, galerie plus profonde à laquelle on parvient en se laissant glisser dans un trou ordinairement fermé d'une planche, recouverte de gravier. C'est dans cette seconde fosse, à 30 pieds sous terre, que Mme Bouquey enfouit ses hôtes. Elle y descendit 2 matelas, 2 chaises, une table, du linge, des couvertures; le mobilier, sommaire d'abord, s'augmenta vite. Pour que ses proscrits se trouvassent bien, la brave femme aurait jeté dans leur trou toute sa maison; elle leur envoya, à l'aide d'une longue tige de fer garnie d'un crochet, une lanterne, des livres, de l'argenterie, un moine pour chauffer les couchages; la grotte était humide et on ne pouvait y allumer du feu. En outre on n'y devait parler qu'à voix basse, car de perfides échos peuplent ces cavités sonores aux ramifications inconnues.

Quand on visite « la grotte des Girondins », deux choses apparaissent avec évidence : d'abord l'extrême difficulté d'y pénétrer par le puits; on n'imagine pas un homme de la corpulence de Barbaroux se livrant à cette périlleuse acrobatie que les puisatiers eux-mêmes ne risquent pas sans préliminaires précautions. Il est bien probable qu'aucun des Girondins n'est passé par là; Louvet, très laconique sur son séjour chez Mme Bouquey écrit, il est vrai : « l'entrée du souterrain, d'ailleurs fort dangereuse, était si bien masquée qu'on ne pouvait la découvrir » ; mais est-ce bien du puits qu'il entend parler? Il existait une autre descente dont l'ouverture était obstruée par de larges dalles; en les déplaçant, on découvrait un orifice du souterrain où l'on pénétrait ainsi, assez facilement, à l'aide d'une échelle (1). C'est là, certainement, le moyen qu'employaient les proscrits : la servante de Mme Bouquey, Anne Bérard, déclara avoir vu « *deux* des députés sortir de la grotte en soulevant les pierres d'un trou pratiqué pour recevoir les eaux de pluie », parfaitement d'accord avec Louvet, lorsqu'il dit : « Mme Bouquey logeait *deux* de nos amis à 30 pieds sous terre; » mais il ressort de son texte même qu'ils n'y demeurèrent pas longtemps.

La seconde constatation qui s'impose, en effet, est l'impossibilité de séjourner, de façon continue, dans ce souterrain où régnait une atmosphère méphitique, si glacial, d'ailleurs, et si humide que, pour le parcourir seulement durant quelques instants, — en plein été, il est vrai, — des hommes robustes en sortaient transis et sans voix. Mme Bouquey eût condamné à mort ses sept prisonniers en les laissant jour et nuit, durant un mois, dans ce sépulcre. Elle les y cachait à leur arrivée, en cas qu'ils eussent été suivis et qu'on les eût vus entrer chez elle; mais au bout de quelques jours, assurée que nul ne soupçonnait leur présence dans sa maison, elle la mettait toute à leur disposition. Par surcroît de prudence, elle leur avait ménagé, dans le grenier, une seconde forteresse, plus saine, presque aussi sûre, presque aussi difficile à découvrir, et l'affreuse crypte les recevait seulement lorsqu'on annonçait, à Saint-Émilion, le passage de quelque corps de troupes ou quand on présageait l'imminence d'une visite domiciliaire.

(1) Un escalier de 23 marches établi à cet endroit permet aujourd'hui de descendre dans la « grotte des Girondins ».

Comment vivaient-ils? On était au temps de la grande pénurie et des restrictions obligatoires et Mme Bouquey n'avait droit, pour elle et pour sa servante, qu'à une livre de pain par jour. Comme on la croyait seule dans sa maison, c'eût été se dénoncer et risquer la mort que d'acheter à la boucherie une pièce de viande convenant à la nourriture de sept hommes.

Par chance, elle disposait d'une abondante provision de pommes de terre et de haricots; ses volailles fournissaient le régal des jours de gala. Elle institua un régime sévère, mais suffisant : « Pour ne pas déjeuner, on se levait à midi, rapporte Louvet. Une soupe aux légumes faisait tout le dîner; à l'entrée de la nuit nous quittions doucement nos demeures et nous nous assemblions autour d'*Elle* (il ne nomme jamais Mme Bouquey). Tantôt un morceau de bœuf à grand peine obtenu, tantôt une pièce de la basse-cour, vite épuisée, quelques œufs, quelques légumes, un peu de lait, composaient le souper dont elle s'obstinait à ne prendre qu'un peu pour nous en laisser davantage; elle était au milieu de nous comme une mère environnée de ses poussins... » Et plus loin, il cite de leur admirable hôtesse ce mot sublime : « Mon Dieu! Si on m'arrêtait, que deviendriez-vous? » Elle acceptait le danger pour elle-même et ne le redoutait que pour eux.

On se représente mal ce qu'étaient ces dîners en commun, présidés par cette jeune femme héroïque et simple, ayant autour d'elle Pétion, Louvet, Guadet, Valady, Salle, Buzot et Barbaroux, les maudits, les parias, buts et prétextes de l'effroyable ouragan qui déferlait sur la France. D'un bout à l'autre du pays les échafauds se dressaient, la guerre civile sévissait, les routes étaient gardées, les comités révolutionnaires alertés, d'innombrables policiers, espions, mouchards lancés à la chasse de ces sept hommes qui dînaient là, ensemble, bien tranquilles, grâce à leur providentiel « ange gardien », pour lequel, sans nul doute, ils se mettaient en frais d'esprit et de joyeux propos. Car elle les voulait contents et le plus sûr moyen de lui témoigner leur reconnaissance était de paraître oublier les périls auxquels elle avait su les soustraire. Tous, même Buzot, toujours grave et bourrelé d'angoisses à la pensée constante de la femme adorée qu'il savait en danger de mort, tous s'efforçaient d'imposer silence à leurs affres personnelles pour ne pas attrister leur chère bienfaitrice. Quoiqu'ils lussent avidement les journaux,

— le *Journal de Perlet* et l'*Abréviateur* entre autres, — et qu'ils fussent de la sorte au courant des événements politiques, ils n'en parlaient probablement guère devant elle, cherchant plutôt à la distraire, voire à l'amuser. Dans la journée, ils s'occupaient à écrire : Louvet commençait la rédaction du *Récit de ses périls*, dont les premières pages sont datées *des grottes de Saint-Émilion, aux premiers jours de novembre 1793*. Barbaroux continuait ses *Mémoires* commencés à Loc-Maria, et Pétion entreprenait également l'histoire de ses malheurs. La gaîté de Salle ne se démentait pas; dans son habit en loques, sa culotte tombant de vétusté, au point qu'il la recouvrait d'un mauvais pantalon de toile grise, il défiait le sort et la misère et composait des vers badins. La tournure encyclopédique de son esprit, son savoir quasi universel, son insatiable besoin de travail, le rendaient propre aux occupations les plus diverses, et il avait même commencé une tragédie sur *Charlotte Corday*, toute à la gloire de l'héroïne, et où il accumulait les tirades vengeresses contre les scélérats du parti montagnard. Peut-être que, le soir, après souper, l'un ou l'autre lisait ses élucubrations de la journée à ses compagnons et à Mme Bouquey, heureuse de les voir s'abstraire pendant quelques instants de leur sinistre situation.

Et pourtant que d'anxiétés, que de deuils! Pétion sait que sa belle-mère, Mme Lefebvre, a été guillotinée le 24 septembre; peu de jours après, le 7 octobre, a péri Gorsas, l'un des compagnons de Caen, le premier des hors-la-loi qui monte à l'échafaud; après avoir quitté à Fougères la petite phalange des députés fuyant vers la mer, il n'a pu résister au désir de rentrer à Paris: il fut pris et exécuté sans jugement. Le 3 octobre, a été décrété par la Convention l'emprisonnement des soixante-treize députés coupables d'avoir protesté, — oh! bien timidement et presque à huis clos, — contre le coup d'État du 2 juin. De ce nouvel attentat au droit parlementaire, « la Gironde » est définitivement abolie et nul dans l'assemblée n'osera élever la voix pour sa défense. Alors on a pu frapper les chefs, — ceux du moins qu'on tenait sous les verrous, — et, le 31 octobre, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Ducos, Boyer-Fonfrède, Duprat, Mainvielle marchaient à la mort avec quatorze de leurs collègues, au nombre desquels Lauze-Deperret, tué par une lettre de Barbaroux que Charlotte Corday lui avait apportée de Caen, et le vaillant Duchastel, qu'on a vu s'embarquer à Quimper et qui, arrêté à

Bordeaux, fut transféré à Paris pour y figurer dans l'hécatombe de la Gironde.

Ce massacre des plus célèbres représentants du peuple, de ceux dont l'éloquence ou les écrits avaient le plus brillamment contribué à l'établissement de la république, produisit une stupeur profonde. La démagogie triomphait; puisque le couteau de Sanson avait frappé ces têtes inviolables, nulle autre n'était à l'abri de son tranchant et le règne de la Terreur sanglante s'inaugurait. L'émoi causé par cette tuerie se propagea jusqu'à la paisible maison de Saint-Émilion, où vivaient, sous l'aile de leur protectrice, les sept proscrits sauvés par elle de l'ignoble mort des traîtres. On juge de leur désespoir et de leur fureur lorsqu'ils apprirent, vers le 6 ou 7 novembre, l'inique condamnation de leurs amis. Mme Bouquey en sembla être plus éprouvée encore; vainement s'efforçait-elle de dissimuler sa peine : elle pleurait, elle se lamentait et avoua enfin qu'un des intimes amis de son mari et de Guadet était parvenu à liguer contre elle tous ses parents. On lui représentait qu'elle se perdait en hébergeant des hommes frappés d'anathème : elle entraînerait dans son désastre tous les siens; on n'ignorait plus à Saint-Émilion que sa maison recélait des proscrits et c'était un miracle qu'elle ne fût pas encore dénoncée. Bref, on lui faisait violence et on l'obligeait à ne plus s'exposer pour des pensionnaires si compromettants. « Les cruels! gémissait-elle. Je ne leur pardonnerai jamais, s'il faut que quelqu'un d'entre vous... » Elle n'acheva point; il lui semblait qu'elle livrait elle-même à l'échafaud ses chers parias.

C'était le 13 novembre. Ils la quittèrent à une heure du matin, la laissant en larmes, et gagnèrent la campagne en deux groupes. Barbaroux, Pétion et Buzot, en quête d'un asile incertain, s'en allaient, disaient-ils, « vers la mer ». Les quatre autres prirent la direction de Libourne. Guadet les conduisait à six lieues de là, vers le nord, chez une femme dont il était certain d'être bien accueilli, car elle avait gagné, naguère, grâce à lui, « un procès criminel où son honneur et celui de ses parents était compromis ». Elle lui devait plus que la vie et l'avait cent fois conjuré de mettre à l'épreuve sa reconnaissance. Valady se sépara de ses amis dès la sortie de la ville, se rendant « chez un parent sur l'humanité duquel il comptait ». Guadet,

Louvet et Salle entrèrent dans une grotte profonde afin d'y passer la fin de la nuit; ils y restèrent, parmi les immondices, toute la journée suivante, attendant un ami de Guadet qui devait les guider dans une traverse, leur épargnant un grand détour. L'ami ne vint pas et, à la nuit, les trois réprouvés durent se hasarder seuls sous la pluie qui tombait à flots.

Ils marchaient bon pas, certains d'être bien reçus ; ils s'égarèrent dans des chemins où « la boue leur montait à mi-jambes ». A quatre heures du matin, trempés et harassés, ils arrivèrent à la maison de la cliente de Guadet : celui-ci frappa à la porte qui, au bout d'une demi-heure d'attente, s'entr'ouvrit. Un domestique qui l'avait vu bien souvent, affecta de ne pas le reconnaître ; Guadet dit son nom. L'autre répondit qu'il allait prévenir madame. Une demi-heure encore se passe ; enfin la réponse de madame arrive ; elle refuse de recevoir. Guadet insiste, demande à être admis seul, à lui parler un moment. « Impossible ! » La porte se referme sur ce mot.

Guadet rejoint ses deux amis qui l'attendent à quelque distance. Louvet tremble de fièvre. Arrivé là en transpiration, et immobilisé depuis une heure sous un vent glacé, il s'évanouit. Il faut l'étendre par terre, pour mieux dire, « dans l'eau ». Salle l'assiste, tandis que Guadet retourne à la porte, y frappe à coups pressés ; elle ne s'ouvre plus : on lui permet seulement de parler « par le trou de la serrure ». Il réclame une chambre et du feu, pendant deux heures, — deux heures, sans plus, pour son compagnon qui se meurt. Même réponse que précédemment : « Impossible ! »

Maudissant le ciel et les hommes, invectivant la misérable dont l'indigne lâcheté le révolte, Guadet retrouve Louvet reprenant ses sens. Le jour va poindre ; il faut regagner au plus vite la grotte quittée la veille au soir. Mais Louvet proteste : son parti est pris : il a parcouru six lieues dans la direction de Paris, il ne reviendra pas en arrière. Puisqu'il faut mourir, il mourra du moins en allant vers Paris, le visage tourné vers Lodoïska. Et, ce disant, il se débarrasse de tout ce qui pourrait le gêner dans sa longue route, coiffe sa tête chauve d'une petite perruque à la jacobine qu'il garde depuis longtemps en réserve. Il partage avec Salle, dépourvu de tout, le peu d'assignats qui lui reste, ouvre ses bras à ses deux amis, les presse sur son

cœur, ne veut écouter ni leurs conseils ni leurs supplications et s'éloigne d'eux au plus vite pour ne pas céder à son attendrissement. Après une centaine de pas, il se retourne cependant, pour les voir encore une fois, la dernière fois... Eux aussi se sont retournés, prêts à s'élancer pour le retenir. Il leur fait un signe de la main, et disparaît. Plus tard il saura qu'ils l'ont suivi jusqu'à Montpont, espérant qu'il abandonnerait sa folle entreprise ; ils le virent entrer dans ce bourg... Comme le soleil se levait, ils craignirent d'être remarqués et s'enfoncèrent dans les bois.

Un mauvais passeport au nom de Carcher, agrémenté de visas fantaisistes, une forte dose d'opium cachée sous sa chemise, deux bons pistolets dans ses poches, sur le dos une vieille houppelande de garde national dissimulant la chère espingole « qui, de sa large embouchure, comme d'un canon chargé à mitraille, pouvait vomir quatre balles et quinze chevrotines à la fois et laissait ensuite échapper une puissante baïonnette », tel était l'attirail de Louvet entreprenant un voyage de 140 lieues à pied. En outre, une santé débilitée et une jambe percluse dont la lourdeur douloureuse le forçait à s'arrêter « toutes les cinq minutes ». Obligé vingt fois d'exhiber ses papiers, jouant à miracle son rôle de soldat libéré, pétrifiant les plus farouches municipaux par d'extravagantes fariboles, les grisant au besoin, affectant, — selon « les figures », — un sans-culottisme implacable ou laissant à moitié deviner sa qualité de persécuté, tour à tour braillard et réservé, sensible et brutal, joyeux ou mélancolique, il parvint à faire la majeure partie de la route sous la bâche d'un voiturier qui, en plus d'une cargaison de colis variés, trimballait une forte carrossée de femmes, de militaires, de paysans, tous jacobins forcenés, — ou cherchant à le paraître, — et qui, étourdis par l'exubérance révolutionnaire de ce patriote à tous crins, se reprochaient leur tiédeur et s'ingéniaient à le combler d'égards et d'attentions. A l'entrée des villes, passages dangereux, pendant la visite des passeports, il restait, avec la complicité de tous ses compagnons de voyage, enfoui dans la paille, au fond du chariot, sous un amas de hardes, de manteaux, de cartons, de paquets et si, plusieurs fois sur le point d'être pris, il appliqua sur sa figure le tromblon de son espingole, le destin le servit si bien, qu'il n'eut jamais l'occasion d'en presser la détente.

Enfin, le 6 décembre, le voiturier le débarquait à Paris, rue d'Enfer. Louvet se jeta dans un fiacre et courut chez Lodoïska : il la trouva réfugiée, depuis deux mois, chez les Brunet, des amis de vingt ans, qui leur avaient toujours témoigné à tous deux la plus touchante et la plus fraternelle affection, et dont il songeait même à adopter la fille, si Lodoïska n'avait pas le bonheur d'être mère. Quels transports ! Quels embrassements !... Il n'avait pas encore eu le temps d'ôter ses bottes, quand l'ami Brunet lui fit savoir qu'il devait déguerpir au plus vite ; on lui accordait une demi-heure pour quitter la maison et disparaître. C'est alors seulement que Louvet, écrasé de douleur et d'indignation, comprit ce que signifiait ce mot dont il n'avait jusqu'alors, malgré tant d'épreuves, jamais évalué l'épouvantable omnipotence : *la Terreur*.

Comment Lodoïska le sauva et le fit passer en Suisse où elle alla le rejoindre, c'est ce qu'il a conté dans ses étonnants *Mémoires*, retrouvant, pour narrer ces effarants épisodes, la plume des meilleurs chapitres de *Faublas*, et se plaisant d'autant plus à les retracer que, étant seul ici en cause, et ne citant aucun nom, il avait l'assurance que personne ne pourrait ni contrôler son récit, ni le démentir...

***

Après avoir perdu de vue Louvet à l'entrée du bourg de Montpont, Guadet et Salle, attristés, regagnèrent la puante caverne où ils avaient passé la nuit précédente. Le froid les saisit; Guadet, pris d'un malaise subit, perdit connaissance. Salle, effrayé, sort de la grotte, appelle à l'aide, résolu, dût-il ainsi se dénoncer lui-même, à implorer les secours du premier venu. Personne ne répond à ses cris, personne ne paraît. Il avise une plante dont les effets lui sont connus, en arrache quelques tiges qu'il écrase entre ses doigts, en introduit le suc dans les narines de Guadet, et rappelle ainsi son malheureux ami à la vie. Mais, usé par tant de misères et de privations, celui-ci n'est plus de force à mener cette vie de trappeur ; il lui faut des soins, un abri, et les voilà tous deux se dirigeant, la nuit venue, vers Saint-Émilion. Le père Guadet habite à la sortie de la ville une maison entourée de vignes ; on n'a pu, jusqu'ici, y trouver refuge, car elle est étroitement gardée ; depuis le 6 octobre, deux citoyens y sont nuit et jour en sur-

veillance ; mais il y a urgence. Salle et Guadet y arrivent à minuit ; ils s'approchent avec précaution : rien de suspect aux alentours. La maison ne comporte qu'un rez-de-chaussée surmonté de mansardes et Guadet frappe aux contrevents de la chambre qu'habite son père. La fenêtre s'ouvre, Guadet enjambe l'appui et se jette aux genoux du vieillard, le conjurant de le recevoir ; si sa prière est repoussée, il ne lui reste qu'à mourir ; il se poignardera sur le seuil de la maison paternelle. Guadet père, à soixante-dix ans, était un homme encore vigoureux, « au maintien grave, même sévère » ; ses fils lui témoignaient un profond respect et une soumission absolue. Son cœur se brisa en voyant à ses pieds le malheureux enfant dont il était si fier ; il l'accueillit, ainsi que Salle, leur donna son lit et passa le reste de la nuit sur une chaise.

De très grand matin, avant que la maison fût réveillée, ils s'occupèrent tous trois à pratiquer une cache : à côté de la chambre du père Guadet s'ouvrait un cabinet en appentis, plus bas que le reste de la maison et dont le plafond était fait de planches ; l'espace compris entre ces planches et les tuiles du toit formait « un grenier perdu » où personne, bien certainement, n'avait jamais pénétré, puisqu'il était sans issue. Salle, qui savait tous les métiers, ayant déplacé facilement deux des planches du plafond, pénétra dans ce réduit, haut d'un mètre dans sa partie la plus élevée et « ne recevant de jour et d'air que par les interstices des tuiles ; » lorsqu'il s'y fut accroupi, Guadet l'y rejoignit au moyen d'une échelle, et les planches furent replacées « si artistement qu'il était impossible de les reconnaître ». Tout fut exécuté avant le jour ; « la porte de la maison s'ouvrit à l'heure accoutumée ; le bonhomme Guadet reçut ses amis comme à l'ordinaire, et nul ne s'aperçut de rien. »

Cache provisoire, assurément, car il était impossible que deux hommes vécussent longtemps dans ce galetas sans feu, où ils ne pouvaient se tenir ni debout, ni même couchés, et qui ne contenait aucun meuble. Leur situation, il est vrai, s'améliora vite : le père Guadet n'avait, semble-t-il, perdu ni tout crédit ni toute audace, car, dès le lendemain du jour où les deux députés furent installés dans sa soupente, il sollicita la levée de la surveillance dont sa maison était l'objet depuis plus d'un mois. Il fit valoir que, vu la modicité de ses ressources, il

ne pouvait continuer à nourrir et à payer, — quatre livres par jour, — les deux volontaires qui montaient la garde chez lui. Tallien, missionnaire de la Convention à Bordeaux, considérant que Guadet père « n'avait avec son mauvais fils aucune correspondance », ordonna que la garde fût supprimée et, dès lors, le sort des deux reclus s'adoucit sensiblement. Tous les soirs, « ils descendaient de leur cellule pour souper avec la famille ». On pouvait donc présager qu'ils gagneraient en paix la fin des persécutions : le règne du parti montagnard ne durerait pas toujours et l'on apercevait déjà quelques indices d'un antagonisme prometteur entre Robespierre, le maître du jour, et les « exagérés » de la Commune de Paris, ses anciens alliés. Tallien, habile à flairer le vent, et d'ailleurs retenu par la femme exquise et tant aimée qu'il avait rencontrée à Bordeaux, Tallien savait que les députés proscrits se trouvaient à Saint-Émilion; « il s'y était rendu de sa personne dans le courant d'octobre, et n'avait rien fait pour les prendre ».

Buzot, Pétion et Barbaroux, errants depuis leur sortie de chez Mme Bouquey, profitaient également de cette accalmie. Non point qu'ils eussent découvert un asile assuré ; du moins trouvaient-ils parfois un citoyen courageux qui consentait à les laisser dormir dans sa grange ou dans son écurie. Il semble que les trois amis se soient un instant séparés, car, dans les premiers temps, tandis que Barbaroux couche « dans le bois de Figac », près de Libourne, Pétion vit « dans une armoire » à Castillon, gros bourg sur la Dordogne, à l'est de Saint-Émilion. Bientôt ils sont tous trois réunis à Castillon ; on a mention d'un citoyen Coste « qui les loge dans un grenier dépendant de l'ancien couvent des moines » ; le témoin auquel on doit ce renseignement ajoute « qu'ils s'y ennuyaient beaucoup », ce qui est vraisemblable. A Castillon encore, ils seraient restés cachés durant plusieurs jours « dans le foin de M. Pàris, architecte » ; puis ils auraient été reçus chez Penaud, cousin de Guadet, chez un certain Mouret ; mais ces indications sont vagues. Ce qui est plus certain c'est que, depuis deux mois qu'ils errent dans la région, ils commencent à y être connus. Bien des gens les ont aperçus, le soir, quand ils sortent des bois, cherchant où passer la nuit. Chose singulière et qui prouverait combien les paysans demeuraient ignorants des événements politiques, beaucoup les prennent pour « des émigrés » ou pour « des

étrangers »; ceux-là n'ont jamais entendu parler de la proscription des députés girondins ni du coup d'État du 2 juin.

Ainsi un vigneron raconte que, « vers la Saint-Michel, avant six heures du matin, il a rencontré cinq *étrangers*, ayant des chapeaux à haute forme, bonnets blancs par-dessous, vêtus chacun d'une *roupe* brune, collets et revers rouges, ayant une canne à sabre et chacun sous le bras un sac de nuit en toile... » Un autre déclare qu'il a croisé, sur les 8 heures du soir, « sept hommes qu'il ne connaissait pas, et que la peur lui a ôté l'envie de savoir comment ils étaient habillés »... Plus tard encore, un jeune garçon s'étant attardé, le 24 décembre, à fêter le ci-devant réveillon, ne pouvant pas, vu l'heure tardive, rentrer chez lui, « voulut coucher dans les écuries de M. Coste, à Castillon; mais, en montant dans le grenier, il sentit trois têtes et se sauva ». L'un de ses camarades lui dit : « Ne crie pas; ne parle pas : *ce sont les trois émigrés.* »

Ceux qui se souvenaient de les avoir vus s'accordaient sur ce point qu'ils avaient l'air bien fatigué et bien vieux : l'un d'eux avait « la barbe et les cheveux blancs »; c'était Pétion. Quant à Buzot, il était tellement « changé et abattu » que le citoyen Penaud, qui l'hébergea à Castillon, « lui aurait donné 50 ans ». Or, il en comptait 34 à peine!... Le plus méditatif de tous, il était aussi le plus affecté. On venait d'apprendre la mort de son amie, Mme Roland ; mais il n'y voulait pas croire : « Hélas! écrivait-il, nous ne sommes plus! Ou ce qui reste de nous est à la douleur. Ce qui nous rendait chère la vie nous a sans doute devancé dans la tombe; nous n'avons d'autre consolation que d'en douter encore... » Quand tout espoir s'évanouit, quand on sut par les journaux le tranquille héroïsme de la condamnée dont, sous le couteau, la dernière pensée, il en était sûr, avait été pour lui, « il entra dans un désespoir voisin de la folie », resta plusieurs jours sans recouvrer sa raison et adressa à son ami Letellier d'Évreux un billet déchirant : « Elle n'est plus! Elle n'est plus, mon ami! Les scélérats l'ont assassinée! Jugez s'il me reste quelque chose à regretter sur la terre... Quand vous apprendrez ma mort, vous brûlerez ses lettres... » Il avait, en effet, confié à Letellier, lors de son passage à Évreux, la correspondance de sa bien-aimée; mais il conservait sur lui comme un trésor les lettres reçues d'elle depuis qu'elle était détenue, ainsi que la miniature qu'elle lui

avait donnée. Il s'absorbait souvent dans sa contemplation et son âme était indiciblement triste.

Car, outre l'immense douleur de son amour brisé, il éprouvait encore le torturant regret de son œuvre avortée. Ne perce-t-il pas même presque des remords dans la confession qu'il commença d'écrire lors de son séjour dans le souterrain Bouquey? Il fallait que le malheur eût cruellement instruit cet ardent démocrate, ce grand ami du peuple, si acerbe, naguère, dans ses déclamations contre les « tyrans », pour qu'il traçât maintenant des lignes telles que celles-ci : « C'est une folie... de vouloir servir le peuple par des moyens honnêtes; la vérité n'est pas faite pour lui; il ne lui faut que vent et fumée; c'est là sa pâture; aussi les fripons de tout genre et de tous les temps ont bâti leur système d'élévation ou de fortune sur sa crédulité... » Et encore : « Si c'est par des moyens aussi infâmes que s'élèvent et se consolident les États républicains, il n'est pas de gouvernement plus affreux sur la terre, ni plus funeste au bonheur du genre humain. » Cette France, à laquelle, lui et ses amis ont promis l'âge d'or, bien persuadés, d'ailleurs, qu'ils le lui apportaient, cette France est, après tant d'illusions, « un désert affreux que la moitié de ses habitants abandonnerait sur l'heure pour se soustraire à la férocité de l'autre moitié »; elle a perdu, « pour de longs siècles, ses mœurs, son génie, ses ressources et sa gloire »; et tels apparaissent à Buzot les résultats de cette révolution qu'il a suscitée, applaudie, exaltée de toute l'ardeur de ses convictions abolies. Il s'avoue presque réduit, « à désirer le retour de l'ancien despotisme ».

Son orgueil est-il donc assez mort pour qu'il fasse son *Mea culpa*? Non, c'est son dépit de vaincu qui parle et Buzot n'a pas la contrition de ses erreurs; il s'aveugle étrangement sur ses responsabilités : n'écrit-il pas, en parlant de Louis XVI : «... Les scélérats qui ont égorgé ce monarque infortuné?... » Sa mémoire est-elle donc si courte? Oublie-t-il qu'il a voté la mort du Roi? Comme ses plus chers amis, comme Barbaroux, comme Louvet, comme Guadet, comme Pétion, il a prononcé le verdict fatal, avec la restriction du sursis et de l'appel au peuple, il est vrai; mais pourquoi, puisqu'ils désiraient sauver Louis XVI, ont-ils, par crainte de perdre leur popularité, grossi le nombre de ces « scélérats » dont la France et eux-mêmes expient, après un an, le crime? Il reconnaît maintenant que « la majorité du

peuple français voulait la royauté », et, plus inconscient encore, absorbé par son désastre, indigné d'être « hors la loi », il s'écrie : « Hors la loi ! Dans quelle nation sauvage ont-ils puisé l'exemple d'une si atroce férocité ? Chez quels peuples barbares ont-ils trouvé cette loi de sang ? » Cette loi, c'est lui-même qui en est l'auteur : il a proposé et obtenu contre les émigrés la mesure draconienne qui s'est retournée contre lui, et, sur les chemins de l'exil, à l'heure même où il écrit cette phrase, il y a, de son fait, des milliers et des milliers de malheureux proscrits comme lui et comme lui, s'ils tentent de reparaître, condamnés d'avance à mort, sur le seul énoncé de leurs noms...

Singulières symétries dont un Bossuet eût tiré « de grandes et terribles leçons ». Un plus pénétrant examen de conscience aurait fait comprendre à Buzot et à ses amis que ce seraient leurs misères, leur lente agonie qui vaudraient aux Girondins l'indulgence et la pitié de l'histoire; elle ferme les yeux sur leurs fautes, attendrie par leurs talents, leur jeunesse, leur sévère et tragique expiation, et surtout en raison de l'ignominie de leurs ennemis

Les malheureux n'étaient pas au haut de leur Calvaire et de longs mois allaient s'écouler avant qu'ils en vissent le terme. Dans les premiers jours de janvier, les trois errants, Pétion, Buzot et Barbaroux, épuisés par les privations, revinrent à Saint-Émilion, espérant y bénéficier encore de la généreuse et réconfortante hospitalité de Mme Bouquey. On a vu que celle-ci avait dû se séparer d'eux à son corps défendant, sur les représentations de son entourage. Le nom de l'homme, « ami de Guadet », qui avait vaincu la résistance de la noble femme, n'a jamais été prononcé; mais il est fort surprenant que, de retour à Saint-Émilion, c'est chez « cet homme », que les trois Girondins trouvent asile. Mme Bouquey ne pouvait plus les recevoir ; son mari avait quitté Paris pour rentrer auprès d'elle et il lui interdisait de s'exposer davantage. On se demande si le versatile inconnu qui, assez influent pour décider Mme Bouquey à renvoyer ses chers protégés, consentait maintenant à les héberger, ne serait pas le curé de Saint-Émilion, un certain abbé Pàris, frère ou tout au moins parent de l'architecte de Castillon, Pàris, qui avait, quelques jours auparavant, caché les proscrits dans son grenier à foin. De la part d'un ecclésias-

tique une si singulière contradiction étonnerait moins ; on comprendrait que, par devoir, ou à l'instigation de la famille, il eût représenté à sa téméraire paroissienne le danger de sa conduite, mais que, personnellement, par charité chrétienne, il ne redoutât point d'affronter un péril contre lequel il mettait ses ouailles en garde. Quoi qu'il en soit, Buzot et ses deux inséparables séjournèrent chez cet anonyme durant quelques jours assez tranquilles, sauf une alerte qui les obligea à passer quatre heures, « tout nus », dans un trou recouvert d'une trappe qu'ils avaient creusée au milieu du jardin. Ils en sortirent perclus et à demi morts de froid.

M. et Mme Bouquey allaient parfois dîner avec eux et les tenaient en relations constantes avec Salle et Guadet, toujours nichés à l'étroit grenier du père Guadet. Dans ce galetas où la lumière du jour s'infiltrait parcimonieusement, Salle s'acharnait à sa tragédie de *Charlotte Corday* et, par l'entremise des Bouquey et de Saint-Brice Guadet, frère du député, communiquait à Pétion, à Buzot et à Barbaroux ses poétiques griffonnages que, par la même voie, ils lui retournaient avec leurs observations.

Cette existence relativement calme cessa subitement en janvier 1794. Le mystérieux anonyme qui donnait asile aux trois proscrits, menacé d'une visite domiciliaire, les invita à chercher un autre refuge. Mme Bouquey aurait bien voulu les reprendre chez elle ; mais son mari s'y opposa. Moins héroïque que sa femme, il exigea que ces malheureux « portassent ailleurs la contagion de leur infortune ». Elle ne se résigna point, pourtant, à les abandonner et décida son voisin Troquart, le perruquier-barbier de Saint-Émilion, à les recevoir chez lui. Troquart se fit prier ; enfin sur les instances de Mme Bouquey, de Bouquey lui-même et de Saint-Brice Guadet, ses clients habituels, il consentit à ouvrir aux trois fugitifs sa masure, moyennant 500 francs comptant, et pour quinze jours seulement. On lui cacha, du reste, leurs noms et leurs qualités ; il crut ou fit semblant de croire que ces particuliers étaient des amis de Guadet, en route pour la Suisse, où celui-ci, lui dit-on, était réfugié.

LA SUPRÊME ÉTAPE

La maison Troquart était isolée en plein milieu de la ville, à l'intersection des deux rues les plus fréquentées. La rue Guadet passe aujourd'hui sur son emplacement. Elle comportait un rez-de-chaussée où s'ouvrait à tout venant la boutique du barbier, et un premier étage, inhabité, composé d'une seule grande pièce où, depuis longtemps, personne ne pénétrait et qui servait de débarras. C'est dans cette pièce, un taudis, que Troquart logea Buzot, Pétion et Barbaroux ; un lit où couchaient les deux premiers, un matelas jeté sur le carreau pour Barbaroux, un vieux fauteuil : tel était le mobilier.

Troquart, célibataire, vivait seul, tenant lui-même son ménage : il partait de grand matin, courait les environs, rasait, taillait les barbes et les cheveux. Il organisa une espèce de « change en nature » ; d'un client il recevait des œufs ; un autre le payait en farine ; il apportait de ses tournées des légumes, du lard. De cette façon il évitait d'augmenter ses achats chez les fournisseurs habituels et il parvint ainsi à ne pas éveiller les soupçons. Mme Bouquey, d'ailleurs, n'oubliait pas ses Girondins : elle leur envoyait des vivres ; tantôt un quartier de mouton, ou des volailles ; elle leur fournissait du bois, du linge, se chargeait de leur lessive ; elle leur fit de ses mains « une paire de grandes culottes ». Quant Troquart était absent, sa boutique fermée, ses pensionnaires devaient garder le silence, ne pas allumer de feu, car la fumée aurait pu les trahir, ne pas bouger. A certains jours, au contraire, la boutique s'emplissait d'habitués et, tandis que tous les citoyens de Saint-Émilion se succédaient chez le coiffeur, les reclus, là-haut, n'osaient encore faire un pas, tout le monde étant persuadé que le premier étage demeurait vacant. La nuit venue, la rue déserte, on en prenait un peu plus à l'aise. Un soir, ils se risquèrent tous les trois à souper chez les Bouquey. Pétion y alla une fois seul, et ce fut, durant six mois, toutes leurs sorties. Car les « quinze jours » se prolongèrent et Troquart, défrayé de tout par Mme Bouquey, ne parlait pas de renvoyer ses hôtes dont il n'ignorait plus, cependant, la véritable personnalité.

Pour tuer les interminables heures de cette détention dépri-

mante, Barbaroux fit des vers : il adressa à Mme Bouquey un poème de sa façon, intitulé *Ma maison des champs* et dont le manuscrit a disparu. Buzot poursuivait ses *Mémoires* sous la forme d'un appel *Aux amis de la vérité*. Pétion ne faisait rien; étendu dans le vieux fauteuil de Troquart, il songeait ; son indolence se satisfaisait de cette inaction; ses rêveries ne manquaient pas de motifs et sa vie, si fertile en contrastes, lui en fournissait d'éloquents. Sans doute, sa vanité, survivant à ses succès, lui rappelait-elle ces heures de gloire où, élu par acclamation le premier président de la Convention nationale, il dut se croire destiné à succéder au roi détrôné. Il ne pouvait oublier non plus le jour où, délégué avec La Tour-Maubourg et Barnave pour ramener de Varennes Louis XVI captif et sa famille, il fut, tout le long du chemin, acclamé par les populations et, dans la joie du triomphe, il entrevoyait déjà que ce peuple idolâtre lui décernerait la régence. Ah! il se montrait alors impitoyable pour ceux dont se détournait la faveur populaire, bien sûr qu'il ne serait jamais, qu'il ne pourrait être victime d'une telle versatilité; avec ses compagnons de route, il ne se privait pas de parler du roi malheureux en termes décelant autant de satisfaction de soi-même que de mépris pour les grandeurs déchues : « chacun disait que ce gros cochon-là était fort embarrassant, » — « c'est une bête qui s'est laissé entraîner » ; et Pétion concluait que « ce pauvre homme devait être traité comme un imbécile, incapable d'occuper le trône; il fallait lui donner un tuteur ». Maintenant à son tour, frappé par la foudre, disparu, anéanti, ce même Pétion pouvait méditer à loisir sur l'inconstance de la fortune et la fragilité des engouements populaires.

Les journaux l'en instruisaient mieux encore que ses réflexions personnelles, forcément teintées d'indulgence. Quel cimetière que cette brillante phalange des Girondins, naguère si orgueilleuse et si convoiteuse de domination ! Des vingt-deux compagnons de l'exode en Bretagne, cinq déjà étaient morts sur l'échafaud : Gorsas, Duchastel, Cussy, Valady, pris et guillotiné à Périgueux, le 5 décembre, et Girey-Dupré, le joyeux et insouciant camarade du voyage à travers le Finistère, qui, arrêté à Bordeaux et railleur jusqu'au bout, se présenta devant le sanglant tribunal de Paris dans « la toilette » d'un condamné, les cheveux coupés, le col de sa chemise abattu. Suivant une tradition difficile à vérifier, il marcha à la mort en chantant

l'hymne funèbre qu'il avait composé pour la circonstance et qui, depuis lors, est devenu le *Chant des Girondins* :

Mourir pour la Patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie (1).

Et quelle hécatombe ! Tout ce que l'on a pu saisir des amis de la Gironde a été massacré : Bailly, Kersaint, Noël, Lebrun l'ancien ministre, Masuyer, coupable d'avoir coopéré à la fuite de Pétion, Coustard, le Duc d'Orléans, Lacaze, Grangeneuve, Biroteau qui, en allant au supplice, hué par la canaille bordelaise, gémit au souvenir de ses illusions passées : « Quel peuple pour une république ! » Granger même, le capitaine du navire qui a porté les Girondins de la rade de Brest au Bec d'Ambès, est mis à mort pour ce crime, encore qu'ils se défendit d'avoir su quels étaient ses passagers. Roland, le vieux mari de l'Égérie de la Gironde, Clavière, Condorcet, Rebecqui se sont suicidés. Chambon, errant comme ses collègues, a été mis en pièces par des paysans et, réfugié chez un ami qui prit peur et alla le dénoncer, Lidon se fit sauter la tête en voyant entrer les gendarmes. C'est aussi à cause des Girondins que, à Lyon, on fusille, on guillotine hommes et femmes par milliers, que, sur toute la surface du pays, l'échafaud est dressé pour punir le crime de résistance à la Convention souveraine; leur vaine tentative de rébellion, si vite avortée, sert de prétexte aux jacobins pour « purger la Nation de tout vestige de l'impur fédéralisme ». Jargon de l'époque. Il est bien possible que, leurrés par les déclamations des proconsuls et des discoureurs de Comités, il y ait en France des simples qui se représentent ces « bêtes féroces » de Girondins, gorgés de l'or étranger, assoiffés de sang et écumant de rage, machinant, à l'instigation « du roi Buzot », d'horribles représailles. Quelle révélation s'ils voyaient les trois pauvres hères tapis chez Troquart, n'osant ni remuer ni entr'ouvrir les volets, parlant à voix basse, vivant dans l'engourdissement d'une oisiveté continue, et attendant

(1) Wallon, *Tribunal révolutionnaire*, II, 94. D'après Constant Pierre, *Hymnes et Chansons de la Révolution*, p. 277, le premier de ces deux vers est de Sedaine, le second, de Rouget de Lisle, qui l'introduisit dans son chant de guerre *Roland à Roncevaux*, composé en 1792. Dumas et Maquet se les approprièrent pour le *chant des Girondins* qu'ils firent entendre, en 1847, dans le drame *le Chevalier de Maison-Rouge*, sur de la musique de Varney. Il peut se faire que Girey-Dupré chantât l'hymne de Rouget de Lisle en allant à l'échafaud.

que le destin leur apporte toute servie la revanche qu'ils espèrent encore.

« C'est une chose que je ne puis comprendre, écrivait Buzot, que, parmi tant d'hommes égorgés ou menacés de l'être, il ne s'en trouve pas un qui, préférant un danger honorable et incertain au danger inévitable et honteux de périr condamné par ces brigands, ait tenté de venger son pays et l'humanité en les poignardant. » Et il ajoutait : « Pour nous, nous ne pouvons rien faire, parce que toute tentative nous est impossible. Si nous pouvions aborder Paris !... » Buzot s'abuse : si bien close que soit sa tanière, il a appris que Louvet est parvenu à « aborder Paris ». Ce que Louvet a fait pour rejoindre sa maîtresse, un autre peut l'entreprendre pour poignarder Robespierre. D'ailleurs, il n'est pas besoin d'aller si loin : à quelques lieues de Saint-Émilion, Buzot trouverait à immoler un autre criminel, plus haïssable encore. Bordeaux est, en effet, depuis le mois d'avril, sous la férule d'un proconsul-amateur de dix-neuf ans, Marc-Antoine Jullien, fils d'un conventionnel; son âge l'appellerait aux armées, mais il préfère servir sa patrie de façon moins périlleuse. Il s'est mis au service de Robespierre, qui, méfiant, l'emploie à espionner les représentants envoyés dans les départements par le Comité de salut public.

Il paraît certain que ceux de ces représentants qui ont passé par Bordeaux, Tallien et Ysabeau notamment, n'ont pas apporté grand zèle à poursuivre les Girondins cachés dans le département. Soit qu'il leur répugne de faire périr d'anciens collègues, soit qu'ils eussent compris que la population bordelaise réprouvait, en immense majorité, les mesures sanguinaires, ils n'avaient rien entrepris de décisif contre les proscrits. Jullien prétendit mettre ordre à ce coupable « modérantisme ». Il savait plaire à Robespierre, « son bon ami » en lui offrant les têtes de ces Girondins fameux dont l'*Incorruptible* aigri avait si haineusement jalousé l'éloquence et les succès mondains. Acoquiné à tout ce que Bordeaux comptait de gens tarés, de braillards de clubs, de lécheuses de guillotine, l'élégant Jullien, au nom de la « rigidité républicaine », pérorait dans les comités et y faisait acclamer des aphorismes dans le genre de ceux-ci : « La liberté n'a pour lit que des matelas de cadavres. » — « Le sang est, à la honte de l'humanité, le lait de la liberté naissante. »

— « La guillotine est le purgatif des aristocrates. » Ayant pour acolyte Lacombe, le président du tribunal criminel, un voleur avéré qui marchandait la mort à ceux qui pouvaient lui payer redevance et trafiquait ostensiblement de ses terribles fonctions, Marc-Antoine Jullien parvint à évincer le représentant Ysabeau et à prendre sa place : c'est alors qu'il résolut d'en finir avec les Pétion, les Buzot, les Guadet, dont le nom seul « faisait encore trembler Robespierre et la Montagne ».

Le 16 juin, à 9 heures du soir, Laye et Oré, commissaires de Jullien, se présentèrent chez le général Mergier qui commandait à Libourne le bataillon du Bec d'Ambès. Ils le requirent de leur fournir « 400 hommes pour une expédition secrète » et, le 17, à une heure du matin, cette troupe se dirigeait en deux colonnes vers Saint-Émilion. Avant le jour, la ville était cernée, et la maison Guadet, située hors des murs, à quelques pas de la Porte Bourgeoise, se trouva investie. Mergier, qui commandait l'expédition, frappa vigoureusement aux portes ; mais tout dormait et elles ne s'ouvrirent « qu'après une demi-heure de tapage ». On consigna tous les habitants ainsi que le personnel domestique et la fouille commença immédiatement. Elle se prolongea durant cinq heures, sans résultat. Déconfits, les émissaires de Jullien se retirèrent dans le petit cabinet voisin de la chambre du père Guadet, afin d'y rédiger leur procès-verbal. Pendant que Laye et Oré écrivent, le général Mergier lève les yeux vers le plafond et s'avise que certaines des planches dont il est formé semblent avoir été récemment déplacées. Questionné sur cette singularité, le père Guadet se trouble ; les commissaires envoient chercher un charpentier, montent avec celui-ci sur le toit de l'appentis, et, comme l'ouvrier commence à détacher les tuiles, on entend au-dessous « un bruit sourd, tel que celui d'un pistolet qui rate ». Presque aussitôt, une voix s'élève : « Ceux que vous cherchez sont ici ; ne poursuivez pas davantage : nous sommes disposés à nous rendre. »

Les commissaires revinrent au cabinet du bonhomme Guadet où « tout le monde » se trouva rassemblé. On vit s'ouvrir, dans un angle du plafond, une petite planche carrée où parut la tête de Salle : « Nous voilà, dit-il. Avons-nous rien à craindre ? Nous allons descendre pourvu qu'on ne nous fasse aucun mal. » L'échelle fut appliquée au bord de la trappe et Salle descendit le premier ; il était en chemise. Guadet vint

ensuite ; son sang-froid dédaigneux contrastait avec l'agitation de son collègue : celui-ci parlait fiévreusement, protestant « qu'on ne les aurait pas eus en vie si leurs pistolets les avaient secondés ». On le désarma d'un mauvais couteau sans pointe dont il venait de se frapper, disait-il, et, retroussant sa chemise, il montrait une éraflure rougeâtre sur le travers de son bas-ventre, à gauche. Aussitôt il interpelle Mergier : « Vous croyez avoir fait un bon coup ; mais vous vous trompez ; il reste même à savoir si vous avez bien ou mal fait. » Le général le somme de se taire, mais en vain : Salle le raille, espérant peut-être ameuter les soldats contre leur chef, qui menace de le bâillonner s'il ne se calme. Guadet intervient : « Pardonnez quelque chose à un malheureux qui n'a plus que quelques instants à vivre. » Et les deux proscrits se laissent docilement fouiller : à Guadet on prend son portefeuille, une bourse contenant quelques pièces d'or et d'argent, une montre en or avec sa chaîne. Salle n'avait rien, vu son costume ; mais on dénicha dans la cache « plusieurs papiers contre-révolutionnaires tant en vers qu'en prose », entre autres deux copies de la tragédie de *Charlotte Corday*, dont on fit un paquet, « pour être remis le tout au citoyen Jullien ».

Tandis que Mergier et les deux commissaires concentraient les recherches sur la maison Guadet, leurs hommes se livraient à la fouille des souterrains dont est percé le sous-sol de Saint-Émilion. On disait que Pétion, Buzot, Barbaroux et d'autres trouvaient en ces cavités d'impénétrables retraites, mais nul n'osait s'y hasarder, en raison de leur obscurité, et moins encore avec des flambeaux, cibles trop voyantes pour les reclus embusqués dans les profondeurs anfractueuses de ces catacombes. Le commissaire Laye était de Sainte-Foix-la-Grande, bourg important sur la Dordogne à neuf lieues de Saint-Émilion ; il y était allé chercher, pour l'assister dans la mission à lui confiée par Jullien, dix camarades résolus qu'il voulait associer à l'aubaine. De ce nombre était un certain boucher, nommé Marcon, connu de toute la contrée pour sa meute de chiens dressés au combat, dogues énormes et terribles « qui ne craignaient rien ». On venait de Libourne, et même de Bordeaux, pour « les faire battre ». L'un de ces molosses, qui n'avait que trois pattes, était nommé *Letors* : il passait pour « le plus redoutable ; on citait de lui des faits extraordinaires ».

Marcon amena ses chiens à Saint-Émilion ; on les lâcha dans les souterrains dont on gardait les issues, afin que ceux des proscrits que ces bêtes féroces n'auraient pas étranglés, ne pussent échapper... Cette chasse aux Girondins n'eut d'autre effet que de « révolter l'opinion publique » et restera comme un ineffaçable stigmate sur la mémoire de Jullien qui, s'il ne fut pas l'initiateur de cette ignominie, l'a, pour le moins, autorisée. « Une telle barbarie, a-t-on dit, laissa dans les populations une impression d'horreur qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. »

Au vrai, Saint-Émilion vécut dans la consternation cette épouvantable journée. Sitôt pris, Salle et Guadet furent déposés, « chargés de fers », dans un cabaret en attendant que les commissaires eussent terminé leur besogne : apposition des scellés, mise sous séquestre de la maison Guadet, perquisitions dans d'autres habitations, dont celle des Bouquey où l'on découvrit, sous le toit, une cache « récemment fermée » et, dans l'armoire de Mme Bouquey, trois lettres « très suspectes ». Toutes ces allées et venues, les mouvements des troupes, les dogues, les commissaires et leur escorte de farouches sans-culottes, jetaient l'émoi dans la ville. Ce fut bien pis quand, dans l'après-midi, on vit descendre, par les rues étroites et déclives, les prisonniers qu'on emmenait à Bordeaux. Les gens, sur le pas de leur porte, — car on n'osait s'enfermer, crainte de paraître ne pas approuver, — regardaient passer, liés sur une charrette, Salle, le père Guadet, sa sœur Marie Guadet, son fils le député, Bouquey, sa femme et le père de celle-ci, le vieux Dupeyrat, âgé de soixante-dix-sept ans. La mise en marche fut dramatique : Guadet père était assis de côté ; son fils, debout auprès de lui, gémissait, sanglotant : « Oh ! mon père ! mon père ! Nous allons mourir et c'est moi qui vous conduis à l'échafaud ! » On entendit le vieillard répondre avec dignité : « Eh bien, mon ami, si nous mourons, ce sera pour la bonne cause. » La foule, bouleversée, se taisait : on vit des larmes sur plus d'un visage ; durant bien des années, Saint-Émilien devait garder le harcelant souvenir de cette charrette cahotant dans les ruelles tortueuses et de ce cri qu'on perçut longtemps : « Ah ! mon père ! mon père ! c'est moi qui vous tue !... »

Le convoi s'arrêta pour la nuit à Libourne et, le lendemain, 18 juin, il entrait dans Bordeaux. Salle, Guadet et leurs

complices furent déposés à la prison du Hâ. Les deux députés furent interrogés le soir même. Guadet demanda qu'on lui amenât sa femme et ses trois enfants qui, depuis plusieurs mois, avaient quitté Paris et s'étaient fixés à Bordeaux. Cette consolation lui fut refusée « par humanité », — « leur séparation serait trop cruelle ». Le 19, les deux conventionnels comparaissaient devant la commission Lacombe pour s'entendre condamner à mort. Salle, dont le nom, dans l'arrêt, était fautivement orthographié *Salles*, exigea qu'il fût rectifié : « Je m'honore, dit-il, de le porter et, plus encore, de la gloire qui y sera attachée aux yeux de la postérité, quand elle jugera entre vous et moi. » De Guadet on a recueilli cette apostrophe : « Bourreaux ! Faites votre office ; allez, ma tête à la main, réclamer votre salaire aux tyrans de ma patrie. » Avant de mourir, Salle écrivit une touchante lettre d'adieu à sa femme, — sa chère Lolotte, — restée sans ressources, avec ses trois enfants, à Fougères, et dont, depuis un an, il n'avait jamais reçu de nouvelles. Le malheureux se désolait de laisser les siens dans la misère :

« Quelle douleur pour moi ! Quand on t'abandonnerait tout ce que je possède, tu n'aurais même pas de pain !... Travaille, mon amie, tu le peux ; apprends à tes enfants à travailler quand ils seront en âge... Sois, s'il se peut, aussi fière que moi ; espère encore, espère en Celui qui peut tout. Il est ma consolation au dernier moment, et j'ai trop besoin de penser qu'il faut bien que l'ordre existe quelque part pour ne pas croire à l'immortalité de mon âme. Il est grand, juste et bon, ce Dieu au tribunal duquel je vais comparaître ; je lui porte un cœur, sinon exempt de faiblesse, au moins exempt de crime et pur d'intention, et comme le dit si bien Rousseau : « Qui s'endort dans le sein d'un père n'est pas en souci du réveil... » Adieu, adieu pour toujours. Ton bon ami, Salle. »

Quand la foule les vit paraître tous les deux, garrottés, parés pour la mort, leur contenance était si imposante que la horde, amassée pour les huer, garda le silence : il fallut que des « aboyeurs » patentés criassent : « Vive la république ! A bas les traîtres ! » pour réveiller un peu de sa torpeur l'ignoble assistance. Guadet, sur la fatale plate-forme, cria : « Regardez-nous bien ! Voilà les derniers de vos représentants fidèles ! » Et, contemplant la guillotine : « Telle est l'unique ressource des

tyrans ! ils étouffent la voix des hommes libres pour commettre leurs attentats ! » Un roulement de tambour couvrit sa voix. Quant à Salle, on rapporte qu'il conserva sa présence d'esprit au point que, l'instrument de mort étant faussé et l'exécuteur ne parvenant pas à le remettre en mouvement, le condamné qui, décidément, savait tout faire, examina la chose et expliqua au bourreau pourquoi sa machine ne fonctionnait pas... Deux minutes plus tard, sa tête tombait.

Le 2 thermidor, périrent leurs complices : ce fut un lamentable spectacle : le père Guadet, coupable d'avoir accueilli son fils et de ne l'avoir point dénoncé, s'attira du farouche Lacombe cette semonce : « Tu aurais dû le chasser, et te souvenir à cette heure-là de Brutus immolant son enfant ! » Le peuple battit des mains et le vieillard fut condamné à mort, ainsi que Marie Guadet, sa sœur, Dupeyrat, beau-père du conventionnel, Bouquey et sa femme qui, elle, ne put maîtriser sa fureur : « Monstres, criait-elle, si l'humanité est un crime, nous méritons la mort. » On avait fouillé sa maison de Saint-Émilion, et on y avait retiré des latrines une boîte en fer-blanc contenant les papiers des proscrits : lettres de Mme Roland, *Mémoires* de Pétion, de Buzot, et le petit portrait de femme que celui-ci avait longtemps porté sur son cœur. Le souterrain avait été également découvert, et les vestiges du séjour des hors-la-loi y demeuraient manifestes ; on y recueillit une épée, un sabre, une bêche, des livres, des couverts d'argent, une pince à sucre, un « moine » pour bassiner les couchages... Ces objets témoignaient contre Mme Bouquey et sa condamnation n'était pas douteuse. Après la lecture du verdict, elle s'élança « vers le président Lacombe qu'elle cherchait à saisir pour le déchirer ». On l'emporta, écumante. Lorsqu'on dut lui couper les cheveux, elle échappa aux aides de l'exécuteur ; une lutte s'engagea, « il fallut employer la violence pour contenir la condamnée ». Le père Guadet s'approcha d'elle, lui ouvrit les bras, la pressa sur sa poitrine ; alors, elle éclata en sanglots et « cet attendrissement ramena la paix dans son cœur ». Le bourreau raconta plus tard que, au pied de l'échafaud, Bouquey, la voyant s'avancer seule vers la guillotine, dit à l'un des commis de l'exécuteur : « Ah ! donnez donc la main à madame. » Mais elle, très calme, demanda expressément et obtint d'être exécutée la dernière pour épargner à son mari la douleur de voir répandre le sang de sa femme.

Saint-Brice Guadet, frère du représentant, monta sur l'échafaud le lendemain.

***

Tant qu'avait duré, le 17 juin, l'expédition des commissaires Laye et Oré, explorant, à l'aide des molosses du boucher Marcon, les carrières de Saint-Émilion, perquisitionnant dans toutes les maisons réputées suspectes, Buzot, Pétion et Barbaroux, muets d'angoisse, s'attendant à voir, d'un instant à l'autre, leur gîte envahi, étaient restés au premier étage de la maison Troquart située, comme on l'a dit, au milieu de la ville, à la rencontre des deux rues les plus passantes. Témoins invisibles, ils assistèrent à tout le drame : derrière leurs volets fermés, ils virent passer et repasser les délégués de Jullien, leur état-major de sans-culottes et leur escorte de dogues. L'un des commissaires, Oré, attacha même le licol de son cheval aux barreaux d'une des fenêtres de Troquart. Les malheureux reclus eurent la douleur d'assister au départ de la charrette emmenant leur bienfaitrice et leurs amies; ils purent entendre les cris de désespoir de Guadet... Puis tout retomba dans le sinistre silence. Ils échappaient une fois de plus à la mort.

Mais Troquart avait eu grand peur Quand la nuit fut entièrement tombée et sa boutique close, il osa monter chez ses pensionnaires et ne leur dissimula pas qu'il avait assez de leur présence. Les congédia-t-il brutalement ou discernèrent-ils d'eux-mêmes que la situation était intenable? On ne le sait pas. Le certain est qu'il se décidèrent sur-le-champ à quitter la place. La preuve en est dans le ton des billets qu'ils tracèrent à la hâte avant leur départ : on y sent la précipitation d'un extrême désarroi. Ces trois émouvant billets sont aujourd'hui exposés sous vitrine au musée des Archives nationales ; l'humidité de la cache où Troquart les enfouit a rongé le papier et rendu le texte presque indéchiffrable. Le voici, à peu près reconstitué d'après la version publiée au *Moniteur* du 12 juillet 1795.

Buzot écrivait à sa femme : « Je laisse entre les mains d'un homme qui m'a rendu les plus grands services, ces derniers souvenirs d'un mari qui t'aime. Il faut fuir un asile sûr, honnête, pour courir de nouveaux hasards. Une catastrophe terrible nous enlève notre dernière espérance... le temps presse, il faut

partir. Je te recommande surtout de récompenser, autant qu'il sera en toi, le généreux... qui te remettra ce billet. Il te racontera tous nos malheurs. Adieu, je t'attends au séjour des justes. BUZOT. »

Le billet de Pétion n'est plus lisible que par fragments :

« Chère amie, j'ai vécu pour toi, j'ai vécu pour mon... ma patrie des infâmes scélérats qui l'oppriment, pour... mes amis lâchement assassinés... mon honneur. Je me trouve dans la plus cruelle situation qu'il soit possible d'imaginer. Je me jette dans les bras de la Providence, je n'espère pas qu'elle m'en tire... Adieu mille fois, chère femme! Je t'embrasse, j'embrasse mon fils... mes derniers soupirs sont pour vous... Récompense le mieux qu'il te sera possible le brave homme qui te remettra cette lettre. Il a fait ce qu'il a pu pour m'être utile. PÉTION. »

C'est à sa mère, la personne qu'il avait le plus aimée, que Barbaroux adresse son adieu :

« O ma mère! ma bonne mère! Je n'ai pas le temps de t'en dire davantage. Je me livre à la Providence de Dieu pour chercher un asile. Ne désespère pas de mon sort et, si tu le peux, récompense le brave homme qui te remettra ou te fera passer mon billet. Adieu, bonne mère, ton fils t'embrasse. BARBAROUX. »

Il est remarquable que ces esprits forts qui, au temps de leur domination, se piquaient ostensiblement d'un scepticisme absolu et menèrent contre la religion une guerre sans merci, se souvinrent de la Providence lorsque, devenus humbles à force de vicissitudes, ils se sentirent abandonnés de toute la terre. Un historien qui les a longuement étudiés et grandement admirés, écrivait : « Beaucoup de ces fanfarons d'incrédulité qui invoquaient, au hasard, « la Nature » ou « les dieux », le néant stupide ou les éléments confus, moururent chrétiens. La mort reporta sur leurs lèvres ces douces prières qui avaient bercé leur enfance; sous l'éclair du couteau, le repentir et la vision des destinées immortelles ramenèrent ces âmes vers le sein du Dieu juste qui allait les recevoir. »

Le soir du 17 juin, un peu avant minuit, Buzot, Pétion et Barbaroux s'en allèrent de la maison Troquart et gagnèrent la campagne. Chacun était armé d'un sabre et d'une paire de pistolets; Troquart les avait munis d'un pain renfermant un morceau de veau et des pois verts. Tous trois portaient la barbe longue; Pétion avait « les cheveux tressés »; il était, ainsi que

Buzot, coiffé d'un chapeau à cornes posé sur un mouchoir enserrant la tête; Barbaroux avait « une longue lévite et un pantalon de coutil ». Ils errèrent le reste de la nuit par Mondot, Saint-Laurent, Saint-Hippolyte et s'égarèrent dans les vignes du Fond-Morau où l'on devait peu après relever leurs traces. Ils allaient sans but, évidemment. On a dit qu'ils cherchaient à passer la Dordogne et que, n'osant le faire au pont de Castillon, probablement bien gardé, ils se dirigeaient vers le bac de Civrac. Mais ils n'avaient point de carte et aucun d'eux ne connaissait le pays. Privés, depuis cinq mois, de tout exercice, ils ne marchaient pas vite; au point du jour, ayant parcouru à peu près deux lieues, ils traversèrent la grand route de Bordeaux à Bergerac, non loin d'une métairie nommée German. Puis ils continuèrent dans des champs de blé.

Cette plaine de Castillon est magnifique et d'une opulence imposante. Ils s'arrêtèrent sous un vieux mûrier pour se reposer à l'ombre. D'après une tradition locale, un enfant grimpé sur l'arbre pour en récolter les feuilles, les vit s'asseoir et se disposer à déjeuner. Chacun d'eux étala un mouchoir en manière de serviette; un autre mouchoir figurait la nappe, et on a remarqué judicieusement que ce repas exclut l'idée d'un projet de suicide immédiat; puisqu'ils songeaient à réparer leurs forces, c'est qu'ils projetaient de continuer leur voyage.

Tandis qu'ils se partageaient le pain, le bruit d'un tambour se fit entendre du côté de la grande route : ce tambour précédait un peloton de volontaires se rendant de Castillon à Libourne; mais les fugitifs se crurent dépistés par les troupes de Mergier. Pétion et Buzot se dressèrent aussitôt et s'enfuirent vers un petit bois de sapins distant de quelque cent pas. Barbaroux, moins agile, ou plus fatigué, ou retenu par quelque cause ignorée, — une entorse, une blessure au pied? — Barbaroux se crut perdu : il prit son pistolet, en appliqua le canon derrière son oreille droite et fit feu. Une femme de la métairie, effrayée par la détonation, s'imagina qu'on tirait sur ses poules. Elle appela les volontaires qui passaient sur le grand chemin; ils accoururent et, ayant exploré les alentours, avisèrent au pied du mûrier un homme expirant, la face en sang, l'oreille droite emportée. A côté de lui étaient son pistolet, quatre mouchoirs étendus et trois morceaux de pain.

Tout de suite les curieux affluèrent. On faisait cercle autour

du moribond, mais nul n'osa l'approcher. C'était l'un de ces « hors-la-loi » que les commissaires de Jullien avaient manqués, la veille, à Saint-Émilion, et l'on savait qu'était puni de mort tout citoyen coupable de prêter assistance aux « conspirateurs ». Il pouvait être à ce moment huit heures du matin et, jusqu'à trois heures de l'après-midi, le malheureux agonisa sans qu'une âme charitable eût pour lui un mot, un geste de compassion. A trois heures arrivèrent les municipaux de Castillon; ils ordonnèrent le transport du blessé à la ferme voisine; mais les métayers de German refusèrent d'ouvrir leur porte à ce moribond maudit. On le déposa sur un peu de paille où l'on crut qu'il allait mourir, car il restait sans mouvement, sans voix; ses yeux seuls, des yeux magnifiques qui regardaient fixement, témoignaient d'un reste de vie.

On ne pouvait le laisser là; des citoyens de bonne volonté le reprirent donc et le portèrent jusqu'à la grande route où se trouvait une autre ferme appelée la Métairie du bout de l'allée. Là encore les gens refusèrent de le recevoir; sur l'invitation des autorités, ils consentirent seulement à prêter une chaise qu'on posa devant le portail de la maison et sur laquelle on assit le blessé. Il resta là, inanimé, la tête renversée en arrière : — une belle tête brune, avec des cheveux et une barbe très noirs; le sang paraissait beaucoup sur son pantalon de coutil. On lui parlait, il ne répondait pas; on le touchait, il ne bougeait pas; mais il tournait les yeux vers ceux qui se hasardaient à le questionner. On voulait pourtant savoir quel il était. Son linge étant marqué R. B., on lui demanda s'il était Buzot. Il répondit par un signe négatif. — Barbaroux? — signe affirmatif. D'ailleurs la marque R. B. était celle de Robert Bouquey et le linge provenait des libéralités de Mme Bouquey.

Il y avait foule autour du mourant. Tout Castillon était venu voir. Le pharmacien Graillon se donna l'importance de sonder la plaie: mais il ne rencontra point la balle. Le juge de paix Lavache se mêla d'interroger le proscrit. Point de réponse. Comme il insistait, Barbaroux riposta : « qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas; qu'il n'était pas de taille à le questionner. » On comprit alors que son silence obstiné n'était pas atonie, mais dédain. Du reste, personne n'eut le courage de l'assister; on n'essaya d'aucun pansement; nulle main ne lui tendit un verre d'eau. A l'heure où le soir descendait sur la plaine, on le

chargea, toujours inanimé, sur un fauteuil, sa tête d'Antinoüs ballottant, fracassée, sur le dossier. Deux hommes soulevèrent le siège et on se mit en route vers Castillon.

A ce moment, dans le silence du crépuscule, retentirent au loin, vers le hameau de Caffol, deux coups de feu presque simultanés. Mais personne ne s'en inquiéta...

Barbaroux séjourna six jours dans une chambre de la mairie, à Castillon; un chirurgien de l'endroit l'y pansa. Le 24 juin, comme Jullien réclamait le blessé, on étendit celui-ci sur un bateau où prirent place avec lui quatre gardes et un officier de santé. A neuf heures du soir, l'embarcation accostait les quais de Bordeaux et Barbaroux fut porté au Comité de surveillance révolutionnaire; il était très faible et articulait avec peine. Il répondit cependant, de façon suffisante, à la constatation de son identité. Jullien tenant à le guillotiner vivant, on ne transféra pas l'agonisant dans une prison, crainte qu'il trépassât durant le trajet. Il passa donc la nuit au Comité où, le lendemain, se transporta en corps la commission Lacombe, qui le condamna sur place et le livra de suite, avec les plus grandes précautions, à l'exécuteur des jugements criminels. C'était le 25 juin 1794.

Il y avait déjà huit jours que ses deux compagnons, Buzot et Pétion, ayant interrompu, comme on l'a dit, leur repas matinal, s'étaient enfuis vers un petit bois voisin du mûrier sous lequel, ne pouvant les suivre, Barbaroux avait tenté de se suicider. La garde nationale de Castillon battit soigneusement le bois, mais en vain. Depuis lors Pétion et Buzot avaient disparu. Certains supposaient qu'ils se cachaient dans les blés, hauts à cette saison; s'ils étaient pourvus de provisions suffisantes, ils pouvaient y vivre jusqu'à la moisson proche. D'autres pensaient que les fugitifs, marchant de nuit, se terrant de jour, avaient dû atteindre la Dordogne, passer le fleuve à la nage, et s'éloigner du côté des Landes, dans l'espoir de gagner la frontière d'Espagne.

Ce même 25 juin où Barbaroux mourait à Bordeaux, — il y avait un an, jour pour jour, que Pétion, heureusement évadé de Paris, arrivait à Bonnières se croyant sauvé, — les citoyens Vincendeau, du village de Saint-Magne, et Baraba, maire de Saint-Estèphe, suivaient, vers le soir, le chemin de culture qui mène du hameau de Caffol à la grande route de Bergerac;

non loin de la ferme de Pillebois, leur attention fut attirée par les aboiements de chiens qui se battaient dans un champ de seigle. Ils pénétrèrent dans le champ et restèrent saisis d'horreur en présence de deux cadavres d'hommes, couchés sur le dos, « à une dizaine de pas l'un de l'autre » et dans un répugnant état de décomposition. Vincendeau et Baraba ne s'arrêtèrent pas longtemps devant cet affreux spectacle et marchèrent vers Castillon afin d'avertir les autorités. Ils y parvinrent à la nuit close et réveillèrent le juge de paix qui, ayant convoqué deux notables, — Denois et Thibaud, — se rendit avec eux à l'endroit indiqué. La scène qui se passa là dut être singulièrement lugubre, car il était plus de minuit quand, à la lueur de quelque falot, on put procéder à certaines constatations indispensables. L'un des cadavres avait la figure absolument noire, la mâchoire inférieure et supérieure brisées, le bas du corps « entièrement rongé par les vers » et le ventre béant. C'était Buzot. Pétion, reconnaissable à quelques touffes de cheveux gris, avait été dévoré par les chiens ; de sa tête et de son torse, il ne restait que les ossements... Autour d'eux, le seigle était « versé » sur un large espace, « comme si les deux hommes s'étaient longuement débattus ». On ramassa autour des corps sept pistolets, deux sabres, deux mouchoirs, deux chapeaux. L'un des pistolets, retiré de dessous le corps de Pétion, portait la marque *Bracon, à Caen*. Dans un chapeau à trois cornes, garni d'une grande cocarde nationale, était collée cette étiquette : *Au gagne petit, chez Andeville, à Caen*. C'étaient les objets dont, un an auparavant, le beau Pétion, alors plein d'illusions, s'était muni en prévision de la campagne qu'il comptait entreprendre.

Le juge de paix avisa de l'événement les commissaires de Jullien, en séjour à Saint-Émilion et, le lendemain, dès six heures du matin, on se réunissait autour des deux morts. Certaines vérifications eussent été nécessaires ; mais un officier de santé qui se trouvait là, déclara qu'on n'y pouvait procéder sans danger de « pestilence » pour les assistants : au lieu donc de déshabiller les cadavres, on se contenta de déchirer leurs poches au moyen d'outils tranchants ; on en retira seulement « une montre en or, dans un goût tout moderne », et qui avait appartenu à Buzot, un mouchoir des Indes, bleu, blanc et rouge, marqué R. B. et, sur Pétion, rien qu'une paire de boucles en argent, une tabatière en écaille et un couteau à tire-bouchon.

Ni papiers, ni argent, ce qui étonne, car, en quittant la maison Troquart, Buzot portait sur lui 540 livres en or et Pétion une somme à peu près égale, qu'ils conservaient « précieusement, pour leurs plus extrêmes besoins ». Ils s'étaient en outre munis de passeports soigneusement fabriqués par eux-mêmes et couverts de cachets de cire... Quelqu'un de moins dégoûté que le juge de paix de Castillon avait-il donc avant lui fouillé les cadavres et délesté leurs poches ?

Du reste, on voulait en finir au plus vite ; tandis que des paysans creusaient deux profondes fosses, le juge de paix rédigeait les actes de décès, aussi précipitamment, — et aussi irrégulièrement, — que possible. Il indiquait ce jour du 26 juin, 8 messidor, comme étant celui du décès dont la date, manifestement, remontait à huit jours, et il attribuait à Buzot l'âge de cinquante-deux ans, — il en comptait trente-quatre, — et à Pétion, — qui en avait trente-huit, — celui de cinquante-six ans. Chapeaux, sabres, pistolets, objets divers, enveloppés dans un linge, furent adressés à Jullien et l'on poussa dans les fosses, à l'aide de bâtons et de fourches, les deux corps qu'on recouvrit aussitôt de terre. Leurs tombes, si proches l'une de l'autre qu'elles ne paraissaient en former qu'une, furent longtemps respectées : « autour d'elles, disait un paysan, la terre ne travailla pas. » Aujourd'hui on n'en connaît plus l'emplacement. Les gens du pays savent vaguement qu'il y a eu là un drame, mais ils en ignorent les péripéties. Barbaroux, Buzot, Pétion, Girondins, Montagnards, tout cela se confond : c'est si ancien ! et, depuis lors, on en a tant vu ! Seulement quelques vieilles gens ont entendu dire que quelque chose s'est passé là, « au temps du mauvais papier » et nomment encore le coin de terre, voisin de la ferme de Pillebois, *le champ des Émigrés*.

Il s'en fallut de peu qu'un monument commémoratif fût élevé sur ces deux tombes, car Jullien, dont la haine n'était pas encore satisfaite, proposait qu'une inscription infamante, érigée dans le lieu où Pétion et Buzot s'étaient tués, transmît à la postérité leur crime et leur mort. Il sollicitait aussi de Robespierre l'autorisation de faire raser les maisons de Saint-Émilion où s'étaient cachés les députés girondins. C'est à Robespierre également que, le 13 messidor, il adressait une caisse contenant

tous les papiers des proscrits, c'est-à-dire la tragédie de Salle, trouvée sur le grenier du père Guadet, ainsi que les manuscrits retirés de la fosse d'aisance de la maison Bouquey, *Mémoires* de Pétion, de Barbaroux, de Buzot et aussi les lettres amoureuses adressées à ce dernier par Mme Roland. Il semblera surprenant que ni Jullien, ni personne, ne sût discerner qu'elle était l'auteur de ces lettres, à la vérité non signées. On reconnut qu'elles émanaient « d'une personne de beaucoup d'esprit, » mais on n'en devina pas davantage. Ce qui étonne plus encore, c'est que le petit portrait de Mme Roland qu'avait si longtemps porté Buzot était joint à l'envoi de Jullien et que nul ne l'identifia. Il est vrai que ces pièces parvinrent à Paris dans les jours qui précédèrent le 9 thermidor; les comités, Robespierre lui-même, étaient occupés de soins plus urgents que celui d'examiner la dépouille d'ennemis disparus.

Les papiers furent oubliés dans la tourmente et l'amour de Buzot et de Mme Roland demeura ignoré de leurs contemporains: Letellier, d'Évreux, à qui Buzot avait confié d'autres lettres, tout aussi révélatrices sans doute, incarcéré et destiné à l'échafaud comme tous les amis des Girondins, s'était suicidé dans sa prison après avoir détruit le dépôt à lui confié. Chose remarquable, les survivants qui avaient été les confidents de ce grand amour, ni Louvet, ni Lodoïska, ni Mme Pétion, n'en parlèrent jamais et montrèrent, par respect pour la mémoire de leur héroïque amie, une discrétion sans défaillance. Son secret fut gardé pendant 70 ans.

On ne peut douter que ses lettres passèrent par beaucoup de mains, mais sans profit pour les historiens: ceux-ci apercevaient bien que la célèbre Girondine avait éprouvé une violente passion pour l'un des députés de son entourage, mais les plus perspicaces en faisaient honneur à Barbaroux, quand, dans les derniers jours de novembre 1863, un jeune homme se présenta chez le libraire France, dont la boutique était au quai Malaquais. « Il avait sous le bras une liasse de vieux papiers trouvés dans le fond d'une caisse où son père, grand amateur de bouquins, les avait laissés. France examine, hésite, refuse : ces papiers ont si peu d'intérêt! « Mais il y en a d'autres, dit le jeune homme; je reviendrai. » Il revint une fois, deux fois, avec d'autres liasses; on fit un bloc du tout, qui fut payé 50 francs. Au début de 1864, le libraire France publiait le *Catalogue d'un*

choix de livres et de documents manuscrits sur la Révolution française. Ce catalogue mentionnait cinq Lettres de Mme Roland à Buzot, — les cinq Lettres aujourd'hui fameuses, — les *Mémoires* inédits de Pétion, la tragédie de Salle... C'étaient les papiers du jeune homme. De qui les avait-il tenus? On n'en sut jamais rien.

Quelques mois auparavant, Charles Vatel, chercheur passionné, qui consacrait sa vie et sa fortune à recueillir des documents sur Charlotte Corday, son idole, et sur les Girondins, traversant un matin le marché des Batignolles, avisa « un petit portrait tout délabré, traînant à terre, pêle-mêle avec des légumes », devant l'éventaire d'un étalagiste. Autant qu'on en pouvait juger sous la crasse et les cassures, c'était l'image d'un personnage de l'époque révolutionnaire. Vatel le ramasse et l'obtient pour quelques sous. Rentré chez lui, il nettoie sa trouvaille et s'aperçoit que, derrière le portrait, dans le cadre désajusté, est glissé un papier roussi. Il le détache, le déplie avec précaution et lit : « *François-Nicolas Buzot... la nature l'a doué d'une âme aimante, d'un esprit fier et d'un caractère élevé... les chagrins du cœur ajoutèrent à la mélancolie vers laquelle il était enclin...* » L'écriture, Vatel la connaissait bien, c'était celle de Mme Roland ! Il tenait *this dear picture* qui si souvent, dans sa prison, avait reçu ses baisers et ses larmes, et à laquelle elle avait joint une notice de sa main « pour éviter qu'elle tombât un jour dans la boîte du brocanteur ! »

Ce médaillon est aujourd'hui à la bibliothèque de Versailles, et les Archives nationales conservent la petite miniature de Mme Roland que, pendant près d'un an, Buzot garda sur son cœur. Seulement, ce dernier portrait, pour n'avoir jamais, depuis Jullien jusqu'à nos jours, quitté la filière administrative, a subi plus d'épreuves que l'autre livré durant bien des années aux hasards des étalages en plein vent. L'image de Mme Roland était, en effet, dans l'origine, entourée de diamants, ou, tout au moins, de pierres précieuses, et les connaisseurs distinguent, sur le mince cercle d'or de son cadre, les traces d'une pesée qui, à une époque indéterminée, mais certainement très lointaine, l'a dépouillée de cette parure tentatrice.

G. Lenotre.

LA NOUVELLE ROUMANIE

I. — CHEZ LE PRINCE CAROL

Sur mon carnet de voyage, je relève d'abord ces lignes que l'événement est venu contredire si tôt et de façon si regrettable, en mettant comme un voile entre le présent et la scène qui y est évoquée.

« Tout de blanc vêtu, grand, mince, blond, le visage imberbe et frais, des yeux bleus qui rappellent les yeux maternels, le prince Carol a l'air d'un adolescent, échappé d'un collège anglais et qui préfère les sports à la philosophie. Tandis qu'il s'approche avec cette souplesse juvénile, on s'attend à l'écouter parler tennis, golf ou équitation. Mais non. C'est du peuple roumain qu'il nous entretiendra le long du déjeuner, servi avec une simplicité luxueuse et le minimum d'étiquette, en dépit du cadre sévère de cette salle à manger, où la blanche figure de la princesse Hélène apparaît plus fragile. En prenant le café, c'est encore de l'art populaire roumain qu'il s'agit, dans ce salon tendu de broderies de Bokhara, dont les roses ardentes au milieu de l'entrelacs des tiges et des feuillages, font place, ici et là, à quelque tableau signé d'un nom roumain.

« La princesse Hélène, en robe légère, de ce crêpe souple, tissé et ajouré par les femmes du pays, écoute, sourit en fumant des cigarettes, et quelquefois se passionne, elle aussi.

« Le peuple roumain est un artiste qui s'ignore. Il aime les beaux vêtements brodés, incrustés, pailletés, il a le sens des couleurs et des lignes. Tout naturellement il décore les moindres objets nécessaires à sa vie. Il encadre ses fenêtres de fleurs et d'arabesques peints sur le mur crépi en blanc. Il a des

traditions, des chansons, des danses qui sont bien à lui. Le prince Carol recueille ces traditions, collectionne les broderies, les tapis tissés, tous les objets qui révèlent un peu d'âme roumaine. Peut-être sa grand-tante, Carmen Sylva, la première reine de Roumanie, lui communiquait-elle ce goût, alors qu'il était un petit garçon, l'espoir de la dynastie? Et peut-être, le prince, né en Roumanie et dont les premiers mots balbutiés furent des mots roumains, se sent-il plus proche que son père de ce peuple au milieu duquel il a grandi...

« Toujours est-il qu'il le connaît bien, qu'il l'aime et qu'il en est aimé. Il s'intéresse à son éducation et voudrait multiplier les écoles. Son auto parcourt les campagnes, visite les villages les plus éloignés. Parfois, au seuil d'une des petites maisons blanches dont le toit, couvert de chaume ou de lattes, semble une coiffure trop grande, il s'arrête devant une paysanne éblouie qui croit revenu le temps des contes où les rois s'entretenaient volontiers avec les pauvres gens. « Notre prince... » Lui, il cause avec eux, et sourit à leurs petits enfants. Sa simplicité lui gagne tous les cœurs.

« Le prince en souriant nous conduit dans son cabinet de travail où il a réuni des toiles et des dessins de peintres du pays. Ceux qu'il préfère, après le grand Grigoresco qui révéla aux Roumains la grandeur émouvante de leurs horizons, ce sont les artistes de la jeune école. Ils ne suivent plus leurs aînés, les Verona, les Stériadi, formés en Occident, soumis aux influences cosmopolites. Ces jeunes gens, autour de Stephan Popesco, peignent le visage du sol natal avec une sorte de recueillement, avec une force, une sobriété voulue qui rend leur coloris un peu terne. Ils manifestent cette opiniâtreté mélancolique qui est un des caractères du peuple roumain. Ils sont bien de chez eux...

« Le prince Carol s'enthousiasme pour une entreprise qui lui est proposée : une exposition d'art populaire roumain qui s'ouvrirait à Genève, pendant les assises de la Société des nations. Ainsi les représentants des deux mondes, en contemplant le costume national, les étoffes tissées et brodées, les sculptures naïves, les poteries, constateront qu'un style roumain s'est maintenu, avec des variantes, d'un bout à l'autre du Royaume.

— Il faut, s'écrie le prince, organiser cette exposition!

« Mais le temps est court... trois mois... et la distance multiplie les difficultés. N'importe ! Il s'en occupera lui-même. Il enverra des pièces de ses collections. On peut compter sur lui. »

Le prince a tenu parole. L'exposition s'est ouverte en septembre.

Aujourd'hui loin du palais en bordure de la Chaussée, — ancienne maison de boyard qui garde sa bonhomie, — le prince Carol a pris la résolution d'abandonner pour toujours ce peuple qui comptait sur lui. Raisons mystérieuses, contradictoires, bruits divers, vérité qu'on connaîtra sans doute un jour. Résolution que les événements démentiront peut-être, car le prince est trop bien assorti à son peuple pour que la destinée n'essaie pas de lui rendre sa couronne... ce qui est certain, c'est que, le prince, errant exilé, connaitra de cruelles nostalgies et ne pourra plus prononcer sans un serrement de cœur ce mot qu'il disait avec une si jolie inflexion de tendresse :

— Le peuple roumain...

II. — LA RÉFORME AGRAIRE

C'est encore le peuple roumain qui est l'objet de la conversation autour de cette table à thé, dressée sous les feuillages séculaires d'un parc seigneurial en plein Bucarest. Une fraîcheur inattendue vous délivre des brûlures d'un été trop hâtif. Des jeunes femmes en robes blanches se reposent dans l'ombre verte. Et ces enfants tout blancs qui jouent le long des allées, on les dirait placés là en vertu d'un souci de la décoration, pour achever le tableau.

On parle de la loi nouvelle qui dépouille les grands propriétaires au profit des paysans.

— Je suis l'un des plus expropriés du royaume, dit le prince Brancovan. Et je trouve que cela est juste.

Avec sa grâce souriante, il explique les conditions de cette réforme agraire, l'événement capital de ces dernières années, et dont l'Occident, peut-être, n'a pas saisi toute l'importance.

Personne mieux que lui n'en pouvait préciser les traits : président de la délégation roumaine au Congrès de l'Association internationale pour la défense des intérêts économiques, le

prince rédigea le rapport sur la question agraire en Roumanie.

Depuis un demi-siècle, cette question se posait. La presque totalité de la terre arable, dans ce pays agricole, était aux mains de cinq ou six mille grands propriétaires. Et les paysans, qui la travaillaient pour le compte de leur seigneur, aspiraient à posséder leur part. Très prolifiques, très attachés au sol, ils étaient conscients que le long travail héréditaire leur donnait certains droits : à force de vivre courbés sur la glèbe, à force de l'avoir remuée, ils pensaient qu'elle devait leur revenir.

Avant le XVIe siècle, elle appartenait à la commune et le paysan était libre. Ce fut à l'époque de Michel le Brave, pour faire face aux besoins de la défense du pays, que le laboureur, soumis à de lourdes contributions, laissa délimiter sa terre. Il ne reçut pour sa part qu'une bande si étroite qu'il ne pouvait la cultiver. Bientôt le boyard s'attribua le droit de le retenir sur ses domaines, afin, soi-disant, d'empêcher le vagabondage. Ainsi fut instaurée la servitude. En 1864 furent proclamées l'émancipation des paysans et la libération des Tziganes esclaves. Et il y eut une distribution de terre, très insuffisante d'ailleurs. C'était la première étape.

Après la guerre balkanique, le gouvernement libéral, ayant à sa tête M. Jean Bratiano, résolut de donner satisfaction aux agriculteurs. Les Chambres furent investies de pouvoirs exceptionnels, permettant de modifier la constitution afin de faire aboutir une réforme agraire. La guerre mondiale retarda les décisions. Ce fut en 1917, à Jassy, aux heures les plus sombres de son histoire, que la Roumanie, piétinée par l'envahisseur, tandis que son armée luttait désespérément, aux prises avec la famine, le typhus, le fléau bolchévique, affirma sa volonté de vivre et prépara l'avenir.

Les Chambres votèrent l'expropriation de toute la terre arable des domaines de l'État, des domaines de la Couronne, des biens de mainmorte et de deux millions d'hectares appartenant à la classe dirigeante. Ainsi la réforme agraire, dans des proportions beaucoup plus vastes qu'on ne l'avait prévu en 1913, était accomplie en principe grâce à la renonciation volontaire des possesseurs du sol. La loi fut promulguée en décembre 1918, et, dès le printemps, on commença de l'appliquer. Il fallut cinq années. Aujourd'hui 90 pour 100 de la terre arable appartient aux paysans.

Les anciens propriétaires dont les domaines ne peuvent plus désormais dépasser cent hectares, dans une certaine région, et dans d'autres moins peuplées, cinq cents, touchèrent une indemnité minime, que l'effondrement du lei rendait presque dérisoire. Un grand nombre d'entre eux ont accepté ce dur sacrifice en disant, comme le prince Brancovan : « Cela est juste. Ce peuple s'est si bien battu... il a fait preuve d'un tel dévouement, il méritait de posséder la terre. »

— Naturellement, dit notre hôte, le paysan, privé de la tutelle séculaire de l'ancien possesseur, ne peut encore faire rendre à ses champs ce qu'ils rendaient autrefois. Il n'a pas les machines agricoles nécessaires, ni les connaissances suffisantes. Les premières années, la production du blé a baissé, et cela d'autant plus que nos laboureurs se contentent de maïs pour leur alimentation. Il fallait s'y attendre. Ils doivent faire leurs expériences. D'ailleurs nous les aidons de notre mieux, en créant des coopératives agricoles. Déjà cette année, la production augmente. Nous regardons l'avenir avec confiance.

Et il continue d'expliquer comment doit être comprise une collaboration entre l'ancien propriétaire du sol et le nouveau...

Je rêve en suivant du regard le joyeux chassé-croisé des enfants sous les profondeurs des feuillages.

Le prince Brancovan est le descendant d'une famille illustre dont l'histoire est mêlée à celle du pays passionnément défendu et servi. Dans nombre d'églises, on voit les figures de ses ancêtres agenouillés, et tenant, dans leurs mains tendues, l'église d'un monastère qu'ils offraient à quelque saint. Leurs fondations pieuses ne peuvent se compter. La famille des Brancovan entretient encore un hôpital à Bucarest. C'était une tradition chez les anciens boyards valaques et moldaves, de fonder des monastères. Aujourd'hui leurs descendants continuent d'être des donateurs. Seulement ce n'est plus une petite église que je vois dans leurs mains tendues. C'est de la terre... leur terre dorée de moissons qu'ils ont offerte.

L'histoire enseigne que les révolutions s'accomplissent toujours lorsque l'heure est passée. Les passions se déchaînent, s'affrontent. Il n'y a plus de loi, il n'y a que le droit du plus fort ; le sang coule : c'est la terreur ou la jacquerie. Grâce au

geste de ceux-ci, consenti à l'instant nécessaire, la révolution roumaine n'a pas cessé une heure d'être légale, n'a pas coûté une goutte de sang.

La vie économique de tout un pays est transformée : la Roumanie a passé d'un seul coup, sans heurt et sans troubles, d'un régime quasi féodal au régime moderne de la petite propriété. Fait unique dans l'histoire des peuples.

Cette révolution ouvre aux paysans une ère de prospérité inconnue jusqu'alors. Les statistiques démontrent qu'ils envoient déjà plus volontiers leurs enfants à l'école. La terre, qu'ils ont héroïquement défendue alors qu'elle ne leur appartenait pas, leur est devenue plus précieuse. Ils sont immunisés contre le poison bolchévique. Un bonheur discret plane sur les villages. Ces hommes et ces femmes, patiemment courbés parmi les sillons et qui peinent sous le soleil, petites silhouettes blanches égrenées le long de l'immense étendue, c'est pour eux et pour leurs enfants, désormais, qu'ils travaillent; ces moissons qui montent, ce sont leurs moissons.

Je pense à ce monument dressé dans les plaines de Transylvanie au milieu de la mer des blés, qui ondule jusqu'aux dernières marches bleues des Carpathes, une simple stèle au bord d'un champ, tout proche de la route, avec une inscription. Cette stèle commémore une date : c'est là que fut creusé le sillon initial dans la terre libérée, devenue la propriété du paysan, sous le règne de Ferdinand, premier souverain de la grande Roumanie. Ici, le geste obscur du laboureur, indéfiniment répété au cours des siècles, prend une valeur symbolique. Cette pierre dressée, perdue au sein de la plaine, consacre la renonciation de l'aristocratie roumaine à son droit séculaire : en abolissant à temps ses privilèges, elle a sauvé le pays.

III. — BUCAREST COMMENCE A CHANGER DE VISAGE

Sitôt qu'on met le pied sur le sol roumain, la profonde transformation économique devient sensible. La couleur de la terre n'a plus son unité d'autrefois, ce vert ou cet or pareil des blés étendu jusqu'à l'horizon : les volontés multiples des semeurs sont affirmées par ces verts différents qui découpent une série de rectangles nuancés.

Et Bucarest commence à changer de visage.

Aucune capitale ne se parait si visiblement du faste de son aristocratie. Étalée sur des milliers d'hectares, Bucarest a prodigué ses jardins sans souci d'allonger ses rues. Et ses maisons à un étage, orgueilleuses de leur solitude, se donnent des airs de palais, enfermées dans leurs feuillages et leurs fleurs, avec leurs ailes largement déployées, leurs façades chargées d'ornements de stuc, leur profusion de colonnes et de statues.

Rues démesurées entre ces jardins, pleines de silence et où cheminent des parfums, exaltés par le soleil. Elles conduisent sans hâte à de vastes édifices modernes, le bâtiment des postes, le palais de justice, l'Université. Nonchalamment, elles tournent autour des quatre collines couronnées d'églises ou de monastères. L'une dresse, en face de l'église métropolite ornée de fresques et peuplée d'icones, la Chambre des députés. L'autre est chargée des Archives d'État installées dans l'ancien couvent. La plus lointaine, celle de Cotroceni, a été élue par la reine Marie qui a fait transformer le vieux monastère en une résidence délicieuse où l'on accède par des rampes de fleurs et qu'elle préfère au maussade palais de la Calea Victoriei, celui qui offusqua si fort le prince Charles de Hohenzollern à son arrivée dans sa capitale, parce qu'un campement de Tziganes et un troupeau de porcs s'abritaient à l'ombre des murailles.

— Quel est ce bâtiment? demanda-t-il.

Et il fallut bien lui répondre :

— Sire... c'est le palais...

Aucune capitale ne donnait moins la sensation de la vie affairée et brutale que cette immense cité fleurie. Les habitants ne paraissaient point asservis à l'heure. Assis aux terrasses des cafés, dans les jardins des restaurants, le long des trottoirs, ils avaient l'air de goûter d'interminables flâneries.

Tout était ordonné en vue d'agrémenter leur facile existence, jusqu'aux fiacres qui ressemblaient à des équipages de parade. Dès la gare, le voyageur, surpris par cet alignement de chevaux magnifiques, se refusait à croire qu'il s'agissait là de simples voitures de louage. Les plus beaux, rangés sur la place du Théâtre, étaient ceux des Scoptzy, qui n'apparaissaient que vers le milieu du jour. Les Scoptzy, alors exilés de Russie, appartiennent à une secte étrange dont les adeptes se mutilent volontairement pour éviter la tentation de la chair. Ils avaient

à Bucarest et à Jassy leurs quartiers hermétiques. Le gouvernement roumain leur avait donné, en Dobroudja, le village de Duomai. Tous s'enorgueillissaient de leurs écuries. On eût dit que le soin de leurs chevaux les dédommageait de leur sacrifice. Leurs voitures étaient plus brillantes que des voitures de maître. Le harnachement étincelait au col des bêtes superbes au poil lustré, attelées par deux, et frémissantes.

Ces cochers mystiques, leur embonpoint à l'aise dans les robes de velours ceinturées d'écarlate, menaient à grande allure la société frivole. Ils étaient les auxiliaires de la vie mondaine ou galante, les préférés pour les promenades nocturnes, à la Chaussée, ces Champs Élysées de Bucarest, bordée de grands arbres et de palais, et qu'on devait, selon la coutume, monter au pas ou au trot et descendre au grand galop. Alors ils semblaient ivres. Ils jetaient des cris aigus, s'interpellaient, luttaient de vitesse. Et les chevaux accéléraient leurs galopades vertigineuses. Ces fantaisies plaisaient aux Roumains.

Aujourd'hui beaucoup de Scoptzy sont rentrés dans la Russie des Soviets, qui leur laisse pratiquer leur rite sanglant. Quelques-uns conduisent les longues automobiles grises, de marque allemande, qui font concurrence aux derniers équipages. Bientôt les Roumains ne pourront plus contenter leur goût pour les chevaux qu'en se rendant chaque dimanche au champ de courses, à l'extrémité de la Chaussée.

Les rues ont perdu leur aspect de nonchalance. Les passants ont l'air pressé. Ils vont quelque part à heure fixe. Les fils des boyards, depuis la réforme agraire, ne sont-ils pas entrés dans les administrations, la diplomatie, les banques? Et la période d'après la guerre n'a-t-elle pas demandé, à la Roumanie, comme à toute l'Europe, un effort inconnu jusqu'ici? Finies, les longues flâneries. Bucarest apprend le prix du temps et le prix du terrain. Elle cherche à se resserrer autour des vastes édifices de ses ministères. On parle d'abattre les petits palais aimables que leurs propriétaires ne peuvent plus entretenir. De nouveaux quartiers, plus compacts, s'élèvent sur les terrains vagues, aux abords de la Chaussée, dans les anciens jardins. Au lieu de continuer à imiter les villas françaises ou les palais mauresques, les maisons neuves essaient de ressusciter l'allure plus simple des anciennes demeures roumaines. Bucarest, qui comptait 350 000 habitants avant la

guerre, atteint aujourd'hui le chiffre de 800 000. Et les hauts cubes des immeubles de rapport ont déjà commencé d'obstruer les enfilades lumineuses. Déjà, du haut de ses collines, on voit s'altérer le profil de la cité qui offrait d'immenses perspectives de maisons basses installées au milieu des fleurs.

La banlieue, du moins, ne change pas... Sa bonhomie oppose à l'élégance de Bucarest le plus amusant des contrastes. La ville est comme ceinturée de villages tout pareils à ceux qu'on rencontre au fond des campagnes lointaines.

Bucarest, d'ailleurs, ne fut à l'origine qu'une réunion de villages autour de ce premier village des descendants du pâtre Bucur, qui, selon la tradition, bâtit une chapelle, non loin de la Dimbovitza, à l'endroit où s'éleva depuis lors le couvent de Radu-Voda. Si le village des boyards s'est transformé en une capitale somptueuse, ceux des pauvres gens, à la périphérie, sont demeurés tels qu'ils étaient au xve siècle.

Marchés en plein vent sur la place Mossilor, où s'alignent les voitures couvertes d'une bâche et les *carroutza* sans ressort; rues bariolées dont les échoppes se touchent, avec leur déballage de marchandises croulant à même le pavé et où des industries modestes s'étalent au bord du trottoir; chassé-croisé des types et des costumes, Roumains, Tziganes, commerçants juifs et grecs, vendeurs de fruits, et qui balancent leurs corbeilles suspendues à un arc de bois ajusté sur leurs épaules. Et tout près, rues somnolentes, où se poursuit paisiblement l'existence rurale.

Des laboureurs en blouse blanche dorment allongés sur le sol. Des femmes brodent ou filent, lavent du linge, allaitent un nourrisson, en surveillant une cuisine en plein air, au milieu d'un tournoiement d'enfants; toute la vie versée au dehors dans l'ombre étroite du clos planté d'acacias, ouvrant par derrière sur l'infini des champs. Des canards et des oies barbotent au milieu du fossé. Des porcs se vautrent, des génisses rôdent. Le dimanche, des « horas » se déroulent le long de la chaussée. Un Tzigane joue du violon devant une auberge qu'on dirait perdue au fond de la campagne. Ici, ce sont des jeunes gens en chapeaux de paille ornés de rubans, une botte d'oignons à la ceinture, qui luttent avec un homme masqué. Ils sont vainqueurs et se mettent à danser au son d'une musique aigrelette et monotone. Danse du printemps, disent les uns. Danse qui commémore l'enlèvement des Sabines, disent les autres. Qui le saura?

Banlieue de Bucarest, si colorée, si remplie d'imprévu, où les besognes obscures s'entremêlent de musique et de danses, où le paysan se sent chez lui... Un jour viendra, bientôt peut-être, où Bucarest voudra ordonner sa banlieue, la transformer en cet envers maussade qui enlaidit nos grandes cités. Le violon des Tziganes cessera de bercer le rêve des rouliers et des bergers errants avec leur troupeau. Il n'y aura plus de laboureurs endormis au bord de la route. Ce jour-là, Bucarest aura tué quelque chose qui lui vient du fond du passé. Elle aura renié ses plus lointaines origines. Et l'âme du pâtre Bucur ne viendra plus sur l'emplacement de la chapelle prier pour la prospérité de sa ville.

IV. — L'EFFORT DE LA ROUMANIE

C'est le ministre de l'Industrie et du Commerce qui parle :

— Les États qui sont dans une situation très difficile font un effort d'autant plus considérable, comme les enfants pauvres à l'école se donnent d'autant plus de peine qu'ils sont plus misérreux. Après la guerre, la Roumanie était comme ces enfants-là.

« En 1919, les Allemands en retraite la laissèrent ruinée, avec un budget complètement déficitaire. Ses ponts, y compris le grand pont du Danube, les gares, les voies, le matériel de chemin de fer, tout avait été détruit. Les Roumains ne disposaient plus que de 146 locomotives, là où plus d'un millier travaillaient auparavant. D'accord avec les Alliés, ils avaient incendié leurs puits de pétrole. Incendies gigantesques dont les flammes éclairèrent sinistrement la plaine valaque. Sous le régime allemand, la production de pétrole diminua de moitié. Aujourd'hui, elle dépasse les chiffres de 1912 qui atteignaient 1895000 tonnes. Elle monte à deux millions et 300000 tonnes. Mesurez l'effort qu'il fallut accomplir. La Roumanie a reconstruit ses ponts et ses lignes de chemins de fer, reconstitué un stock de locomotives et de wagons, 2100 locomotives et 50000 wagons. Il s'agit encore de relier, de ramener vers les centres roumains les lignes divergentes de Transylvanie et de Bukovine. Il s'agit d'augmenter la puissance du transport, afin que nos richesses voyagent avec plus d'économie. On projette l'électrification des chemins de fer, et tout d'abord dans les régions montagneuses. La Roumanie possède une quantité

de chutes d'eau. Elle a, en abondance, du charbon, du pétrole, du gaz méthane. Il nous reste à créer de grandes centrales d'énergie électrique. Elles sont déjà envisagées. Les hauts fourneaux de Rechitza fournissent 50 pour cent du fer nécessaire à la Roumanie. Indispensables à la défense du pays, ils appartiennent à une société qui s'est nationalisée par sa propre volonté. L'épargne roumaine, placée dans l'industrie, se chiffre à 21 milliards de leis depuis 1918. La réforme agraire n'est pas étrangère à cet essor considérable de notre industrie. Les grands propriétaires dépossédés cherchent de ce côté des ressources nouvelles.

« Quant au budget, conclut le ministre après cet optimiste exposé, depuis deux ans, nous avons consolidé notre dette, et notre budget se boucle avec un excédent de recettes. Les Roumains commencent à reconstituer leur couverture d'or. D'ici quinze ou vingt ans, sans doute, le lei reprendra une grande partie de sa valeur. »

Tous les dommages que les Roumains ont été contraints de se faire à eux-mêmes pendant la guerre ne sont pas réparables comme les puits de pétrole ou le pont du Danube.

Au musée national de Bucarest, les icones du XVIe siècle, somptueusement revêtues d'argent, et qui laissent percer, sous leur raideur byzantine, une humanité proche de la nôtre, et parmi elles, la plus émouvante, cette Vierge Marie au visage usé, entourant de son bras le corps nu de son fils avec une tendresse si désespérée, — ces icones font cercle autour d'une vitrine dépourvue, la vitrine qui contenait le trésor de Petroassa. Les reliures d'argent, les reliquaires prodigués d'un bout à l'autre de la salle et cette couronne de la Vierge, en or, incrustée de pierres précieuses, qui fut trouvée dans une église de village, témoignent à quel point de perfection étaient arrivés les ciseleurs valaques et moldaves des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Ils suivaient une tradition immémoriale. Les Roumains considèrent le trésor de Petroassa comme l'œuvre d'art la plus ancienne, aussi bien que la plus splendide, découverte sur leur sol national. Des plats en or massif, des corbeilles d'or délicatement ajourées, de hautes et fines aiguières, des fibules empruntant leur forme à l'ibis et à l'épervier, des bracelets, des figurines : de quelle richesse d'imagination, de quel

sens de l'élégance n'ont-ils pas fait preuve, ces fondeurs et ces ciseleurs anonymes du IVe siècle? Aujourd'hui l'on ne peut plus contempler que des moulages et des photographies. Le trésor de Petroassa est à Moscou.

Ce fut un jour de désespoir et d'aberration. Bucarest, sur le point d'être envahie, redoutait le pillage et cherchait à mettre ses biens en lieu sûr. Docile aux conseils des Alliés, elle les remit aux Russes, et non seulement la couverture d'or de la banque d'État, les bijoux de la Couronne, et tous ceux que des femmes éperdues apportaient, mais encore le trésor de Petroassa. Le train, plus chargé de richesses que les caravanes de la reine de Saba, roula vers Moscou. Il n'est pas revenu. Les Roumains sont résignés à ne revoir jamais leur or, ni leurs bijoux. Mais ils ne peuvent accepter la perte de leur relique nationale. Et nous sommes de ceux qui ne peuvent l'accepter non plus et pensent qu'il est juste et nécessaire que le trésor de Petroassa réintègre sa demeure légitime, le musée de Bucarest.

***

La Dobroudja est le témoin le plus éloquent de l'effort d'après guerre. Cette longue plaine ondulée qui va du Danube à la mer Noire, les Russes l'avaient laissée pour compte à la Roumanie, lorsqu'en 1878, après la guerre russo-turque, ils lui enlevèrent la Bessarabie, oubliant que l'armée roumaine, qu'ils avaient appelée à l'aide à Plevna, leur avait donné la victoire. Le traité de Berlin consacra cette injustice. La Dobroudja était alors une terre sauvage qui abritait dans ses replis de pauvres villages tatars aux maisons de boue séchée et gâchée avec de la paille et qui semblaient posées au hasard sur le sol, et quelques bourgades turques endormies autour de leurs minarets. Les Roumains, tout en pleurant la Bessarabie perdue, se mirent en devoir de civiliser la Dobroudja. Et leurs fonctionnaires envoyés dans ces solitudes reprenaient à l'envi le thème des lamentations d'Ovide, exilé à Tomes, la Constantza actuelle : « Moi qui languis dans un pays affreux... L'œil ne découvre pas un arbre dans ces campagnes dépouillées. Qu'on regarde le Pont Euxin ou la terre ferme, on n'a jamais devant soi qu'une plaine immense, nue et ondulée... contrées dont le mortel heureux ne doit jamais s'approcher. »

Avant la guerre, si l'admirable paysage dobroudjien n'avait

pas changé, si les tentes noires des Tziganes se dressaient au sein des étendues où la lumière poursuit sans obstacle ses jeux infinis, Constantza était déjà devenue la villégiature préférée des Roumains et un port commerçant aménagé à grands frais.

Aujourd'hui, on ne la reconnaît plus. Les quartiers endommagés par le bombardement ont été reconstruits selon des perspectives nouvelles. Une grande ville aux larges artères s'est édifiée dont la préfecture, la mairie, les écoles, le lycée, tout battant neufs, se carrent avec un juvénile orgueil. Sûre de son lendemain, elle bâtit 500 maisons par an pour satisfaire aux besoins d'une population qui a passé de 32 000 à 80 000 habitants. L'ancien *mahala* tzigane, dont les bicoques invraisemblables s'entassaient sur la falaise, est devenu un quartier de villas bourgeoises entourées de jardins, ombragées d'acacias. Elles rejoindront bientôt les établissements balnéaires de Mamaïa, qui n'était jadis qu'un village perdu. Mais où sont les Tziganes? Disparus, évanouis devant la civilisation qui n'a point d'indulgence pour les hors-la-loi. Nous, qui les aimons, les avons cherchés en vain. Aux quelques-uns qui sont restés, on a donné des cabanes de torchis qui n'ont pas encore eu le temps de s'avachir. L'indifférence des Tziganes pour leur demeure est sans limite. Ces éternels errants seront toujours mal à l'aise entre quatre murailles, si sordides soient-elles...

Les villages des alentours, enfouis dans les blés, suivent de leur mieux l'exemple de Constantza. Des arbres, des bâtisses neuves, de longues façades officielles d'écoles, d'hôpitaux, de mairies, bouleversent les images que nous avions gardées : jusqu'aux minables maisons de terre des Tatars qui s'entourent d'un clos, élargissent leurs fenêtres, naguère grandes comme la main. Quant aux paysans turcs, ils semblent moins nombreux que naguère, comme si ce déploiement de civilisation occidentale eût précipité leur exode. Déjà en 1905, dans son beau livre si pénétrant, *la Roumanie contemporaine*, M. André Bellessort, admirant cette colonie de Dobroudja « qui n'est pas encore colonisée », posait cette question : « Comment acclimater et retenir dans un pays chrétien les Turcs qui sont peut-être les meilleurs colons, les plus probes, les plus actifs, mais que sollicite un éternel désir de quitter la terre des giaours? »

— Vous voulez dormir à Mangalia! s'exclamait le préfet de Constantza venu à notre rencontre dans le sud de la Dobroudja. Mais en deux heures d'auto nous pourrions être à Constantza! Dormir à Mangalia! A Tékir Ghiol, passe encore! ces bains, que vous avez connus déserts, sont devenus une station à la mode avec de bons hôtels. Mais Mangalia...

Et il avait le ton de commisération qu'on prend pour répondre aux enfants déraisonnables.

Mangalia, la bourgade toute blanche au bord de la mer, la place où les Turcs prenaient leur café le soir, en écoutant les déchirantes mélodies des Tziganes, la falaise déserte où le vieux Tatar venait dire sa prière, le cimetière autour de la mosquée, ombragé d'arbres, où il faisait si frais durant les heures brûlantes; on pouvait s'asseoir sur les pierres, écrire ou rêver, le dos appuyé à une stèle sculptée. Les hodjas passaient, souriaient sans rien dire... Tout autour, la plaine ardente, bosselée de *tumuli*, et les découpures bleues du lac. Quel souvenir!

Dès l'approche, le dernier survivant des vieux moulins à grandes ailes nous avertit : une lourde minoterie, dépare la glace claire du lac entre les roseaux. Nous ne retrouvons plus les blanches ruelles assoupies, ni la place, ni les cafés turcs : partout des villas, des maisons modernes, des magasins juifs, des restaurants occidentaux bruyants. Et la porte du cimetière fermée à clef... Nous nous sommes enfuis.

Mais on a beau chérir les aspects de la vie patriarcale, les bourgades somnolentes à l'écart de la civilisation, les vieux Turcs pacifiques et toute cette poésie du passé dont ils savent respecter les rythmes, on ne peut pas ne pas évaluer à son prix la somme d'énergie dont témoigne une transformation comme celle de la Dobroudja. On ne peut se défendre d'admirer, en refoulant un pauvre chagrin sentimental qui n'est plus de mise. On ne refuse pas de visiter les énormes silos alignés sur les quais de Constantza dominant les jetées en pierre de taille qui s'opposent aux frasques de la mer Noire, là même où, naguère, un caïque à la proue relevée venait de loin en loin embarquer quelques sacs de blé. Il y a de la beauté dans ce ruissellement du grain qui monte les étages, s'élargit en une nappe dorée, précipite sa course dans la descente et va s'engouffrer directement au fond de la cale des bateaux qui attendent... Et il a aussi de la beauté ce torrent lourd du pétrole, arrivant direc-

tement des lointaines montagnes de la Prahova, franchissant sous la terre des centaines de kilomètres avant de remplir les hautes citernes qui le rejettent dans les soutes des navires.

Double fleuve qui coule jour et nuit, sans arrêt, d'un bout de l'année à l'autre, richesse double de la Roumanie, le pétrole et le blé, et symbole vivant de son effort.

V. — LE RENOUVEAU NATIONAL

L'effort que poursuit la Roumanie n'est pas seulement un effort de reconstruction matérielle.

Elle améliore ses écoles et elle en crée un grand nombre de nouvelles (1). Et si, avec une libéralité qu'il faut reconnaître, elle laisse aux Hongrois de Transylvanie les leurs, où la presque totalité de l'enseignement est donné dans leur langue, elle s'applique à former, dans le vieux pays et dans la nouvelle partie du Royaume, des instituteurs et des institutrices qui soient dignes de leur mission.

Ainsi l'école de Valeni de Munte, sur les rampes des Carpathes, où l'historien Nicolas Jorga a sa demeure d'été, archaïque et bienveillante, à deux pas de l'école qui est aussi sa maison...

— École missionnaire de culture nationale et morale, ouverte depuis deux ans, nous dit-il en désignant le groupe souriant des élèves qui l'attendaient sur le perron.

Elles ont vingt ans. Elles portent l'ample blouse brodée et la *fota* moulant leurs hanches minces. Elles viennent de toutes les parties du royaume.

— Ces jeunes filles seront institutrices dans des villages très isolés, où elles auront à créer un foyer de culture nationale, dit M. Jorga. Elles resteront en relations étroites avec notre institution. Je leur enverrai des livres. Elles installeront des bibliothèques et apprendront aux petits enfants à aimer nos écrivains.

Il parle avec ardeur. Sa voix aux chaudes inflexions s'émeut. Lui, le grand historien, se plaît à s'asseoir au pupitre du maître, dans cette salle modeste et claire, où douze jeunes filles prennent leurs notes. Aucune de ses œuvres peut-être ne

(1) En 1914, l'ancien Royaume comptait 5 344 écoles primaires. En 1923 il en comptait 7 415. Dans l'ensemble du royaume, les écoles primaires qui étaient au nombre de 12 003 en 1921, atteignent en 1926 le chiffre de 23 057. En 1919, il y avait dans la Roumanie nouvelle 64 écoles normales. Il y en a 101 aujourd'hui.

lui tient plus au cœur. Il la visite constamment, en dépit de ses lourdes fonctions politiques. Il recrute pour elle des conférenciers. Ce n'est pas assez d'instruire les élèves. Il leur communique sa flamme.

Aujourd'hui, elles ont écouté une leçon, donnée en français, sur les origines préhistoriques des Roumains.

Depuis la guerre, la Roumanie a vu s'accomplir ses désirs les plus profonds : les terres peuplées de Roumains, la Transylvanie, la Bukovine, la Bessarabie sont redevenues siennes. Elle a recouvré des parcelles de sa chair et de son esprit. Elle a réalisé sa longue aspiration à l'unité. Après s'être sentie mutilée, elle prend conscience de ses forces vives.

— Nous sommes à un moment où le sort de l'âme roumaine se décide, nous dit un jeune poète roumain. Comme l'eau des rivières née sur de hauts plateaux, et qui hésite, incertaine de la direction à suivre... Si on la dévie près de sa source, de quelques centimètres, le cours de la rivière est modifié, dans le bas du pays, de plusieurs centaines de kilomètres.

« La littérature roumaine est soumise à des influences diverses et contradictoires. Au XVIIIe siècle, sous les princes du Phanar, on ne parla plus que le grec ; l'influence grecque faillit devenir prépondérante et il s'en est fallu de peu que nous ne perdions notre personnalité. Après la Révolution française, des émigrés apportèrent chez nous leur culture. Les Roumains apprirent le français. On traduisit Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo. Basile Alessandri, élevé en France, chantera la terre roumaine, en imitant, peut-être à son insu, les *Odes et Ballades*. Mihaïl Eminesco, notre plus grand écrivain, qui termina ses études à Vienne, traduira Kant et Schopenhauer et aura pour idéal le nirvana bouddhique. L'âme roumaine va et vient entre l'influence occidentale et l'influence orientale. L'influence occidentale, nous ne pouvons nous en passer. Et l'influence orientale, nous la sentons sourdre de partout... Nous sommes des Latins mêlés de Daces, mais nous avons des échappées sur l'âme slave ; et nous avons aussi tant d'ouvertures sur l'Asie !

« Nous devons, avant tout, être nous-mêmes. Si nous restons nous-mêmes, nous pouvons apporter à l'Europe notre alluvion. Notre apport doit être ceci : avec notre clarté et notre netteté

latines, nous devons saisir cette inquiétude des Slaves, ce mystère de l'Asie, et les rendre accessibles à la civilisation gréco-latine ; mais à condition que nous restions nous-mêmes.

Et il conclut doucement :

— N'avons-nous pas à portée un réservoir de poésie infini ? La Roumanie est un paysage innombrable : la montagne, la plaine, le delta du grand fleuve, les steppes, la forêt, la mer... un peuple attaché à son sol, conservant ses traditions, ses coutumes, ses costumes, et parlant, ô miracle, la même langue que les Roumains lettrés, d'un bout à l'autre du pays, car il n'y a point de patois chez nous : quelles perspectives pour le génie qui viendra un jour, qui grandit peut-être à cette heure, sur les bancs d'une école obscure dans la montagne ou dans la plaine...

***

Déjà à la veille de la guerre, il y avait un renouveau de poésie nationale : Georges Cosbuc, dont les Roumains savent par cœur le poème d'une hautaine violence, *Nous voulons la Terre*, Stefan Josif, qui mourut en 1913, tandis que la Roumanie mobilisait en chantant un de ses hymnes, se sont inspirés de la vie et des traditions de leur pays. Octavian Goga, le poète transylvain, célébrait les Carpathes et donnait une voix mélodieuse aux plaintes du laboureur plié sous le joug hongrois.

Les cris inconsolés de nos cœurs douloureux...
...Et notre vieux pays n'a plus même un drapeau...

Il a exalté les espérances des Roumains qui prenaient les armes, en leur dédiant un recueil de poèmes intitulé : *la Terre nous appelle*.

Aujourd'hui, dans le groupe de leurs cadets, si quelques-uns se laissent influencer par Francis Jammes et Laforgue, si d'autres continuent la tendance philosophique d'Eminesco, le plus universel et le plus frémissant de tous les poètes de là-bas, la plupart des jeunes, et Pillat avec eux, cherchent leur inspiration dans la tradition roumaine et, suivant l'exemple d'Alessandri, reviennent à un classicisme large, à une vision sereine de la terre et de la vie des champs.

A quel point la littérature roumaine peut tirer de richesses de son propre fonds, ses conteurs sont là pour le démontrer. Tout paysan roumain naît conteur. Cet illettré garde dans

sa mémoire une provision d'histoires transmises de père en fils, et qui se racontent au long des veillées d'hiver, pendant que les femmes tirent l'aiguille ou font tourner le fuseau. Histoires souvent fantastiques où il est question de présages et de sortilèges, de fées et de dragons. Histoires des démêlés séculaires du paysan et de son boyard, empreintes de résignation, de fierté modeste, et quelquefois d'ironie, si le paysan est Moldave. « Les Moldaves sont des gens qui attrapent un lièvre avec leur char à bœufs », dit le proverbe. En dépit de leur lenteur de montagnards, ils ont une finesse déconcertante et le sens du comique. Ou bien il s'agit des malheurs de pauvres hères et l'on entend résonner en sourdine une profonde note humaine. Il y a toujours un pardon après les conflits les plus tragiques. Ces paysans connaissent trop la souffrance pour se montrer impitoyables. Ils envisagent la mort avec une sérénité qui fait penser qu'ils l'ont souvent contemplée, au cours de leurs rêveries le long des sillons. Histoires tissées des obscurs épisodes de leur existence. Ils ont su leur garder une fraîcheur délicieuse. Le paysan de là-bas n'est pas saturé, comme le nôtre, des faits divers des journaux et des clichés des discours politiques. Une demi-culture ne l'arrache pas à ses songes séculaires. Il conserve en lui le plus pur de la tradition roumaine.

Comment s'étonner si, parmi la nombreuse pléiade des prosateurs roumains, ce sont les conteurs qui apparaissent les plus originaux, et si ceux qui ont le mieux évoqué le paysan roumain, sont des fils de paysans dont l'enfance a été bercée de contes? Nicolas Gane l'a portraituré, mais il était fils de boyard, et il n'a pu l'observer que de l'extérieur. Jean Bratescu-Voinesti, un avocat, Émile Garléanu, un officier, ont décrit l'un ses clients, l'autre ses soldats, et ils ont rapporté des traits pleins de vérité. Michel Sadoveanu, quelque peu influencé par le roman russe et grand chasseur, a connu des paysans et les a mis en scène. Mais Jon Creanga, un Moldave à l'esprit satirique, était fils d'un laboureur, et le rude accent de ses contes populaires, c'est en lui-même qu'il l'a saisi. Barbo Delavrancea, mort en 1918, dont le père, un roulier, « était par les chemins pour le pain quotidien, » a dessiné dans une page suggestive la figure de sa grand mère qui lui disait des contes lorsqu'il était petit. Et si cet écrivain sans illusion éclaire ses personnages d'une lumière cruelle, il les baigne

parfois dans une atmosphère fantastique où l'on sent frémir les terreurs de son enfance. Jean Agarbiceanu, né dans une pauvre chaumière de Transylvanie et devenu prêtre, n'a cessé de vivre tout près des paysans; il les connaît jusque dans leurs plus intimes remords, jusqu'à leurs expressions les plus secrètes.

Creanga, Delavrancea, Agarbiceanu, ceux-là ont parlé du paysan comme de leur propre chair, l'ont évoqué d'un trait sûr, d'un cœur qui se souvient. Il y a dans leurs récits une naïveté, une vérité, une palpitation de vie profonde inimitables, quelque chose de l'accent de Charles-Louis Philippe parlant de Cérilly où son père était sabotier... Leur réalisme est plein d'imprévu, de tendres accords, de mystère, comme la vie. C'est dans l'œuvre de ces hommes-là qu'on reconnaît les accents les plus authentiques de l'âme roumaine, assez riche pour alimenter toute une littérature.

VI. — LA GRANDE ROUMANIE

Nous visitons près de Bucarest la maison des aliénés, toute neuve, installée de la façon la plus moderne, et dirigée avec un zèle d'apôtre par le docteur Obreja. Dans un dortoir une femme vint à nous, ses longs cheveux gris sur les épaules, coiffée d'un chapeau en papier de journal garni de grosses fleurs. Le feu de ses yeux restituait à son visage émacié une sorte de jeunesse ardente. Cette femme nous dit :

— Je suis la grande Roumanie.

Et elle attendit nos félicitations.

Au-dessus de son lit, on voyait des couronnes en papier, et une série de drapeaux tricolores confectionnés avec des fragments d'enveloppes de couleur patiemment recueillis. Elle nous montra ses broderies représentant une figure symbolique, toujours la même, une femme aux longs cheveux couronnée et souriante, la grande Roumanie.

Telle était la forme de sa maladie mentale : elle se croyait l'incarnation d'une Roumanie idéale, ayant reconquis les provinces perdues et recouvré son unité. L'aspiration profonde qui portait ce peuple vers ses frères séparés, l'image de ce désir séculaire avait à tel point envahi les cellules nerveuses de cette femme, que sa personnalité véritable s'était effacée.

Et elle vit, absorbée, dans son délire patriotique, sans savoir que la grande Roumanie est devenue une réalité.

Si un pays traversa des heures terribles au cours de la grande guerre, c'est bien celui-ci.

D'abord, que de luttes avant de se résoudre à l'intervention ! La crainte de voir la Russie victorieuse installée à Constantinople était telle, et d'ailleurs si légitime au point de vue roumain, que, le jour où le Conseil de la couronne décida de lancer la déclaration de guerre, l'ancien ministre Carp a pu dire au Roi :

— Sire, j'ai trois fils... Je vous les donne... (L'un d'eux, en effet fut tué.) Et je souhaite que nous soyons battus!

La Roumanie mobilisa, exaltée par l'espoir de récupérer la Transylvanie et la Bukovine. Puis, ce fut la catastrophe. Abandonnée par ses alliés russes qui ne pouvaient la secourir, écrasée à la bataille de Bucarest qu'elle dut soutenir toute seule, elle subit l'invasion de sa capitale. Ce n'était pas assez d'être piétinée par les armées allemandes, elle fut encore livrée aux déprédations des troupes russes en débandade qui traînaient avec elles la contagion de l'indiscipline, le typhus exanthématique, et redoublaient la misère. Elle perdit la moitié de ses effectifs, un dixième de sa population, soit 800 000 hommes. Les soldats roumains, affamés, s'accrochaient à leurs montagnes et suivaient l'exemple de leur Reine et de leur Roi qui n'ont pas désespéré.

Surprises du destin, renversement des choses... Ce qui fit le malheur de la Roumanie devint l'instrument de sa grandeur. Les circonstances tout à l'heure si cruelles semblèrent se conjurer pour la servir ; le bolchévisme, dont elle avait failli recevoir le coup de grâce, devint un instant son meilleur auxiliaire : la Russie, qui l'avait si mal soutenue, s'était effondrée avant la victoire. La France triomphait et Constantinople demeurait aux Turcs. Non seulement la Roumanie récupérait la Transylvanie et la Bukovine, mais encore la Bessarabie, qu'elle n'aurait jamais pu réclamer à son « alliée », la Bessarabie, libérée comme par enchantement, lui tendait les bras..

Or, la Bessarabie, peuplée de Moldaves, demeurait une plaie vive au cœur des Roumains. Elle avait fait partie

naguère de la principauté moldave qui avait conservé, sous le régime turc, une véritable autonomie : ses princes, sa religion, sa langue. Lorsque la Russie s'adjugea la Bessarabie en 1812, son premier soin fut de fermer les écoles, de supprimer les imprimeries et les séminaires, d'interdire la langue roumaine jusque dans les églises. Pendant tout le XIXe siècle, elle ne négligea aucun moyen de « russifier » sa conquête. Cependant cette autre Alsace-Lorraine résistait, conservant en secret la langue prohibée. Et l'écrivain russe Ciujbuisky a pu dire, dans ses *Esquisses sur le Dniester* parues en 1863 : « Je confesse ouvertement qu'avant d'avoir vu la Bessarabie, j'ignorais que la population locale, en dehors de quelques colonies et de 70 000 Russes dispersés dans la province, se compose de Moldaves qui ne savent pas du tout le russe, et auxquels la langue russe est imposée par le knout et le cassement des dents. »

Le traité de Paris restitua à la principauté moldave trois districts du sud bessarabien, ces trois districts que la Russie, en 1878, exigea de la Roumanie ulcérée. Mais à peine le Tsar fut-il détrôné, que la nation opprimée se redressa dans sa volonté intacte. Déjà en 1917, la Bessarabie organisait ses libertés. Et le 24 janvier 1918, le Conseil du pays proclamait à l'unanimité des votes l'indépendance de la République moldave. Deux mois plus tard, la jeune République demandait sa réunion à la Roumanie.

« Conscients qu'il y a cent six ans nous avons été arrachés de force au doux sein de notre mère-patrie, avec laquelle nous ne formions qu'un seul corps et une seule âme, dit l'assemblée du district de Baltzi, conscients que pendant ces temps durs, après que Dieu nous a délivrés de la tyrannie russe qui nous a opprimés, outragés et aveuglés si longtemps, nous étions menacés de périr dans le feu de l'anarchie bolchévique... Nous décidons, au nom de notre région de Baltzi, de nous unir de nouveau à notre chère mère-patrie, la Roumanie, désirant partager avec elle la prospérité ou les chagrins de notre vie future, comme au temps de la Moldavie d'Étienne le Grand. »

Cet engagement solennel a le son d'une liturgie de mariage...

La Bukovine, qui avait fait partie de la Moldavie jusqu'en 1775 et que l'Autriche annexa, réclamait au même moment,

dans une assemblée plébiscitaire, le retour à la Roumanie.

Quant à la Transylvanie, elle supportait avec impatience la domination de la Hongrie à laquelle elle fut rattachée contre son gré en 1865, et elle regrettait le joug plus doux de l'Autriche. L'écroulement des Empires centraux lui apportait la délivrance qu'elle n'espérait plus. Le 1er décembre 1918, une assemblée nationale convoquée à Alba Julia, l'ancienne capitale de ses princes, proclama sa décision de s'unir à la Roumanie et cette décision fut prise de telle façon que les Saxons, habitant la province, se rallièrent à l'acte d'union. « On eut le spectacle inattendu, dit M. Jorga, d'une nation qui, esclave depuis mille ans, se montrait en état, au moment favorable, de prendre un pouvoir qu'elle n'avait jamais exercé. »

Alba Julia, la ville blanche de Jules. Lorsqu'on descend d'Abrud on la voit de très loin, couchée au milieu de la plaine, enveloppée d'ondulations pâlies par la distance, et dressant deux hautes silhouettes d'églises. L'une est un fin campanile du xve siècle. Mais c'est l'autre, toute neuve, que le chauffeur désigne avec un sourire de fierté. C'est dans cette église, copie d'un ancien monastère, édifiée par le Roi selon la tradition, que fut couronné, en présence de son peuple accouru de partout, Ferdinand, premier souverain de la Grande Roumanie.

On peut dire que la Bukovine est le reliquaire de la Moldavie. Elle est la gardienne de ses plus grands souvenirs. C'est à Suceava que résidaient ses princes. C'est dans le monastère de Putna qu'Étienne le Grand a son tombeau. Ce monastère à l'entrée d'une vallée sauvage est comme enseveli sous les forêts. Les Autrichiens ont restauré l'église sans discrétion. Mais que de trésors recèle ce sanctuaire perdu dans les montagnes!

Dès le narthex, la figure d'Étienne le Grand vous accueille comme le seigneur de ces lieux. Le peintre naïf lui a prêté un visage de Christ, allongé par une barbe noire, tandis que les portraits classiques, d'après une miniature du temps, le représentent avec une face ronde et une courte moustache noire. Dans cette église qu'il a fondée, dotée, ornée de ces croix sculptées, de ces évangéliaires, de ces beaux ostensoirs en argent doré et où il voulut dormir son dernier sommeil, entouré des siens, de sa femme, de ses fils, cette figure d'Étienne

le Grand est sans cesse présente. Un vieux moine montre, dans un reliquaire, un doigt de l'ermite auprès de qui Étienne, dans sa jeunesse, s'était réfugié : le saint homme lui promit la victoire à condition qu'après chaque bataille, Étienne construirait une église. L'ermite tint sa parole. Et le prince aussi. Il livra près de quarante batailles qui presque toutes furent victorieuses. Et il construisit près de quarante églises... Il fit de sa Moldavie, menacée par les Hongrois, les Polonais et les Turcs, une terre indépendante. Il rêvait d'unir l'Occident chrétien dans une croisade contre les Musulmans. Mais les rois chrétiens, comme la République de Venise, ne cessèrent de le trahir. Et seul, à la tête de ses Moldaves, il vainquit Mahomet II.

A l'heure de mourir, comprenant qu'il s'était trompé en croyant tirer les rois ses voisins de leurs ambitions personnelles et de leurs rivalités mesquines, il eut le courage de renier sa politique. Il fit venir son fils Bogdan et lui prescrivit une alliance avec le Sultan. « Je me suis battu quarante ans contre les Turcs, lui dit-il, et je vous recommande de vous fier à ce peuple loyal. » Tel fut le testament du défenseur de la chrétienté, du fondateur de quarante églises....

Putna, qu'il édifia après avoir repoussé une invasion de Tartares en 1469 et conquis un immense butin, fut sans doute sa préférée, celle à laquelle il revenait toujours. Sa femme, ses filles, les dames de la cour n'ont cessé de travailler pour la parer et l'enrichir. Un vieux moine nous montre avec un tendre respect, dans le musée du monastère, ces voiles liturgiques, ces couvertures de tombeau, ces nappes d'autel où vivent les scènes des Évangiles brodées par des mains royales. Leur aiguille, souple comme un pinceau, a modelé les visages, animé les grands yeux, serti de perles le vêtement de la Vierge, évoqué les chairs cadavéreuses du Crucifié, semé de fleurs délicates cette ombre où se profile la croix. Dans les sourdes lueurs des ors divers, l'éclat discret d'une profusion de perles, les visages, d'un étonnant relief, sont animés d'une vie mystérieuse, comme si les princesses, à force d'amour et de piété, durant les heures où elles se courbaient, recueillies dans leur minutieux travail, leur eussent communiqué quelque chose de leur âme fervente.

* * *

Longues vallées de Bukovine, si pareilles à celles de l'ancien royaume avec leurs forêts dont les plis monotones retombent jusqu'au bord du Pruth ou de la Moldova qui coulent sans hâte entre les bouleaux, les hêtres, les sapins. Les villages égrènent autour de l'église à coupole des maisons identiques, au toit couvert de tavillons avançant sur l'entrée et soutenu par des poutres. Les paysans ressemblent à leurs frères de Moldavie et portent le même costume, le *cojok* ou la *fota* tissée, rouge et noire, la chemise blanche brodée de couleurs vives.

A partir de Dorna Vatra, bourgade aimable qui déroule le long de la Bistritza dorée ses jardins de station estivale, la route affronte la montagne, étage patiemment ses longues courbes et parvient enfin sur un étroit plateau très élevé d'où l'on voit se développer jusqu'à l'horizon les longues vagues des Carpathes. Une pointe toute blanche les domine, surgie de croupes plus abruptes qui sont comme un îlot sévère parmi la la douceur des montagnes boisées. La reine Marie projette de construire un chalet sur cette crête que nous suivons, où toutes les brises du ciel semblent s'être donné rendez-vous.

Nous descendons maintenant le versant de Transylvanie. Une large vallée plus découverte où les pâturages ont remplacé les forêts. Des villages s'espacent au bord de la rivière, et bientôt changent d'allure, se divisent, opposant la partie saxonne à la partie roumaine. Et c'est miracle que la maison roumaine n'ait pas été tentée d'imiter les fermes saxonnes, cossues, dont les importantes façades se carrent au bord de la route, et qui dissimulent entre de hautes murailles une cour spacieuse et de nombreuses et confortables dépendances. Non, elle est demeurée semblable à elle-même, à la maison valaque ou moldave du temps de Michel le Brave avec ses murs de pisé, son toit pointu, sa modeste crépissure, ses fenêtres exiguës encadrées de bleu. Elle ne vieillit pas. Quand elle s'écroule, on la relève à la même place et elle retrouve une figure identique : un peu de terre pétrie, un peu de chaux, un peu de paille ou quelques lattes, il lui faut si peu! Petites maisons légères et éternelles, admirable persévérance de la tradition qui a maintenu la patrie spirituelle sur le sol asservi.

Mais dans ce pauvre intérieur il y a tout le luxe magnifique

de la fantaisie que les Saxons ne connaissent pas, entre leurs meubles riches tournés dans les grandes villes. Les paysannes roumaines de la Transylvanie, celles de la Bukovine et celles de la Bessarabie, ont tissé des tapis, des couvertures, brodé leur linge, enchanté leurs deux chambres d'une symphonie de couleurs. Comme leurs sœurs de l'ancien royaume, elles ont le sens inné du dessin et de la nuance. Et des différences de détail, leurs broderies et leurs tissages attestent une tradition pareille et des goûts qui se ressemblent.

Éblouissement des sorties de messe... En ce dimanche de Pentecôte, les Roumains ont revêtu leurs plus beaux costumes. Rien ne saurait rendre le brillant de ces processions d'hommes et de femmes vêtus d'étoffes blanches, brodées d'or, de rouge vif et de noir. Les jeunes filles sont coiffées de voiles qui scintillent et que le vent soulève autour de leur visage. Les bannières historiées palpitent au-dessus d'elles. Et le grand soleil rend presque insoutenable l'éclat des icones.

La vallée continue de descendre et de s'élargir. La Bistritza allonge dans les prairies ses paresseux détours. On aborde un vaste plateau entouré de montagnes qui font à Cluj comme un écrin d'azur. Cluj, dans ses antiques murailles, avec sa cathédrale un peu sévere qui se souvient d'avoir été protestante, sa promenade aux arbres presque trop beaux, trop touffus, et son jardin botanique sur le sommet de sa colline, est une petite ville sérieuse. On y respire l'atmosphère spéciale aux villes d'étude. Les Hongrois, par coquetterie, donnaient beaucoup de soins à cette université de Cluj. Les Roumains, soutenus par la France qui lui a envoyé une mission de professeurs distingués, la favorisent à leur tour. La petite ville transylvaine, avec sa chaire de littérature française, ses Facultés largement installées, ses spacieux laboratoires, ses collections, sa bibliothèque, ses musées et son Institut de Spéléologie unique en Europe, est en passe de devenir, dans son nœud de montagnes, un centre universitaire de premier ordre. Elle en est fière et travaille à mériter ses privilèges.

***

En sortant de Cluj, on monte doucement au flanc d'une de ces collines qui lui servent de toile de fond. L'auto quitte la route, cahote dans un chemin qui coupe les labours, s'arrête

enfin, à bout de souffle, et nous poursuivons à pied le pèlerinage à travers la vaste plaine nue, la plaine de Tourda, où Michel le Brave, prince de Valachie, au lendemain de sa dernière victoire, fut assassiné par les Wallons du traître Basta, à cette place même consacrée à sa mémoire.

On aperçoit de loin ce renflement de terre qui garde l'aspect d'un camp retranché. Au centre, protégé par une clôture rustique, s'élève un tertre si petit qu'on dirait une tombe encore fraîche au pied de cette grande croix byzantine en bois brut. Dressée au milieu des champs, avec sa parure de couronnes et de bouquets, cette croix est bien plus émouvante qu'un monument officiel. Elle sanctifie cette terre qui a vu le corps du héros abandonné sans sépulture pendant des jours et des jours, et livré aux insultes de la soldatesque de Basta. La tête de Michel le Brave fut enfin rapportée en Valachie par un de ses capitaines et ensevelie dans l'église du couvent de Dealu, sous une dalle dont l'inscription se termine ainsi : ... *et son corps gît dans la plaine de Tourda où les Allemands l'ont tué le huitième jour du mois d'août 1601.*

Ainsi, un siècle après Étienne le Grand mourait le dernier champion roumain, qui lutta victorieusement contre les Turcs. Leurs destinées ont quelque ressemblance. Michel, comme Étienne, mal soutenu par l'empereur d'Autriche, se vit abandonné, trahi, et dut se défendre contre les Polonais et les Hongrois, qui lui enlevèrent le fruit de ses victoires. Lui aussi, après avoir conquis sur les Turcs l'indépendance de sa patrie, désespéra des souverains chrétiens, qui comprenaient si mal les grands intérêts de la chrétienté.

— On m'a bien dit de ne pas me fier aux Allemands, grondait Michel ulcéré. Je ferai connaître au monde entier comme on s'est joué de moi.

En 1916, les armées allemandes arrivèrent au monastère de Dealu. Mais la tête de Michel le Brave ne s'y trouvait plus : les Roumains, craignant que ne fût violée cette sépulture, avaient fait transporter à Odessa les restes sacrés.

Le retour, en 1919, fut triomphal. De Jassy à Dealu, à chaque station, le peuple accourait. Les troupes rendaient les honneurs royaux. Et le Roi déposa sur le cercueil la croix de l'ordre de Michel le Brave qu'il portait à son col.

Nous regardons les bouquets d'humbles fleurs, attestant le

culte que les Roumains de Transylvanie rendent au héros qui signait fièrement ses actes :

« Michel Voévode, par la grâce de Dieu prince de la Valachie, de la Transylvanie et de la Moldavie... »

N'est-il pas un précurseur, celui qui parvint à accomplir pour un instant l'union des trois provinces? Cet idéal qui fut le sien est, aujourd'hui, une réalité. Comme s'il eût pu lire dans l'avenir, Michel, « prince de Valachie, de Transylvanie et de Moldavie », prépara les assises de la Grande Roumanie.

VII. — LA SENTINELLE

Ainsi, sous le règne de Michel le Brave, comme sous celui d'Étienne le Grand, les principautés valaques et moldaves ne dépendaient plus de Constantinople. Elles représentaient, dit M. Jorga, « l'avant-garde, exposée aux plus grands dangers, de l'offensive chrétienne, entreprise de nouveau contre le monde ottoman ». Elles opposaient une muraille vivante à ses empiètements. Elles veillaient, sentinelle avancée, offerte au péril.

Ce rôle, la Roumanie nouvelle le joue encore une fois : le danger qui menace l'Europe a changé de nom simplement.

— Si l'on se figure qu'on peut avoir des accommodements avec le bolchévisme, on se trompe, nous disait un jour, au printemps dernier, le président du Conseil. Il n'est ni accommodement, ni compromis possible avec ceux dont le but avéré est de transformer la société européenne en une société soviétique. De même, aucun accommodement ne pouvait intervenir avec les musulmans qui rêvaient de conquérir le monde à la foi musulmane. Il fallait l'accepter ou se défendre. Le dilemme se pose dans les mêmes termes : se défendre ou accepter...

M. Bratiano redresse son énergique visage, si jeune sous les cheveux d'argent, que dément sa barbe noire.

— De tous les pays d'Europe, la Roumanie est le plus exposé, continue-t-il. Les bolchévistes ont essayé d'en faire une première marche vers l'Occident. Ils ont échoué. Mais ils ne cessent de s'occuper de nous. Leur propagande est très active. Ils emploient tous les moyens, se servent du moindre incident. Ils attisent tous les mécontentements. Ces internationalistes sans religion, on les trouve à l'origine de certains mouvements antisémistes. Les bolchévistes iront jusqu'à soutenir le grand

propriétaire contre les paysans, à l'insu du grand propriétaire, qui ne sait pas que leur argent paie ce genre de propagande...

Un vif sourire éclaire la face soucieuse du ministre.

— La réforme agraire est une de nos meilleures défenses, dit-il. Il nous reste à veiller...

Tandis que nous voyagions dans le Quadrilatère, nous avons vu paraître ce danger dont parlait le président du Conseil.

Nous avions abordé à Turtucaïa, une bourgade de pêcheurs étagée sur la rive dobroudjienne du Danube. Le préfet de Silistrie et le chef de la police, venus à notre rencontre, nous escortaient en automobile. Une plaine vallonnée s'étendait jusqu'à l'horizon, toute piquetée de points d'ombre, des arbres isolés au milieu des cultures. Les arbres qui servent d'abri aux travailleurs par les journées torrides, les verts différents de ces champs rapprochés indiquaient que le régime de la grande propriété était inconnu dans ce Quadrilatère, peuplé de Roumains, de Bulgares et de Turcs et qui n'appartient à la Roumanie que depuis 1914. De loin en loin, dans un repli de la terre, apparaissait un village, comme un îlot de verdure d'où l'on voyait émerger des toits de lattes, des clôtures tressées, où l'on reconnaissait, au bord du chemin, une longue fontaine turque.

Le pays devint plus sauvage. L'automobile franchissait des éminences boisées où fleurissaient des lys blancs et des asphodèles. Une forêt de taillis commença, très dense, véritable maquis, refuge inextricable, et elle était rasée le long de la route où patrouillaient des gendarmes le fusil au bras.

— La frontière n'est pas loin, expliqua le préfet. Nous avons souvent des gendarmes tués. Les paysans qui se hasardent le soir sur la route sont dépouillés...

Sous le couvert d'agitation bulgare nationaliste, ce sont encore les Soviets qui agissent. Ils entretiennent des bandes armées dans ces forêts. Les moyens de propagande de Moscou changent suivant les circonstances et les conditions ethniques.

Lors de l'attentat de Sofia, — la bombe lancée en pleine cathédrale et qui tua sept généraux et de nombreux notables, — le complot bolchéviste avait eu des ramifications jusque dans le Quadrilatère. Plusieurs semaines auparavant, les gendarmes roumains avaient arrêté des agitateurs communistes, trouvé des fusils, des munitions, des lettres. Un mouvement de vaste

envergure se préparait. Mais on ne pouvait se rendre compte de ce qui devait se passer. Un des comitadjis capturés fut tué par ses amis, qui craignaient qu'il ne parlât... Le gouvernement bulgare, averti, ne put empêcher l'attentat.

Nous approchions de Silistrie. Le Danube déroulait de nouveau ses courbes grises bordant sa plaine d'inondation. Des pêcheurs lipovans à la barbe couleur de pain brûlé montaient d'un village invisible tout au bord de l'eau. Et la petite ville apparut au pied de sa colline couverte des ruines d'une puissante forteresse turque qui n'a jamais été prise.

La maison du préfet nous accueillit. Et tandis qu'il faisait les honneurs d'un salon occidental, nous l'avons vu retirer de sa poche des revolvers et des grenades...

— Ma tête est mise à prix par les bolchévistes, expliqua-t-il paisiblement, ainsi que la tête du chef de la police... Alors... il faut bien prendre quelques précautions!

Et sa charmante femme ajouta :

— Je suis toujours inquiète. Je ne laisse jamais mes fils l'accompagner dans ses tournées.

Pendant deux jours, nous avons voyagé entre ces condamnés à mort.

Méandres des vallées qui enferment des collines basses, couronnées de rochers et où la forêt, sans une déchirure, moutonne jusqu'à l'horizon. Dans le mystère de ces profondeurs vertes, le Quadrilatère roumain se soude à la terre bulgare. La route dangereuse était gardée par des gendarmes, tournés vers le fourré d'où les coups de feu pouvaient partir. Les deux autos ne se perdaient pas de vue. Et lorsqu'un détour les séparait un moment, la première aussitôt attendait, prête à rebrousser chemin. Parfois elles s'arrêtaient ensemble. Et nous descendions pour contempler sous les arbres une tombe, entourée d'une palissade, avec une croix de bois portant un nom, une date et la mention : « Mort pour la patrie », — la tombe d'une sentinelle roumaine, foudroyée à cette place même par la balle d'un meurtrier invisible. Toute cette route, proche de la frontière, au bord de la forêt, est ainsi jalonnée de tombes.

Au sortir de ces défilés nous sommes allés à Ghiulerchioï (village des lacs) où nous avons bu du café turc sur la terrasse en terre battue d'un estaminet rustique. Autour d'un puits, des

femmes qui portaient le costume bulgare, le tablier de lourde étoffe brodée de laine, un mouchoir noir serrant leurs cheveux, remplissaient leurs cruches. Des enfants jouaient dans les cours clôturées de bois tressé. Un jeune homme silencieux nous apporta des roses parfumées, d'un rose ardent, ces roses, inconnues chez nous, dont les corolles étroites semblent distiller toute la poésie voluptueuse de l'Orient.

*
* *

En Bessarabie, à dix-sept kilomètres du Dniester, qui sépare la Roumanie nouvelle de la terre soviétique, Kishinau, la capitale, répand sur ses collines, entre des collines plus hautes qui dessinent autour d'elle une vaste coupe dénudée, ses maisons basses, ses églises à boules étincelantes, ses quartiers commerçants où les échoppes se touchent à la mode orientale, sa banlieue colorée qui n'en finit plus. Kishinau prolonge volontiers sa sieste accablée sous cette lumière que réfléchissent tout autour d'elle les rampes arides, comme un vaste miroir enveloppant la ville d'un soleil redoublé. Elle ne se ranime que vers la fin de l'après-midi, dans l'ombre oblique des acacias qui l'éventent, tandis qu'une soif soudaine pousse les passants le long des trottoirs, les attable sur les terrasses des cafés où ils écoutent de fades musiques occidentales.

Aucune arrière-pensée ne trouble leur insouciance. Le commandant du IIIe corps n'est-il pas là qui veille?

Dans sa belle résidence qu'entoure de silence un grand jardin à la française, le général ne dort plus.

— Trois fois par nuit, dit-il, je reçois les rapports de mes observateurs. En quelques minutes, je puis mettre mes troupes sur pied.

Il a un visage énergique, consumé par cette veille perpétuelle. Avec un geste de sa main nerveuse, il ajoute :

— En deux heures, la cavalerie bolchéviste pourrait déboucher aux portes de la ville...

Une nuit, elle a franchi le Dniester près de Cetatea Alba. Les contingents roumains avaient cent kilomètres à parcourir pour la rejoindre, et par quels chemins! Elle réussit à s'emparer d'un village et à couper les fils télégraphiques avant que le général, arrivant à toute allure, ne la prît entre deux feux et ne la mît en déroute.

Nous descendions le versant d'une colline. Le Dniester apparut tout à coup dans la profondeur, étirant ses courbes indolentes, d'un gris uni, entre des bois qu'elles divisent en deux moitiés irréconciliables, la forêt roumaine et la forêt soviétique. Au delà, remontant doucement jusqu'à l'horizon, les houles de la terre entrecroisaient leurs lignes plus nues encore, ne laissant voir aucune culture. Rien ne vivait dans ces espaces immenses, rien que la silhouette bleue d'une sentinelle roumaine, qui arpentait le sentier au bord du fleuve.

Derrière nous, adossé à la colline, un village, Vadul lui Voda, étageait des maisons pareilles aux maisons moldaves, avec leurs façades blanches, leur toit de roseaux, la terrasse en terre battue. Un tronc mort et fourchu marquait la place du puits. Un Christ sculpté s'abritait sous un auvent, entouré de saintes figures découpées dans le bois, à la mode russe.

Nous avons remonté le cours du Dniester. Des marécages fleuris d'iris jaunes et des taillis le séparent de la route, une route militaire interdite où l'on ne croise aucune charrette de paysans. Nos yeux s'attachent à cette rive bolchéviste, si proche qu'on en peut distinguer tous les détails, et plus inaccessible que si la terre entière nous eût séparés d'elle...

Ici, c'est une église dont les coupoles vertes émergent d'un îlot de feuillage. Les maisons sont ensevelies sous les arbres. Des femmes lavent du linge, entrées dans l'eau jusqu'aux genoux. Une barque de pêcheurs louvoie à quelque distance. Les hommes retirent les filets. Mais déjà ils ont aperçu l'automobile militaire et ils se rapprochent de la rive.

— Ils ne doivent pas dépasser le milieu du fleuve, dit le colonel qui nous escorte. C'est l'ordre.

Et il ajoute :

— Naturellement nous tirerions en l'air. Ces gens-là sont des nôtres... Des Moldaves, eux aussi.

Un peu plus loin, sur la rive soviétique, ce village, Pojrebü, juste en face du village roumain que nous venons de traverser, lui ressemble comme un frère. Mais l'église de Pojrebü est muette et fermée... elle ne prie plus, elle a cessé d'être vivante. Les habitants de ces deux villages identiques sont apparentés sans doute, liés par les mêmes traditions, les mêmes souvenirs. Ils peuvent s'appeler d'une rive à l'autre, se regarder de loin. Ils ne peuvent plus se rejoindre, car Pojrebü, moldave, appar-

tient à la République soviétique moldave, et ils sont séparés par l'abîme le plus profond qui puisse s'ouvrir entre les hommes : un évangile différent que les uns veulent à tout prix répandre, les autres, à tout prix repousser.

Il est là, devant nous, cet ennemi auquel on s'efforce d'interdire le passage. On peut empêcher ces pêcheurs de franchir le fleuve, on peut tirer des coups de fusil en l'air pour les effrayer. Les sentinelles roumaines, surprises un beau soir, peuvent donner leur vie. Mais comment le réduire à l'impuissance? Il est insaisissable. Il n'est nulle part, et il est partout. Il s'insinue avec la contrebande. Il se glisse comme une ombre. Il se tapit dans les forêts. Il guette sans relâche, habile à saisir l'occasion par les cheveux. La Roumanie se défend de toutes ses forces, mobilisant ses hommes et ses biens. Elle est, une fois de plus, au poste le plus exposé d'Europe, l'avant-garde résolue qui affronte l'invasion. Elle sait bien que la lutte, engagée à outrance, ne peut connaître ni armistice, ni traité de paix. Et elle n'ignore pas qu'en se défendant, elle protège les vieux pays occidentaux, — la chrétienté, comme naguère.

Je regarde la sentinelle bleue qui poursuit sa route le long du fleuve, et je songe aux tombes nombreuses jalonnant la route frontière de Dobrodja. Cette nuit, à Kishinau, le général se relèvera trois fois... Les uns veillent et les autres sont morts pour leur pays, — et aussi pour la civilisation de l'Europe menacée.

Cela, c'est la tragédie de notre temps. Dans le trouble de l'heure présente, harcelés de soucis et de menaces, nous ne l'apercevons peut-être qu'imparfaitement. Mais plus tard, à travers le recul des années, ceux qui nous suivront discerneront à coup sûr que cette lutte de la civilisation occidentale contre les forces de destruction, c'était, au sortir de la guerre, l'affaire essentielle de notre siècle. Ils reconnaîtront alors, en la Roumanie, la sentinelle à qui le sommeil est interdit. Ils donneront raison à ses inquiétudes. Ils admireront sa résistance. Et les soldats frappés en gardant la frontière leur apparaîtront comme les champions de la cause la plus nécessaire et la plus précieuse à nos cœurs d'Européens.

NOELLE ROGER.

SUR LES PAS
DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

IV [1]

LES NIDS DANS LA MURAILLE (*suite*)

IV. — LE JONGLEUR DE DIEU

Greccio est un des noms insignes de la géographie franciscaine. C'est là que se passe un des épisodes populaires de la vie du saint héros : c'est là qu'il célébra, trois ans avant de mourir, cette fameuse Noël, cette Nuit de Greccio plus connue encore dans le monde que la *Nuit* du Corrège. Jean de Parme, un des généraux de l'ordre au XIIIe siècle, y passa dans la retraite trente années de sa vie. Enfin, on conserve dans ce couvent un portrait de saint François, une peinture très vieille et très curieuse, dit-on, où le saint patriarche est représenté en larmes. Ce portrait, le souvenir du mystique exilé et celui de saint François lui-même, voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer une visite à la Bethléem franciscaine.

Le tortillard de Rieti vous dépose à une halte en pleins champs, au pied de la montagne. Le sentier du couvent se met à grimper presque tout de suite en sortant de la gare, sans passer par le village. Le temps est couvert et menaçant. Le profil de la haute muraille a repris son air grave et son front sévère. On se trouve comme dans l'enfoncement d'une courtine, sur une pente argileuse formée de terres arrachées par les pluies aux parties hautes du paysage. Un hameau misérable

Copyright by Louis Gillet, 1926.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août et 1er septembre.

disperse sur cette pente, parmi des châtaigniers, ses bicoques et ses toits de chaume, comme une bande de poules qui cherchent leur vie entre les cailloux. Un ruisseau égoutte sa fontaine dans une cuve où trois paysannes sont en train de laver. C'est toute la place du village. On se croirait très loin dans le temps, ou bien très loin d'ici, dans notre Limousin.

Qui donc, en racontant la scène de Greccio, parle de la « procession des gens de Rieti »? Celano dit simplement que les gens des environs y vinrent avec des torches. Rieti est à trois bonnes lieues d'ici, et il faut n'avoir aucune idée de la grotte de Greccio pour se figurer qu'il ait pu y tenir une bien grande assistance. L'imagination grandit la scène, mais ce fut en réalité quelque chose de très humble, une veillée de paysans. On se représente très bien, au contraire, les familles du hameau en train de sortir de leurs masures pour aller au rendez-vous du saint, chacun portant son falot pour se diriger dans la nuit. Ces petites lueurs qui se cherchent, ces lucioles errantes, une poignée de chrétiens de cette pauvre paroisse, Simon, Pierre, Jean et Barthélemy ou Barnabé peut-être? se hélant avec bonne humeur, ce chapelet de lanternes s'égrenant le long du raidillon, une fête de rustres, en somme, deux ou trois douzaines de vilains, pas davantage, un réveillon dans un trou de montagne : tout ce qu'il y a de plus « campagne », de plus exigu comme assistance, et c'est cette misère même, cette déconcertante humilité des choses qui fait la ressemblance avec la nuit des bergers de Juda.

Soudain le couvent tombe du ciel quand on ne s'y attendait plus, perché encore une fois là-haut, pendu à la montagne exactement comme un tableau et, ma foi! sans beaucoup plus d'épaisseur. Une arcade pleine, formée de deux arches d'aqueduc montant de fond le long de la paroi abrupte, supporte le léger décor, la petite terrasse en corniche et les maisonnettes disparates de cet ermitage aérien. Quelle chose planante, presque envolée, doit devenir l'existence pour les êtres qui font leur demeure dans cet asile des saints! Toujours ces oiseaux de muraille, ce peuple du ciel plutôt que de la terre, ces colombes et ces hirondelles que l'on voit quelquefois raser nos plaines et nos vallées, mais pour regagner bien vite leur nid au creux de la roche, à mi-chemin des nues! Sans doute, c'est le doux coup d'aile de leur vol qui parfois rafraîchit nos fronts et dont le

frisson parcourt nos âmes comme une brise qui évente et dissipe nos miasmes.

Les cent derniers mètres de l'ascension se font par un escalier en zigzags, bordé du côté du précipice par une haie d'ormes superbes. C'est seulement à ces hauteurs qu'on retrouve, — comme aux environs d'Albano et de l'Ariccia, chers à Corot, — nos végétations du Nord. Pour compléter l'impression, voilà que la pluie s'en mêle et achève de tout obscurcir. Il est temps d'arriver. Du petit vestibule où le frère portier m'accueille avec la cordialité franciscaine, il m'invite à monter tout droit à l'étage au-dessus. J'enfile un petit escalier dans un boyau assez noir, et me voilà dans l'église. Un jeune frère de beau visage osseux, un de ces visages à fier profil qui ont si grand air dans les fresques de Melozzo ou de Frà Diamante, fait le catéchisme à une douzaine de gamins et de gamines rangés sur deux bancs au milieu de la nef, les arrière-petits-enfants de la Noël de saint François. Ils ne savent pas très bien leur leçon, ces jeunes catéchumènes, mais ils ont du jarret ! A cette hauteur, on dirait le catéchisme dans le clocher. Il paraît que déjà leurs aïeux du temps du Petit Pauvre avaient la tête un peu dure.

La *chiesina* est moderne, ce semble, tout à fait sans style, de dimensions modestes, mais beaucoup plus spacieuse vraiment qu'on n'aurait pu l'attendre dans un pareil endroit. Le mur de gauche, qui fait partie des anciennes constructions, conserve deux vieilles fresques presque évanouies du XVe siècle, une *Vierge* et une *Trinité*, où Dieu le père présente aux hommes son fils crucifié, de ces vieilles peintures qui jouent un peu le rôle des images d'Épinal des vieux « *saints* », qu'on voyait jadis dans les chaumières attachées aux murs par un clou, — de ces peintures qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, il s'en faut ! et qui ne seront jamais mentionnées dans les guides, mais qui plaisent justement parce qu'elles n'y songent pas.

Le portrait de saint François est placé assez haut dans le retable du maître autel. J'attends que le Révérend Père gardien vienne lever le voile. Faut-il dire que c'est une déception ? Cela, un ouvrage du début du XIIIe siècle, un portrait peint pour « frère Jacqueline » ! Je ne le connaissais encore que par une estampe et j'avais mis provisoirement mes doutes sur le compte du graveur : ou bien il pouvait se faire encore que l'original

eût été repeint. Mais non, c'est bel et bien un tableau des environs de l'an 1600, et c'est même pour cette raison qu'il est assez curieux.

Ce saint François en larmes, qui fait de la main droite un geste de pitié devant un objet invisible et se tamponne les yeux avec un mouchoir (un mouchoir au XIIIe siècle !) est le contemporain de Greco et d'Alonso Cano, des moines de Zurbaran qui nous poursuivent, à Tolède, à Valladolid, à Séville, de leurs regards extatiques et de leurs faces émaciées. C'est le saint François de la Contre-Réforme. Cette figure en deuil est l'image d'un siècle de pénitence, d'un siècle qui expie les illusions de la Renaissance, le paganisme de la raison et l'orgueil de la vie. La Renaissance en son âge d'or (Michel-Ange, Raphaël et le grand Titien lui-même) a peu de sympathie pour la figure du Petit Pauvre. Il a fallu, pour l'éclairer, de terribles déconvenues, vingt-cinq ans d'horreurs et de gâchis. Ce revenant qui reparaît alors avec sa corde et sa bure grise, ce va-nu-pieds à figure navrée signifie que c'est fini de croire à la joie de vivre. Il s'est produit alors, exactement comme à l'époque du *Génie du Christianisme*, un retour nostalgique aux idées et aux légendes du moyen-âge. C'est le début de cette grande enquête sur les origines chrétiennes à laquelle nous devons le monument des Bollandistes, l'histoire de Luc Wadding. Le saint François de cette époque est le plus « historique » qu'on ait peint depuis les portraits d'Assise et de Subiaco. Il se rapproche des documents. Voilà son capuchon, son habit rapiécé, son petit collier de barbe rare. La peinture elle-même affecte une certaine gaucherie, une vertueuse sécheresse; elle recherche l'expression de la spiritualité. Tout cela éclate dans cette petite figure assez mal peinte, dans ce masque cerné d'ombres dures, dans ces grands enchâssements, dans la ride amère qui sillonne la joue, dans ce dessin ingrat, dans cette cuisse mal emboîtée : une peinture d'enseigne, chef-d'œuvre de quelque douanier Rousseau de ce temps-là.

Ce qui intrigue, tout de même, c'est de savoir s'il y a eu vraiment alors, dans ces montagnes, un naïf, une espèce d'attardé ou de « primitif » du XVIIe siècle pour peindre ingénument de cette façon maladroite et forte, ou bien si l'on est en présence d'une pieuse rouerie, d'une habileté qui se camoufle en ignorance? Et alors, était-ce de bonne foi, par conviction

et par archaïsme sincère (comme nous l'avons vu dans le cas des Préraphaélites), ou si la feinte n'est qu'une supercherie, un véritable *faux* fait par quelque roublard avec l'intention de tromper? Ce prétendu portrait serait-il quelque chose comme la tiare de Saïtaphernès, l'ouvrage d'un de ces Vrain-Lucas toujours attentifs à exploiter les *dadas* de la crédulité? Je serais tenté de le croire : et la preuve serait justement l'invention de ce *pedigree* et ce certificat d'origine, qui vient mêler ici le nom de Jacqueline de Settesoli (sans compter que le vrai tableau, qui a des chances d'avoir appartenu à cette dame, existe toujours à San Francesco a Ripa). Et c'est ici que le faussaire montre le bout de l'oreille.

La grande relique de Greccio, c'est bien entendu la grotte de Noël, la petite cave de Bethléem où François, le 25 décembre 1223, fit aux pauvres gens du pays le sermon de la messe de minuit, et où eut lieu la vision que rapporte Celano. C'est autour de cette grotte que les premiers disciples de saint François, Léon, Rufin et Ange de Rieti, à qui est attribuée la *Légende des Trois compagnons*, creusèrent d'assez bonne heure leurs étages de *sepolcreti*. Ce village de pieux Troglodytes, cette sorte de colombier mystique a été conservé religieusement par les siècles, comme on met sous verre, à Pompéi, les peintures des boutiques et du *thermopolium*. Le couvent s'applique sur ce mur comme un de ces masques qu'on emploie pour protéger un espalier. Certaines parties remontent à saint Bonaventure, d'autres au temps de saint Bernardin. Aux antiques boiseries le XVIIIe siècle a ajouté le tulle de ses ferronneries élégantes. Nul souci d'unité, aucune sorte de formalisme : l'ensemble a ce laisser aller, cette fantaisie franciscaine qui se tourne si aisément en poésie.

La grotte se trouve près de l'entrée, à peu près sous le chœur de l'église où j'étais tout à l'heure, sorte de poche naturelle, de soufflure de la roche, comme celle que produit une bulle d'air dans une fonte, étroite, obscure et prenant le jour par un soupirail sur le couloir. Cette grotte a sa légende, comme celles du mont Gargan et du mont Saint-Michel. Le peuple veut toujours des miracles. Il faut savoir que le pays appartenait à un chevalier de Greccio, appelé Jean de Velita; ce pieux seigneur donna la montagne à François pour y faire oraison. C'est le genre de cadeaux qui lui était le plus agréable.

On voit encore, tout au sommet, une chapelle, pareille à un refuge de montagnes, construite à l'endroit où il se plaisait à méditer. Le bon chevalier avait coutume de lui porter lui-même un peu de nourriture. Mais l'ascension était pénible et le chevalier un peu poussif. Il pria le Petit Frère de condescendre à se percher un peu moins haut.

« Volontiers, dit François, à la grâce de Dieu! » On fait venir du village un enfant avec un tison. « Où le tison tombera, dit le saint, c'est là que je fixerai mon nouvel oratoire. » Il pensait que ce serait l'affaire de quelques pas. A sa grande surprise, voilà le tison qui s'envole comme un trait de feu, franchit toute la vallée sur un espace de plus de deux milles, et vient frapper la roche au-dessus de la grotte; on voit encore distinctement la trace de sa chute, le charbonnage d'une chose brûlée ou le sillon d'un coup de foudre.

Je ne referai pas le récit de la nuit de Noël, que tout le monde a lu dans Celano ou dans la *Vie* de saint Bonaventure. Une vieille fresque du xve siècle, peinte au fond de la grotte, représente naïvement la scène à l'endroit même où elle s'est passée. On y voit le saint à genoux, avec un beau surplis de diacre, les mains jointes devant le *bambino* emmailloté jusqu'aux épaules, comme une petite momie posée dans sa mangeoire; le célébrant et l'assistance, où l'on reconnaît au premier plan le bon seigneur Jean de Velita, admirent le miracle. Sans doute, cela ne vaut pas Corrège : et cependant, à cette place, je ne changerais pas cette image rustique pour le divin chef-d'œuvre.

Dans le riche écrin de la liturgie, il est permis aux saints d'avoir leurs préférences. Chacun choisit dans ce trésor. Il y a des saints de Pâques et des saints de semaine sainte. Entre toutes les fêtes de l'année, saint François nourrissait une prédilection spéciale pour la fête de Noël. Il l'appelait la fête des fêtes. C'était pour lui la lueur d'espoir dans l'angoisse de l'année, l'aube d'un nouveau cycle et d'un nouveau printemps; c'était la fête de la concorde, la fête des familles; c'était le jour où le ciel a épousé la terre, où la divinité a voulu prendre notre chair et, suspendue au sein d'une femme, boire le lait de la tendresse humaine. C'était tout ce qu'il aimait : la plus grande noblesse dans la parfaite misère, toute la gloire, toute la Pauvreté, en un mot, tout l'amour. Ces idées le jetaient dans les transports

d'une joie qu'il aurait voulu partager avec les choses elles-mêmes. « Ce jour-là, disait-il une fois que Noël tombait un vendredi, je voudrais que les murs fissent gras, qu'on les graissât de viande, même à l'extérieur. » Il aurait voulu ce jour-là une liesse universelle : les riches régaleraient tous les pauvres, il n'y aurait pas un malheureux ; les animaux eux-mêmes auraient double ration. « Si j'étais l'Empereur, disait-il encore, je ferais prescrire de répandre du grain sur toutes les routes pour les petits oiseaux, spécialement, ajoutait-il, pour mes sœurs les alouettes. » Trait de gentillesse toute franciscaine : saint François est le saint qui, dans son rêve de bonheur, n'oubliait pas les alouettes.

En 1223, à l'époque où se place cette scène, il y avait trois ans qu'il était rentré de Palestine. Nous ne savons malheureusement presque rien de ce voyage; il est même étonnant que Celano n'en ait appris aucun détail par les frères qui y étaient avec lui, tels que frère Illuminé et Césaire de Spire. Ah! que ce biographe était donc peu curieux! Mais le souvenir des Lieux saints, qu'avait parcourus saint François, l'obsédait. Dans sa mémoire si vive, au fond de ses yeux brûlés du soleil de Syrie, il gardait ces images, ces vestiges de la vie et de la Passion de Jésus, dont l'empreinte, quelques mois plus tard, allait apparaître sur sa chair, au miracle de l'Alverne. Il était descendu dans cette cave où une pauvre jeune femme proche de son terme avait trouvé refuge près de l'étable des animaux, dans cette grotte étranglée où la terre gémissante, après de longs siècles de gestation, avait expiré son Sauveur. Peut-être le local, arrangé pieusement par les croisés, avec sa grotte de saint Jérôme et la tombe de Paule et d'Eustochie, était-il à peu près tel que nous le voyons dans le tableau d'Utrecht qui montre des pèlerins en prières près du berceau de Bethléem : on y voit l'autel de la crèche et le lavabo des sages-femmes et le bain de l'Enfant-Jésus. J'ai déjà parlé de ce sentiment qui portait alors le monde chrétien à se faire partout des *doubles*, une ombre des Lieux saints : sentiment de l'exilé qui se console de l'absence par des objets qui lui rappellent le souvenir de la patrie. Dans ces pensées, la grotte fut trouvée par François ou lui fut indiquée par quelque paysan dans ses courses aux environs de Rieti ; et l'idée lui vint d'y répéter la scène qui l'avait tant frappé dans la grotte de Bethléem.

Un des traits singuliers du caractère de François, c'est le don dramatique. Cet instinct de la pantomime, ce sens italien du geste, qui transforme là-bas le moindre récit en spectacle et qui, pendant la semaine sainte, exige pour le sermon une estrade où le prédicateur se démène comme un bateleur, saint François le possédait à un degré remarquable, dont ses biographes nous ont transmis une foule d'exemples. Avec son imagination puissante, sa manière si vive de se représenter les choses, sa fougue l'emportait, il ne se possédait plus. La passion l'agitait au point qu'on l'aurait pris pour un danseur. C'est ce qui rendait impossible de noter ses sermons ; l'impression restait profonde, mais on ne se souvenait plus d'un mot, ou bien les paroles semblaient avoir perdu leur sens. Il s'y jetait de toute sa personne ; pour reproduire ces discours, cette éloquence à corps perdu, il aurait fallu des instruments que nous ne possédons pas, un *film* du geste et de l'accent.

Mais ce n'est rien auprès d'une faculté plus rare, d'un pouvoir dont il ne se doutait guère ou du moins qu'il ne savait pas nommer encore, parce que rien de pareil n'existait de son temps : un prodigieux instinct du théâtre animait, sans qu'il le sût, sans que personne le lui eût appris, ce petit homme malingre et extraordinaire. Il avait le démon de l'action, ce que Voltaire, — qui serait bien étonné de se voir en cette affaire, — appelle le diable au corps. C'était une sorte de génie qui le poussait à chaque instant, par besoin de l'expression, à inventer des situations, des scènes hardies, neuves, piquantes, singulières, terribles qui secouaient l'assistance et la frappaient d'étonnement. On ne savait jamais ce qu'il allait faire, ce qui allait sortir de ce moine toujours imprévu. Rien de moins prémédité, d'ailleurs. C'est le moins automate des hommes, le plus immédiat, le plus soudain, l'homme le moins esclave de la convention, le plus affranchi des lois de la nécessité : personne n'a eu peut-être à ce point la merveilleuse puissance d'échapper à toute espèce de routine, d'improviser sa vie et de l'inventer à mesure. Son histoire est une succession de trouvailles, une source jaillissante d'actions originales, qui ne se répètent pas et surtout ne copient personne. Toutes nos existences se traînent dans d'assommantes redites ; la part du mécanique, de la paresse, du déjà vu y est immense ; nous ne faisons que ramper dans l'ornière d'un

chemin battu par des milliards d'êtres avant nous. Quand nous disons : « Je t'aime », ces syllabes qui nous émeuvent ont été usées sur les lèvres de millions d'amants. Seul le Petit Pauvre a l'air de vivre une existence qui n'a jamais servi.

Il avait le don d'organiser instantanément chaque idée, de la dramatiser, d'en faire un petit acte pathétique et de sens saisissant. Il n'était pas seulement l'homme qui monte sur la borne et soulève la foule : il savait l'intéresser par quelque chose de plus que des discours, par de petites saynètes, des bonheurs de dramaturge. Si j'osais me servir d'un mot qui implique un métier et des artifices qui lui étaient tout à fait inconnus, je dirais qu'il brûlait les planches. C'était un *shake-scene*, comme quelqu'un, par un mauvais jeu de mots, l'a dit de Shakspeare. Ses biographies sont pleines de ces épisodes, dont l'outrance ne laisse pas de choquer parfois notre goût : comme le jour où, déjà malade, ayant dû manger en carême un peu de poulet, il se fait traîner sur la place d'Assise, tout nu, la corde au cou : « Voyez le glouton, le tartuffe qui se crève de volaille en secret!... » La même scène se renouvelle à Poggio-Bustone pour un peu de cuisine au lard. Ces spectacles faisaient sur les foules une sensation profonde. Chaque jour, il inventait quelqu'une de ces scènes dont les objets familiers fournissent les éléments, scènes quelquefois muettes, comme le jour où, un frère lui demandant un livre, il donne de la cendre; et comme cet autre jour où, devant parler à Saint-Damien, il reste court, se fait apporter un plat de cendres, en répand sur sa tête, trace avec le reste un cercle autour de lui, se prosterne profondément et se retire sans dire un mot.

Cet instinct de la mise en scène donne lieu quelquefois à des scénarios plus développés : tel est, par exemple, l'épisode de la « famille de neige », ou encore cette scène, la première de toutes, et qui reste son chef-d'œuvre, la grande scène où, devant l'évêque, en présence de tous, tout nu, comme il est venu au monde, il renonce à son père : « Vous m'êtes témoins tous que j'étais le fils de Pierre Bernadone. A présent je n'ai plus de père que notre Père qui êtes aux Cieux! » Une de ces scènes, qui faisaient de sa vie une comédie toujours nouvelle, se place précisément dans le petit réfectoire du couvent de Greccio. C'était le jour de Pâques, probablement en 1225. Les frères avaient cru bien faire de préparer ce jour-là un extra. François

passe par hasard, voit du feu dans la chambre, sur la table une nappe et des verres : c'en était trop ! Il sort sans faire semblant de rien, trouve à la porte un mendiant, lui emprunte son bâton, enfonce son chapeau sur ses yeux et attend dans cet équipage la cloche du dîner : les frères avaient la consigne de ne jamais l'attendre à table. Comme ils commençaient leur repas, voilà que s'élève à la porte une voix pitoyable : « Ouvrez, mes frères! Au nom de Dieu, la charité à ce pauve pèlerin infirme et misérable! » La porte ouverte, on imagine l'effet du coup de théâtre. Mais le saint comédien ne se contenta pas de faire une belle entrée. On lui passe une écuelle et il va s'accroupir humblement dans les cendres, et on l'entendait murmurer avec satisfaction : « Comme cela, je suis un vrai mineur ! »

Cette puissance dramatique, François a dû la posséder de très bonne heure : il avait le *don*, et il l'eut tout de suite, et ce fut certainement un de ses charmes les plus sûrs, l'instinct du créateur, cette faculté singulière d'imaginer la vie, de la voir en beau et de la faire voir telle autour de lui, une imagination si forte qu'elle déborde sur ce qui l'entoure et oblige les autres à entrer, bon gré mal gré, dans cette création à demi rêvée et plus belle que la vie. Tout jeune, à la tête de sa bande, il était déjà tel. Sans lui point de chansons, point de plaisirs sans lui. Il avait déjà ce prestige incompréhensible, la magie qui fait le chef et tire de chacun des prodiges. Il distribuait des rôles comme l'auteur d'un drame ou d'un roman, et on se sentait tenu de ressembler à l'image qu'il se faisait de vous. On devenait acteur dans l'espèce de fiction héroïque et romanesque où il entraînait tout son monde. On acceptait de lui des tâches impossibles, parce qu'elles lui semblaient naturelles. Jusqu'au bout, il demeura le même : la misère, les privations, les injures, les avanies, tout semblait charmant et facile, puisqu'il le voulait. Il faisait la pluie et le beau temps. Généreux, attentif à tous, serviable, on l'adorait pour sa merveilleuse bonté. Mais sa vraie libéralité, c'est l'aumône qu'il faisait à tous par sa présence, le rayonnement de sa personne et cette illusion qu'on avait de valoir davantage, tant qu'on était dans sa lumière.

C'est ce qui donne à ces premiers jours de l'ordre franciscain cette allure d'escapade, cet air d'évasion, de vacances qu'on n'a plus guère revu au monde, et qui faisait que tous voulaient suivre les pas de l'enchanteur. Des villages entiers, hommes et femmes,

suppliaient qu'on les laissât abandonner leurs maisons, qu'on leur permît d'entrer en bloc dans la riante confrérie. Ce n'est pas pour rien que François appelait quelquefois ses frères des jongleurs : « Nous sommes les jongleurs de Dieu ! » Lorsque les premiers frères parvinrent en Angleterre, avec leur costume inconnu, leur corde, leur gaîté, on les prenait pour des bouffons ou pour des baladins et on leur fermait la porte au nez. Saint François, comme au temps où il étonnait Assise de ses fredaines et se faisait le chef d'orchestre des *gabs* de la jeunesse dorée, avait réussi à communiquer à tout son monde son extraordinaire flamme, l'espèce de délire actif qui le possédait, ce génie de spectacles, de représentations, cette turbulence comique ou tragique tour à tour, son art d'intéresser les foules et de les mettre de moitié dans tout ce qu'il faisait. Le divin histrion apportait ainsi dans la vie un élément scénique d'une force incalculable. Pour me servir d'un mot dont on fait quelquefois un usage indiscret, c'était ce qu'on appelle aujourd'hui un animateur. Et ce côté public, un peu forain de sa nature ou de son « art », ce côté d'humour qui sent (si l'on veut) son tréteau, ce grain de folie sans lequel on ne fait rien des hommes, expliquent le prodigieux attrait qu'il exerça, l'élan avec lequel le monde donna dans sa chimère, l'aspect d'étonnante gaîté, de farandole que prend par moments cette cohue de pénitents ou, comme dit Renan, ce « carnaval de sainteté ».

C'est ce trait qui fait l'importance de la scène de Greccio. Le jour où, d'accord avec le Pape (ce qui montre bien qu'il se méfiait un peu de son audace), François en régla le scénario, en ordonna la mise en scène, fit préparer la crèche, hisser jusqu'à la grotte le bœuf et l'âne, où il convoqua le public, s'habilla et lut l'Évangile, à minuit, devant les paysans, il savait bien qu'il faisait une chose nouvelle. Grotte de Bethléem ! Petite étoile dans la nuit ! Il faut imaginer les choses à peu près comme la veillée du *Médecin de campagne*, un récit dans une grange à la lumière d'un fanal : faible lueur au milieu de l'amas des ténèbres, de la menaçante opacité des monts et de la nuit. C'est bien ainsi que les représente la fresque anonyme de la grotte, bien plus vraie, beaucoup plus touchante à mon sens, que celle de Giotto à Assise. Parmi ces humbles, hommes terreux, ménagères sans idéal, race endurcie, faite aux rudes travaux dans la rude montagne, l' « acteur » se

lève, il parle : il parle comme il faut pour se faire entendre des pauvres gens ; il bêle ces syllabes étranges de Bethléem, d'une mélancolie chevrotante et plaintive de là-bas ; il conte la divine histoire de l'étable et la faible accouchée et les animaux charitables et la litière et le nouveau-né, fragile comme un enfant des hommes, qui entre dans le monde un sourire sur les lèvres, et en nommant ce nom de Jésus il se passe la langue sur la bouche comme s'il y léchait du miel. On ne s'étonne guère du miracle qui suivit, lorsqu'un des assistants (qui était Velita lui-même) vit, pendant ces paroles, un petit enfant rayonner sur la paille. A ces pauvres gens dans la nuit, le divin jongleur vient de mettre un dieu entre les bras.

On l'a dit, cette scène de Greccio fut en quelque manière une seconde naissance du christianisme ; et le mot sous cette forme n'est pas sans une certaine nuance d'exagération. Que fait-on, dans une pareille vue, des cathédrales françaises, de la fleur prodigieuse de Chartres et de Senlis? Il serait absurde de réduire le moyen-âge à saint François : sa part est assez belle et n'a nul besoin d'être grandie. Mais le cadeau qu'il faisait au monde, à Greccio, n'est pas loin de valoir celui des cathédrales. D'une religion, qui depuis longtemps était surtout un dogme, une magnifique construction intellectuelle, il dégageait une masse d'éléments dramatiques : il inventait une religion qui laissait là l'entendement pour ne plus s'adresser qu'à la sensibilité. Il découvrait, mettait à nu une source nouvelle, le pathétique du christianisme.

On conserve dans le couvent d'autres menus trésors venant de saint François : sa chapelle de missionnaire, ces joujoux de cuivre qui ont fait peut-être avec lui le voyage d'Égypte, l'ont accompagné devant le Soudan, qu'il a peut-être posés sur l'autel pour la messe là-bas, dans la grotte de la véritable Bethléem, et qui sans doute servirent encore pour la Noël miraculeuse, dans la nuit de Greccio ; et aussi son oreiller, ou plutôt ce fuseau de bois semblable à un rouleau de pâtissier, sur lequel il posait la nuque pour dormir et dont mal lui prit de vouloir le remplacer une fois par un oreiller de duvet, car le diable s'en mêla et se mit dans la plume, comme si ce fût un hérisson. Enfin, à l'autre bout du couloir du couvent, voici un petit observatoire, un balcon au-dessus de l'abîme, où l'on a l'impression d'être un peu suspendu comme dans la nacelle

d'un ballon : c'est ici que Jean de Parme, le général « limogé » en 1257, au chapitre de Lyon, passa dans la retraite et la contemplation les trente-deux dernières années de sa longue existence.

Cet homme, une des lumières de l'ordre, modèle de vertu et de vraie pauvreté, qu'on voyait, étant général, se rendre comme le dernier des frères à la corvée de légumes, avait eu l'imprudence d'écrire une introduction aux œuvres de Joachim de Flore, d'où il résultait que le nombre 1260 étant le chiffre de la Bête (qui n'était autre que l'empereur Frédéric), marquait à la fois la date de la fin du monde, la mort de l'Antéchrist et l'avènement de l'Esprit, le règne de l'Évangile éternel. Beaucoup de franciscains partageaient, on l'a vu, ces idées sombres et exaltées. Elles avaient le tort de toucher à la fois à l'Église et à la politique. Violemment pris à partie par l'Université de Paris et par le rude jouteur qu'était Guillaume de Saint-Amour, mal soutenu par Innocent IV, Jean de Parme fut sacrifié et désigna pour son successeur saint Bonaventure.

Salimbene, qui le connaissait bien et qui avait donné comme tant d'autres, dans les illusions joachimites, nous rapporte sur son séjour dans l'ermitage de Greccio des traits qui semblent des pages égarées des *Fioretti*. Un couple d'oies sauvages était venu faire son nid sous la grotte du solitaire, et les petits de ces créatures farouches recherchaient ses caresses. Un matin le clerc qui lui servait la messe se rendormit et arriva dans l'oratoire avec beaucoup de retard ; la messe s'achevait. « Quelle messe tu m'as servie ce matin, mon fils ! lui dit l'ermite, quand sonna l'heure de rompre le silence ; il me semble que le Seigneur m'a comblé de délices. » A ces mots le clerc rougit et confessa sa négligence ; mais qui donc avait pris sa place ? Ce n'était pas un des frères, et il ne se trouvait nul étranger dans la maison. « Je l'ai pris pour toi, dit l'ermite avec simplicité. Qui que ce fût, béni soit-il, et béni soit Dieu dans tous les dons qu'il lui plaît de nous faire ! »

Cela est beau. Comment ne pas songer, devant ce paysage, au vieillard qui n'en eut pas d'autre devant les yeux pendant trente ans et refusa d'y descendre ? Quelles pouvaient être, sur son rocher, pendant l'espace d'une vie d'homme, les pensées du grand joachimite désabusé ? Comment comptait-il les jours, après que l'année fatidique lui montra le néant de ses chimères et que le monde continuait encore ? Transporta-t-il au delà de

l'horizon de la vie, dans la voûte du ciel, au-dessus du plan où se forment et se défont les nuages, ses rêves d'une Église plus parfaite et d'un Évangile éternel? A quoi songeait dans le vide des jours, sur son rocheux observatoire, dans une immobilité de fakir, cet héroïque descendant des stylites ? Que disait-il dans le silence en caressant l'oiseau sauvage? De quel message le chargeait-il pour le monde ou pour le ciel? Vit-il se peindre au fond des nues une nouvelle forme de ses visions ou, regardant du côté de Rome par-dessus les montagnes, vers le lointain ermitage de Flore, vers Capoue où un duc d'Anjou avait succédé à l'Antéchrist, pour voir son royaume s'écrouler dans le sang des Vêpres siciliennes (car Jean vécut assez pour connaître ces nouvelles), apprit-il que la vie n'est que le songe d'une ombre ?

Une grande majesté s'attache à ce dédaigneux silence, à cette retraite monumentale. Et cependant, que nous enseigne-t-elle? A l'admiration pour le noble vaincu de 1257 se joint le sentiment de l'insignifiance de sa querelle. L'écho d'une dispute de docteurs, d'une controverse sur le dogme et d'une polémique de théologiens, ne nous touche plus guère : vanité de la Science! Pas un mot de tout ce bruit n'a traversé les âges. Et le sermon de Greccio retentira dans les cœurs aussi longtemps qu'il y aura des hommes et une famille chrétienne, aussi longtemps que la tendre histoire de la naissance de Jésus continuera de toucher les âmes et que des petits enfants s'agenouilleront ravis autour des bonshommes en bois peint d'une crèche de Noël.

V. — UN VILLAGE DE MONTAGNES

L'auto de Cantalice, — un de ces autos qui commencent à transformer ces petits pays perdus d'Espagne et d'Italie, oubliés loin des grandes lignes par le chemin de fer, — continue à filer vers l'est à vive allure, et se met à ronfler en attaquant la côte, où j'écoute le bruit de son moteur aller et venir le long des lacets de la rampe, avec un bourdonnement de hanneton dans un bocal. Je demeure au carrefour, où manquent par malheur les maisons et les serviables poteaux indicateurs de nos bonnes routes françaises. Enfin, deux paysans endimanchés s'approchent avec des feutres à rubans comme en portent nos gars bretons.

Ils m'indiquent très poliment un village là-haut, très haut perché dans la montagne, dans la direction du nord, un village que j'ai peine à distinguer de si loin (à deux bonnes lieues d'ici), au milieu des roches incolores qui l'entourent, et qui ressemble lui-même à une roche un peu plus poreuse, ou plutôt à un nid de guèpes accroché à une cheminée.

— *Viene Lei per San Francesco?* ajoute en souriant celui des deux qui a pris la parole.

Et il tire gentiment de sa poche un paquet d'images de première communion, à franges ondulées, où l'on voit une chromo représentant la vision du saint, avec une prière au verso. Il y a tout de suite dans cet abord une nuance d'intimité qui charme. C'est toujours la *buona gente* du temps de saint François. Il semble que le saint est encore là tout près, comme quelqu'un du pays, et qu'il accueille ses amis et les amis de ses amis.

Des quatre ermitages de la vallée de Rieti, Poggio-Bustone est le moins accessible et le moins fréquenté. Il n'a pour lui ni la gloire d'une scène fameuse, ni celle d'une œuvre d'art célèbre. On n'en rapporte guère qu'un des épisodes les moins connus de la légende. Je tenais pourtant beaucoup à faire ce pèlerinage, tout simplement peut-être parce qu'il est un peu délaissé.

Poggio-Bustone se trouve au nord de la vallée, à l'est du cours du Velino, qui la partage en deux dans sa longueur, presque en face de Greccio et dans un enfoncement à peu près symétrique. Le village s'appuie au massif principal de l'Apennin, qui de ce côté est de la vraie montagne, avec des sommets qui dépassent deux mille mètres d'altitude dans la chaîne des monts Terminilli. La brume de la journée d'hier s'est dissipée. Aujourd'hui, la matinée est tout à fait brillante. Sur les cimes les plus hautes, les nuages de la veille ont laissé une neige éclatante. La vallée rit au soleil, avec ce bord étincelant, comme ces grès du Japon où l'émail onctueux déborde du col comme de la crème.

La route traverse des cultures, des champs, des labours, des coteaux heureux où l'on voit une ferme entre des arbres, et où s'enfoncent des chemins creux. Campagne aimable dans son noble cirque de montagnes, comme un tableau dans un beau cadre, une bucolique de Virgile.

Un groupe de maisons sans ordre, comme un troupeau à l'abreuvoir, c'est le hameau de Pié di Colle. Et alors une heure de grimpette par un sentier de chèvres, parmi les oliviers, une heure de grimpette à pic jusqu'au village qui nous surplombe, pendu aux cintres du décor, le village tassé et noir, dont on voit maintenant se préciser les formes, se dessiner les rangées de toits dans sa masse en chapeau de champignon, feuilletée comme un gâteau de bouse sèche. Étrange idée pour des humains d'aller se fourrer là, en dehors de toute espèce de route, de s'obliger à un voyage pour descendre dans la plaine, et à une ascension pour revenir chez soi !

Sur le petit parvis où l'église se perche comme un coq sur le dernier échelon du poulailler, je me retourne, je m'oriente : deux montagnes, le mont Rosato et le mont Ceresa, se soudent à ma gauche par un angle tourmenté et forment les flancs d'un grand ravin de pelure rousse et d'aspect sauvage. A l'issue de ce ravin, bien à l'abri des vents du Nord, s'adosse le village. Prix charmant des hauteurs! Toute la plaine se déroule suspendue dans un seul regard, comme des fruits offerts dans leur corbeille, sous une molle vapeur, le léger duvet de la prune : des lacs tendres, aux bords indécis, ces lacs dont j'entendais hier sans les voir le coassement nocturne en descendant de Greccio, restes du grand lac qui occupait le fond de la vallée, lacs aimés de François, lacs de la tanche et de la poule d'eau de la légende, avec leurs noms de lac *Lungo*, de *Ripa Sottile*, semblent de beaux regards dans un calme visage. Voici l'idylle, voici la paix, la moiteur des campagnes: Limagne agricole, riche Cérès, présent de la sainte pauvreté des montagnes.

La messe sonne : c'est Pâques fleuries ou, comme on dit ici, le Dimanche des Palmes. Tout le village y monte, hommes et femmes: de mon parapet au bord de la place, je les vois sortir à la queue-leu-leu comme d'un puits, les chapeaux bretons, les foulards d'indienne, les fichus, les mouchoirs. Et il en vient toujours! Tout cela s'entasse en ordre dans la petite église baroque et toute blanche, où le jour allume des ors : dans la nef, les fichus, les mouchoirs, les foulards font un champ de pavots ; les hommes se massent, groupe noir, faces terreuses et rasées, un genou en terre, dans le transept ; la marmaille se colle en avant, à la table de communion. Composition parfaite : cela s'ordonne comme dans les fresques, dans l'*Héliodore* ou la

Messe de Bolsène ; c'est le même équilibre, les mêmes modèles, les mêmes gestes. Le tableau est tout fait, le peintre n'a eu qu'à prendre. Et cela remue, et cela jacasse ! Avec la chaleur, le bruit augmente. Alors, quand on ne s'entend vraiment plus, il faut que le curé, dans ses habits pontificaux, plante là au beau milieu sa messe et son calice et, à la joie des enfants de chœur, exécute une charge sur la marmaille pour ramener un peu d'ordre en distribuant quelques taloches.

Excellent *parroco !* Qu'il me soit permis d'écrire ici votre nom avec un respect attendri, ô vénérable don Erminio Bove ! Vous ouvrîtes largement à l'inconnu de passage votre cœur et votre hospitalité : vous le reçûtes comme François l'eût fait dans l'ermitage franciscain. Sous votre rude écorce et votre vieille soutane, j'ai deviné l'âme si noble qui vous rend cher à votre troupeau. Un de vos amis m'a conté votre histoire, cher Jocelyn de l'antique Sabine : pardonnez-moi de vous trahir et de la répéter ici, car vous n'en saurez rien, et je n'en connais pas de plus vraiment franciscaine. Je sais qu'avant d'être pasteur du peuple de ces montagnes, vous gardâtes d'autres ouailles sur les collines des Volsques et au pays de Palestrina. Mais déjà vous brûliez de l'amour des hommes et vouliez paître les brebis de Dieu. Cependant, avant d'y songer, il fallut que l'orphelin payât les dettes paternelles : l'enfant ne voulut pas entrer dans la maison du Père en laissant derrière lui les dettes du foyer, ni apporter à Dieu une tache sur son nom humain.

A seize ans, le jeune pâtre put enfin réaliser son rêve et entrer comme frère lai chez les Prêtres de la mission. On le chargeait du catéchisme dans les paroisses pauvres. Un jour, il en vit une si pantelante, si croulante, si délabrée, si misérable, que son cœur s'émut de pitié ; il n'eut plus qu'un désir : être desservant de cette paroisse, y rallumer devant l'autel la flamme du sanctuaire. Ne vous avais-je pas dit que c'était une vie franciscaine ? Seulement, pour cela, il fallait être prêtre, et le séminaire coûte cher. Comment réunir les douze cents lires que représente la dépense ? L'ancien berger s'avise d'un stratagème romanesque. Quatre personnes de son village reçoivent le même jour quatre dépêches ainsi conçues : « Trouvez-vous à tel jour à la porte du couvent des Capucins de Paliano. » Les quatre amis métiants (les dépêches étaient anonymes) redoutaient quel-

que farce. Ils conviennent cependant d'aller au rendez-vous sous un prudent déguisement. Scène plaisante ! Le jeune homme attendait avec l'impatience d'un amant. L'imbroglio s'explique sans peine, et si heureusement qu'au lieu de quatre souscripteurs, ce bon tour de l'ancien pâtre lui en valut une douzaine...

Après la messe, don Erminio vient me chercher dans l'église et, par un escargot de pierre, me fait entrer dans sa cuisine : une belle chambre à solives, toute blanchie à la chaux, comme passée à la neige, avec des carreaux, comme on dit, d'une netteté à manger par terre. La table est mise avec une nappe, quatre couverts d'étain et de gros verres à forme de gobelets ; le soleil de midi qui entre à flots par la croisée fait presque mal aux yeux, avec cette limpidité presque exagérée de la lumière des montagnes, où il semble rester des diamants et du cristal.

Le bon curé m'entretient de son village : pauvre, pauvre village, presque sans métiers, sans travail, sans ressources pour ses trois mille âmes ; la plupart s'échappent dès qu'ils peuvent, population flottante, peuple de *braccianti*, sans autre bien que leurs deux bras qu'ils s'en vont louer au loin, quelquefois jusqu'en Amérique. Beaucoup ne reviennent plus ; ils ont goûté de la ville, achètent une boutique, se fixent à Rome ou à Naples. D'autres cependant, de ces émigrants, ne rêvent qu'une chose qui est de revenir avec leurs quatre sous finir loin des affaires dans leur coin de montagnes. Ils conservent la nostalgie de leur vieux nid de guêpes, au bord de leur ravin, près de l'ermitage du *Santo*.

VI. — LE PÉCHÉ DE SAINT FRANÇOIS

Poggio-Bustone n'a guère dû changer depuis le temps de saint François. Son ermitage est le premier que le Bienheureux ait adopté dans la vallée de Rieti. Il le découvrit en 1209, dès le temps de sa première mission. Il y revint plusieurs fois, et c'est là qu'il a eu la curieuse vision qui va nous occuper.

Comme à Greccio, il y a ici un ermitage et un couvent. A dix minutes du village, en s'enfonçant vers le cul-de-sac du ravin, sur une sorte d'ergot, de saillie de la roche, — un *scoglio*, comme on dit ici, — qu'on prendrait pour la première pile de quelque pont écroulé, comme celui de Narni, le couvent de

Saint-Jacques est bâti au milieu du gouffre : j'incline à croire que le Bienheureux le fonda peu après son retour de Compostelle. L'ermitage se trouve sur la crête, qu'on gagne depuis le couvent en une demi-heure par un raidillon très rapide. La roche affleure de tous côtés ; la montagne n'a plus vraiment que la peau sur les os, et même la peau a plus d'un trou. Le grès, délité par les pluies, affecte des profils bizarres : ce sont des dents de scie, des crêtes de coq, des dessins de flammes. Une fantasmagorie étrange anime de son sabbat le désert de cette solitude que tourmente un vent éternel. Il n'est pas étonnant que la légende s'y soit plu. On montrait autrefois dans la pierre l'empreinte des coudes et des genoux d'un homme agenouillé : c'était le prie-Dieu de saint François. Tout près de là, une sorte de fantôme gigantesque était le spectre pétrifié du diable. Plus loin, le rocher présentait une espèce de pupitre formé de deux plans inclinés : c'était le bréviaire de saint François, et il offrait, dit-on, la dimension exacte du bréviaire original que l'on conserve à Saint-Damien. La piété populaire a fait disparaître ces singulières reliques, à force d'en emporter des miettes. Au temps d'Antonelli, qui décrit, en 1635, les curiosités de la vallée de Rieti, il n'en restait déjà plus trace. J'aime autant ce folk-lore que le pédantisme de plus d'un critique.

C'est là que se passa un épisode très mystérieux de la vie de François ; les faits remontent au printemps de l'année 1209, lorsque le Bienheureux, au début de sa carrière mystique, avant même de songer à écrire une règle, avait envoyé les premiers frères (ils n'étaient encore que six) pour convertir le monde. Il s'était réservé pour lui-même la vallée de Rieti. Voici cette scène singulière telle que la rapporte Celano.

« Le saint ne cessait de s'étonner des grâces dont le comblait la divine miséricorde, et suppliait le ciel en retour de lui faire connaître les moyens de s'en rendre digne. Un jour, retiré suivant sa coutume dans une solitude, prosterné en présence du maître de l'univers, il repassait en son esprit, avec grande amertume et grande angoisse, le temps perdu et le mauvais usage qu'il avait fait de sa jeunesse, ne cessant de répéter : « O Dieu ! ô Dieu ! ayez pitié de moi, pauvre pécheur. » Comme il redisait pour la centième fois ces paroles, voilà qu'il se sent tout à coup inondé de délices et d'une joie indicible. Ravi hors de lui-même, soulagé soudain du poids de détresse et de crainte qui

lui pesait sur le cœur, *il connut tout à coup, avec une certitude intime, que ses péchés étaient pardonnés.* Alors il respira : la confiance revint avec la grâce. Cette révélation fut suivie d'une extase où, absorbé dans un flot de lumière surnaturelle, et doué pour un moment d'une intelligence plus qu'humaine, son regard pénétra bien loin dans l'avenir. Revenu à lui, le saint ne se reconnaissait plus lui-même. »

On sent que nous entrons ici dans un domaine redoutable, au bord des abîmes. De quelle main, de quelle âme il faudrait, — si on l'osait seulement, — approcher ces secrets du cœur ! Qui sommes-nous, pour être si hardis que de toucher à l'Arche, profaner de nos curiosités, effleurer même du regard le mystère des saints ? Mais ces saints furent des hommes, ils ont pitié de nos faiblesses, puisqu'ils les ont connues, s'ils ne les ont partagées. Pardonne, ô Père, ce que je tremble d'écrire de toi, avec amour et avec piété.

Ces fautes de son passé, qui lui brisaient le cœur et dont il menait si grand deuil, ces crimes dont le souvenir l'accablait et qu'il expia jusqu'à la mort par une si âpre pénitence, était-ce donc de si grands crimes ?

M. Paul Sabatier, dans sa biographie classique, sans prendre au tragique les vagues insinuations de Celano, admet que François a été jeune et qu'il a commis les péchés des jeunes gens. Si cela était, il n'y aurait pas de quoi se voiler la face ; tout le monde sait que de grands saints ont été de grands pécheurs. L'immense dévotion de François pour sainte Madeleine pourrait, à la rigueur, souffrir cette interprétation. D'autre part, Barthélemy de Pise rapporte une tradition attribuée à frère Léon, lequel aurait eu une triple assurance de la virginité du saint : sa confidence personnelle, une vision et une voix ou un oracle céleste. Cette tradition, il faut l'avouer, offre peu de garanties. Le livre de Barthélemy, si précieux à tant d'égards, est écrit selon un système de parallèle avec l'Évangile et fourmille de fables qui ne soutiennent pas l'examen. J'ai bien peur que la vision de frère Léon ne soit de celles-là.

Et pourtant, si l'on ose formuler une opinion en ces sortes de choses, il me semble que, s'il y avait quelque part une *puella* quelconque, une *ragazza* dans la vie de François, cela se saurait ! Nous le savons pour tant d'autres, qui n'en sont pas de moins grands saints. Nous le saurions par lui-même : il n'au-

rait pas manqué cette occasion de se punir et de s'humilier. Je sens toute l'indécence d'insister, de remuer ces questions délicates. Croit-on cependant que les mœurs aient tant changé depuis sept siècles, qu'une intrigue fût chose facile à cacher, au temps de François, dans une petite ville d'Italie?

Au petit couvent de Saint-Jacques, on voit dans les lunettes du cloître une curieuse vie du saint, peinte par un artiste du XVIIe siècle. Ces scènes, presque toutes fabuleuses, montrent une décadence fâcheuse de la légende. Deux d'entre elles se rapportent aux tentations de la chair. L'une est le miracle des roses, le miracle de la Portioncule, qui n'est pas malheureusement d'une authenticité assurée : les premiers biographes n'en disent mot, et il est certain que ce trait se trouve dans la vie de saint Benoît. La seconde scène est tirée de Barthélemy de Pise, qui la rapporte en deux endroits, en la plaçant dans des circonstances différentes. Le vieux compilateur raconte donc comment le sultan (ou l'empereur Frédéric), voulant éprouver saint François, lui envoie une femme d'une grande beauté; l'homme de Dieu feint de céder avec empressement aux désirs de cette créature. « Viens, s'écrie-t-il, approche, mon amour, entrons ensemble dans mon lit. » A ces mots, il se déshabille et se jette dans le feu (qui ne lui fit aucun mal). La fille se convertit. Le peintre représente avec candeur cette Orientale en grand costume La Vallière, au moment où soulevant sa jupe, elle détache, sur une jambe ronde, une jarretière bleue, et aperçoit avec surprise son étrange partenaire assis sur des charbons ardents.

Cette historiette ridicule n'est pas seulement un conte : c'est un contre-sens, une faute de goût. Ces triomphes ostentatoires n'ont rien à voir avec saint François. Il dit bien quelque part que les femmes sont comme le feu : qui s'en approche, s'y brûle. C'est tout ce que cette anecdote contient de positif. Mais un tel récit hurle avec ce que nous savons de François. Les courtisanes, c'est un trait de la vie de saint Benoît (qui ne connaît, à Monte-Oliveto, la fresque charmante de Sodoma?), c'est aussi un trait de l'histoire de saint Dominique, ce n'est pas un trait de saint François. C'est une fausse note, une erreur de psychologie.

Sans doute, il a subi souvent des bourrasques des sens, de terribles tempêtes de la chair. Avec sa grande imagination, la

puissance plastique de son génie, ces rafales ne pouvaient manquer d'être cruelles. Cependant, même aux heures de simoun et de trouble délire, il conserve dans l'expression une pudeur, je ne sais quoi de chaste qui semble impliquer le respect de l'amour. Il arrive souvent à l'éloquence chrétienne de bafouer la chair, de passer en amertume et en violence de sarcasme les plus cyniques des peintres profanes. Sur ce point, François n'est pas moine. Jamais il n'humilie la femme : jamais il n'a pu prendre sur lui de la traiter en ennemie. Il ne lui échappe jamais pour ses misères un mot de mépris. Elle reste toujours la sœur. Dans cette grande épreuve qui le tourmente à Sartiano, de quoi rêve-t-il ? D'une famille. Lorsque, pour écarter les louanges, il voulait s'humilier : « Je pourrais encore avoir des enfants », disait-il. Un jour, tombant de fatigue auprès de Bevagna, il fut secouru par une dame de la ville et sa fille, qui s'empressèrent pour le ranimer. Il ne leva pas les yeux sur elles. « Pourquoi, lui dit son compagnon, n'as-tu pas daigné regarder cette sainte fille ? — Ah ! dit François, qui ne redouterait de jeter un regard sur une vierge du Seigneur ? » Il y a dans tous ces traits, qu'il serait aisé de multiplier, quelque chose de virginal, — la pureté de cygne de la « famille de neige ». Pour tout dire d'un mot, quelque chose de chevaleresque.

Cette chevalerie, où se peint-elle mieux que dans les rapports de saint François avec les femmes auxquelles il se permit de penser, les seules, disait-il, dont il connût le visage (et peut-être une autre encore, car il est étrange qu'il n'ait jamais parlé de sa mère), — « frère Jacqueline » et sainte Claire ? Sans doute, nous ignorerons toujours de quelle nature plus rare que le diamant furent les sentiments qui unirent ces cœurs incomparables : ce qu'en racontent les *Fioretti* peut être taxé de légendaire. Jamais François, en parlant à Claire, ne se permit de la nommer. Il ne faudrait pourtant pas croire que les âmes héroïques ne sont pas des âmes passionnées : leurs passions ne sont même pas faites d'une autre ardeur que les nôtres, mais les éléments qu'elles brûlent sont d'un encens plus pur, et le langage humain, qui est celui du vulgaire, n'a pas de mots pour le nommer.

Aujourd'hui, le couvent de Saint-Jacques est fermé. J'y rentre pour un nouvel adieu avec la clef que m'a confiée le curé. Du dehors, la masse du petit monument est intacte ; le mince

campanile domine toujours la gorge sauvage, avec sa petite cloche pareille à celle qui tinte au cou des vaches. Mais la cloche est muette, si le vent du ravin ne l'agite au passage. L'église est déserte; le retable croule; les stucs se détachent. Un buste de plâtre est posé sur un coin de l'autel, un autre a roulé à terre comme une tête coupée. Dans le cloître, les fresques de la vie du saint, l'Odalisque à jarretière bleue, le miracle des Roses, sont en train de s'effacer : des plafonds sont crevés, des planchers éventrés; des escaliers disloqués ne mènent plus nulle part. Dans le petit réfectoire, où les tables n'attendent plus personne, le Christ d'une *Cène* continue de rompre le pain en face du prieur absent. Je lis au mur un cartouche où sont écrites les promesses de Dieu à saint François : que l'ordre durerait jusqu'à la fin du monde, que nul méchant n'y demeurerait, qu'aucun persécuteur ne ferait de vieux os et que tout ami de saint François et de son ordre est assuré d'une bonne fin.

Qu'il est triste, sur son rocher, ce petit couvent à l'abandon! Cette ruine serre le cœur. Hélas! Aux Carceri, lorsque j'y allai il y a trente ans ans, ils étaient quatre frères : à présent, ils ne sont plus que deux. A Poggio-Bustone, plus personne. On les déserte de plus en plus, ces hautes formes de la vie. La chaleur s'en retire. Le vent de la vallée sonne seul à ce cloître veuf la messe de la solitude. Sommes-nous donc si sûrs du progrès, que nous n'ayons plus besoin quelquefois d'indulgence, de tendresse, de quelque chose qui ressemble au pardon de saint François? Notre monde est-il donc à ce point sans péché, que nous n'ayons plus jamais à gémir désormais : « Père, délivrez-nous du mal! »

LOUIS GILLET.

(A suivre.)

LA FLÈCHE D'OR

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Le voyage fut heureux. Nous rentrâmes au port très paisiblement comme d'habitude, et je pris la direction de la rue des Consuls. Après les exclamations habituelles, Thérèse m'assura que tout, en haut, était prêt pour me recevoir, et offrit d'aller me chercher quelque chose à manger. J'acceptai. Une demi-heure plus tard, je la trouvai dans l'atelier près de la table servie. Elle commença par me dire (pauvre cher jeune monsieur !) qu'il n'y avait pas de lettres pour moi, pas la moindre. Puis elle me parla de Blunt, « le charmant et brave monsieur », qui se battait maintenant pour le Roi et la religion contre les libéraux impies. Il était parti le matin même du jour qui avait suivi mon départ, et il lui avait demandé si j'étais encore dans la maison. Il voulait probablement me dire au revoir, me serrer la main, ce cher monsieur si bien élevé. Je la laissai continuer. Blunt lui avait écrit une fois au sujet de quelques effets qu'il désirait qu'on lui envoyât à Paris à l'adresse de sa mère. Mais elle n'en ferait rien, et je découvris que c'était là un stratagème pour obliger le capitaine Blunt à revenir chez elle.

— Notre Rita aussi finira par revenir à sa sœur, ajouta-t-elle en poussant un profond soupir.

Ce nom que j'avais attendu me priva, sur le moment, de l'usage de la parole. Cette pauvre pécheresse folle avait couru

Copyright by G. Jean-Aubry, 1926.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août, 1er septembre.

à Paris pour accomplir quelque méfait. Étais-je au courant? J'avais à peine quitté la maison que Rita y était arrivée avec sa femme de chambre, et s'y était comportée comme si la maison lui appartenait encore. Et après lui avoir ordonné de ne laisser savoir à personne qu'elle était dans la maison, elle s'était précipitée et s'était enfermée dans ma chambre.

— Je montai frapper à votre porte et criai à Rita qu'elle n'avait pas le droit de s'enfermer à clef dans la chambre d'un de mes locataires. Elle ouvrit à la fin, et — imaginez-vous! — elle avait les cheveux sur les épaules. Elle s'est servie de vos brosses pour les remettre en ordre devant votre glace.

— Attendez un peu! fis-je.

Je montai précipitamment chez moi. L'espoir m'avait saisi de trouver une trace du passage de Rita. J'ouvris avec violence tous les tiroirs, pensant que peut-être elle y avait caché un bout de papier, une lettre. C'était fou. Thérèse y eût mis bon ordre. Je pris l'un après l'autre les objets qui se trouvaient sur la table de toilette. En posant mes mains sur les brosses, j'éprouvai une profonde émotion. Je ne vis rien et je descendis lentement.

— S'il vous manque quoi que ce soit en haut, mon cher jeune monsieur, dit Thérèse d'une voix insinuante, ne dites pas que c'est de ma faute. Vous ne savez pas comment est Rita.

— Plût à Dieu, lui dis-je, qu'elle eût emporté quelque chose!

— Elle si riche! poursuivit Thérèse. Même vous, avec votre cher petit cœur généreux, vous ne pouvez rien pour Rita. Aucun homme ne peut rien pour elle, — sauf un peut-être, mais elle est si mal disposée à son égard qu'elle ne voudrait même pas le voir si, dans l'indulgence de son cœur, il songeait à lui offrir sa main. Il l'aime plus que la vie, ce cher homme charitable.

— Vous voulez parler de je ne sais quel coquin à Paris, qui, je crois, persécute Rita. Si vous savez où il perche, donnez-lui le conseil de se tenir sur ses gardes. Je crois que, lui aussi, il est mêlé à l'intrigue carliste. Votre sœur peut le faire enfermer du jour au lendemain, ou le faire expulser par la police.

— Oh! soupira Thérèse, elle est terrible. Je lui ai dit: « Rita, as-tu vendu ton âme au Diable? » et elle s'est mise à crier comme une possédée: « En échange du bonheur! Ha! ha! ha! » Elle s'est laissée tomber sur le canapé dans votre chambre et s'est mise à rire, à rire, à rire, comme si je l'avais chatouillée, et elle tambourinait sur le plancher avec ses talons. Elle est

possédée. Ah! mon cher et innocent jeune homme, vous n'avez jamais rien vu de pareil...

— Ainsi, doña Rita est partie pour Paris? lui demandai-je.

— Oui, mon cher monsieur. Je crois qu'elle est allée directement d'ici à la gare.

Pendant les trois mois qui suivirent, je me jetai à corps perdu dans mon illégal trafic, avec une sorte de fureur obstinée et désespérée. Le métier devenait dangereux. Dans le Sud les bandes, mal organisées, agissaient sans plan déterminé, et commençaient à être pourchassées d'assez près. Le transport des ravitaillements n'était plus assuré; nos amis à terre commençaient à prendre peur; et ce n'était pas une plaisanterie, après une journée d'habiles manœuvres, que de découvrir qu'il n'y avait personne à l'endroit fixé pour le débarquement et d'avoir à prendre le large avec notre compromettante cargaison. Une fois nous tombâmes dans une embuscade dressée par un groupe de « ces coquins de carabiniers » (comme les appelait Dominique), qui s'était dissimulé parmi les rochers après avoir disposé un train de mulets, bien en vue sur le rivage. Par bonheur, Dominique flaira quelque chose de suspect. « Ça sent la trahison », déclara-t-il tout à coup en reprenant son aviron. Nous ramions seuls, lui et moi, dans un canot, en reconnaissance. Ce jour-là notre salut fut positivement miraculeux. Les fusils des carabiniers nous manquèrent de quelques mètres. J'avais l'impression que si le métier n'était pas complètement gâté, il avait du moins vu ses beaux jours. Mais cela m'était égal. Une volée de coups de fusil dans l'obscurité n'était pas après tout chose déplorable. Un moment seulement avant que nous ne l'eussions reçue, là, par cette calme nuit, au murmure de la mer caressée par la brise, je contemplais la ravissante forme d'une tête éclairée de sa propre clarté, d'une chevelure fauve semée d'étincelles ardentes, relevée sur une nuque blanche, et retenue par une flèche d'or empennée de brillants et ornée de rubis sur toute sa longueur. Ce bijou occupait dans ma mémoire une place excessive. Souvent je voyais dans mon rêve celle qui le portait; la blancheur de ses membres brillait faiblement dans l'obscurité, comme une nymphe dans le désordre du feuillage; elle levait la grâce parfaite de son bras pour prendre dans ses cheveux une flèche d'or et la lancer vers moi comme un dard.

Le jour vint enfin où tout m'échappa des mains. La mer

engloutit le petit navire, brisé, anéanti comme l'unique jouet d'un enfant solitaire, et me jeta sur le rivage après un naufrage où avait sombré tout ce que je possédais de vie indépendante. Un soir, excédé, écœuré, hébété, le cœur en peine, je me retrouvai à Marseille. J'évitai les nombreuses lumières de la gare. Je n'avais pas un sou sur moi. Je n'étais ni rasé, ni lavé, et le cœur me manquait. Je me faufilai par les rues, grelottant de froid ; par les rues bruyantes où la folie était déchaînée. C'était le moment du Carnaval.

Il y a de petits objets qui ont le pouvoir de s'attacher à un homme d'une étonnante façon. J'avais perdu mon navire et une ceinture pleine d'or ; j'avais perdu mes compagnons ; je m'étais séparé de mon ami ; mon occupation, mon seul lien avec la vie, ma casquette et ma veste avaient disparu ; mais un petit canif et une clef ne m'avaient pas faussé compagnie. Avec la clef j'ouvris la porte du refuge. Le vestibule avait toujours son même aspect sourd-muet, son impassibilité noire et blanche. Le malingre bec de gaz luttait vaillamment contre l'adversité au bout du bras d'argent de la statuette qui conservait sa gracieuse position sur la pointe du pied gauche : et l'escalier se perdait dans les ténèbres. Et voici que Thérèse elle-même descendait l'escalier, effrayée mais courageuse. Peut-être pensait-elle qu'elle allait être assassinée pour de bon cette fois-ci. Elle tremblait de tous ses membres, mais quand elle m'eut reconnu, elle eut un tel choc qu'elle en tomba assise sur la dernière marche. Elle ne m'attendait pas avant une autre semaine :

— Et puis, ajouta-t-elle, en voyant dans quel état vous êtes, mon sang n'a fait qu'un tour.

Elle traversa la maison en courant pour aller préparer ma chambre, allumer le feu et le gaz, et elle me tira même par le bras pour m'aider à monter l'escalier.

Je m'enfonçai dans mon lit comme dans un nuage. Thérèse réapparut confusément avec quelque chose dans une tasse. Je crois que c'était du lait chaud. Puis elle disparut, et je dormis, comme une pierre, pendant dix-sept heures.

Dans le courant de la matinée, Thérèse m'annonça que l'appartement qu'occupait d'ordinaire M. Blunt était vacant ; elle ajouta mystérieusement qu'elle avait l'intention de le garder vacant pendant quelque temps, parce que telles étaient les instructions qu'elle avait reçues. Elle me dit aussi que la maison

n'avait pas de locataires, sauf moi, les deux danseuses et leur père. Je sortis de bonne heure. Il était convenable que je fisse connaître à l'agent carliste qui campait dans la Villa du Prado la brusque fin de mes occupations.

Cet agent, un honnête courtier en munitions, jouissait d'une grande réputation d'habileté. Sa charge importante le retenait en France, mais sa jeune femme, dont la beauté et la dévotion à son roi étaient bien connues, le représentait dignement au quartier général où ses propres apparitions étaient extrêmement rares. Le loyalisme différent mais conjugué de ces deux personnes avait été récompensé par un titre de baron et le ruban d'un ordre quelconque. Les commérages des cercles légitimistes appréciaient ces faveurs avec une souriante indulgence.

Il dut avoir un saisissement quand je me fis annoncer, car personne ne m'attendait. Il traversa la pièce à pas feutrés. Son nez saillant, son crâne plat et ses vêtements noirs lui donnaient l'aspect d'un corbeau obèse. Quand je l'eus mis au courant du désastre, il manifesta son étonnement et son trouble par un petit sifflement très significatif.

— Je suppose, lui dis-je, que vous prendrez sur vous d'avertir doña Rita qui est grandement intéressée dans cette affaire.

— Volontiers, mais j'ai entendu dire que Mme de Lastaola avait dû quitter Paris hier ou ce matin.

— Pour Tolosa?

Il me sembla que son nez s'allongeait sensiblement.

— C'est là, señor, où il faut que cette nouvelle parvienne sans retard, assura-t-il d'un ton inquiet. Je pourrais télégraphier à notre agent de Bayonne qui trouverait un messager. Mais les alphonsistes ont des agents, eux aussi, qui sont pendus au télégraphe. Il est inutile que l'ennemi soit renseigné.

Il était manifestement fort embarrassé.

— Asseyez-vous, don Georges, asseyez-vous, dit-il. Je suis extrêmement désolé. Elle, — je veux dire doña Rita, — est indubitablement en route pour Tolosa. C'est effroyable!

Je dois dire pourtant que cet homme avait un certain sentiment du devoir. Après quelque réflexion, il murmura :

— Il y a un autre moyen de faire passer la nouvelle au quartier général. Écrivez-moi une lettre, relatant les faits. Nous avons un de nos agents, une personne que j'ai employée à l'achat de fournitures, un parfait honnête homme, qui

arrive du Nord par le train de dix heures et m'apporte des papiers de nature confidentielle. Il n'est pas très intelligent. Consentiriez-vous, don Georges, à aller le chercher et à vous occuper de lui jusqu'à demain?... L'idée de le laisser seul ne me plaît pas du tout. Demain, nous l'enverrions à Tolosa par la côte, avec votre lettre, et il verrait doña Rita.

Je pensai : « Pourquoi pas? Pourquoi n'écrirais-je pas moi aussi une lettre à doña Rita où je lui dirais que maintenant rien ne s'opposait plus à mon départ d'Europe. » L'idée du « jamais plus » avait pris complètement possession de mon esprit.

— Je suis complètement libre, répondis-je. J'irai chercher votre homme à son arrivée. Comment est-il fait?

— Moustache et favoris noirs, menton rasé. Un très honnête garçon. Il s'appelle Jose Ortega.

D'un pas feutré, il me reconduisit jusqu'à la porte. Il me serra la main avec un sourire mélancolique.

— C'est une effroyable situation. Ma pauvre femme va être complètement affolée. Elle est si patriote! Merci, don Georges. Vous me soulagez... Cet homme est assez stupide et assez difficile. Un individu bizarre, mais très honnête! oh! très honnête!

II

C'était le dernier soir du Carnaval. Les mêmes masques, les mêmes cris, les mêmes ruées folles, la même humanité démente et déguisée se répandait par les rues, où s'engouffrait un mistral qui semblait les faire danser comme des feuilles mortes sur une terre où toute joie est épiée par la mort. Douze mois exactement s'étaient écoulés depuis cet autre soir de carnaval où je m'étais senti un peu las et solitaire, mais en paix avec le genre humain. Je gagnai la gare. Le retard du train ne m'irrita pas le moins du monde. J'avais résolu d'écrire une lettre à doña Rita. Cet « honnête garçon » que j'attendais irait la lui porter. Il n'aurait aucune difficulté à trouver à Tolosa Mme de Lastaola. J'espérais qu'en portant ma lettre, il ne se laisserait pas prendre par quelque *guerilla* d'alphonsistes. Je m'étais bien tiré d'une entreprise beaucoup plus dangereuse que de passer la frontière sous la conduite d'un guide de confiance. Je me représentais l'homme escaladant péniblement des pentes rocailleuses et dégringolant le long de ravins

déserts avec ma lettre à doña Rita dans sa poche. Ce serait une lettre d'adieu comme jamais amant n'en avait écrite, comme jamais femme au monde n'en avait lue depuis le commencement de l'amour sur la terre. La lettre serait digne de la femme. Elle y verrait sa propre image comme en un miroir; et peut-être alors comprendrait-elle ce à quoi je disais adieu, au seuil même de ma vie.

Un bruit confus de pas, un flot soudain de voyageurs qui gagnaient les issues du quai me tira de ma torpeur. Je reconnus sur-le-champ les favoris de mon homme. Ils étaient noirs, taillés en nageoires de requin, et si fins que le moindre souffle les agitait d'une sorte de mouvement badin. L'homme avait la tête dans les épaules, et quand il se fut dégagé de la foule des voyageurs, il me fit l'effet d'un être malheureux et inquiet. Évidemment il ne s'attendait pas à ce qu'on vînt à sa rencontre, car, lorsque je lui eus murmuré « Señor Ortega », dans l'oreille, il s'écarta de moi et faillit laisser choir un petit sac qu'il portait à la main. Il avait le teint uniformément pâle, la bouche rouge, mais peu engageante. Son état social n'était pas bien défini. Il portait un pardessus bleu de coupe ordinaire; rien en lui n'annonçait une distinction particulière. Toutefois ces favoris mouvants près de cette bouche rouge, et l'expression soupçonneuse de ses yeux noirs, le faisaient remarquer. Je poussai mon homme dans un fiacre. Il était en route depuis le matin et il m'avoua qu'il avait faim et froid. Ses lèvres tremblaient et je remarquai dans son regard une curiosité rusée et cynique quand ses yeux se tournaient vers moi. Je me demandais ce que je pourrais bien faire de lui, et j'arrivai à la conclusion que le mieux serait de l'installer dans l'atelier. Comme nous traversions des carrefours où le mistral était furieusement déchaîné, je le sentis qui frissonnait à mon côté. « Je meurs de faim », dit-il avec aigreur, et j'en éprouvai un peu de remords. Nous étions à ce moment à la Cannebière. Je fis avancer le fiacre jusqu'à la Maison Dorée, où, dans la confusion des visages de circonstance, il passerait inaperçu.

Pour ce dernier soir de Carnaval, cette grande maison avait tous ses balcons décorés de guirlandes de lanternes en papier de couleur jusqu'au toit. Je me dirigeai vers le grand salon, car les cabinets particuliers avaient tous été retenus. Il y avait là une foule de gens costumés, et personne ne prêta la moindre atten-

tion à notre présence. Le señor Ortega marchait sur mes talons. Après s'être assis en face de moi, il jeta un regard de mauvaise humeur sur cette scène joyeuse. Il pouvait bien être alors dix heures et demie. Deux verres de vin qu'il but coup sur coup n'améliorèrent pas ses dispositions. Il cessa seulement de frissonner. Quand il eut commencé à manger, il s'efforça de prendre des manières polies. Sa bouche, cependant, trahissait une amertume persistante. Elle était trop rouge ; mais tout était ainsi en lui : les favoris trop noirs, le front trop blanc, les yeux trop mobiles. Il vous observait avec une avidité qui vous mettait mal à l'aise. Tout à coup il me demanda si je savais pourquoi on l'avait arraché à ses occupations (il était en train d'acheter des fournitures à des paysans quelque part dans le centre de la France). Je lui répondis qu'on avait l'intention de l'envoyer porter un message au quartier royal de Tolosa.

— Et pourquoi êtes-vous venu ainsi à ma rencontre ?

Je lui expliquai que c'était sur le désir du baron, pour lui épargner tout ennui possible avec la police.

— Quelle stupidité ! dit-il.

Depuis plusieurs années il était employé chez Hernandez frères à Paris, une maison d'importation, et il voyageait pour leurs affaires, ainsi qu'il pouvait le prouver. Il se versa encore du vin et me pria de lui dire qui j'étais.

— C'est bien le moins que je le sache, ajouta-t-il.

Le plus simple était de me présenter : j'étais ce « M. Georges » dont il avait probablement entendu parler. Il se pencha à travers la table, à s'en plier la poitrine contre le rebord comme si ses yeux eussent été des poignards et qu'il eût voulu me les enfoncer dans le cerveau. Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris combien près de la mort j'avais été à ce moment-là. Un bizarre, sournois, et insinuant sourire se dessina sur ses lèvres rouges. « Pour sûr qu'il en avait entendu parler, de moi ! Le chef de la grande organisation de contrebande d'armes ! »

— Oh ! dis-je, c'est me donner trop d'importance. Le chef de toute cette affaire était, comme il le savait sans doute, une certaine noble et loyale dame.

— Je suis aussi noble qu'elle, me lança-t-il d'un ton bourru qui, du coup, me le fit tenir pour un dangereux animal. Et quant à être loyale, qu'est-ce que ça veut dire ? Être sincère ? Être fidèle ? Je sais à quoi m'en tenir à son sujet !

— Vous êtes Basque? lui dis-je.

Il en convint et reprit d'un air assez dédaigneux.

— Je suis un homme qui a reçu de l'instruction, ajouta-t-il; mais je connais toute sa famille, ce sont des paysans. Il y a une sœur, un oncle, un prêtre, paysan lui aussi, tout à fait dénué d'instruction. On ne peut attendre grand chose d'un prêtre (je suis libre penseur, cela va sans dire); mais il est réellement trop méchant, une espèce de brute. Quant à tous les siens, — morts pour la plupart maintenant, — ils avaient bien un petit lopin de terre, mais ils allaient toujours travailler dans les fermes des autres, — une bande de va-nu-pieds, de crève-la-faim. J'en sais quelque chose, car nous sommes quelque peu parents. Oui, je suis parent de cette très loyale dame. Et qu'est-elle donc, sinon une parisienne aux innombrables amants, à ce qu'on dit?

— Ce qu'on dit n'est peut-être pas vrai, insinuai-je en affectant de bâiller légèrement. Il faut se méfier des racontars.

Mais le répugnant animal était plongé dans de sombres réflexions. J'avais maintenant abandonné l'idée d'écrire une lettre à Rita. Soudain il se remit à parler :

— Les femmes sont la cause de tous les maux. Elles n'ont pas d'honneur. Pas d'honneur! répéta-t-il en se frappant la poitrine d'un poing dont les articulations étaient toutes blanches. J'ai quitté mon village il y a bien des années; je suis très content de ma situation et je ne vois pas pourquoi j'irais me mettre martel en tête pour cette loyale dame. Je suppose que c'est ainsi que les femmes se poussent dans le monde.

Il avait assez mangé. Il vida dans son verre le reste de la bouteille et accepta le cigare que je lui offris. Pendant qu'il l'allumait, j'eus une sorte d'impression confuse qu'il ne m'était pas aussi étranger que je l'avais cru, et pourtant j'étais absolument sûr de ne l'avoir jamais vu auparavant. L'instant d'après je pensai que je l'eusse volontiers assommé, n'eût été son air si misérable, quand il me posa cette question :

— Señor, avez-vous été amoureux quand vous étiez jeune?

— Que voulez-vous dire? Quel âge me croyez-vous donc?

— C'est vrai, dit-il, avec le regard que doivent avoir les damnés qui, du fond de leur chaudron de poix brûlante, regardent passer sur le lieu du supplice une âme saine et sauve. C'est vrai, vous avez l'air de ne vous soucier de rien.

D'un air détaché, le bras sur le dossier de sa chaise, il reprit:

— Entre nous, cette merveilleuse célébrité, — quel nom se donne-t-elle?... Combien de temps a-t-elle été votre maîtresse?

Je réfléchis que si je le renversais d'un brusque coup d'épaule lui et sa chaise, cela pourrait nous amener des complications, à commencer par une visite au commissariat de police, — et Dieu sait quel scandale! A ce moment-là, je compris que j'avais en face de moi l'homme qui inspirait à doña Rita et à Rose un pareil effroi. Il me fallait donc le surveiller pendant cette nuit et m'entendre avec le baron pour le faire partir, dès le lendemain, n'importe où, mais pas à Tolosa. Je lui proposai le plus calmement du monde de nous rendre là où il pourrait trouver un repos dont il avait vraiment bien besoin.

— Nous serons obligés d'aller à pied, lui dis-je.

— Oh! oui, marchons, répondit-il, sinon je mourrai de froid.

Nous fîmes route ensemble, à pas pressés. Ma pensée lucide était, pour ainsi dire, enveloppée par le brouhaha de cette gaieté d'usage à l'époque du Carnaval. J'ai entendu, depuis lors, bien des bruits; mais jamais je n'ai eu aussi vivement l'impression des instincts de sauvagerie qui se dissimulent au cœur de l'homme. Ces hurlements de gaieté suggéraient la terreur, la fureur du meurtre, la férocité du désir et l'irrémédiable tristesse de la condition humaine : et pourtant ils étaient poussés par des gens convaincus qu'ils s'amusaient extrêmement. Notre aspect, la réserve de notre tenue nous faisaient remarquer. Une ou deux fois, des masques nous entourèrent et se mirent à danser une ronde autour de nous en poussant des cris discordants. Il n'y avait qu'à laisser passer la bourrasque. Le señor Ortega, toutefois, tapait du pied avec rage et j'avoue que je regrettai de ne pas nous être munis de deux masques.

Nous avions gagné maintenant un quartier de la ville plus paisible. Je regardai mon compagnon à la dérobée. J'étais le plus grand des deux : à la lumière d'un réverbère, je croisai le regard furtif qu'il dirigeait lui-même vers moi avec une expression navrante, une expression qui me fit penser que je pouvais voir, jusqu'au fond de l'âme, cet homme se tordre dans son corps comme un ver empalé. Ma pitié allait non pas à lui, mais à doña Rita. C'était à cause d'elle que j'étais navré : je la plaignais d'avoir cette âme damnée à ses trousses. Je la plaignais avec tendresse et indignation, comme si cela avait été à la fois un danger et un déshonneur.

— Nous voilà rendus, lui dis-je.

Le pauvre diable était extraordinairement frileux. J'entendais ses dents claquer. Énervé, je ne pouvais parvenir à trouver ma poche, ni la clef. Il attendait patiemment, son sac à la main.

— Vous habitez cette maison, n'est-ce pas? me dit-il.

— Non, lui répondis-je, sans la moindre hésitation.

Je ne savais comment cet homme se comporterait s'il s'avisait que je demeurais sous le même toit. Il devait être à moitié fou. Qui sait s'il ne lui prendrait pas fantaisie de vouloir causer toute la nuit. Puis je n'étais pas sûr de rester là. J'avais l'intention de ressortir et d'arpenter la rue des Consuls jusqu'à l'aube Je repris :

— La maison a été mise à ma disposition par un ami pendant son absence... J'en ai eu la clef ce matin... Ah! la voici!

Je le fis entrer le premier. Le malingre bec de gaz était là en sentinelle, attendant que la fin du monde vînt l'éteindre. Je crois que le vestibule blanc et noir ne fut pas sans étonner Ortega. J'avais refermé sans bruit la porte de la rue : je demeurai un moment l'oreille aux aguets pendant qu'il regardait autour de lui. Je le pris par la main et le conduisis comme un enfant. Je ne sais pas exactement pourquoi j'avançai sur la pointe du pied. Il imita mon exemple. La lumière et la chaleur de l'atelier l'impressionnèrent favorablement : il déposa son sac, se frotta les mains et laissa paraître un sourire de satisfaction. Je le priai de se mettre à son aise et je lui dis que j'allais chercher la personne qui lui dresserait un lit sur le grand divan.

— Qu'est-ce que c'est que cette pièce, demanda-t-il?

— Cela appartenait à un peintre, grommelai-je.

— Ah! votre ami absent, dit-il, en crispant sa bouche. Je déteste tous ces artistes, et tous ces écrivains, et tous ces politiciens qui sont des voleurs ; et j'irai plus loin : je mandis tous ces vauriens qui aiment les femmes. Vous croyez peut-être que je suis royaliste? Allons donc! S'il y avait au ciel ou en enfer quelqu'un qu'on pût prier, je prierais pour qu'on eût une bonne révolution, une révolution rouge partout.

— Vous m'étonnez! fis-je, pour dire quelque chose.

— Non! Mais il y a une demi-douzaine de gens au monde avec qui j'aimerais à régler des comptes. On les tirerait comme des perdrix. Voilà ce que signifierait la révolution pour moi.

— C'est là une vue magnifiquement simple, lui dis-je.

J'imagine que vous n'êtes pas le seul à l'avoir. Mais je dois veiller à votre confort. N'oubliez pas que nous devons aller voir le baron H... de bonne heure demain matin.

Et je sortis dans le corridor, en me demandant dans quelle partie de la maison Thérèse avait décidé de dormir cette nuit-là. J'atteignais le pied de l'escalier, quand je la vis qui descendait des régions supérieures, en chemise de nuit, comme une somnambule. Elle ne l'était pas pourtant, car, avant que je me fusse récrié, elle avait disparu. Je ne l'appelai point. J'étais bien sûr qu'elle allait revenir. Je montai lentement au premier et je la rencontrai, présentable et portant cette fois une bougie allumée.

— Oh! mon cher jeune monsieur, vous m'avez fait une peur!

— Moi aussi, fis-je, j'ai failli m'évanouir. Vous aviez l'air si épouvantable. Êtes-vous malade?

Elle avait allumé le gaz sur le palier et je dois dire que je ne l'avais jamais encore vue ainsi. Elle se trémoussait, le regard fuyant. J'attribuai cette gêne à sa modestie offensée, et je lui déclarai qu'il y avait en bas un carliste qu'il fallait héberger pour la nuit. Elle laissa paraître une consternation qui m'étonna.

— Installez-le dans l'atelier où il est à présent, lui dis-je. Il y fait chaud. Et rappelez-vous bien! Je vous ordonne de ne pas lui laisser savoir que je couche ici. D'ailleurs, je ne sais si j'y coucherai. J'ai des affaires dont il faut que je m'occupe cette nuit même. Vous lui servirez son café demain matin.

Elle me demanda :

— Le cher monsieur est votre ami, je suppose?

— Je sais seulement qu'il est espagnol et carliste, dis-je : cela doit vous suffire.

Elle murmura : « Mon Dieu! mon Dieu! » et remonta pour réunir quelques couvertures et oreillers. Je descendis tranquillement vers l'atelier.

En mon absence, le señor Ortega avait retiré sa veste et je le trouvai assis en bras de chemise sur une chaise qu'il avait pris la peine de placer au beau milieu de la pièce. Il avait les mains étendues sur les genoux et l'air parfaitement insensible. Il leva vers moi le regard soupçonneux de ses yeux noirs et le baissa presque aussitôt. Je demeurai juste le temps de lui dire que la femme allait lui descendre de la literie.

Il répondit simplement : — Merci.

Dans le coin le plus obscur de ce long corridor, je croisai Thérèse les bras chargés d'oreillers et de couvertures.

III

J'entendis derrière moi la porte de l'atelier se refermer avec un fracas inattendu. Je franchis le corridor à pas de loup. Je me demandais sérieusement ce que j'allais bien pouvoir faire du señor Ortega. En dépit de ma persuasion d'avoir renoncé à Rita, en dépit de toutes les agonies que j'avais traversées, je n'avais jamais perdu mon espoir en elle. Il restait vivant, secret, entier, invincible. Devant le danger de la situation, il surgissait, plus vivant que jamais, armé de pied en cap, immortel enfant de l'immortel amour.

Je réfléchissais qu'il n'y avait aucun moyen de faire prévenir doña Rita à Tolosa. Et d'ailleurs à quoi servirait de l'avertir dans ce cas particulier? Comment aurais-je pu communiquer à quelqu'un d'autre la certitude que j'avais, d'autant plus absolue que je ne pouvais en fournir de preuves? La dernière expression de la détresse de Rose résonnait encore à mon oreille : « Madame n'a pas d'ami! Pas un ami! » et j'imaginais le complet isolement de doña Rita en butte à toutes sortes d'hypocrisies, entourée de pièges. Il me fallait avant tout arrêter ce misérable. Je fus saisi d'une extrême défiance à l'égard de Thérèse. Je ne voulais pas qu'elle me retrouvât dans le vestibule, mais je ne pouvais me décider à remonter dans ma chambre : je m'y trouverais trop à l'écart. Alors je m'avisai que l'ancienne chambre de Blunt serait un excellent poste d'observation. Je connaissais cette pièce. Lorsqu'Henry Allègre avait donné cette maison à Rita, — bien avant qu'il ne fît son testament, — il avait eu l'intention de la modifier complètement : cette chambre devait être le salon. Les meubles en étaient tendus d'une fort belle étoffe, d'un or mat, et ornée d'une arabesque bleu pâle, avec un médaillon ovale encadrant le monogramme de Rita, répété sur le dos des chaises et des canapés, et sur les hauts rideaux qui tombaient du plafond jusqu'au plancher. Les portes d'ébène et de bronze étaient de la même époque, ainsi que la statuette d'argent au pied de l'escalier, et la rampe en fer forgé qui, jusqu'au haut de l'escalier de marbre, répétait au milieu

de son entrelacs le monogramme décoratif. L'ouvrage avait été ensuite interrompu et la maison laissée à l'abandon. Lorsque Rita la mit à la disposition de la cause carliste, on avait disposé un lit dans ce salon.

Je n'avais qu'à étendre le bras pour atteindre la magnifique poignée de bronze de la porte d'ébène. Je ne voulais pas être surpris par Thérèse : je fis un pas, j'étendis le bras. La porte s'ouvrit sous ma poussée. La pièce m'apparut éblouissante de clarté. En me retournant pour refermer sans bruit la porte derrière moi, j'aperçus une robe de femme jetée sur une chaise, et d'autres objets d'habillement éparpillés tout autour. Une paire de bas noirs étaient jetés en évidence sur un tabouret à musique. Le silence était profond. On eût dit un lieu enchanté. La très légère bouffée d'un parfum familier me fit tourner la tête; et soudain une voix se mit à parler, claire, précise, infiniment touchante par son ton de lassitude :

— Ne m'as-tu pas assez tourmentée aujourd'hui? disait-elle.

Je ne fis pas un geste. Mon cœur se mit à battre avec violence.

— Ne peux-tu donc pas me laisser tranquille cette nuit? reprit la voix avec un accent de dédain charitable.

L'accent de cette voix, que je n'avais pas entendue depuis tant et tant de jours, me remplit les yeux de larmes. Je devinai sans peine que cet appel s'adressait à l'atroce Thérèse. Celle qui parlait m'était cachée par le dossier du canapé, mais son appréhension était parfaitement justifiée. N'était-ce pas moi, en effet, qui avais détourné Thérèse, la pieuse, l'insatiable Thérèse, au moment où, en chemise de nuit, elle descendait tourmenter encore sa sœur? L'étonnement de trouver doña Rita dans la maison suffisait à me paralyser. Mais je fus en même temps envahi par une immense sensation de soulagement, par la certitude de sa sécurité et de la mienne. Je ne me demandai même pas comment elle était venue là. Il me suffisait qu'elle ne fût pas à Tolosa. J'aurais même pu sourire à la pensée que ce que j'avais à faire maintenant, c'était de hâter le départ de cet abominable imbécile pour le quartier général, si la présence du señor Ortega sous le même toit que doña Rita ne m'avait répugné. L'intensité de mon émotion me scellait les lèvres. Et avec une joie craintive je contournai le canapé, sans rien dire.

Dans la large cheminée, sur un tas de cendres blanches, les bûches luisaient d'un rouge sombre; tournée vers le feu,

appuyée sur le côté, doña Rita, enveloppée de peaux de bêtes, avait l'air d'un jeune chef sauvage devant un feu de campement. Elle ne leva pas les yeux, si bien que je pus contempler en silence cette tête infiniment suave dans son ferme dessin, presque enfantine par la fraîcheur des détails, ravissante par la netteté de son modelé. Cette précieuse tête reposait dans la paume de sa main. Le visage était légèrement coloré, par la colère peut-être. Ses yeux étaient obstinément fixés sur les pages d'un livre qu'elle tenait de l'autre main.

La parfaite immobilité et le silence que je gardais lui firent enfin lever les yeux à contre-cœur, avec une expression dure et défensive que je ne lui avais jamais vue auparavant. Le regard s'adressait à Thérèse. Il persista un moment, puis fit place à un regard fixe comme pétrifié, que je ne lui avais jamais vu non plus. Elle n'avait jamais autant désiré qu'on la laissât en paix. Probablement aussi jamais de sa vie n'eut-elle pareille surprise. Elle était arrivée par l'express du soir deux heures seulement avant le señor Ortega : elle s'était fait conduire à la maison et après s'être un peu restaurée, elle était, pendant le reste de la soirée, devenue la proie sans défense de sa sœur qui l'avait flattée, querellée, cajolée et menacée outrageusement. Elle n'avait pas eu le courage de se coucher. Sur le canapé devant le feu elle essayait de se calmer en lisant. Elle n'avait pas entendu le moindre bruit jusqu'au moment où j'avais doucement fermé la porte. L'héritière exténuée des millions d'Allègre pensa tout naturellement que c'était sa sœur qui revenait pour recommencer la scène. A la fin, effrayée de ce long silence, elle leva les yeux. Je lui produisis l'effet d'une apparition. Le premier mot que je lui entendis prononcer, ce fut un « non », dit d'un ton profondément apeuré.

Je me décidai à parler :

— Si, lui dis-je, c'est bien moi que vous voyez.

Elle ne fit d'autre geste que de porter la main aux bords de son manteau de fourrure et de les tenir étroitement serrés sur sa poitrine. Je m'assis sur la chaise la plus proche. Le livre qu'elle était en train de lire, glissa sur le tapis.

— Comment se peut-il que vous soyez ici? murmura-t-elle.

— Je suis réellement ici, dis-je; voulez-vous toucher ma main?

Elle ne fit aucun mouvement

— Que s'est-il passé ?

— Une longue histoire. Sachez seulement que tout est fini. Le lien qui nous unissait est rompu. Je ne pense pas qu'il ait jamais été très étroit. C'était une chose tout extérieure. Le malheur est que je n'ai jamais cessé de vous voir.

Elle se souleva sur le coude et, me regardant attentivement :

— Tout est fini ? dit-elle.

— Oui, nous avons dû couler le navire. Je me fais l'effet d'un assassin. Mais il *fallait* le tuer.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'aimais trop. Ne savez-vous pas que l'amour et la mort vont de pair ?

— Je me sentirais presque heureuse que tout fût fini, si vous n'y aviez perdu votre amour.

— Oui, lui dis-je, c'était un fidèle petit bâtiment. Il nous aurait tous tirés de tout danger. Mais ç'a été une trahison. Qu'importe ! La question est de savoir ce que l'on va faire maintenant. La vie semble n'être qu'une succession de trahisons. Il y en a de toutes sortes. On peut trahir la confiance, et l'espoir... le désir et le plus sacré...

— Mais que faites-vous ici ? interrompit-elle.

— Et pourquoi y êtes-vous, vous-même ? lui demandai-je à brûle-pourpoint, avec une aigreur qu'elle ne releva pas.

Elle n'en répondit pas moins à ma question, sans aucune hésitation. Elle avait dû quitter Paris précipitamment après avoir donné à Rose la permission d'aller voir ses vieux parents pendant deux jours. Cette fille se montrait depuis quelque temps si agitée et si préoccupée que Rita lui avait offert une somme qui lui permettrait de se consacrer entièrement à eux. Et savez-vous ce que cette fille extraordinaire avait dit ? « Que madame ne me croie pas trop fière pour accepter jamais quoi que ce soit d'elle : mais je ne peux songer à quitter madame. Je crois que madame n'a pas d'amis. » Si bien qu'au lieu de lui donner une certaine somme d'argent, Rita l'avait embrassée. Et comme on la tourmentait pour la faire aller à Tolosa, elle s'était enfuie jusqu'à Marseille.

— Oui, continua-t-elle avec feu, je suis venue ici me cacher !

Puis, avec une ardeur qui ne faisait qu'ajouter au plaisir que j'avais eu à contempler ses jeux de physionomie, elle ajouta :

— Pourquoi êtes-vous entré dans cette chambre ?

Elle m'enchantait. Les ardentes modulations du son de sa voix, le jeu de ses lèvres magnifiques, la tranquille et profonde lueur de saphir de ses longs yeux hérités de l'aurore des âges, qui semblaient toujours prêts à considérer des choses inimaginables, ce léger accent de gaieté qui se jouait à travers ses diverses dispositions d'esprit, comme un don de la pitié des dieux pour cette mortelle solitaire : tout cela, entre ces quatre murs, et pour moi seul, me causait une joie presque intolérable.

— Je suis entré ici pour plusieurs raisons, lui dis-je, dont l'une est que je ne savais pas que vous y étiez.

— Thérèse ne vous l'avait pas dit ?

— Non. Et, lui demandai-je à mon tour, vous a-t-elle dit que j'étais ici ?

— Non.

— Il est évident qu'elle ne tenait pas à notre rencontre.

— Moi non plus, mon cher.

— Mon cher !... Est-ce que je vous suis cher ? Ou quelqu'un d'autre ?... ou tout le monde ?...

Elle était restée assez longtemps appuyée sur le bras ; elle s'abandonna et sa tête retomba sur le canapé :

— Pourquoi cherchez-vous à me blesser ? demanda-t-elle

— Pour la même raison qui vous fait m'appeler « mon cher... » Quels sont les motifs de vos paroles ? les mobiles de vos actions ? De votre propre aveu, votre vie ressemble à une fuite perpétuelle. Vous venez de vous enfuir de Paris. Où fuirez-vous demain ? Qu'est-ce que vous fuyez ainsi éternellement, ou, après quoi courez-vous ? Un homme, un fantôme, une sensation ?

Décontenancé par son silence, hors de moi, je repris :

— Pourquoi n'êtes-vous pas à Tolosa ? Vous devriez être à Tolosa ? Tolosa n'est-il pas un champ propre à vos mérites, à vos sympathies, à vos prodigalités, à votre générosité, — le roi sans couronne, l'homme sans fortune ! Ici rien n'est digne de vos talents. Il n'y a même plus ce ridicule M. Georges. Je pense que sur toute la côte, d'ici à Cette, on ne fait que répéter que M. Georges est noyé. Ma foi, je crois qu'il l'est. Et c'est bien fait pour lui. Il y a Thérèse, mais je ne pense pas que votre amour pour votre sœur...

— Au nom du ciel ne la laissez pas entrer et vous trouver ici.

Ces mots me firent revenir à moi, la seule vertu enchanteresse de cette voix exorcisa l'esprit malin.

— Eh bien! dis-je, si vous prétendez que je quitte cette pièce, je vous avouerai que je puis très bien le faire encore. Mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je fermerai à clef chacune de ces deux portes.

— Faites ce que vous voudrez, mais tenez-la dehors. Vous deux à la fois, ce serait trop pour moi, cette nuit.

Je me sentais absolument calme et maître de moi. Je tournai les clefs l'une après l'autre, si doucement que je ne les entendis pas moi-même jouer dans les serrures. Puis je traversai la chambre lentement, les yeux baissés, je m'approchai du canapé, je tombai à genoux et j'appuyai mon front sur le rebord de ce siège. Je ne perçus ni un son ni un geste de sa part. Un pan de la fourrure me caressait doucement la joue, mais aucune main clémente ne vint se poser sur mon front courbé. Je respirais profondément ce faible parfum de violette, qui me pénétrait, m'enveloppait plus que le plus étroit embrassement. Je n'avais, depuis des mois, connu semblable quiétude, et je découvrais en moi une immense lassitude, un désir de demeurer là sans changer de position jusqu'à la fin des temps.

La réflexion que c'était chose impossible me fit à la fin me lever avec un soupir de tristesse profonde. Je demeurai longtemps appuyé sur mon bras, à regarder le feu et à sentir distinctement entre les quatre murs de cette pièce le flux du temps irrésistible s'écouler loin de nos deux êtres échoués.

Soudain elle parla. Elle parla de cette voix si profondément touchante.

— A quoi pensez-vous, *amigo*?

Je me retournai. Elle était étendue sur le côté, tranquille sur le flot régulier du temps, étroitement enveloppée dans sa fourrure, la tête sur le coussin vieil-or qui portait les lettres entrelacées de son monogramme, le visage un peu pâle maintenant, avec le lobe rouge d'une oreille sous le nuage fauve de ses cheveux dénoués, les lèvres entr'ouvertes, et le regard assombri par la fatigue.

— A quoi puis-je penser si ce n'est à vous? murmurai-je en prenant un siège au pied du canapé. Ou plutôt je ne pense pas, j'ai conscience de votre constante présence en moi. Je vous regarde étendue sur ce canapé, mais vous n'êtes que l'insensible fantôme de ce « vous » véritable qui vit dans mon âme. Depuis que je suis entré dans cette pièce vous n'avez rien fait

pour détruire cette conviction qu'en dehors de moi vous n'êtes qu'une apparence. Vous ne m'avez pas donné votre main à toucher. Est-ce parce que vous avez peur de n'être, hors de moi, qu'un simple fantôme?

L'une de ses mains était cachée par la fourrure, l'autre soutenait sa joue. Elle ne prononça pas un seul mot. Elle ne tourna pas même les yeux, mais lorsque j'eus ajouté :

— Vous n'êtes qu'une froide illusion !

Elle sourit mystérieusement, droit vers le feu; et ce fut tout.

— Je vais vous dire ce qu'il en est, fis-je. Quand vous êtes en ma présence, tout mon être s'élance vers vous au point que je ne puis vous voir distinctement. Il en a été ainsi dès le début. Je ne vous ai jamais vue distinctement jusqu'au moment où nous nous sommes quittés, et où j'ai cru vous avoir perdue. Alors vous avez pris corps dans mon imagination et mon esprit s'est emparé d'une forme définie pour lui vouer toutes ses adorations, — toutes ses profanations aussi...

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle. C'est trop pour moi. Et nous avons toute une longue nuit devant nous.

Elle continuait de regarder fixement les charbons ardents; et de ses lèvres qui remuaient à peine tomba comme le plus paisible murmure :

— Rien ne serait plus facile que de mourir pour vous.

— Vraiment! m'écriai-je. Et vous vous attendez peut-être après cela que j'aille vous baiser les pieds dans un transport de gratitude. Comment osez-vous me montrer un pareil charlatanisme de passion? Seriez-vous même sincère, — vous m'entendez, — eh bien, je ne vous le pardonnerais jamais. Je visiterais chaque jour votre tombe pour vous maudire comme un mal.

— Un mal? fit-elle doucement comme un écho.

— Préféreriez-vous n'être qu'une fiction, qu'on oublie?

— Vous ne m'oublierez jamais, dit-elle du même ton, les yeux toujours tournés vers le foyer. Mais, mon cher, je ne me sens ni un mal ni une fiction. Il me faut être ce que je suis, et cela, *amigo*, n'est pas si facile.

— Vous êtes à la fois toutes les femmes de ce monde! lui dis-je en me penchant vers elle.

Elle continua de regarder les flammes :

— Si j'étais cela, je dirais : « Que Dieu les garde alors! » Mais ce serait plutôt le genre de Thérèse. J'ai trop de respect en

moi pour invoquer le nom d'un Dieu à qui des hommes habiles m'ont ravie il y a bien longtemps. Je n'y pouvais rien. Les propos étaient habiles et... j'avais ma tête. Et puis, comme dit Thérèse, je suis pécheresse par nature. Oui, mon cher, je puis être naturellement méchante, mais je ne suis pas le mal, et je pourrais mourir pour vous.

— Vous! dis-je. Vous avez peur de mourir!

— Oui. Mais pas pour vous.

Tout l'édifice des bûches consumées s'effondra, dégageant une petite tourmente de cendres blanches et d'étincelles. Ce bruit sembla l'éveiller tout à fait. Elle me regarda :

— C'est une chose bien extraordinaire que de nous rencontrer ainsi tous deux, dit-elle. Vous êtes entré sans savoir que j'étais là, puis vous m'avez dit ne pas pouvoir quitter la chambre : c'est singulier... Pourquoi souriez-vous?

— D'une idée... Maintenant, vous êtes en sûreté. Mais je dois vous prier de ne pas sortir de cette chambre avant que je vous dise que c'est possible.

— Vous voulez dire : ne pas sortir de la maison?

— Non, de cette chambre.

— Qu'y a-t-il donc dans la maison? Avez-vous peur aussi pour vous-même?

— Je ne saurais vous donner une idée de la peur que j'ai eue. J'en ai moins maintenant. Mais vous savez, doña Rita, que je ne porte jamais aucune espèce d'armes sur moi.

Doña Rita se dressa sur ses pieds.

— Don Georges, dit-elle avec une animation charmante, j'insiste pour savoir ce qu'il y a dans ma maison.

— Vous insistez!... Mais Thérèse dit que c'est *sa* maison.

S'il se fût trouvé à ce moment quelque chose à sa portée, comme un étui à cigarettes, par exemple, il eût volé en l'air en éparpillant son contenu. Toute rose, joues, col, épaules, elle semblait éclairée de l'intérieur comme par une magnifique transparence. Mais elle n'éleva pas la voix.

— Vous et Thérèse avez juré ma perte. Si vous ne me dites pas ce que vous pensez, je m'en vais crier dans l'escalier pour la faire descendre. Nous ne sommes que nous trois dans la maison.

— Oui, nous trois, sans compter mon Jacobin. Il y a un Jacobin dans la maison.

— Un Jacobin ! Oh ! Georges, est-ce le moment de plaisanter? commença-t-elle, lorsqu'un bruit faible l'arrêta.

Instantanément, elle reprit une complète immobilité. Mais je fis un mouvement involontaire, avant de demeurer à mon tour immobile comme un mort. Nous tendîmes l'oreille. Ce singulier cliquetis avait été si léger et le silence était si complet qu'il y avait de quoi douter de nos sens. Doña Rita m'interrogea du regard. Je lui fis un signe de tête. Nous restâmes les yeux dans les yeux jusqu'à ce que le silence fût devenu insoutenable.

— Avez-vous entendu? murmura-t-elle posément.

— Je me le demande.

— Ne rusez pas avec moi. C'était un grattement.

— Quelque chose sera tombé.

— Quelque chose ! Quelle chose? Quelles sont les choses qui tombent toutes seules? Il y a un homme ici?

— Aucun doute à ce sujet. C'est moi-même qui l'ai amené.

— Pour quoi faire ?

— Pourquoi n'aurais-je pas un Jacobin à moi? N'en avez-vous pas un aussi? Mais le mien est d'un genre très différent de ce farceur à cheveux blancs qu'est le vôtre. Il a des comptes à régler avec une demi-douzaine de personnes, dit-il, et il réclame à grands cris des révolutions pour lui donner une chance

— Mais pourquoi l'avoir amené ici?

— Je ne sais... par affection soudaine.

Tout cela se passait à voix si basse que nous ne semblions entendre nos paroles qu'en regardant nos lèvres. Je ne faisais guère attention à ce que je disais. Je ne pensais qu'à une chose : c'était qu'elle était adorable. Elle résumait toute vie, toute joie, toute poésie. Je suis certain que je n'étais pas tout à fait dans mon bon sens et, qu'à ce moment-là, des quatre personnnes qui se trouvaient dans la maison, elle était, sans conteste, la plus sensée. Elle scrutait mon visage.

— Georges, revenez à vous, m'ordonna-t-elle.

Sa douceur eut l'effet de la lumière du soir. J'en fus apaisé.

— Non, ce ne fut pas par affection pour lui, murmurai-je, c'est paramour pour vous que je l'ai amené. L'imbécile de H... allait l'envoyer à Tolosa.

— Ce Jacobin ! dit-elle résignée à l'incompréhensible, mais qu'avez-vous fait de lui?

— Je l'ai fait coucher dans l'atelier.

— Et alors ? demanda-t-elle.

— Alors je suis entré ici pour envisager tranquillement la nécessité de me débarrasser de cette existence humaine.

L'horreur assombrit la merveilleuse splendeur de sa figure qui pâlissait sous le violent effort qu'elle faisait pour comprendre. Un silence absolu régnait dans la maison. Soudain elle leva un doigt en signe d'avertissement. Je n'avais rien entendu et je hochai la tête en signe de dénégation, mais elle fit « oui » de la tête et murmura :

— Si, si, dans la salle d'armes, comme avant.

— Impossible ! La porte est fermée et Thérèse en a la clef.

Elle me demanda alors avec circonspection :

— Vous avez vu Thérèse ce soir?

— Oui. Je l'ai laissée en train de faire le lit de mon homme.

— Le lit du Jacobin ?

— Je ferais mieux de vous dire qu'il est Espagnol... qu'il semble vous connaître... Il s'appelle Ortega.

Je m'attendais à ce que ce nom lui fît quelque effet, mais pas à ce qui se produisit. Avec l'agilité soudaine, libre, spontanée, d'un jeune animal, elle sauta du canapé, et laissant ses pantoufles derrière elle, elle gagna d'un bond le milieu de la pièce. La vigueur, la précision instinctive de ce bond avaient quelque chose de surprenant. Elle retomba légèrement sur son pied nu, et reprit aussitôt son immobilité. Puis elle se mit à tournoyer éperdument, et se précipita vers la première porte qu'elle aperçut. Je n'eus que le temps de la prendre à bras le corps et de la ramener au milieu de la pièce. Elle répétait : « Non, non ! » sur un ton qui aurait pu me faire venir les larmes aux yeux, mais qui me fit vraiment regretter de n'avoir pas tué d'emblée l'honnête Ortega. Tout à coup elle se secoua et, saisissant à deux mains ses cheveux défaits, elle se mit à les nouer devant un des somptueux miroirs. D'un geste brusque, elle transperça cette masse d'étincelles et d'éclairs fauves avec la flèche d'or qu'elle aperçut devant elle, sur la console de marbre. Puis d'un bond, elle s'écarta de la glace :

— Dehors ! dehors ! murmura-t-elle fiévreusement.

Je lui barrai le chemin.

— Vous resterez ici, lui dis-je.

Elle sembla me reconnaître et, subitement apaisée, laissa retomber ses bras ; et du fond d'un abîme de désolation, elle dit :

— O Georges ! Non ! non ! Pas Ortega !

J'avais repris complètement possession de moi-même. Le bruit que nous avions perçu venait de la salle d'armes dont la porte qui communiquait avec l'atelier était fermée. Thérèse en avait la clef. Je vis, aussi clairement qu'un tableau sur un mur, Thérèse pressant avec ferveur cette clef dans la paume de son prestigieux et vertueux cousin, afin qu'il allât offrir à doña Rita le don de sa personne. Elle avait déchaîné d'un air dévot ce destin furieux. Mais pourquoi ce bruit, cette espèce de cliquetis? Je connaissais la pièce. Depuis le départ de Blunt, il n'y était pas resté sur la console ni ailleurs le moindre objet qu'on pût renverser. Une baignoire était bien encastrée dans le plancher; mais si l'homme l'avait heurtée, le bruit eût été autrement fort. Brusquement je me rappelai que le mur de la salle était décoré d'armes blanches de toutes sortes, civilisées et sauvages, sagaies disposées en faisceaux, soleils de haches, de sabres et de poignards. Ortega n'avait eu qu'à faire son choix. Il avait dû grimper sur la banquette et, tâtonnant parmi ces armes, en laisser tomber une qui dans sa chute avait produit ce cliquetis. J'avais maintenant la conviction qu'il était armé.

Il n'avait rien pu entendre de nos chuchotements, la pièce était trop grande et la porte trop épaisse. Mais je n'avais pas la même confiance dans la serrure. Je pressai doña Rita de retourner sur le canapé. Elle ne me répondit pas. Elle avait pris racine sur ce tapis d'Aubusson. Je regardai son visage, aussi immobile que celui d'une statue. J'aurais voulu savoir comment m'y prendre avec ce mystère incarné, pour l'influencer, le diriger. Oh ! combien j'aurais souhaité avoir le don d'autorité ! A ce moment j'entendis le mot « Chérie ! » se former comme de soi-même dans l'air silencieux de la chambre, faible, distinct et pitoyable. Je murmurai à l'oreille de doña Rita : « Silence absolu ! » Elle me répondit dans un souffle :

— Faites-moi sortir de cette maison !

Un autre « Chérie ! » plus fort, plus navré si possible, pénétra dans la chambre et, — oui ! — m'entra dans le cœur. Ce fut suivi sans transition d'un « Parle, bête maudite ! » positivement beuglé, qui fit tressaillir doña Rita, comme une commotion électrique. La poignée de la porte fut rudement secouée.

— Faites-moi sortir avant qu'il ne parle, murmura-t-elle.

— Restez tranquille ! lui dis-je tout bas. Il se fatiguera vite.

— Vous ne le connaissez pas!

— Oh! si. J'ai été avec lui pendant deux heures.

A ces mots, d'un geste passionné elle se couvrit la figure de ses deux mains. Quand elle les retira, elle avait l'aspect d'une personne moralement anéantie.

— Que vous a-t-il dit?

— Des extravagances!

— Erreur : tout est vrai!

— Sans doute. Mais que m'importe?

De l'autre côté de la porte la voix s'éleva comme une prière passionnée, réclamant un peu de pitié, rien qu'un peu, quelques mots, deux mots, un seul mot, — un malheureux petit mot. Elle s'arrêta, puis elle reprit :

— Dis que tu es là, Rita. Dis un mot, un seul mot. Dis « oui ». Allons! seulement un petit : « oui! »

Nous aurions pu avoir un moment l'illusion qu'il s'était écarté furtivement, à pas de loup, sur les nattes épaisses. Mais la voix, raffermie soudain, éclata avec de graves et rauques accents, volubile, hautaine parfois, parfois abjecte. Quand elle eut cessé, nous nous regardâmes l'un l'autre.

— C'est presque comique, fis-je tout-bas.

— Oui, il y a de quoi rire, fit-elle avec une sorte de conviction sinistre. Que de fois ne me suis-je pas moquée de lui!

L'homme cria tout d'un coup : « Quoi? » comme s'il avait cru entendre quelque chose. Il attendit et reprit à tue-tête :

— Parle donc, reine des chèvres, avec tes tours de chèvre...

Tout demeura un moment silencieux, puis un grand coup retentit dans la porte. Il avait dû reculer d'un pas pour se jeter de tout son corps contre le panneau. La maison en trembla.

— Emmenez-moi, chuchota fiévreusement doña Rita; emmenez-moi de cette maison avant qu'il ne soit trop tard.

L'homme reprenait de plus belle :

— Crois-tu qu'on puisse oublier tes tours, démon? Ne m'as-tu pas vu tourner et retourner sans cesse pour t'apercevoir au milieu de ces jolis messieurs, à cheval comme une princesse? Je me demande comment je ne t'ai pas jeté des pierres, comment je n'ai pas couru après toi pour crier toute l'histoire! Mais ils en savaient autant que moi. Plus même.

Pendant que l'homme faisait ce tapage, doña Rita s'était bouché les oreilles; puis elle changea d'idée et ce fut sur mes

propres oreilles qu'elle appliqua ses mains. Instinctivement je dégageai ma tête, mais elle persista. Nous luttâmes un peu sans bouger de place; j'eus soudain la tête libre : le silence était complet. Mais doña Rita arracha ses mains à mon étreinte, et, se débarrassant entièrement de sa fourrure, s'empara d'un de ses effets posés sur une chaise avec l'intention de s'habiller, j'imagine, et de s'enfuir. Je la saisis par le bras. J'y mis le moins de force possible, et elle réussit à me donner une poussée inattendue. Je renversai le guéridon qui supportait le candélabre à six branches. Il heurta le plancher, rebondit avec un bruit sourd sur le tapis et pendant ce temps toutes les bougies s'éteignirent. De l'autre côté de la porte, l'homme poussa un cri de triomphe, un cri sauvage :

— Ah! ah! je suis parvenu à t'éveiller!

Il n'y avait plus dans la pièce d'autre lumière que la sombre lueur des cendres. A peine parmi les ombres des meubles, pouvais-je distinguer doña Rita tombée à genoux, dans une attitude pénitente et désespérée. Et Ortega continuait :

— Oh! tu sais comment torturer un homme, toi!

Il articula d'un ton déchirant :

— Tu sais bien, Rita, que je ne puis vivre sans toi. Je n'ai pas vécu, je ne vis pas maintenant. Tu ne peux vraiment pas m'arracher l'âme! Je te pardonnerai si seulement tu ouvres la porte! Rappelle-toi que tu as juré, à maintes reprises, d'être ma femme. Tu serais mieux la femme de Satan, mais ça m'est égal. Tu seras *ma* femme! Tu ne m'échapperas pas, je t'aurai...

Et tout à coup il fut à l'autre porte, comme s'il avait cru que sa proie lui échappait. Le coup qu'il y lança fut terrible.

— Il faudra bien que tu sois ma femme! hurlait-il. Je n'ai aucune honte. Tu as juré de l'être; tu le seras.

Des sons étouffés me firent me pencher vers la forme agenouillée, blanche dans la lueur rouge du foyer.

— Au nom du ciel, je vous en prie, lui dis-je tout bas.

Elle luttait contre le rire, mais quand j'essayai de mettre ma main sur ses lèvres, je sentis son visage inondé de larmes. Elle agita la tête pour éviter ma main, avec de petits gémissements sourdement réprimés. Je perdis toute prudence et lui dis : « Taisez-vous! » assez brusquement.

La voix d'Ortega dans le vestibule demanda distinctement : « Qu'est-ce que c'est? » Mais il dut croire que ses oreilles

l'avaient trompé. Il se fatiguait. Bientôt il poussa un profond soupir, puis d'un ton d'âpre mélancolie, il repartit :

— Mon amour, mon âme, ma vie, parle-moi. Que suis-je donc pour que tu prennes tant de peine à vouloir faire croire que tu n'es pas là? Je t'en conjure, parle-moi!

Et nous entendîmes distinctement ces mots : « Que faire maintenant? » comme s'il se fût parlé à lui-même.

Je frémis lorsqu'une voix monta, à côté de moi, sur un ton vibrant, méprisant :

— Que faire? Eh bien! va te cacher en regardant par-dessus ton épaule, comme tu faisais jadis quand j'en avais assez de toi.

— Rita! murmurai-je épouvanté.

— Ah! s'écria-t-il, tu as donc retrouvé ta langue à la fin, misérable! Ne te rappelles-tu pas comment...

Doña Rita bondit sur ses pieds avec un grand cri :

— Non, Georges, non!

Je fus désorienté. La soudaineté et la force de ce cri rendirent le silence qui suivit, des deux côtés de la porte, parfaitement effrayant.

— Thérèse, Thérèse, hurlait Ortega. Il y a un homme là-dedans!

Il courut vers le pied de l'escalier et cria de nouveau :

— Thérèse, Thérèse! Il y a un homme avec elle! Un homme! Descends, misérable paysanne que tu es, descends!

Il se précipita sur la porte de la chambre et se mit à la secouer violemment. C'était une très haute porte à doubles battants, dont les ferrures, les applications de cuivre, les verrous devaient branler, car elle se mit à résonner, à cliqueter : cela fit un bruit de tonnerre qui roula dans le grand vestibule vide.

Derrière moi, Rita riait doucement. Je l'interpellai :

— Conservez votre sang-froid, je vous prie!

Elle me répondit d'une voix claire :

— Oh! mon cher! consentirez-vous jamais à me parler après tout ceci? Mais ne demandez pas l'impossible! Il est né pour qu'on se moque de lui!

Je ne sais si Ortega nous entendit, il déployait à ce moment-là les dernières forces de ses poumons... Et il entama un nouvel intermède contre la porte, si prolongé et si violent que je pensai qu'il allait tomber mort dans un instant.

Il s'arrêta, lança quelques imprécations et sembla épuisé.

Il cria encore : « Je vais vous tuer tous. » Mais il était à bout de forces et de souffle. Il se tut. Comme je commençais à m'en étonner, je l'entendis se frapper le front :

— Je comprends ! cria-t-il. Cette misérable paysanne hypocrite là-haut a tout arrangé. Qu'elle meure d'abord !

Il se précipita, et tout à coup il gémit comme s'il eût été à la torture : « J'ai mal, j'ai mal ! j'ai mal ! » Je n'eus qu'un moment d'hésitation, une demi-seconde tout au plus; mais avant d'avoir ouvert la porte, j'entendis dans le vestibule le bruit d'une chute.

Ortega était couché sur le dos au pied de l'escalier. Une de ses jambes était repliée, l'autre allongée, et son pied touchait presque le piédestal de la statuette d'argent qui supportait cette faible et tenace lumière qui rendait si lourdes les ombres du vestibule. Un de ses bras était placé en travers de sa poitrine. L'autre était étendu sur le carrelage blanc et noir, la paume en dehors, les doigts raides. L'ombre de la dernière marche lui traversait de biais le visage, mais l'on pouvait distinguer un de ses favoris et une partie de son menton. Il ne faisait aucun mouvement. Il était en bras de chemise. Je ressentis un dégoût extrême à ce spectacle.

Un bruit de chaîne, un léger grincement résonnèrent dans le silence du vestibule, et une voix se mit à jurer en italien. Ces sons surprenants furent les bienvenus. Quelqu'un essayait d'entrer. J'allai à la porte et dis : « Attendez un peu, la chaîne est mise. » Une voix grave de l'autre côté me répondit : « Quelle chose extraordinaire ! » C'étaient le vieil Italien et ses filles qui revenaient du bal. Je dis : « Patience ». Mes mains ne parvenaient pas à décrocher la chaîne. L'Italien replet, vénérable, se confondait en remerciements. Ses deux filles en jupes courtes, bas blancs et petits souliers, têtes poudrées et boucles d'oreilles étincelantes, se pressaient derrière leur père, étroitement serrées dans leurs légers manteaux; l'une avait gardé son loup noir sur la figure, l'autre le tenait à la main.

— Il y a un mort dans le vestibule, lui dis-je à voix basse.

Il m'écarta, se pencha en avant pour jeter un coup d'œil.

— Vos filles ! murmurai-je.

— *Va bene!* dit-il doucement. Puis s'adressant à elles :

— Entrez, petites.

Rien de tel que d'avoir affaire à un homme qui a un long passé d'expériences singulières. Les jeunes filles n'eurent que le

temps de jeter un regard effarouché par dessus leurs épaules. Il les poussa devant lui, les mit en sûreté dans la partie de la maison qu'ils habitaient; puis, il retraversa le vestibule. Quand il fut arrivé près du señor Ortega, il s'arrêta court.

— Eh quoi, du sang! dit-il.

Et choisissant sa place, il s'agenouilla près du corps, le chapeau haut de forme sur la tête.

— Mais cet homme n'est pas mort! s'écria-t-il en me regardant. Il a réussi à se faire une énorme entaille dans le côté, remarqua-t-il paisiblement. Et quelle arme! s'écria-t-il.

C'était un produit d'Abyssinie ou de Nubie d'une forme bizarre : cela tenait à la fois de la faucille et du couperet, avec un seul tranchant et un bout pointu. Le vieillard la laissa tomber avec un dédain amusé.

— Mieux vaut que vous le preniez par les jambes, décida-t-il.

Dans l'atelier, la lampe brûlait; le lit était fait sur le divan. Nous y déposâmes notre fardeau. Mon respectable ami arracha aussitôt le drap du dessus et se mit à en faire des bandes.

— Vous pouvez me le laisser, me dit ce sage expérimenté; mais, si vous ne tenez pas à ce que cette affaire s'ébruite, il faudra trouver un docteur discret.

Je ne perdis pas de temps. Je filai nu-tête par cette dernière nuit de carnaval. Je disposais du docteur qu'il me fallait. Par de froides et sombres rues désertes, il accourut à pas pressés et pesants qui retentissaient dans l'air vif de la nuit. Tous deux, nous travaillâmes en silence pendant près d'une heure, et ce fut alors seulement, qu'en se lavant les mains dans la salle d'armes, il me demanda :

— Que faisait donc cet imbécile?

— Oh! il examinait cette curiosité! dis-je.

— Ah! oui, et elle lui aura échappé accidentellement des mains, dit le docteur en regardant dédaigneusement le couteau nubien que j'avais jeté sur la table. Je parierais bien qu'il y a une femme là-dessous : mais naturellement cela n'affecte en rien la nature de la plaie. Cette saignée lui fera du bien.

— Rien ne lui fera aucun bien, dis-je.

— Singulière maison, poursuivit le docteur. Elle appartient à une singulière femme aussi. Je l'ai aperçue une ou deux fois. Je ne serais pas surpris que la trace de ses jolis pieds soulevât derrière elle bien de l'agitation. Je crois que vous la connaissez.

— Oui.

— Singulières gens dans cette maison aussi. Il y avait ici un officier carliste, un grand homme brun, maigre, qui ne pouvait pas dormir. Il est venu me consulter une fois. Savez-vous ce qu'il est devenu?

— Non.

Le docteur, ses mains essuyées, jeta la serviette au loin.

— Un énorme surmenage nerveux. Il paraissait avoir un cerveau sans repos. Pas bon cela. Pour le reste un parfait gentleman. Et cet Espagnol-là, vous le connaissez?

— Assez pour ne pas me soucier de ce qui peut lui arriver, dis-je, sauf si la police venait à s'emparer de cette affaire.

— Bon; alors, il subira son sort dans la retraite où vous l'avez mis. Je vous trouverai quelqu'un de sûr pour le garder.

V

Dès que j'eus refermé la porte sur le docteur, je me mis à crier à Thérèse : « Descendez immédiatement, misérable hypocrite! » Je hurlais au pied de l'escalier comme si j'avais été un second Ortega. Mes paroles n'eurent aucun écho : mais, tout à coup, je vis trembloter une petite lumière dans les ténèbres supérieures, et Thérèse apparut sur le palier du premier étage, portant une bougie allumée devant un visage livide, dur, fermé à tout remords, comme à toute compassion. Je me reculai et lui désignai du doigt l'obscurité du corridor qui menait à l'atelier. Elle passa à deux pas de moi, ses yeux pâles fixés droit devant elle, le visage figé par le désappointement et la fureur. J'attendis un moment, puis, furtivement, j'ouvris la porte de ce que j'ai appelé : la chambre du capitaine Blunt.

Les cendres du foyer étaient tout à fait éteintes. Il faisait noir et froid dans cette pièce : avant de refermer la porte, à la faible lueur qui venait du vestibule, j'aperçus doña Rita à la place même où je l'avais laissée. Je ramassai le candélabre, et je tâtonnai sur le tapis pour y découvrir une des bougies que j'allumai. Pendant tout ce temps, doña Rita ne fit pas un geste. Elle était mortellement pâle, et, par contraste, le bleu tendre de saphir de ses yeux paraissait noir comme du charbon. Elle les tourna vers moi, comme s'ils ne me reconnaissaient que lentement. Puis elle leva les mains et s'y cacha le visage.

— Regardez-moi !

Elle laissa retomber ses mains comme résignée à l'inévitable.

— M'entendez-vous? lui dis-je à voix basse.

Du bout du doigt, je touchai son épaule nue. N'eût été son élasticité, elle aurait pu être de glace.

— Il faut vous coucher, murmurai-je, j'entasserai sur vous toutes les couvertures que je puis trouver ici.

Pas même aux jours lointains où, aiguë comme une cigale et mince comme une allumette, elle courait par la brume froide des montagnes, elle ne s'était sentie si glacée, si misérable, si désolée. Ellle parvint à me répondre :

— Pas dans cette chambre! Pas après tout cela! C'est plein de corruption et de laideur partout et en moi aussi. Vous pouvez me quitter ici. Mais, où que vous alliez, rappelez-vous que je ne suis pas le mal.

— Je n'ai pas la moindre intention de vous quitter; et je pense, moi aussi, que vous ne pouvez rester dans cette chambre.

— Cela n'a plus d'importance. Il m'a tuée.

Je la pris par le bras et je la conduisis vers la porte.

— Il m'a tuée, répéta-t-elle dans un soupir.

— Il a tenté de se tuer lui-même, répondis-je.

Elle recula comme un enfant effrayé.

— Je ne peux pas traverser le vestibule. Je ne peux pas.

— Eh bien! dis-je, on vous portera.

Je la soulevai de terre si brusquement qu'elle ne put s'empêcher de me prendre par le cou comme l'eût fait un enfant.

Ma chambre était plongée dans la plus complète obscurité. Je la conduisis tout droit au sopha, où elle se laissa tomber. Je m'empressai d'allumer le gaz et de faire du feu. Lorsque je me retournai, je la vis qui se tenait assise, droite, toute raide, les pieds posés hiératiquement sur le tapis, et la tête émergeant de l'ample col de fourrure comme une fleur de perle au bord d'un vase sombre. Elle ne fit pas d'autre signe qu'un vague sourire pensif. Le plus naturellement du monde, je retirai la flèche de ses cheveux et je la posai sur la table de milieu. La masse fauve se déroula sur ses épaules et lui donna un aspect plus désolé encore qu'auparavant. Mais il y avait dans son cœur un insurmontable besoin de gaieté. Et elle me dit plaisamment en regardant la flèche qui étincelait à la lueur du gaz :

— Ce pauvre ornement!

Un écho de nos premiers jours passa dans son intonation : et, tous deux, comme saisis d'un regret poignant, nous nous regardâmes l'un l'autre avec des yeux étincelants.

— Oui, dis-je, tout cela est loin! Et vous n'auriez pas même laissé cet objet derrière vous la dernière fois que vous êtes venue ici! Peut-être est-ce pour cela qu'il m'a hanté, la nuit surtout...

Je m'occupai d'arranger des oreillers sur le divan.

— Reposez cette tête lasse qui a rêvé même d'une couronne, mais pas pour elle.

Elle s'étendit tranquillement. Je la couvris, je la regardai une fois dans les yeux, et je me sentis si agité que j'eus envie de sortir, de marcher droit devant moi, d'errer, jusqu'à en tomber de fatigue. Le son de sa voix me tira de mes pensées.

— Non, pas même dans cette chambre, je ne puis fermer l'œil. Impossible, j'ai horreur de moi. Tout est vrai!

Elle s'était relevée, deux masses de cheveux fauves tombaient de chaque côté de son visage tendu. J'écartai les oreillers et je m'assis derrière elle sur le divan.

— Comme ceci, peut-être? lui proposai-je, en attirant doucement sa tête sur ma poitrine.

Elle ne résista pas. Ce fut moi qui l'installai après avoir adopté une position que je pensais pouvoir garder pendant des heures,... des siècles. Et le sommeil finit par descendre sur elle.

Soudain il me sembla que mon cœur se rompait dans ma poitrine; et le souffle me manqua. Ce fut un tumultueux réveil. Le jour était venu. Doña Rita avait ouvert les yeux, s'était vue dans mes bras, et s'en était arrachée, d'un brusque effort.

— Il fait jour, dit-elle à voix basse. Ne me regardez pas, Georges! Je ne puis affronter la lumière du jour. Non, pas avec vous. Non, non, pas au grand jour, jamais.

— Tout cela veut dire, m'écriai-je, que vous allez m'abandonner de nouveau? Vous partez donc?

Elle baissa la tête lentement.

— Alors, partez vite, lui dis-je. Vous avez peur de vivre en chair et en os. Après quoi courez-vous? Que vous ai-je fait?

Je saisis la flèche d'or sur la table et je la lui lançai.

— N'oubliez pas cet objet! criai-je. Vous ne vous pardonneriez jamais de l'avoir laissé derrière vous.

La flèche vint frapper le dos du manteau de fourrure et

tomba à terre. Rita ne se retourna même pas. Elle s'avança vers la porte, l'ouvrit sans hâte. Sur le palier, dans la lumière qui filtrait par la lucarne de verre dépoli, apparut, rigide comme un destin obscur et implacable, Thérèse qui attendait sa sœur.

Les deux femmes s'affrontèrent quelques instants en silence. Thérèse parla la première. Son intonation n'avait rien d'austère. Sa voix était comme toujours opiniâtre, et légèrement plaintive.

— Je suis restée ici devant cette porte toute la nuit, dit-elle. Cent fois, j'ai cru mourir de honte. Ainsi, voilà comment tu passes ton temps? Tu es pire qu'éhontée. Mais Dieu peut encore te pardonner. Tu as une âme. Je ne t'abandonnerai jamais...

— Qu'est-ce que tu n'abandonneras jamais, s'écria Rita avec vivacité, mon âme ou cette maison?

— Sors et courbe la tête en signe d'humiliation. Je suis ta sœur et je t'aiderai à prier Dieu. Éloigne-toi de ce pauvre jeune homme qui, comme tous les autres, ne peut avoir pour toi que honte et que dégoût. Viens et frappe-toi la poitrine : viens, et laisse-moi t'embrasser, car tu es ma sœur!

Pendant que Thérèse parlait, doña Rita s'était reculée d'un pas, et comme l'autre s'avançait, étendant sa main charitable : « Abominable fille! » cria-t-elle, et elle lui ferma la porte au nez. Puis elle se retourna et vint vers moi. Elle s'arrêta en chemin pour ramasser la flèche d'or.

— Vous croyiez que je ne vous la donnerais pas. *Amigo*, je ne désirais rien tant que de vous la donner. La prendrez-vous ?

— Pas sans la femme elle-même, répondis-je sourdement.

— Prenez cette flèche, dit-elle.

Mais en me voyant ouvrir la bouche, elle s'écria :

— Pas de mots d'amour, Georges! Pas encore! Pas dans cette maison de malheur et de mensonge! Pas à moins de cent lieues de cette maison où ces mots ont été profanés par la bouche de cet homme. Ne les avez-vous pas entendus? Quelles horreurs!

Elle m'implorait en étendant les mains. Je lui répondis :

— Mais, Rita, comment puis-je m'empêcher de vous dire des mots d'amour? Ils viennent d'eux-mêmes à mes lèvres.

— Ils viennent! Ah! eh bien! je fermerai vos lèvres avec la chose même, dit-elle. Comme ceci...

***

Le récit de notre homme se poursuit encore pendant quelque six mois, depuis ce jour, le dernier du Carnaval, jusqu'à la saison des roses et au delà. Cette période fut plutôt une période de profonde et joyeuse tendresse qu'une période de passion. Toute la violence de leur passion semblait s'être consumée au cours de leurs luttes entre eux et contre eux-mêmes. Ils se montrèrent tous deux étonnamment ingénus. Je crois que ceux qui connaissent les femmes ne seront pas surpris de m'entendre dire que doña Rita était aussi novice en amour que lui. Un coin des Alpes-Maritimes leur offrit une retraite dans une petite maison de pierres sèches couvertes de roses. Ils y eurent moins l'air de deux amoureux en liberté que de deux compagnons bien accordés ensemble.

Que devenait pendant ce temps-là la fortune d'Henry Allègre? La part de cette fortune que représentaient les fabuleuses collections était toujours sous l'œil de la police. Quant au reste, l'ancien homme d'affaires d'Henry Allègre ne fut pas sans goûter quelques loisirs. Il avait reçu une lettre de doña Rita qui lui disait qu'elle s'était éloignée du monde et qu'elle ne lui envoyait pas son adresse. « Qu'il vous suffise, écrivait-elle, de savoir que je suis en vie. » Plus tard, à des intervalles irréguliers, il lui parvint des lettres timbrées de différents bureaux de poste et qui contenaient la simple mention: « Je suis toujours en vie » signée d'un énorme R orné de fioritures.

Lui, de son côté, — appelons-le jusqu'au bout M. Georges, — partageait avec doña Rita ce parfait détachement des affaires terrestres : mais il dut faire deux brèves visites à Marseille. La première lui fut dictée par sa fidèle affection pour Dominique. Il tenait à savoir ce qu'il était devenu et il n'y parvint pas. Mme Léonore se préparait à céder son café avant d'aller le rejoindre, mais elle ne voulut pas dire où.

La seconde occasion fut des plus prosaïques. Il fallait payer le loyer de la cabane, et Rose ne pouvait aller faire le marché sans argent. Comme il avait brusquement et complètement disparu pendant quelque temps aux yeux de l'humanité, il était nécessaire qu'il se montrât en personne pour signer quelques papiers : l'affaire se régla chez son banquier. Avant de reprendre le train, il céda à la tentation de savoir ce qu'était

devenue la maison de la rue des Consuls, après que doña Rita et lui s'en étaient échappés comme deux enfants meurtris et cependant joyeux. Il y trouva une grosse femme étrange, une sorte de virago, qui, selon toute apparence, y avait été placée par l'homme d'affaires. La personne qui y était avant elle s'était, paraît-il, enfuie avec un Espagnol qui était resté dans la maison pendant plus de six semaines, malade de la fièvre. Mais elle n'avait jamais vu cette personne, ni l'Espagnol non plus. Et la grosse femme, impatiente de se débarrasser de Monsieur Georges, le poussa vers la porte. Il remarqua dans le vestibule la faible flamme du bec de gaz qui attendait toujours le moment où on viendrait l'éteindre dans la ruine du monde.

Il entra alors au restaurant de la gare où il se croyait à peu près sûr de ne rencontrer aucun de ses amis. Il sentit bientôt une main se poser sur son épaule, et, levant les yeux, il vit un membre du club royaliste, un jeune homme d'humeur enjouée qui le regardait avec une expression grave.

— Voilà quelque temps qu'on ne vous a vu, dit-il. Peut-être étiez-vous dans un endroit où les nouvelles du monde ne pouvaient vous atteindre? Mme de Lastaola, elle aussi, a disparu d'un monde qui s'intéressait à elle. Des amis de Paris ont couru tout le Midi et n'ont point éclairci le mystère. Vous n'avez pas idée où elle peut bien être?

M. Georges déclara d'un air bourru qu'il n'en savait rien.

— De toutes les personnes mêlées à l'affaire carliste, vous êtes la seule qui ayez disparu avant l'effondrement final, reprit-il doucement. Et vous deviez vous trouver bien profondément enterré quelque part pour n'avoir pas donné signe de vie aux provocations d'un certain capitaine Blunt que vous connaissez.

Son ami apprit alors à M. Georges que ce capitaine Blunt avait publiquement exprimé le regret que Mme de Lastaola fût devenue la proie d'un jeune aventurier qui l'exploitait honteusement.

— Je pense, ajouta-t-il plus bas, que vous désirez lui faire savoir que vous êtes ici.

— Oui, dit M. Georges, et j'espère que vous consentirez à être mon témoin. Voulez-vous lui télégraphier que je l'attends? Cela suffira pour le faire venir, je vous assure.

M. Georges reprit son train, promettant d'être de retour le

quatrième jour et laissant à son ami le soin de tout régler. Il se flatta de rester impénétrable devant doña Rita. Elle dut pourtant avoir l'intuition de quelque chose, car le soir même du jour où il la quitta sous un prétexte quelconque, elle était déjà cachée dans la maison de la rue des Consuls, tandis que la fidèle Rose battait la ville pour se renseigner.

Les conditions de la rencontre, qui eut lieu dans un jardin entouré de murs, furent des plus correctes. Nous mentionnerons seulement un aparté qui passa inaperçu des témoins. M. Georges s'approcha de son adversaire, et lui dit :

— Capitaine Blunt, dit-il, il se peut que cette rencontre tourne contre moi. En ce cas, vous voudrez bien reconnaître publiquement que vous vous êtes trompé. Car vous vous trompez et vous le savez. Puis-je me fier à votre honneur?

Le capitaine Blunt ne desserra pas les dents, mais s'inclina légèrement. M. Georges tira au commandement et toucha le capitaine Blunt à la partie supérieure du bras qui tenait le pistolet. Le bras retomba inerte. Mais Blunt ne lâcha pas son arme. Il prit le pistolet de la main gauche et, visant soigneusement, il atteignit M. Georges au côté gauche. On imagine la consternation des quatre témoins et l'affairement des deux médecins. On se trouvait à quelque distance de la ville et tandis qu'on y ramenait au pas M. Georges, un petit coupé, venant en sens inverse, s'arrêta. Une tête de femme recouverte d'une voilette épaisse regarda par la portière, se rendit compte de la situation et cria d'une voix ferme : « Suivez ma voiture! » Le coupé fit demi-tour et prit la tête. L'intérêt que M. Georges prit à ce qui l'entourait conserva pendant une longue suite de jours le caractère brumeux d'un cauchemar. Il avait de temps à autre l'impression de visions décevantes dans une chambre qui lui était étrangement familière. Il essayait de parler à doña Rita comme si rien ne s'était passé; mais elle lui mettait toujours la main sur les lèvres, et sa voix ressemblait parfois à celle de Rose. Il crut voir aussi une ou deux figures d'hommes qu'il lui semblait connaître, bien qu'il ne pût se rappeler leurs noms. Puis un temps vint où les images de doña Rita et de Rose disparurent. Il n'essayait pas d'envisager l'avenir et il demeurait indifférent à tout.

Lorsqu'il se réveilla au bout d'une heure, d'un jour, ou d'un mois, il faisait noir, mais il reconnut parfaitement sa chambre

dans la maison qui appartenait à doña Rita. La sensation de vivre l'envahissait délicieusement. Il distingua vaguement une forme humaine : c'était celle d'un homme. Il murmura, mais avec l'impression qu'il criait :

— Qui est là?

Mills s'avança près du lit. Doña Rita lui avait télégraphié le jour même du duel et cet ami des livres, abandonnant sa retraite, était arrivé aussi vite que possible. Comme il le dit plus tard à M. Georges, il avait pris conscience de sa responsabilité dans cette affaire. La première question de M. Georges fut :

— Combien y a-t-il de temps que je ne vous ai vu?

— Quelque chose comme dix mois, répondit Mills.

— Ah ! Thérèse est-elle derrière la porte ? Elle y reste toute la nuit, vous savez.

— Oui, on me l'a dit. Mais elle est maintenant très loin.

— Alors demandez à Rita d'entrer.

— Je ne puis le faire, mon garçon, dit Mills avec une affectueuse douceur. Il hésita un moment : — Doña Rita est partie hier.

— Partie ? Pourquoi ? demanda M. Georges.

— Parce que, — je suis heureux de vous le dire, — votre vie n'est plus en danger. Et je vous ai dit qu'elle était partie, parce que, — si étrange que cela puisse paraître, — vous supporterez mieux cette nouvelle maintenant que plus tard quand vous aurez repris des forces.

Il faut croire que Mills avait raison. M. Georges s'endormit avant d'avoir pu ressentir, à cette nouvelle, aucune souffrance. Il éprouvait dans son esprit une sorte de surprise confuse, rien de plus; puis ses yeux se fermèrent. Le réveil fut une autre affaire. Mais Mills l'avait prévu. Pendant des jours, il demeura près du lit, écoutant patiemment le jeune homme.

— Ne vous a-t-elle jamais parlé à cœur ouvert? lui demanda Georges.

— Si fait ; elle m'a dit, entre autres choses, qu'avant de vous avoir rencontré elle ne connaissait rien de l'amour. Vous avez été pour elle une complète révélation.

— Et elle est partie. Elle a fui loin de cette révélation, dit amèrement M. Georges.

— Ne soyez pas fâché, reprit Mills. Avant de quitter la maison, elle m'a donné cette flèche qu'elle portait dans les cheveux, et m'a prié de vous la remettre comme souvenir et

aussi, m'a-t-elle dit, pour vous empêcher de rêver d'elle. C'est là un message assez mystérieux.

— Je comprends, dit M. Georges, ne me la donnez pas maintenant. Mettez-la quelque part où je puisse la trouver un jour où je serai seul. Mais quand vous lui écrirez, vous pourrez lui dire que maintenant enfin, — plus sûrement que la balle de Blunt, — la flèche a atteint son but. Je ne rêverai plus.

— Je ne sais même pas où elle se trouve, murmura Mills.

— Mais son homme d'affaires le sait... Dites-moi, Mills, que va-t-elle devenir?

— Elle gâchera sa vie, dit Mills tristement. C'est un être bien malheureux. La pauvreté même ne pourrait pas la sauver maintenant. Elle ne peut plus retourner à ses chèvres. Et pourtant, qui sait? Peut-être trouvera-t-elle quelque chose dans la vie. Ce ne sera pas l'amour. Elle a sacrifié cette chance à l'intégrité de votre vie, héroïquement. Vous rappelez-vous lui avoir dit un jour que vous vouliez vivre votre vie intégralement, jeune pédant que vous êtes? Eh bien! elle est partie. Soyez sûr que ce qu'elle pourra trouver dans la vie, ce ne sera pas la paix. Vous me comprenez? Pas même dans un couvent.

— Elle était adorable, dit le blessé.

— Et décevante, déclara Mills à voix basse. Pour vous, vous aurez toujours votre autre amour, enthousiaste de la mer!

— Ah! que j'y retourne! s'écria M. Georges. Que j'y retourne!

Il y retourna et n'entendit jamais plus parler d'elle. Les échos mêmes de la vente de la grande collection Allègre lui échappèrent. Cet événement dut pourtant faire quelque bruit dans le monde. Quelques années plus tard, il perdit jusqu'à la flèche elle-même. Il la perdit au cours d'un naufrage : et il raconta que le lendemain, lorsqu'il se trouva sur un rivage rocheux battu par les vents et la rage des flots, il pensa que tout était pour le mieux. Comme le vieux roi de Thulé le fit de la coupe d'or de sa maîtresse, il lui aurait fallu la jeter à la mer avant de mourir. Et il se mit à sourire à cette idée romantique.

J. CONRAD.

Traduction de M. G. Jean-Aubry.

L'ESPRIT DE MACHIAVEL

ET

LES MÉTHODES POLITIQUES[1]

I

Depuis quatre siècles, que de choses n'a-t-on pas fait tenir dans les mots, — verbe, substantif et adjectifs, — tirés, à bon droit ou non, et moins souvent à raison qu'à tort, du nom de Machiavel : *machiavélique*, *machiavéliste*, *machiavélisme* et *machiavéliser* ! Ainsi la place, pourtant si considérable, que le chef de la Seconde Chancellerie florentine, secrétaire des Dix de Liberté et de Paix, par abréviation « le Secrétaire florentin », occupait légitimement dans le domaine de l'esprit, s'est encore élargie. Le rôle qu'on lui a assigné dans le développement même des faits est devenu immense.

Au dire de quelques-uns, — et l'on va voir que ce ne sont pas les premiers venus, — l'histoire universelle se réduirait à deux époques : avant et après le traité du 28 juin 1919, ou, si l'on veut, avant l'armistice du 11 novembre 1918. La première de ces deux époques serait l'époque machiavélique ou machiavéliste et elle remonterait très haut, car on ne conteste pas qu'il y ait eu en suspension, dans l'air que les générations précédentes avaient respiré, une certaine dose de machiavélisme avant l'apparition de Machiavel. Elle descendrait jusqu'à nos jours, car le nationa-

(1) Cette étude est la conclusion du cours professé, dans l'été de 1925, à l'Académie de droit international de La Haye.

lisme (voir le dernier chapitre du *Prince*), le militarisme (voir *les Sept livres de l'art de la guerre*), l'impérialisme (voir le *Prince* et les *Discours sur Tite-Live*), ne seraient que des pseudonymes du machiavélisme. Ce germe empoisonné d'où serait né tout le mal, on l'a dénoncé à la fois autour de la table des Congrès internationaux et dans les chaires des Universités. « A notre époque éclairée, la diplomatie doit se débarrasser du machiavélisme », a affirmé le prince Tokugawa, président de la Délégation japonaise à la Conférence de Washington. Et M. Charles Seignobos, professeur à la Sorbonne, en a longuement exposé les raisons. « La méthode *traditionnelle* de la diplomatie prend pour principe la souveraineté de l'État investi d'un pouvoir absolu, pour guide l'intérêt de l'État interprété par le gouvernement; elle ne se propose d'autre but que de régler un état de fait entre des puissances, ne reconnaît d'autre règle que la volonté des gouvernants, d'autre limite que leur puissance. C'est la méthode de la force et de l'intérêt, celle de Machiavel et de Bismarck, — en effet, toutes réserves faites sur les nuances, Bismarck peut être regardé comme appartenant ou apparenté au type machiavélique. »

A cette méthode traditionnelle, réaliste, machiavéliste, tend à se substituer « la nouvelle méthode *juridique* », qui « se fonde sur les traités conclus entre les États et devenus, par une convention expresse, la loi des parties contractantes »; qu « prend pour règle l'obligation de tenir les engagement contractés et se propose pour but de faire régner le droit entre les nations. Elle reconnaît donc un devoir supérieur à la volonté des gouvernants au point d'imposer une limite à leur action : le devoir pour chaque État de respecter ses engagements. Elle réclame, au cas où un État aurait violé un contrat, le droit pour les autres États d'en exiger la réparation. C'est la méthode du droit international contractuel, ébauchée par les conventions de 1899 et de 1907 à La Haye, elle aboutit à la Société des nations ».

Puis, le parallèle se poursuit : « La méthode *diplomatique* a pour elle la tradition, qui est une grande force dans la politique internationale; elle est fondée sur les précédents de tous les traités de paix, car elle est la seule qui ait été suivie par les gouvernements. Elle répond au sentiment des chefs militaires exprimé par la formule *Væ victis;* aux préférences des diplomates dont

elle respecte les habitudes et facilite le travail en le réduisant à un calcul de force et d'intérêts; à l'ambition des gouvernants jaloux de leur souveraineté; à l'instinct même des peuples, naturellement porté vers « l'égoïsme sacré », forme moderne du machiavélisme. Mais la parole apocryphe attribuée à un guerrier barbare il y a plus de deux mille ans doit-elle rester la règle de la morale internationale? Faut-il sacrifier à la commodité des diplomates, à l'ambition des gouvernants, à l'instinct irréfléchi des foules, la perspective d'alléger les charges des peuples et d'améliorer leurs relations? »

Par opposition, « la méthode *juridique* a contre elle sa nouveauté, qui la rend suspecte aux praticiens habitués à se guider sur les précédents; ses formules générales et abstraites, qui la font mépriser par les hommes d'expérience. Elle choque les chefs militaires, en réclamant le respect des vaincus; mécontente les diplomates, en leur mettant des entraves juridiques; inquiète les gouvernements, en imposant des limites à leur souveraineté; irrite l'opinion, en exigeant l'abandon de certains rêves de grandeur. L'appel au droit l'expose au reproche redoutable d'idéologie : la protestation contre la violation des engagements et la mauvaise foi dans les relations entre États lui donne l'apparence d'une utopie ignorante des réalités de la vie pratique; la tendance indéniable vers une paix perpétuelle, garantie par la « Société des nations », la fait accuser de sacrifier l'intérêt national à la chimère du pacifisme.

« Mais ces inconvénients indiscutables ne sont-ils pas compensés par des avantages supérieurs? Le respect des engagements, s'il limite la souveraineté d'un État, le protège contre les étrangers ; s'il exige parfois d'une nation le sacrifice d'un avantage contraire au droit, il la préserve des dommages injustes. Dans tout contrat, il y a un renoncement des contractants à la liberté absolue, mais en même temps une garantie de leur liberté et la sécurité de l'avenir. Le marché est certainement avantageux, puisqu'une grande partie de l'activité humaine repose sur des contrats. En l'état présent de l'humanité, puisque la paix armée et l'équilibre des forces ont prouvé leur impuissance à empêcher la guerre, un droit international, fondé sur le respect des traités et la limitation réciproque de la souveraineté des États, paraît le seul procédé pour faire cesser en Europe l'insécurité nationale, sans imposer aux peuples

des charges qu'ils n'auront plus ni la force ni la volonté de supporter (1). »

Il va de soi qu'on peut ne pas souscrire à toutes ces propositions, et qu'on ne doit pas accepter toutes ces assertions les yeux clos. Mais il fallait quand même les rapporter tout au long, afin que la question fût posée dans toute son ampleur.

Ceux qui ont fréquenté les ouvrages, un peu délaissés, de Bluntschli, retrouveront peut-être ici quelque chose de sa manière, la forme même de l'analyse, ces arguments rangés sur deux colonnes et se faisant face comme deux armées en bataille. Il n'entre point dans notre plan de discuter sur la valeur comparée des deux méthodes, diplomatique et juridique, encore moins de nous prononcer sur la valeur propre de la seconde. Mais que la première se soit inspirée et nourrie du machiavélisme assez pour s'être confondue avec lui et pouvoir être appelée machiavélique, c'est ce qu'il y a lieu de vérifier.

Un juriste qui fut un des maîtres du droit international, Holtzendorff, a écrit : « Le siècle de la Réforme avait été témoin non seulement de la Renaissance des lettres et des arts, mais aussi de celle des notions politiques. L'étude des classiques, des philosophes grecs et des historiens romains, plus spécialement de Tite-Live, la connaissance des maximes politiques des Papes pratiquées sous couleur spirituelle, l'impression que l'avènement de l'État national en Espagne et en France avait produite sur les patriotes italiens, enfantèrent les doctrines que Machiavel expose dans son livre du *Prince*. Le but primordial de ces doctrines était, il est vrai, de porter remède à la division extrême de l'Italie, dont les États minuscules étaient tour à tour le jouet de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne et du Pape, sans compter leur mise en coupe réglée par des dynasties municipales. Mais les maximes de Machiavel dépassent ce but de beaucoup. Dans l'Europe entière, on comprit la portée des arguments que cet homme d'État florentin invoque en faveur de l'exploitation du pouvoir suprême, et cela d'autant plus vite qu'ils étaient d'accord avec les germes d'absolutisme déposés dans la définition juridique de la souveraineté.

« C'est Machiavel qui a reconnu le premier qu'à son époque

(1) *Travaux du Comité d'études*, t. I. *L'Alsace-Lorraine et la frontière du Nord-Est*, Paris, Imprimerie nationale, 1918. — Séance de clôture, p. 447-449. Cf. discussion, *ibid.*, p. 151.

les grands États ne pouvaient naître que de l'unité du pouvoir monarchique. Le soi-disant machiavélisme n'est donc autre chose que le recueil des maximes qui avaient eu cours, des siècles durant, dans les rapports des États italiens entre eux et avec le Saint-Siège, sans qu'on eût éprouvé le besoin de les transformer en un programme de la diplomatie dérivé de faits historiques. Les leçons que Machiavel, ce politique sans rival aux XVIe et XVIIe siècles, donne aux princes et aux hommes d'État, ne sont autre chose qu'un opportunisme dépouillé de tout idéal dogmatique, pontifical ou impérial, un opportunisme indépendant des formules religieuses et juridiques, et purement réaliste, dont (*d'où*) l'auteur a éliminé l'application des devoirs religieux ou des préceptes de la morale privée.

« Cette manière de voir était, pour la forme du moins, insuffisante, au double point de vue du droit public et de la morale. Cela ne l'empêcha pas de faire autorité dans tous les pays de l'Europe. Sauf les Pays-Bas, émancipés de l'Espagne et l'Angleterre, où le Parlement sut défendre ses droits, la politique des grandes monarchies prit pour ligne de conduite les principes de Machiavel, qui passèrent à l'état de profession de foi chez les détenteurs du pouvoir. L'indifférence religieuse de cette manière de voir se manifesta dans le fait qu'on remplaça, partout où l'intérêt des gouvernants l'exigeait, l'idée de l'empire universel du moyen âge par celle de l'équilibre politique, qu'on conclut sans scrupule alliance avec les Osmanlis et admit les Infidèles dans le concert européen.

« Plus on cherchait à excuser, sur l'autorité de Machiavel, la rupture des traités, plus on chercha à remplacer la bonne foi par des garanties réelles, dans les relations internationales. Machiavel a donc contribué indirectement à consolider le droit des gens, en répandant la notion des proportions exactes entre le but et les moyens (1). »

Là-dessus aussi, il y aurait à faire plus d'une observation. *Le Prince* n'est ni le seul livre de Machiavel, ni le plus important. Dans le même genre, les *Discorsi*, les *Discours sur Tite-Live*, lui sont, à mon avis, supérieurs. Si, d'autre part, on peut dire avec vérité que les doctrines de Machiavel avaient pour but primordial de porter remède à l'extrême division de

(1) Franz de Holtzendorff et Alphonse Rivier, *Introduction au droit des gens*; Paris, Fischbacher, 1889, p. 342-343.

l'Italie, encore y a-t-il peut-être quelque exagération à parler de « doctrines ». On serait fort embarrassé de recueillir et d'enseigner les doctrines machiavéliques, une doctrine machiavélique. Tout au plus trouve-t-on, çà et là, des maximes, des formules, en bien moins grand nombre qu'on ne s'y attendait, et dont on aurait grand peine à faire un recueil de quelque épaisseur. Mais, de ce jugement, ne retenons que la conclusion : « Machiavel a contribué indirectement à consolider le droit des gens en répandant la notion des proportions exactes entre le but et les moyens. » Là où Holtzendorff n'avait vu, en juriste, qu'une influence indirecte, et même *a contrario*, négative, M. Seignobos a vu, en historien, une influence directe, positive, immédiate, et il l'a vue énorme, écrasante. Voilà le problème énoncé. Mais, quoiqu'il soit évidemment plus simple d'en tenir les données pour acquises, ce qui est presque le supposer résolu, il y reste une inconnue. C'est elle qu'il faut dégager tout d'abord. Qu'est-ce, au juste, que « les idées de Machiavel ? » Qu'est-ce qui est de lui, qu'est-ce qui n'est pas de lui ? Dans ce qu'on s'est accoutumé à appeler « le machiavélisme », et qui s'étend chaque jour depuis quatre siècles, qu'est-ce qui est vraiment « machiavélique » ?

II

J'ai moi-même autrefois résumé en trente lignes les trente, exactement les vingt-six chapitres du *Prince* : « L'Homme fort, selon Machiavel, tient le monde pour ce qu'il est et les hommes pour ce qu'ils sont ; il ne s'enquiert pas de ce qui devrait se faire, mais de ce qui se fait. Parmi tant de rivaux qui ne sont pas bons, il a appris à pouvoir n'être pas bon. Il sait que, la misère de notre nature ne permettant à personne d'avoir toutes les qualités, l'homme d'État doit s'arranger pour n'avoir que des défauts qui ne puissent lui faire perdre l'État. Il est lent à croire et à se mouvoir, ne s'effraie pas d'un rien, n'a pas peur de son ombre, ne pousse pas la confiance jusqu'à être imprudent, ni la défiance jusqu'à se rendre insupportable. Dans le fond de son cœur, il s'est demandé s'il valait mieux être aimé que craint, ou mieux être craint qu'aimé ; et il s'est répondu que sans doute il vaudrait mieux être l'un et l'autre ; mais que, comme il est difficile d'être les deux ensemble, le plus sûr est

donc d'être craint, s'il faut renoncer à l'un des deux, car les hommes n'aiment qu'à leur gré, mais ils craignent au gré du Prince; et la sagesse commande de se fonder sur ce qui dépend de soi, plutôt que sur ce qui dépend d'autrui. Il ne méconnaît pas que ce soit pour le Prince un honneur que de garder la foi jurée, mais il n'en a vu que trop qui ne se sont pas fait un scrupule de la violer, et qui, par là, l'ont emporté sur ceux que leur parole enchaînait. Si les hommes étaient tous bons, une pareille morale ne serait pas bonne; mais, comme ils sont mauvais et ne se gêneraient pas envers toi, toi non plus, tu n'as pas à te gêner envers eux; exerce ton âme, dresse-la à ne point se départir du bien si c'est possible, mais à se résoudre au mal quand tu t'y trouves obligé. Paraître avoir certaines vertus est d'une tout autre importance que de les avoir réellement, puisque de les avoir et de les pratiquer peut nuire, tandis que de paraître simplement les avoir ne peut être qu'avantageux. Le tout est de maintenir et d'augmenter l'État; pourvu que l'on y arrive, il n'est pas de moyens qui ne soient à considérer comme honorables, car le vulgaire ne voit que la surface des choses, et le monde n'est composé que de vulgaire (1). »

Condensons, concentrons davantage encore; résumons en quelque sorte ce résumé même, et, pour ainsi dire, distillons-le, afin d'extraire la quintessence du machiavélisme. En quelques mots, — un mot par maxime, — « réalisme, égoïsme, calcul, indifférence au bien et au mal, à la vérité et au mensonge, à la parole donnée et au parjure; *virtù*, c'est-à-dire énergie, résolution et ressort; culte et culture de soi, gymnastique de la volonté, discipline de la pensée, du sentiment, des nerfs, de la chair, de tout l'être; création continuelle dans l'homme, par l'homme même, d'un surhomme artificiel, du héros, du Prince, qui, sans se soucier de la qualité (morale) des moyens, trouve moyen de réussir, et qui n'ait, avec le souci d'être grand, que le seul souci d'être beau. En cette indifférence, en cette insouciance, en cette totale amoralité, peut se cacher le germe de tous les vices, peut-être de tous les crimes: la cupidité, la rapacité, le dol, le vol, le libertinage, la débauche, la fourberie, la perfidie, la trahison, l'assassinat; et, dès lors que les moyens sont indifférents, le poignard et le poison sont des moyens. Machia-

(1) Charles Benoist, *Le Machiavélisme*. Première partie : *Avant Machiavel*, Paris, Plon, 1907, p. 9, 10, 11.

vel ne le dit pas, mais il ne le nie pas ; il n'approuve ni ne désapprouve, il constate (1). »

Et j'imaginais en ces termes le discours qu'en conséquence il eût pu adresser à son Prince : « Ne regarde pas à la qualité *morale* des moyens ; ne t'en fais pas une question de conscience, n'épilogue pas pour savoir si tel ou tel les emploierait, ni si, toi-même, tu n'en préférerais pas d'autres : si le succès est au bout, ils sont bons, et ils ne valent rien s'ils ne réussissent pas. Ce n'est point qu'il y ait deux morales, mais c'est qu'en politique il n'y a point de morale, ou plutôt que la politique est une chose, et la morale une autre chose. Tu veux aller là, en voici le plus court et le plus sûr chemin. Maintenant, ton âme en souffrira-t-elle? Ce n'est pas affaire à moi, ton conseiller, mais affaire à ton confesseur. Et si tu sais ce qu'est la politique, si tu es sage, si tu es le Prince, tu feras appeler ton conseiller avant, et tu ne feras appeler ton confesseur qu'après (2). »

Avertissons toutefois que résumer ainsi la pensée de Machiavel, la résumer encore, et finalement lui prêter ce langage, c'est interpréter, commenter, c'est un peu inventer. Au bout du compte, il n'est pas certain qu'il eût dit ce qu'on lui fait dire, et qu'il n'a pas dit. Ou bien il a dit cela, mais il a dit encore autre chose, qu'on ne le laisse pas dire.

Et maintenant, reprenons.

D'abord, est-il vrai que le machiavélisme et l'ancienne méthode politique ou diplomatique soient une seule et même chose, au point que toute la période de l'histoire antérieure à nos jours puisse être qualifiée par l'adjectif formé d'après le nom de Machiavel? En d'autres termes, à peine différents, la méthode traditionnelle de la diplomatie était-elle si imprégnée de machiavélisme qu'il transpirait dans tous les actes et dans tous les écrits? Oui et non. Oui, en ce qu'elle aurait pris pour principe la souveraineté de l'État, et qu'en effet le machiavélisme a toujours, devant les yeux et devant l'esprit, l'État souverain. Oui, en ce qu'elle se serait assigné pour but l'intérêt de l'État. « Interprété par le Gouvernement », ajoute-t-on. Par qui, autrement, le serait-il? On dit encore, et on le lui reproche, qu'elle ne se proposait que de régler un état de fait

(1) *Ibid.*, p. 11 et 12.

(2) Charles Benoist, *Le prince de Bismarck : Psychologie de l'Homme fort*, Paris, Perrin, 1900, p. 78-80.

entre des puissances. Mais qu'aurait-elle pu se proposer d'autre, et comment concevoir un « état de droit » qui n'aurait pas pour support ou pour aboutissement un état de fait? C'est un jeu d'antithèse puéril que d'opposer en tous les cas l'état de fait à l'état de droit. Il n'est pas impossible qu'ils coïncident, et l'art consiste justement à les rapprocher.

Mais, sous l'influence du machiavélisme, cette méthode ancienne, condamnable en tout ce qu'elle a produit, n'aurait reconnu d'autre règle que la volonté des gouvernants, d'autre limite que leur puissance. Quant à la volonté, elle trouvait au moins une borne dans la possibilité; et quant à la puissance, Machiavel n'a jamais dit ni qu'elle fût illimitée, ni qu'on dût aller jusqu'à la limite. Il a même dit le contraire et mis le vainqueur en garde contre l'abus de la victoire.

C'est, continue-t-on, la méthode de la force et de l'intérêt. Il faut s'entendre. De la force, soit. De l'intérêt, oui. Mais l'intérêt du Prince doit être, dans ses relations avec les autres États, absorbé et confondu dans l'intérêt général et permanent de l'État. Ce n'est pas pour lui-même qu'il conquiert, ce n'est pas lui qu'il agrandit, c'est l'État.

Pour caractériser et comme personnaliser cette méthode, on cite, l'un dans la doctrine, l'autre dans la pratique, Machiavel et Bismarck. Méthode de Machiavel; oui, sous les réserves que nous venons de faire. De Bismarck; en effet, Bismarck, nous l'avons constaté, fut du type machiavélique. Mais il n'est pas au surplus seul à en avoir été. S'il a été choisi entre plusieurs autres, c'est sans doute qu'il reste comme l'un des plus grands et que, jusqu'ici, il est venu le dernier.

Examinant ensuite en elle-même la méthode diplomatique, on remarque qu'elle a pour elle la tradition, grande force dans les relations internationales. Mais il faut définir la tradition, et établir qu'elle dérive en droite ligne et sans déviation du machiavélisme? Les diplomates sont les premiers à ne pas croire à cette généalogie et ne revendiquent point une succession aussi chargée. On la présente comme fondée sur les précédents de tous les traités de paix (sur quoi le serait-elle?) comme la seule qui ait été suivie jusqu'ici (1918) par tous les gouvernements. Elle répondrait au sentiment des chefs militaires exprimé par la formule : *Væ victis*. Mais le « chef militaire » qui s'est servi de cette formule, M. Seignobos lui-même l'a fait

observer avec à-propos, est mort il y a plus de deux mille ans. La méthode répondrait encore aux préférences des diplomates dont elle faciliterait le travail en le réduisant à un calcul de forces et d'intérêts; comme si un tel calcul était déjà si simple! — A l'ambition des gouvernants jaloux de leur souveraineté; non, mais, pour peu qu'ils soient dignes de leur titre et de leur fonction, de la souveraineté de l'État; et, s'ils n'en étaient pas jaloux, ils manqueraient à leur premier devoir. — A l'instinct même des peuples, naturellement porté vers « l'égoïsme sacré, » forme moderne du machiavélisme. Si c'est l'amour de la patrie, la volonté de la sauver et de la conserver, c'est en effet un « égoïsme sacré » et il faut veiller, c'est aussi un devoir du gouvernement, à ce que l'instinct ne s'affaiblisse pas dans le peuple.

Pour les questions qui suivent ces affirmations : « Le *Væ victis* doit-il être la règle de la morale internationale ? » De la morale, il ne l'a jamais été. Rarement même il a été la règle absolue de la politique; pas même de la politique selon Machiavel ; non par commisération, et encore moins attendrissement, mais par prudence. Machiavel n'oubliait pas qu'il reste les armes aux gens que l'on a dépouillés, que, s'il n'en reste pas, la fureur leur en prête (1), et que le plus pauvre a toujours le moyen d'acheler ou de se procurer un couteau.

Seconde question : Faut-il sacrifier à la commodité des diplomates, à l'ambition des gouvernants, à l'instinct irréfléchi des foules, la perspective d'alléger les charges des peuples et d'améliorer leurs relations? Il ne faut à rien de cela sacrifier rien du tout. Qu'on ne s'inquiète pas des diplomates. Si l'on se fait d'eux cette piètre idée qu'ils ne pensent qu'à leurs aises, on doit prévoir qu'ils s'installeront dans une commodité nouvelle, et leur vie ne sera pas plus désagréable quand on aura supprimé, — mais qu'on le supprime ! — le conflit des forces et des intérêts. Ils y seront d'autant plus confortablement que ce seront alors les experts, juristes et autres, qui prendront sur eux tout le souci et feront tout le travail. En ce qui concerne l'ambition des gouvernements, on ne peut pas dire de tous les gouvernements d'aujourd'hui qu'ils en soient dévorés : il y a des gouvernements qui ne sont pas très ambitieux. Et, en ce

(1) *Spoliatis arma supersunt... Furor arma ministrat.*

qui touche les foules, qui ne sont que les peuples sous un autre nom, qui ne chercherait pas à alléger leurs charges dont chaque homme porte sa part, qui ne rêve pas d'améliorer leurs relations?

Mais si M. Seignobos a raison, et si le machiavélisme a été réellement tout ce qu'on veut qu'il ait été, l'influence de Machiavel a dépassé de beaucoup cette « influence indirecte » que lui attribue Holtzendorff, dont il devient inutile de discuter la notice dans ses détails. Toutefois, n'avons-nous pas rappelé que le machiavélisme a existé bien longtemps avant Machiavel, depuis qu'il y a une histoire, et sans doute depuis qu'il y a une humanité? Est-ce que, par hasard, le Secrétaire florentin aurait inventé tous ces durs et, d'après nos idées à nous, affreux et criminels moyens de gouvernement, les exécutions capitales des vaincus prisonniers, la réduction de leurs femmes et de leurs enfants en esclavage, les représailles, les spoliations et les confiscations, la déportation ou l'expulsion des populations hors de leur pays conquis, l'établissement sur leurs territoires annexés de colonies militaires ou civiles, l'occupation onéreuse et brutale? Holtzendorff lui-même en cite des exemples édifiants ou plutôt scandaleux dans l'antiquité la plus reculée, chez les Égyptiens et les Assyriens (1). Ils abondent chez des nations qui nous touchent de plus près, et si précisément Machiavel, observateur avant tout, les a retenus et en a parlé, pour les condamner d'ailleurs l'un ou l'autre, et se féliciter de l'adoucissement des mœurs, c'est qu'il en avait vu au moins ce qui en subsistait autour de lui. De même quand, à l'intérieur des États, il en a dépeint le tyran et décrit la tyrannie. Si, malgré la faveur dont jouissaient dans l'Italie de la Renaissance les Brutus et les Cassius, il n'a pas exhorté au tyrannicide, ni encouragé les conjurations, c'est qu'il craignait le pis au lieu du mal, et qu'il avait ses raisons de savoir que les conspirateurs échouent plus souvent qu'ils ne réussissent : ainsi ni la chance ni le succès même ne compensaient le risque.

Personne n'a jamais songé à lui faire grief d'avoir inventé la guerre, pas même la guerre préventive, puisque, là encore, il s'appuie sur l'histoire ancienne; et personne non plus ne

(1) Holtzendorff et Rivier, *Introduction à l'étude du droit des gens*, troisième partie, p. 158 et suiv. — Cf. Th. Funck-Brentano et Albert Sorel, *Précis du droit des gens*.

songe à lui faire honneur d'avoir réduit la guerre juste au seul cas de la guerre nécessaire, avec trop d'indulgence au demeurant pour des guerres d'ambition ou d'agrandissement qui n'étaient ni nécessaires ni justes, puisque, cette formule aussi, il l'emprunte à un historien antique. Qu'est-ce donc qui est proprement de Machiavel? Qu'est-ce qui est à lui? Quelle est sa place légitime dans la formation de la science politique, dans l'évolution de l'art politique? Quelle a été son action efficace sur le développement de la doctrine et de la pratique du droit des gens? Le machiavélisme va-t-il toujours à contre-fil du droit, et la méthode juridique, par conséquent, doit-elle toujours en prendre le contre-pied?

III

Bluntschli loue Machiavel d'avoir « versé dans ses ouvrages la riche et pénible expérience d'un profond connaisseur du cœur humain ». C'est très bien vu, très finement et très justement. Nous aurons à y revenir. Le même Bluntschli constate ensuite que, lorsque l'État italien de la Renaissance eut fait son apparition à Florence sous Cosme de Médicis et Laurent le Magnifique, le premier antérieur à Machiavel, le second encore son contemporain, la notion et la théorie anciennes de l'État s'en trouvèrent renouvelées, et qu'on le reconnait à ces signes : 1° « La tentative reprise par de hardis penseurs de fonder et d'expliquer humainement l'origine des États et l'essence de l'autorité, et de combattre les opinions théocratiques; 2° une politique froidement calculatrice des voies et du but, qui tend à régler le gouvernement et la domination des hommes, et qui l'emporte enfin dans la pratique et dans la théorie; à cette politique, Machiavel donne son expression la plus forte et la plus exacte; 3° le rétablissement de l'*imperium* et de la *souveraineté* de l'État, pouvoir unique devant lequel tout doit s'incliner. » Mais ce pouvoir exorbitant, cet absolutisme du prince qui rappelle celui des Césars romains et qui marche à une tyrannie illimitée, réveille en même temps que le souvenir de César celui de Brutus; le meurtre du tyran redevient vertu républicaine, et le tyran appelle le tyrannicide comme l'abîme appelle l'abîme. Seulement, suivant Bluntschli, ce retour des idées et des tendances antiques ne passe pas les

bornes d'un cercle relativement étroit d'esprits cultivés; les masses ne les comprennent ni ne les sentent. L'influence de la Renaissance sur l'État ne fut que partielle, et bientôt elle s'évanouit. Elle aida à la dissolution du monde féodal et à la préparation du monde moderne, elle ne fonda aucune forme nouvelle d'État (1). »

La conception politique de la Renaissance représentée par Machiavel, et en partie aussi, dit Bluntschli, par Grotius, se rattache à la notion antique de l'État, tout en commençant à la transformer. « Machiavel célèbre l'État comme la plus magnifique création de l'homme, comme la plus élevée des existences. — Il y a bien là-dedans un peu de paraphrase, si ce n'est de phrase tout court. — Machiavel aime l'État avec passion, et lui sacrifie tout, religion (ce n'est pas vrai) et vertu même (il ne parle guère que de la *virtù* qui n'est nullement « la vertu », sauf au chapitre des cinq qualités, ou de leurs apparences nécessaires au Prince). Son État n'est plus l'État de droit, l'État constitutionnel des anciens Romains (en effet, il se soucie peu des constitutions, tout dépend pour lui de la valeur de l'homme). Son idéal est exclusivement rempli par l'idée politique. Son État n'est ni un être moral, ni un être juridique, mais un être politique seulement. Aussi la seule règle des actes de l'État, c'est leur conformité avec le but. L'homme d'État n'a pas à se demander si l'acte viole la loi morale ou des droits quelconques; il l'accomplit, s'il le croit utile à l'État, l'évite, s'il le croit nuisible. Machiavel a le mérite d'avoir rendu la science de l'État complètement indépendante de la théologie, et d'avoir montré la différence du droit public et de la politique. Mais il flatte une politique sans scrupule et sans frein, met ses prudents conseils à la disposition des despotes et contribue ainsi à corrompre les pratiques gouvernementales des siècles derniers. »

La ligne de séparation entre la politique ressuscitée des ruines de la grandeur romaine et le droit public naissant est là, que si, comme les anciens, Grotius fonde l'État sur la nature humaine, c'est moins en songeant à l'humanité et à la nation qu'à l'individu. Il renverse la hiérarchie et ne déifie plus l'État en lui sacrifiant l'individu; mais l'individu existe par

(1) Bluntschli, *Théorie générale de l'État*, trad. française par Armand de Riedmatten, p. 6, 41 et suiv. Cf. du même auteur, *Le droit international codifié*.

lui-même et l'État est créé pour l'individu. « L'auteur hollandais se distingue encore par deux autres caractères modernes : distinction nette de la communauté religieuse et de la communauté temporelle et politique (amorcée par Machiavel et la Renaissance italienne, écrivains ou hommes d'État). Pour lui, pour Grotius, l'État est « une société parfaite d'hommes libres, unis en vue de la jouissance du droit et de l'utilité commune » (1). Il n'ignore pas que l'État est une personne, mais ce principe ne domine pas son système et, en indiquant le consentement des individus comme la source principale du droit public, il ouvre la voie à la théorie postérieure du contrat. Pour ne prendre qu'un exemple, Grotius, quand il parle de l'aliénation d'une partie du territoire, se fondant sur le droit naturel, exige, outre le *consentement* de l'État qui aliène, celui des habitants de la partie aliénée (1). Nous sommes, du coup, portés très loin de Machiavel, que nous avons vu dispenser sans remords son Prince de ce consentement. Bluntschli aurait eu le droit de le lui reprocher, comme Macaulay a eu celui de blâmer Machiavel d'avoir méconnu que « les sociétés et les lois ne subsistent que pour augmenter la somme du bonheur privé ». C'est un point de vue d'où Machiavel n'a jamais considéré l'État; c'est l'image retournée du monde tel qu'il se l'est représenté.

Bluntschli est moins heureux lorsqu'il ajoute que, « postérieur à Louis XI, Machiavel instruisit Louis XIV et Napoléon III ». Il y a, en effet, ou du moins il y eut des personnages machiavéliques, mais ceux-là, comme exemples, ne sont pas bien choisis. Louis XIV a tout l'air d'être amené ici par un ressouvenir du pamphlet allemand, le *Machiavellus gallicus*, et Napoléon III par le *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu*, l'amusant pastiche de Maurice Joly. On pouvait trouver mieux : je veux dire plus ressemblant; et de très grands personnages aussi : Richelieu, Frédéric II, Napoléon Ier, Bismarck. Mais, dès qu'il rencontre Frédéric le Grand, le bon Bluntschli, Suisse de naissance, mais Allemand d'adoption, est fort embarrassé. Après avoir répété une fois de plus que « Machiavel est le premier qui ait séparé la politique de la morale pour l'en déclarer complètement indépendante et faire du succès la règle unique de l'homme d'État », ce qui lui a

(1) Pourtant Machiavel a dit aussi : « *Quel dominio è solo durabile, che è volontario.* » *V. La mente di un uomo di stato*, Opere, édition de 1813, t. VIII, p. 246.

valu de « donner son nom à cette politique prudente et utilitaire qui ne connaît aucun frein moral », « Frédéric le Grand, remarque-t-il, était encore prince héritier quand il combattit ce système dans son *Anti-Machiavel*. Devenu roi, il sut aussi distinguer la politique de la morale, et fit du bien public la règle suprême de ses actes. Mais il demeura toujours convaincu qu'elles ont d'intimes liaisons et qu'il est dangereux de les séparer. (Soyons charitables, n'insistons pas, ne troublons point l'enchaînement laborieux de ces euphémismes.) Bluntschli est mieux à son aise dans les abstractions. Il s'empresse d'y revenir.

« La distinction de la politique et de la morale, dit-il, constitue un réel progrès, et permet seule à la politique de devenir elle-même une science : l'une part de l'État ; l'autre de l'ordre moral, du principe du bien et du mal. Mais Machiavel va plus loin. Il les sépare sans scrupule et absolument, ébranlant ainsi les droits du bien, ouvrant la voie à l'ambition sans bornes du prince, corrompant la politique pratique. La politique n'a qu'une indépendance relative ; elle ne peut ni ne doit se mettre en contradiction avec la loi morale. » D'où il conclut : « Les *buts* politiques *peuvent être moralement indifférents, ils ne doivent pas être immoraux*. Pour les *moyens*, même règle. Le moraliste permet les moyens moralement indifférents, mais repousse tout moyen *impur* ; et le sentiment et la raison semblent à la fois l'approuver. La loi morale ne s'arrête pas aux buts politiques. *Elle s'applique à la vie entière, à tous les actes de l'État*. Mais... les règles morales qui s'imposent à la politique diffèrent, par la nature et par l'objet, de celles que la religion marque à l'individu... Le prêtre dit au fidèle *ce qu'il doit être ;* l'homme d'État envisage les hommes *tels qu'ils sont* (1). » Machiavel n'a pas fait autre chose.

Du reste, il est des accommodements, et la distinction théorique une fois faite, la pratique rapproche les deux tronçons. « Il peut, concède Bluntschli, être permis à l'homme d'État de *profiter du fait coupable d'autrui*, quand il le rencontre simplement comme accident. Mais, *s'il l'encourage, il s'en rend le complice*. » Au temps de Pascal, ces subtilités de juriste se seraient peut-être appelées d'un autre nom. Loin de Machiavel toute hypocrisie ! Tout se reflète à découvert dans son miroir

(1) *La Politique*, trad. française d'Armand de Riedmatten, p. 5.

d'acier poli. Veut-il dire qu'il y a deux morales, ou, ce qui revient au même, que la morale est une chose, et que la politique est une autre chose, il le dit une bonne fois, et jamais plus, les ayant distinguées, il ne les réassocie et ne les réaccouple. Aussi bien est-on, comme lui, obligé de le dire, même quand on se croit tenu de prendre des précautions oratoires. « La morale privée et la morale d'État ont la même base générale : ce sont deux branches d'une même souche. Et cependant l'instinct des peuples a su dès longtemps les distinguer. Un même acte paraît bien différent suivant qu'il est l'œuvre du patriotisme ou d'une basse cupidité. Machiavel outre une pensée vraie en disant que « le bien public excuse tous les crimes de l'homme d'État » (mais est-ce exactement ce qu'il dit ?). *La raison d'État* n'est pas un vain mot, et le jugement de l'histoire approuve souvent son influence sur la moralité des actes.

« Sans admettre en principe que la fin justifie les moyens, elle reconnaît une exception possible. Elle absout, quand le meurtre affranchit un pays d'une tyrannie contre laquelle il n'était pas d'autre remède (Machiavel : les armes sont pieuses pour qui ne peut espérer qu'en elles), — quand on peut dire avec Spinosa : « C'est un chien enragé, tuez-le (1) ! » Jugement et propos souvent téméraires, ou qui peuvent l'être, et qui prononcera ? Avec la même témérité, et le même danger social, jusque dans la morale privée, Alexandre Dumas fils a osé écrire : « C'est la femelle de Caïn, tue-la ! »

Pour le cas du tyran et du tyrannicide, ne pourrait-on le faire rentrer dans la règle de la légitime défense : « Mieux vaut le lui faire qu'il ne nous le fasse » ? Mais le tyrannicide n'est pas machiavélique. Spinosa est allé plus loin que Machiavel, qui ne dit pas du tyran : « Tue-le ! » mais au contraire : « Supporte-le ! » Patiente, parce qu'il n'est pas certain, et il n'est pas fréquent, que les conjurations réussissent ; parce qu'aussi, l'on peut changer le mauvais pour le pire. Et au fait, n'y a-t-il pas, dans ce conseil de s'abstenir, une explication de la haine que les Gentillet, les Boucher, les Languet, et autres auteurs de *Vindiciæ contra tyrannos* ont vouée au grand Florentin ?

Plutôt que de distinguer entre deux morales, Machiavel a éliminé la morale pour ne s'attacher qu'à la politique. Il a été

(1) *La Politique*, ch. II.

ainsi conduit à éliminer de la politique tout autre élément que le fait, et, après avoir dit : « Il n'y a en politique que la politique », à dire : « Il n'y a de politique que du réel. » Mais Bluntschli, comme il a essayé de réconcilier la politique et la morale, essaie, par contre-coup, de concilier la politique réaliste avec une politique idéaliste. « *La politique doit être réaliste; la politique doit être idéaliste :* deux principes vrais lorsqu'ils se complètent l'un l'autre; faux, séparés. La *politique purement réaliste* est brutale. La force grossière ou l'argent corrupteur en sont les moyens favoris. L'idée élevée lui manque, elle est sans âme. Elle est basse, immorale, inhumaine. Telle est souvent la politique dite machiavélique. Cependant Machiavel lui-même avait un but idéal, l'affranchissement de l'Italie. (Sans doute, et c'était son « âme » qui valait mieux que la plupart des âmes de son temps.) Mais *la politique purement idéaliste* est plus fausse encore, car elle n'aboutit à rien. Ignorante du terrain qui la porte et des forces en lutte, elle butte à chaque pas, et se fait battre partout. Elle poursuit les yeux en l'air des rêves inaccessibles et se jette dans un puits (1). »

Ainsi la politique d'imagination, la politique de sentiment, la politique romantique. On a dit qu'on ne saurait jamais combien les philanthropes ont fait de mal aux hommes. De même il est difficile de mesurer le mal que pourraient leur faire, soustraits aux contraintes du réel et livrés à leurs fantaisies, les idéologues, professionnels ou amateurs, ces astrologues de la politique.

IV

La plus grande des affaires humaines; — il semble que Grotius en ait eu le pressentiment, bien que le titre de son traité fût purement technique et ne couvrît pas d'arrière-pensées, — c'est la question de la guerre et de la paix. Elle fait le tourment de l'humanité, depuis qu'il y a des hommes, et l'a fait avant même qu'ils se fussent constitués en nations. Elle fait aujourd'hui plus que jamais notre angoisse. Elle doit être au centre de nos préoccupations. Sir Henry Sumner Maine lui a consacré, il y a déjà une quarantaine d'années, tout un livre,

(1) *La Politique*, p. 20

recueil de douze leçons professées sur la demande du Dr Whewell, le même à qui l'on doit la première traduction de Grotius allégée du bagage encombrant de ses citations. Sir Henry Maine était un historien des institutions bien plus qu'un spécialiste du droit des gens; c'est précisément ce qui, pour nous, donne à ses études sur la guerre un si haut prix. Il part d'une observation de Grotius : « La guerre n'est pas un art, » qui n'est que la répétition d'une remarque de Machiavel : « La guerre n'est pas un métier. » Répétition littérale, car, dans Grotius, le mot « art » lui-même a exactement le sens de « métier, » comme on dit : les arts et métiers, pléonasme. La guerre est l'état naturel, primitif, antique, des sociétés humaines, et non pas la paix. Tant que l'humanité a été divisée en petits groupes, de quelque nom qu'on les appelle, elle n'a pas connu de repos. La paix n'était qu'une série de trêves, imposées par la lassitude et achetées par le sang. Ce sont, d'après Sumner Maine, les grands Empires qui, d'une manière trop précaire encore, ont assuré la paix du monde.

Notons au passage que cette idée est bien dans le courant de la pensée de Machiavel, s'il ne l'a pas exprimée en forme catégorique. Ce qu'on y pourrait objecter, à la lumière d'événements plus récents (les dix années de guerre de l'Empire napoléonien), tombe devant la simple réflexion que cet Empire ne fut qu'un régime, ou même qu'un règne, seulement quelques années, et qu'il faut prendre ici les empires au sens large, au sens de Bossuet : l'Empire égyptien, l'assyrien, le perse, le romain. Rome surtout. Sir Henry Maine relève qu' « une bonne part du droit international n'est que du droit romain, » et c'est ce qui explique que Machiavel, si pénétré de l'esprit de l'ancienne Rome, ait pu, quoique son but et sa marche fussent tout différents, le côtoyer pourtant en quelques points, et sur plusieurs, en dépit du parallèle de M. Seignobos, ne pas se mettre en une opposition plus violente avec lui.

Néanmoins Sumner Maine, parlant où il parlait, et dans la circonstance où la parole lui était donnée, fait, avec un auteur américain, dont le livre eut dans son pays un succès prodigieux (1), le chancelier Kent, et après Wolff et Vattel, la dis-

(1) *Commentaires sur le droit américain*, 13e édition. Cités par sir H. Sumner Maine, *La Guerre*, p. 45. — Cf. Sir Travers Twiss, *Le Droit des gens ou des nations considérées comme communautés politiques indépendantes. Des droits et des devoirs*

tinction entre « le droit des gens naturel et le droit des gens positif ». En vertu du premier, dit Kent, « chaque État, dans ses relations avec les autres États, est tenu de conformer sa conduite à la justice, à la bonne foi, à la bienveillance... Nous devons éviter de séparer la science du droit public de la science morale, et ne pas encourager l'idée dangereuse que les gouvernements sont tenus moins strictement des devoirs de vérité, de justice et d'humanité, dans leurs rapports avec les autres puissances, qu'ils ne le sont dans la poursuite de leurs propres intérêts locaux. Les États, ou corps politiques, doivent être considérés comme autant de personnes morales ayant une volonté publique, capables et libres de faire le bien ou de commettre le mal, en tant qu'ils représentent des agrégations d'individus dont chacun demeure, au service de la communauté, sous les mêmes lois impératives de morale ou de religion qui devraient régler sa conduite privée. » Cette page va directement contre la thèse des deux morales (morale privée, morale d'État), et donc contre le principe machiavélique, que la politique est une géométrie, indifférente à la morale et indépendante de ses prescriptions.

Encore force-t-on un peu la pensée de Machiavel en lui faisant dire que la politique est une géométrie : il s'est contenté de la traiter à part comme la politique et de n'y point mêler la morale. Au contraire, Grotius, ses disciples et ses émules, — ces derniers surtout, — y ont réintroduit un élément moral et religieux. John Austin, examinant en critique les tendances de la doctrine dans le droit international, déclarait que « le droit international ressemblait plus à la morale qu'à une loi, » et Sumner Maine lui-même a confessé les répugnances de l'esprit britannique à une pareille conception.

Dans la pratique, le mouvement se traduit en général, avec de longs arrêts et incidemment quelques régressions, par un adoucissement des coutumes de la guerre. Sauvages aux premières époques de l'histoire, elles ont poussé parfois, dans des temps relativement proches de nous, pendant les guerres de religion, par exemple, comme un regain de férocité. En plein XVIIe siècle, on aurait vu, au siège de Magdebourg par Tilly, la population de la ville réduite de 25 ou 30 000 âmes

des nations en temps de paix. Des droits et des devoirs des nations en temps de guerre, 2 vol. in-8°. Paris, Pedone-Lauriel, 1887-1889.

à 2700. Tous les stratagèmes, toutes les roueries de la mauvaise foi étaient permis pour engager les garnisons à se rendre, et, lorsqu'elles s'étaient rendues, on ne faisait point de quartier. (La vie de Catherine Sforza offre en petit deux ou trois illustrations du fait.) Il fallait que l'on redoutât un retour offensif de cette barbarie, car Grotius accumule les exemples répartis en deux séries : les bons et les mauvais; une campagne de propagande, on devrait peut-être dire une croisade, commence où l'Allemand Puffendorff et le Hollandais Rijnkershoek montrent à peine moins de mansuétude que le Suisse Vattel.

La guerre peu à peu, du même pas lourd et incertain que l'humanité allait se civilisant et comme s'humanisant, alla s'humanisant et se civilisant, dans une certaine mesure, elle aussi. Autrefois, dans les temps anciens, on massacrait les hommes chez les vaincus et l'on réduisait en esclavage les femmes et les enfants. L'esclavage lui-même avait été, du reste, à son heure, un adoucissement, substitué à la mise à mort. Par un choc en retour, son déclin et son abolition ramenèrent d'abord, entre autres conséquences, une plus grande effusion de sang. Mais, toujours en général et sauf exceptions accidentelles, les moyens de la guerre entre gens dits civilisés et d'une humanité relative continuèrent à perdre de leur cruauté. On renonça à empoisonner l'eau, les aliments et les armes. On s'abstint d'infliger à l'ennemi des souffrances inutiles. En revanche, il demeura permis d'affamer les villes assiégées, en détournant les vivres par la saisie des convois. C'est la tactique que Machiavel recommanda à Florence contre les Pisans. L'assassinat fut interdit comme contraire aux usages de la guerre, — celui de Guillaume le Taciturne causa une impression profonde, — ainsi que le meurtre par trahison, notamment par la félonie d'ennemis introduits sous un déguisement. Plus tard, on fit plus que de l'interdire, on en dénonça le projet : dès que Fox eut reçu la proposition d'assassiner Napoléon, il avertit immédiatement Paris.

Ce ne sont pas seulement les effets qu'on voulut empêcher; on fit un choix parmi les instruments, à la vérité, un peu par peur des inventions nouvelles qui pouvaient mettre en état d'infériorité : Machiavel s'est bien gardé de négliger les répercussions possibles de leur subite apparition dans la bataille. L'arbalète, puis l'arquebuse passèrent, la première fois qu'on

les vit, pour des engins diaboliques. Contre l'arbalète, le concile de Latran, en 1139, porta un anathème solennel, maudissant *artem illam mortiferam et Deo odibilem*, « cet art meurtrier et haï de Dieu ». Par horreur de l'arquebuse, Bayard faisait exécuter sans phrases tout arquebusier qui lui tombait sous la main, et d'ailleurs, en chevalier habitué aux beaux coups d'épée et belles apertises d'armes, il détestait et méprisait toute arme à feu comme vile et déloyale. Montluc, à la fin du XVIe siècle, n'épargnait aucun mousquetaire, mais sans doute n'était-il guère enclin à épargner personne. Plus près de nous, la brigade anglaise de carabiniers était habillée d'un uniforme vert, afin qu'ils fussent moins visibles parmi le feuillage des oliviers d'Espagne et d'Italie, parce que, pris, ils étaient exécutés. La baïonnette ne fut employée que très longtemps après être connue ; ce fut Frédéric le Grand qui en répandit l'usage. Le boulet rouge fit un stage avant d'être admis. La torpille ou « tortue d'Amérique » — ou, de son deuxième nom — *catamaran*, — apparut sous sa première forme pendant la guerre de l'Indépendance américaine ; on travailla ensuite, en Angleterre, à la perfectionner en vue de la défense des côtes contre les entreprises de Napoléon. Lorsque l'emploi en fut adopté, on posa en règle : « Un commandant animé de sentiments humains veillera, autant que possible, à ce que l'explosion d'une mine ou d'une torpille ne s'étende pas au-delà des combattants. » Aussi, lorsqu'en 1880, Skobeleff, en attaquant la forteresse des Akhal Tekkés, en pays barbare, vers l'Afghanistan, fit tout sauter, murs et hommes, souleva-t-il, tous les échos de Londres en retentirent, une vive réprobation.

Et puis, n'y avait-il pas la possibilité de torpiller par erreur un navire neutre? Quelle indignation cet accident ne provoquerait-il point! La grande guerre nous réservait la douleur d'en voir bien d'autres! Assurément l'abus, s'il en est fait, du pavillon hospitalier est « un manque de foi grave et un sérieux outrage contre les lois de la guerre ». Certainement aussi, il faut se défendre contre les ruses de guerre, et c'est un débat non encore tranché de savoir si la ruse est licite ; s'il est plus moral ou plus immoral de réussir par ruse ou par force ; si le renard est plus coupable ou moins excusable que le lion. Lord Wolseley a répondu : « L'honnêteté est la meilleure des politiques. La vérité finit toujours par l'emporter. » Pensées d'album. Mais l'homme qui voudrait agir en conséquence « fera bien de rengaîner son

épée une fois pour toutes. » Sur la plus basse de ces ruses, l'espionnage, avis unanime : les *Principes généraux de la guerre appliqués à la tactique et à la discipline de l'armée prussienne* (janvier 1753) et les *Instructions sur l'espionnage*, de Frédéric II, (novembre 1790) ont fixé la conduite à ce sujet. D'ailleurs, au-dessus de toutes ces règles, il y en a une autre vers laquelle elles doivent converger : éviter de faire à l'ennemi plus de mal que ne l'exige le strict nécessaire pour le réduire à merci. Le machiavélisme n'est pas ici en contradiction, mais en accord avec le droit des gens.

Mais de quoi se compose l'ennemi ? De forces en armes et de la population sans armes. Par suite, il y a lieu de distinguer. On a le droit de tuer l'homme sous les armes, mais seulement tant qu'il résiste. Dès qu'il s'est soumis, il a le droit, lui, d'être traité comme un prisonnier de guerre, et c'est une vilaine et répréhensible action que de maltraiter ou même d'humilier des prisonniers. Pour la population sans armes, sir Henry Maine rappelle comme de fâcheux exemples l'attitude d'Édouard III vis-à-vis des bourgeois de Calais, celle de Henry V d'Angleterre vis-à-vis des bourgeois de Rouen, de Montereau, de Meaux. L'état de prisonnier de guerre descend historiquement de l'état d'esclave. A part la régression provoquée un instant par la suppression de l'esclavage imposé aux vaincus, la dureté de cet état s'atténua par des adoucissements successifs à mesure que l'esclavage vint à tomber en discrédit. L'usage de la rançon, établi au moyen âge, d'abord en quelque sorte comme privilège noble, rachat du « chevalier à cotte de mailles », fut une de ces atténuations. Puis lui-même se relâcha. A la bataille de Poitiers, il y eut tant de chevaliers pris qu'on dut les renvoyer, « en les inscrivant débiteurs de leur rançon dont on n'exigea point le paiement immédiat, et le surplus des captifs, en nombre vraiment énorme, fut simplement échangé ».

Le traitement appliqué en général à la population du pays ennemi tendit parallèlement à se rapprocher du principe : ne faire que le mal nécessaire, aussi machiavélique que juridique. Les représailles, — autrement dit la vengeance pratiquée dans l'ordre militaire : un acte commis d'un côté, un acte similaire de l'autre; tant de prisonniers fusillés par l'ennemi, autant de prisonniers ennemis fusillés; œil pour œil, dent pour dent, sans que le talion cessât d'être regardé comme l'un des droits

extrêmes de la guerre, — devinrent de moins en moins strictes. L'occupation, ou plutôt la forme dans laquelle elle s'exerça, tendit aussi à être contenue en une certaine mesure : cependant Frédéric II, lorsqu'il avait envahi un pays, obligeait encore la population à lui fournir des revenus. La conquête, sauf de très rares exceptions, — sir Henry Maine n'en cite qu'un cas récent, et d'une province extra-européenne, — ne fut plus l'incorporation sans cession par traité ou même pour refus de cession. On vit fléchir la loi d'airain qui faisait un titre absolu à l'acquisition d'un territoire de l'entière soumission de fait, et naturellement l'entière destruction, — « la ruine » machiavélique, — de l'État auquel ce territoire appartenait. Il y fallut la consécration d'un traité, même si le consentement donné ne fut pas toujours absolument libre ; il ne l'est jamais tout à fait pour un peuple vaincu, puisque le traité même est le résultat et le signe de son infériorité. Dans la guerre même, on apprit à blâmer comme des excès inutiles la mutilation de monuments et les incendies de villes.

Mais déjà depuis le XVIIe siècle, et déjà bien avant, Érasme et Grotius avant l'abbé de Saint-Pierre, on avait fait un plus beau rêve, celui non seulement d'adoucir la guerre, mais de l'abolir. Existe-t-il, demande Sumner Maine, quelque moyen d'abolir la guerre ? Et il répond : probablement aucun. On venait de lancer l'idée d'une « Ligue des neutres, » mais elle se heurtait à cette objection que, pour remplir l'objet qu'on lui proposait, il faudrait que cette Ligue fût forte, et même la plus forte. Pour être forte, il faudrait qu'elle fût armée. Étant armée, on retombait dans l'ancien système machiavélique : *être fort, s'armer*. Sir Henry Maine doutait que l'homme, armé de pied en cap, se résignât à vivre en paix dans sa maison, et que seulement de se sentir fort et armé, ne le rendît pas d'humeur querelleuse. Ne voulant pas pourtant désespérer, et pour déférer au vœu de l'excellent docteur Whewell, il se raccrochait à une vague « amphictyonie » dont il voyait le germe dans l'alliance des trois Empereurs ! « C'était, disait-il, un précédent déjà vieux de dix ans », et il lui plaisait d'enfermer dans ces dix ans un avenir de paix sans fin. Qu'on ne lui objectât pas « le sentiment des chefs militaires » : il réfutait, par avance, cet argument de M. Seignobos : « Quiconque a eu l'heureuse fortune de fréquenter les soldats célèbres sera de

mon avis, si je déclare qu'il n'est pas de classe au monde plus humaine ou qui se distingue par une antipathie, une haine plus profonde de la guerre, — encore qu'ils tiennent la guerre pour inévitable. » Une telle observation, chacun de nous a pu la faire, et l'on pourrait mettre sous ce portrait des noms illustres, qui surprendraient.

Cependant la conclusion du professeur restait molle, son dessin gris et flou. Il était trop historien, ce qui signifie, dans la plénitude du terme : il avait trop, avec la connaissance de l'histoire, le sens des forces qui jouent en histoire, pour n'être pas modeste et ne pas ramener ses espérances à la mesure des possibilités réalisables. Il terminait donc, non sans une nuance de mélancolie : « Il est prouvé qu'un nombre déterminé d'États, en isolant un nombre déterminé de questions et en s'engageant à faire de leur mieux, — même au besoin par la force, — pour empêcher ces questions d'allumer le feu de la belligérance, peuvent sauvegarder la paix. »

V

Qui ne souscrirait à une conclusion aussi prudente? Machiavel lui-même eût été le premier à la signer. Tout le monde, évidemment, désire qu'un règlement juridique des conflits internationaux se substitue au mode sanglant et ruineux de règlement par la force des armes. Oui, certes, mais est-ce possible, sans une révolution psychologique qui se serait accomplie au préalable? Est-ce possible tant que les hommes sont ce qu'ils sont et qu'il les faudra prendre comme ils sont? Dans le fait qu'ils sont ce qu'ils sont, n'y a-t-il pas une difficulté qui s'oppose à ce que les choses soient autrement? Ce simple fait, qui est un fait, s'oppose de même à d'autres constructions de l'esprit, auxquelles on ne refuse pas d'ailleurs une espèce de beauté. Peut-être la société des hommes serait-elle meilleure ainsi, mais, pour instituer cette société, il faudrait commencer par créer d'autres hommes, un autre homme au sens absolu, pour la part qui, en chacun de nous du fond des siècles, reste jusqu'ici d'immobile et immuable humanité. Il serait chimérique d'attendre des seuls progrès de la raison ce bouleversement de l'être de tous les êtres. Il ne dépend pas seulement d'une sorte d'avancement des esprits. Car la raison et l'esprit n'y sont pas

seuls intéressés. L'homme n'est point seulement raison et esprit. Il est passion, passion plus encore que raison et esprit. On le dit le maître de l'univers, mais il est le sujet de la nécessité.

Veut-on que la guerre soit déchaînée par un mouvement, par une impulsion des puissances inférieures qui sont en nous? Parfois, pas toujours; mais, même alors, ces puissances sont des puissances. Comment les réduire au joug de l'esprit et de la raison? Tout ce que l'on peut dire, c'est que, quant à présent, il n'est pas d'effort qui n'y ait échoué. Cette constance des passions humaines démontre la vérité et assure la perpétuité du machiavélisme.

A l'analyse, le machiavélisme se révèle, en effet, composé de deux parties. L'une, en quelque manière extérieure, est périssable. C'est celle qui lui vient de l'observation des mœurs du temps, parce que les mœurs changent avec les temps. Encore, le temps et le milieu ayant changé, se transformera-t-il dans ses procédés, pour s'adapter aux temps et aux milieux nouveaux, plutôt qu'il ne disparaîtra. Dans l'Italie du XVIe siècle, le poignard et le poison étaient des moyens. Ils n'en sont plus de nos jours, dans les affaires d'État. Mais nous en avons d'autres, plus subtils, aussi funestes. La calomnie, cette calomnie que Machiavel prescrivait comme pernicieuse aux Républiques, a remplacé le poignard, et l'encre d'imprimerie vaut bien l'*acqua tofana*. Si, par exemple, il se fonde quelque part une école où l'on enseigne que la corruption et le mensonge sont des moyens de gouvernement, et qu'il est non seulement permis, mais louable de les employer pour une fin d'État, c'est le mauvais, le pire machiavélisme qui y montera dans les chaires.

Mais il y a l'autre, il y a la partie éternelle du machiavélisme. On appelle « éternel », à la mesure des choses humaines, ce qui a existé dès l'origine de l'histoire et qui, selon les vraisemblances, persistera autant que l'humanité. C'est la partie intérieure, disons l'âme de ce que pour une fois, nous consentons à nommer « la doctrine » de Machiavel, sa partie supérieure, sa partie noble, caractérisée par l'acceptation des lois de la vie nationale, par la subordination des intérêts et des buts particuliers à l'intérêt commun et aux fins souveraines de l'État, par le culte de la patrie. Celle-là, cette haute et noble partie du machiavélisme, peut parfai-

tement s'accommoder avec les progrès nécessaires du droit. Elle le peut, et il le faut. A tout le moins, nous pensons, comme Bluntschli, qu'il importe de ne pas laisser vider l'idéal du réel, et, s'il en est chassé, de l'y réintégrer. L'écueil sur lequel a été longtemps menacée de venir se briser la barque, encore fragile, qui nous apporte peut-être plus de paix, sinon la paix, c'est l'idéologie. Malgré sa désastreuse et cruelle faillite de 1914, l'organisation pratique du droit des gens a fait depuis vingt ans plus de chemin qu'elle n'en eût fait jamais auparavant, parce qu'au cours de ces vingt années, les institutions et les formes juridiques sont passées au premier plan. On est redescendu des nuages, où « bombine » la Chimère, sur la terre habitée par les hommes. Les apôtres de la paix, dont il ne faut point médire, et aux intentions de qui, au contraire, c'est un devoir de rendre hommage, ont cédé la place à des juges. Il manque encore le gendarme, puisque toute société humaine est ainsi faite qu'elle ne peut sans inconvénient se passer de ce serviteur de la justice.

Précisément, le machiavélisme épuré, concentré dans ses meilleures maximes, amputé de ses formules périmées, protégera, par la sauvegarde du réel, l'idéal lui-même contre l'envahissement de l'idéologie. C'est le grain de sel qui le conservera. Si beaucoup d'hommes et quelques nations hésitent encore à s'engager dans les voies nouvelles, c'est qu'à une certaine distance ils ne voient plus le terrain solide, et que l'horizon se voile de brume. Mettez-leur dans les mains une lampe et un bâton. Ils suivront la marche, et la caravane, en route pour la terre promise, ne laissera plus de traînards derrière elle. Pas très loin d'ici, dans un village du grand-duché de Luxembourg, est célébrée, chaque année, une cérémonie, qui a nom, s'il m'en souvient bien, la procession des saints dansants. Elle se déroule lentement, chacun de ceux qui y prennent part faisant, après deux pas en avant, un pas en arrière. Vivant symbole. Ainsi marche l'humanité vers ses futurs destins. Faisons toujours nos deux pas en avant. Ce sera peut-être pour elle un pas de gagné.

CHARLES BENOIST.

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT

V [1]

L'INDE ET L'OCCIDENT

L'agitation politique, qui soulève les peuples de l'Inde contre le gouvernement des Anglais, n'est qu'un aspect de la résistance que les Indiens opposent, en bloc, à tous les effets, à tous les progrès de la civilisation occidentale. Le conflit redoutable, tragique, c'est celui qui met aux prises deux conceptions du monde et de la vie : l'une fondée sur l'immobilité, l'autre sur le progrès ; la première, contemplative et essentiellement spirituelle, la seconde, active, utilitaire et, en un certain sens, matérialiste. Aux formes économiques, sociales, intellectuelles que l'Occident lui apporte et s'efforce de lui faire adopter, l'Inde oppose avec une ardeur désespérée des formes toutes différentes, qui sont une création de son génie, qui ont jadis assuré sa grandeur, et dont elle attend encore aujourd'hui son salut.

Ce qu'il m'importait de connaître sur ce point, plus encore que l'opinion des savants ou la thèse des *leaders* nationalistes, c'était le sentiment des hommes pour qui les problèmes économiques et sociaux se posent dans leur réalité concrète, en dehors tout système politique ou philosophique. Ceux-là, je m'empresse de le dire, ne se répandaient point en malédictions ou en anathèmes; ils n'évoquaient ni Dieu, ni Satan. Mais plusieurs d'entre eux constataient, sans orgueil et sans haine, une

Copyright by Maurice Pernot, 1926.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet, 15 août.

incompatibilité irrémédiable entre l'esprit traditionnel de l'Inde et les formes de la vie occidentale. « Pourquoi, me disaient-ils, parler d'infériorité et de supériorité? Votre civilisation est pour vous la meilleure; gardez-la, mais ne nous l'imposez pas; souffrez que nous préférions la nôtre. » J'observais que pourtant, dans l'ordre pratique, au point de vue du progrès matériel, l'Inde avait tiré quelque profit de l'expérience et de l'aide occidentales : les famines étaient devenues moins fréquentes et les épidémies moins meurtrières; le sol, plus habilement travaillé, nourrissait mieux ses habitants; n'était-ce pas l'effort occidental qui avait organisé la production, rendu les communications plus nombreuses et plus rapides, établi et maintenu l'ordre, la sécurité, la justice, dans un pays jadis livré à l'anarchie et à la violence?

Voici à peu près ce qu'on me répondait : « Nous aurions volontiers puisé dans l'expérience de l'Occident des exemples et des leçons d'organisation politique, que notre histoire et le génie de notre race sont incapables de nous fournir. Mais nous ne pouvons considérer comme un bienfait le bouleversement de notre état social et économique. Une aide qui s'impose est rarement bienfaisante. Qu'est-ce que l'Occident a fait de l'Inde? un pays riche; et des Indiens? un peuple pauvre. Ces richesses qu'on nous oblige à tirer de notre sol, quelle part nous en laisse-t-on? presque rien. Sous prétexte de progrès, on a ébranlé du même coup les bases naturelles de notre économie et celles de notre système social. De paysans, d'artisans, on a fait des ouvriers d'usine. A mesure que croissaient les villes géantes, les villages, force de l'Inde, s'étiolaient et mouraient par centaines. De l'industrialisation brutalement imposée à l'Inde, d'autres ont les profits, nous avons les misères et les hontes. L'idée dont s'est inspirée ici l'activité occidentale, le but qu'elle poursuit n'ont vraiment rien à voir avec l'esprit d'humanité : ils ne relèvent que de l'esprit commercial. L'Inde n'est pas gouvernée, elle est exploitée. En voulez-vous la preuve? voyez Calcutta. »

MISÈRES DE CALCUTTA

J'ai vu Calcutta : je n'ai rien vu de plus monstrueux.

Cette ville gigantesque ne possède ni la majesté d'une capitale, ni l'allure puissante d'une grande cité industrielle, ni l'attrait pittoresque d'un grand port. Des amoncellements, tantôt somp-

tueux, tantôt sordides, de ciment, de plâtre et de brique rouge. Toute préoccupation d'harmonie, d'ordre et de beauté semble avoir été écartée par système, comme inutile et frivole. Les ponts ont l'air d'avoir été jetés sur la rivière en trois jours par des équipes du génie; les statues poussées au hasard sur les pelouses se demandent ce qu'elles y font. Parmi les tours et les clochetons des édifices publics émergent deux coupoles : l'hôtel des Postes et le *Kalighat*, temple de la déesse sanglante dont Calcutta porte le nom. La flèche de Saint-Paul, fausse cathédrale gothique, et celle du temple jaïn dressent vers le ciel des lignes prétentieuses et discordantes. L'œil ne trouve quelque repos que dans les verdures magnifiques du Maïdan, ou, vers le soir, sur les eaux boueuses de la rivière, que dorent et rougissent les derniers reflets du soleil.

Ici, comme partout aux Indes, deux villes sont juxtaposées : la ville européenne, groupée autour du Maïdan et de *Government House*, et la ville indigène. Mais l'ardeur du trafic les confond, et la population coule de l'une à l'autre. Les Rolls-Royce se glissent à travers les chars à buffles, des vaches circulent sur les trottoirs, et, dans les bassins de marbre des jardins, des Hindous nus procèdent tranquillement à leurs ablutions. A mesure qu'on remonte vers le nord, les rues deviennent plus étroites, et le mouvement plus intense. *Canning street*, *Clive street* alignent leurs magasins et leurs comptoirs; les bazars étendent à perte de vue leurs allées rectilignes et découvertes : tout cela sue la richesse et la saleté.

Mais ce n'est rien encore : il faut passer le *Howrah Bridge*, encombré de charrettes et de camions, entrer dans le faubourg où se succèdent, presque sans intervalle, les tanneries et les usines de jute ; il faut pousser encore plus loin, jusqu'aux banlieues où s'entasse la population ouvrière. Calcutta qui, en 1850, comptait à peine 400 000 habitants, en a maintenant 1 400 000, dont 450 000 vivent dans les faubourgs. Comment vivent-ils?

Ni la banlieue de Paris, ni celle de Londres ne peuvent donner une idée de l'affreuse et répugnante misère qui s'étend autour de la première ville de l'Inde. Dans les ruelles étroites, où circulent jour et nuit piétons, animaux et charrettes, on foule aux pieds une sorte de fumier infect, que la chaleur a durci. Les cours qui, de loin en loin, s'ouvrent sur la rue, sont encombrées d'ordures. Pas de fosses, pas d'égouts. Des vaches

se baignent et s'abreuvent dans les mares croupissantes, et c'est au puits voisin que les femmes vont chercher l'eau pour boire. Hommes et bêtes sont entassés pêle-mêle dans des cabanes sans air et sans lumière. Des enfants crient, des malades gémissent; à côté d'eux gisent, dans une immobilité de cadavre, des êtres humains que l'alcool ou l'opium ont anéantis. La maladie, le vice et le crime s'épanouissent librement dans ces quartiers immondes, où ni l'hygiène, ni la police, n'ont pour ainsi dire jamais pénétré.

Ce n'est pas que le gouvernement se désintéresse d'une situation aussi lamentable. Il a fait quelques efforts pour attirer les ouvriers hors de la ville, où les attendent des logements aussi sordides, mais plus espacés que ceux des faubourgs. A l'heure où l'on sort des usines, les gares, surtout celle de Howrah, s'emplissent tout à coup d'une foule grouillante, que les trains de banlieue déposent, pour la nuit, à quelques kilomètres. Ceux-là sont les privilégiés. Les autres, la grande masse, regagnent leurs taudis tout près de l'usine, ou s'étendent par terre, dans la rue, pour y dormir jusqu'au lendemain. A voir leurs membres grêles et leurs mines exténuées, on se demande quel travail ces ouvriers peuvent bien fournir.

C'est à peine si huit Hindous font la besogne d'un Européen. Ils manquent à la fois de force et d'accoutumance. Les trois quarts des ouvriers d'usine sont des paysans qui s'embauchent pour peu de temps et n'aspirent qu'à retourner à leurs villages. Pour mettre de côté quelques roupies, ils se nourrissent mal et renoncent à se loger. La crise des logements sévit à Calcutta, comme dans les grandes villes d'Europe, surtout depuis la guerre. Les salaires, il est vrai, ont à peu près doublé dans les dix dernières années : mais ils partaient de si bas, qu'ils sont encore loin d'atteindre le taux nécessaire à l'entretien d'une famille ; et les Indiens font beaucoup d'enfants. Comme l'ouvrier est faible, l'entrepreneur se rattrape en le faisant travailler longtemps.

Ici encore, le gouvernement est intervenu : théoriquement, la loi de huit heures est applicable aux Indes ; le travail des femmes et des enfants y est réglementé ; pour l'emploi des enfants dans les usines, une limite d'âge a été introduite. Enfin tout atelier où travaillent plus de vingt personnes est, depuis peu, assimilé à une usine et soumis aux mêmes règles, à la

même surveillance. Mais ces mesures sont bien loin d'assurer à l'ouvrier une protection analogue à celle dont l'entourent les législations européennes. La diversité des races, des mœurs, des religions rend presque impossible l'application de règlements uniformes. On se heurte ici à des difficultés qui n'existent pas ailleurs ; mais on se soucie très médiocrement de les résoudre.

De tous ces paysans qui affluent vers l'usine, combien l'usine en rend-elle au village ? Les fatigues, les privations, les épidémies, l'alcoolisme font de terribles ravages dans une population débile et sans résistance. Mais l'Inde est un réservoir inépuisable : la mort, chaque année, y fauche les hommes par millions ; mais la vie travaille encore plus vite que la mort. De 1901 à 1911, la population indienne s'est accrue de 21 millions d'âmes ; si, dans les dix années suivantes, l'accroissement a été moins considérable, c'est qu'en 1918-19, une épidémie d'influenza fit douze millions et demi de victimes. Ces chiffres sont effrayants ; mais ils expliquent, sans l'excuser, un mépris de la vie humaine que je n'ai vu nulle part ailleurs s'afficher avec un cynisme aussi révoltant. Aucun travail ne paraît trop dur ou trop malsain. L'ouvrier meurt ? on le remplace : l'offre dépasse tellement la demande ! La loi, l'ouvrier l'ignore ; la grève, il y a quelquefois recours ; mais quel bénéfice peut-il en attendre ? L'organisation syndicale est pratiquement inexistante. Seules, les coopératives ont donné quelques résultats ; en vingt ans, elles sont parvenues à grouper plus de deux millions de membres et à réunir un capital de 3 500 *lakhs* de roupies (1). Mais, en dehors des paysans, le mouvement coopératif n'atteint guère encore que les employés des administrations publiques et les professionnels des métiers les plus relevés. D'une manière générale, la protection de l'ouvrier d'usine, homme, femme ou enfant, est inefficace, et l'entreprise est dominée par un souci unique, exclusif : augmenter la production.

Un soir, je m'étais attardé au bord de la rivière Hugli, devant les travaux du nouveau port. Le port actuel de Calcutta est énorme, mais il devient insuffisant. Un large chenal, perpendiculaire à la rivière, donne accès à d'immenses bassins, qui doubleront à peu près la capacité du port. Des ouvriers étaient en train de faire descendre dans le chenal un bloc de

(1) Le *lakh* vaut cent mille roupies.

béton. Quand le bloc toucha, quatre jets de boue jaillirent des cheminées qui y étaient ménagées, inondant les travailleurs, éclaboussant aussi quelques curieux. L'épaisseur des boues et des vases accumulées au fond de cette lagune est si profonde, qu'on ne peut songer à les extraire par un dragage. A mesure que le bloc s'enfonce dans le terrain mouvant, les boues liquides montent dans les cheminées, qu'on bouche, lorsque le béton, arrivé à une certaine profondeur, repose, comme sur une assise, sur les boues solidifiées.

Le soleil disparaissait lentement derrière les bâtiments de la gare; sur le pont, deux courants se précipitaient en sens inverse : d'un côté, les chars à bœufs amenant dans Calcutta ou vers le port des marchandises de toute sorte, de l'autre le flot humain sortant de la grande ville et se hâtant vers les trains du soir. Un vent brûlant faisait tourbillonner autour de ce grouillement une poussière dorée. Tout le long du quai, une procession interminable de camions roulait avec fracas; des tôles ondulées, qu'on déchargeait, rebondissaient sur le pavé dans un vacarme effroyable. La terre et l'eau vibraient d'une même agitation, retentissaient d'un même tintamarre Et je me demandais, avec une sorte d'angoisse, si la nuit ne viendrait pas bientôt imposer au bruit et au travail des hommes sa trève et son silence. « Peut-on savoir ce que vous attendez? » interrogea poliment, en m'abordant, un jeune homme vêtu à l'européenne, mais coiffé à la mode du pays. Je reconnus M. X., qu'on m'avait présenté récemment. La déclaration de guerre l'ayant trouvé en France, où il était venu achever ses études, ce jeune Hindou s'était engagé dans notre armée, et avait bravement fait campagne contre les Allemands. Rentré dans son pays après l'armistice, il avait refusé d'accomplir les rites répugnants de la purification, que la loi religieuse impose à ceux qui ont vécu quelque temps en dehors de ses prescriptions (1). Sa famille l'avait renié, ses amis ne le connaissaient plus : il était devenu « hors caste », et n'avait plus qu'un espoir : revenir en France et y trouver le moyen de vivre selon ses aptitudes et sa condition.

Un mot de ce jeune homme m'avait frappé. « Chez vous, m'avait-il dit, les gens sont bons. Ici la solidarité n'existe

(1) Une de ces « pénitences » consiste à ingurgiter un certain nombre de bananes, farcies avec de la bouse de vache.

qu'à l'intérieur de la caste : il n'y a pas de bonté. Nous n'avons même pas un mot pour dire : merci! » Celui-là, du moins, reconnaissait à l'Occident le mérite d'une vertu. M. X. m'arracha sans peine à ma contemplation, pour m'emmener dîner avec lui dans un petit restaurant du quartier chinois. Après avoir bu du thé pâle dans des tasses microscopiques et agité des baguettes incommodes dans des écuelles peu appétissantes, nous fîmes ensemble le tour du quartier. Les rues, peuplées et bruyantes comme en plein jour, étaient surveillées par des policiers armés de lances, portant ceinture et turban rouges. Des lanternes de papier éclairaient les boutiques; partout des enseignes lumineuses, en chinois ou en anglais. Celle-ci revenait souvent : « *Church and Club* « (église et cercle), le même toit sordide abritant sans doute les deux entreprises. Tout était minuscule, rues et échoppes, choses et gens; des bruits singuliers, des odeurs nouvelles, un dépaysement complet.

Puis la rue s'élargit sous une lumière plus vive; nous retrouvons les autos, les charrettes et les vaches baladeuses: le long du trottoir, des marchands de fleurs tressent des guirlandes; les acheteurs se pressent autour de leurs quinquets à acétylène. Aux balcons des maisons, d'autres lampes brillent, illuminant un étrange étalage de femmes et de poupées, vêtues des mêmes oripeaux, semblablement parées de bijoux grossiers et éclatants. Dans ce quartier, comme dans les autres, les enfants grouillent, mêlés au va-et-vient des amateurs, qui leur jettent en passant une piécette ou une fleur. Parmi tout ce vacarme, des gens étendus, qui dorment, vaincus par la fatigue, ou par l'alcool...

La nuit est fort avancée quand je rentre à l'hôtel; mais l'heure du repos n'a pas encore sonné. Un bateau d'Américains s'est déversé sur Calcutta; l'orchestre du paquebot, débarqué avec les touristes, s'est installé dans le hall de l'hôtel pour les faire danser. Les flonflons, entrecoupés de hurlements et de bravos frénétiques, feront trembler les vitres jusqu'à quatre heures du matin. On ne s'est pas encore avisé d'ouvrir à Calcutta un hôtel muni de ce *comfort* suprême : la tranquillité. Pour dormir ici, quand on n'est pas ivre, il faut loger au *Club*; malheureusement, les *clubs*, réservés aux Anglais, ne s'ouvrent guère aux voyageurs étrangers.

« L'EXPLOITATION DE L'INDE. — LA PORTE FERMÉE »

Une machine à faire de l'argent, gigantesque, prodigieuse, admirablement montée, telle apparaît l'Inde, vue de Calcutta. Les capitaux sont européens, comme est européenne la direction technique de cette énorme entreprise; le travail est fourni par les Indiens. Entre le capital et le travail, les bénéfices sont inégalement répartis : l'Inde enrichit ceux qui l'exploitent, et reste pauvre. Après avoir fait à Calcutta la tournée des usines, j'ai voulu faire celle des banques. Une autre face du problème allait s'éclairer pour moi. Un peu partout, et surtout en Égypte, où j'avais admiré l'esprit très large et très libéral avec lequel les Anglais appliquaient le principe de la « porte ouverte », les gens d'affaires m'avaient décrit l'Inde comme un marché réservé, une « chasse gardée » de l'Angleterre. Et voici qu'à Calcutta, dans le quartier des banques, à côté du groupe imposant des maisons britanniques, je trouvais les échantillons les plus variés de la finance mondiale. La Hollande est représentée par deux puissants établissements : la *Netherlands India Commercial Bank*, et la *Netherlands Trading Society*; l'Amérique par l'*International Banking Corporation*, le Japon par la *Taïvan Bank Ltd* et la *Yokohama Specie Bank*; l'Inde elle-même, ou plutôt les Indiens, par la *Calcutta Industrial Bank*. Cette variété d'enseignes, dans la capitale marchande, ne témoignait-elle point de l'éclectisme le plus large? n'était-ce pas la preuve qu'ici, comme en Égypte, les Anglais laissent travailler librement l'argent du monde entier?

Un homme d'affaires hollandais, fixé depuis longtemps à Calcutta, dissipa sur ce point mon illusion.

— Quiconque veut entrer ici, me dit-il à peu près, entrer et demeurer, doit travailler avec les Anglais, et même, dans une certaine mesure, pour eux. Nulle concurrence n'est admise, il n'y a place que pour des participations. Les banques japonaises marchent en complet accord avec le groupe britannique et refusent tout concours aux commerçants d'autres pays. On peut en dire autant de la grande banque américaine. Quant à nos maisons, qui jouissent de la faveur du gouvernement, elles sont d'abord à la disposition de l'industrie et du commerce britanniques; subsidiairement, elles commanditent les affaires allemandes et quelques affaires italiennes.

— C'est donc qu'il y ici des affaires allemandes? Je croyais que les Allemands n'avaient pas encore le droit de rentrer aux Indes?

— Ils ont du moins la faculté de s'y faire représenter, répliqua en souriant mon interlocuteur. Avant la guerre, le monopole du commerce des peaux appartenait aux grandes maisons de Brême et de Hambourg. Depuis lors, on a bien essayé de le leur enlever. Mais les tentatives se sont toujours heurtées, d'une part, au mauvais vouloir des producteurs indiens, qui ont l'habitude de travailler avec les Allemands, de l'autre à l'opposition formelle des banquiers juifs de la Cité, qui, dès qu'ils l'ont pu, ont fait rouvrir le marché à leurs anciens clients. Le consul général d'Allemagne à Calcutta vous dira que ses compatriotes, non seulement ont repris ici leurs positions d'avant la guerre, mais les ont même légèrement améliorées.

— Et les Français?

— Ce n'est pas moi qui vous apprendrai, répondit le Hollandais, que la France est bien loin d'occuper sur le marché indien la place qu'elle mérite. Je ne prétends pas que les Anglais vous aideraient à la conquérir; mais je ne crois pas non plus qu'ils décourageraient systématiquement certains efforts. Il me semble que la faiblesse de votre action économique est due, pour une part, au fait que vos commerçants ne disposent, dans cette partie du pays, ni d'une banque française, ni d'une compagnie française de transports; et, pour une autre part, à l'habitude que vos maisons ont prise de passer par l'entremise des exportateurs anglais. Combien de produits, d'une provenance française incontestable, sont expédiés par des maisons étrangères, transportés par des bateaux étrangers, et enfin distribués par des agents anglais ou anglo-indiens! Dans ces conditions, le producteur voit son bénéfice s'éparpiller aux mains de multiples intermédiaires, dont les intérêts ne concordent pas toujours avec le sien, et il préfère s'abstenir. Voyez pourtant les résultats obtenus ici par votre Michelin : il a soigneusement étudié le marché, il a réservé sa représentation à une équipe de voyageurs français, jeunes, actifs et intelligents; la moitié de l'Inde roule sur ses pneus. Il est vrai que cet exemple est unique.

« La grande force du groupe anglais qui a entrepris l'exploitation économique de l'Inde réside, non seulement dans la pro-

tection et dans la faveur du gouvernement, mais dans une organisation qui réunit et retient sous son contrôle unique les transports, le commerce, l'industrie, les travaux publics. Voulez-vous comprendre l'histoire de la vieille Compagnie anglaise des Indes? étudiez celle du groupe de lord Inchcape; vous y verrez revivre l'esprit, les traditions, la politique des grands marchands qui ont fondé l'empire des Indes, et dont le gouvernement de Sa Majesté devait un jour confisquer, au profit de la nation tout entière, le magnifique héritage.

— Et que reste-t-il aux Indiens?

— Pas grand chose, avoua le Hollandais. Quelques-uns d'entre eux semblent avoir compris que l'indépendance politique, ici comme ailleurs, a pour condition nécessaire et préalable l'indépendance économique. Mais les efforts qu'ils ont tentés en vue de préparer cette dernière n'ont pas donné, du moins dans cette partie du pays, des résultats très appréciables. Les obstacles sont toujours les mêmes : incapacité générale d'organisation, vénalité des chefs politiques, enfin concurrence anglaise d'autant plus redoutable qu'elle a derrière elle un gouvernement tout-puissant. La *Calcutta Industrial Bank*, société à capitaux indiens, se voit bientôt en butte à un boycottage systématique et doit fermer ses guichets. Les paysans, qui ont le sens de l'épargne, font vivre à peu près deux banques agricoles : la *Dinaspur Bank* et la *Jalpaïjewri Bank*. Mais les méthodes de culture sont si arriérées, et se modifient si lentement, qu'on ne voit pas bien comment l'exploitation agricole pourrait fournir les bases d'une économie vraiment nationale. Quant à la création et au développement d'une industrie indienne, capable de lutter contre l'industrie britannique, les Indiens les plus optimistes déclarent qu'il y faudrait un siècle, ou deux. Moi, je n'ai pas d'opinion...

Un gouvernement reprenant à son compte l'entreprise d'une compagnie de marchands, et la poursuivant dans le même esprit délibérément commercial; un immense pays transformé en usine, toutes ses ressources matérielles, toutes ses forces humaines captées au profit de l'entreprise, employées, réparties en fonction de ses besoins : était-ce vraiment cela, l'Inde, et n'était-ce que cela? Les terribles formules de l'homme d'affaires hollandais se combinaient dans ma tête avec les tristes images du faubourg, avec le monstrueux vacarme de la ville et du port.

Obsession peu réjouissante, qui me poursuivit jusque sous les ombrages paisibles du Maïdan, et dont les élégances pseudo-européennes de Chowringhee ne parvenaient point à me distraire. J'avais donné rendez-vous pour dîner chez Firpo, qui est à Calcutta le restaurant à la mode, à quelques amis français et indiens; parmi eux devait se trouver le professeur K. N, ami et collaborateur de R. Tagore à l'Université de Santiniketan. La grande terrasse du premier étage était comble : femmes en toilette du soir, chargées de bijoux plus ou moins précieux, *gentlemen* en smoking ou en veston blanc; rien que des Européens. Un brouillard mêlé de poussière montait de l'avenue, répandant cette humidité chaude et pénétrante qui ne se dissipe qu'avec la nuit. Le parfum des cocktails et l'odeur âcre du whisky flottaient dans l'air immobile et lourd. Autour des petites lampes électriques posées sur les tables, des myriades d'insectes voltigeaient, et les consommateurs, dès qu'ils avaient bu, se hâtaient de recouvrir leur verre d'une soucoupe protectrice.

Aux premiers appels du jazz, les tables de la terrasse se vidèrent : dans deux grands salons contigus, le dîner et le bal commençaient en même temps. Je restai presque seul, mes convives n'arrivaient pas. Voici ce qui se passait. Le professeur N... vêtu à l'indienne d'une robe et d'un manteau de kaddar, s'était vu refuser l'entrée du restaurant par le portier, un indigène, bien entendu. « Vous savez bien, disait cet homme, que les Anglais ne veulent pas de cela ! » Il ne fallut rien de moins que l'intervention énergique d'un de nos amis français, pour que le professeur N..., historien très connu en Europe et en Amérique, gradué des universités de France et de Grande-Bretagne, eût licence de franchir le seuil d'un restaurant de Calcutta. Lorsque nous prîmes place pour dîner, quelques grognements se firent entendre aux tables voisines, et ce fut tout.

Entre la salle à manger et la salle de bal, ouvertes largement l'une sur l'autre, c'était le flux et le reflux. Au début de chaque danse, on éteignait les lustres, et les couples glissaient dans l'obscurité moite, caressés par le souffle égal des ventilateurs. Comme on était à la pleine lune de mars, qui équivaut pour les Hindous à notre carnaval, une jeune femme à moitié nue avait jugé de bon goût d'attacher à sa ceinture un sac plein de cette poudre rouge (*phalgu*) dont les Indiens, durant la fête reli-

gieuse, font à peu près le même usage que nous faisons des *confetti ;* elle en avait répandu une partie sur ses cheveux et sur sa poitrine, et lançait le reste à pleine main sur les dîneurs. Le spectacle n'était ni aimable, ni révoltant : il était simplement vulgaire. De toutes les bouches, mâles et femelles, on entendait sortir le même mot : roupie, roupie...

Mes yeux ne quittaient pas les danseurs; mon esprit était loin, à Londres, dans le *studio* tranquille de sir Valentine Chirol, que j'entendais me dire : « Quelques dames indiennes vivent aujourd'hui à l'occidentale et tiennent salon ; c'est plutôt rare. Mais même celles-là ont un mépris intime et profond pour les dames anglaises, qui se décollettent et qui dansent ; elles croient malaisément à leur honnêteté. » Puis je me rappelai une visite faite la veille chez un musulman de Calcutta, bon historien de l'Islam. Il avait épousé à Oxford, où il étudiait, une jeune Anglaise de fort bonne famille. A Calcutta, toutes les maisons anglaises s'étaient impitoyablement fermées devant cette jeune femme, qui vivait désormais en marge de deux mondes, le sien, qui l'avait rejetée, celui de son mari, qui hésitait à l'accueillir. De la rigueur européenne ou de la réserve asiatique, quel sentiment était le plus humain ? Cependant, à côté de moi, mes amis continuaient d'agiter l'éternel problème, et j'entendais le professeur N... murmurer doucement, en hochant la tête : « Le progrès social ? il est incompatible avec le régime actuel. Ceux qui nous gouvernent se préoccupent, non pas du progrès, mais du rendement. L'Inde n'est pas administrée, elle est exploitée par les héritiers et successeurs de l'*East India Merchant Company.* »

BOMBAY : RICHESSE INDIENNE

Quelques mois plus tard, je devais entendre à Bombay un son de cloche assez différent. Dans cette ville, qui compte aujourd'hui 1 300 000 habitants, on ne trouve guère plus de 10 000 Européens. Commerce, industrie, fortune, tout est aux mains des indigènes. Ceux-ci allaient-ils nier les avantages d'un régime, à l'ombre duquel ils prospéraient, grâce auquel ils réalisaient, avec un succès extraordinairement rapide, la mise en valeur des ressources de leur pays ? Comment les Indiens de Bombay se risqueraient-ils, après une expérience aussi

concluante, à faire le procès de l'Occident, de son esprit et de ses méthodes?

Des célèbres jardins suspendus de Malabar Hill, l'île de Bombay apparaît tout entière, largement épanouie vers le nord, s'étirant vers le sud en une étroite langue de terre, que termine la pointe de Cólaba. La courbe harmonieuse de la baie fait penser au golfe de Naples. Une énorme masse grise, d'où émergent, entre mille cheminées, les dômes et les tours de quelques vieilles églises portugaises : c'est la ville indigène, que bordent à l'est les vastes bâtiments du port. Des parcs et des avenues marquent l'emplacement du « Fort », où sont groupés les édifices officiels. Les montagnes boisées de Salsette bornent l'horizon du seul côté de la terre ferme ; partout ailleurs, la ligne d'argent pâle qui sépare le ciel de l'Océan indien.

Je retrouve ici, aux premiers jours de juin, la féerie de verdure et de fleurs qui m'avait accueilli en février à Ceylan : bougainvilliers et flamboyants mêlent leurs grappes violettes et écarlates; haies de jasmins et buissons de roses conjuguent leurs parfums. Des enfants joueurs, des dames en sarri blanc bordé de rouge ou brodé d'or vont et viennent dans les allées sablées de jaune, entre les plates-bandes fleuries. Malabar Hill est le domaine des Parsis, et ces jardins luxueux forment une fraîche et riante ceinture autour des funèbres édifices qu'on nomme les Tours du Silence. Il y en a cinq, serrées l'une contre l'autre, basses, carrées, presque difformes. Chacune est munie d'une étroite fenêtre, qu'entourent des plaques de marbre noir. Les corps des Parsis sont amenés au pied des tours après le coucher du soleil, dont ils ne doivent point souiller la lumière ; on les introduit par la fenêtre ; les vautours s'empressent et font leur besogne. Les voilà, gras et repus, tranquillement alignés au sommet de la tour encore vide, tandis qu'en bas, sur le gazon tondu de frais, un paon poursuit sans émoi sa promenade majestueuse.

La route qui descend de Malabar Hill tourne autour de la colline entre deux rangées de villas élégantes, longe, au-dessus de l'Océan, les récifs noirs entre lesquels se dresse une vieille batterie portugaise, pour retomber ensuite sur la baie. Le fond de cette baie est un lieu sacré pour les Hindous : c'est là qu'aboutissent les grandes processions ; portées sur des plateaux, les idoles s'avancent jusque dans la mer ; autour d'elles

sont disposées les offrandes rituelles, riz, fleurs, parfums. Les porteurs, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, attendent qu'une vague entraîne leur charge sacrée. C'est encore ici que les nouvelles mariées et les femmes sans enfants viennent, souvent de fort loin, demander aux dieux la grâce d'être fécondes. Les hommes les accompagnent en hurlant et en faisant résonner les tam-tams. Au milieu de tout ce vacarme, on voit parfois les malheureuses s'écrouler sur la plage sainte, épuisées de fatigue et d'émotion. De leur côté, les Parsis vénèrent au même lieu un de leurs trente-trois anges, à qui ils viennent offrir, à certains jours, du riz et des noix de coco. Enfin, c'est sur la plage de Chowpatty que se tiennent, depuis quelques années, les grands *meetings* politiques : sentiment national et zèle religieux sont ici confondus.

Une large avenue plantée d'arbres suit la courbe de la baie : c'est la promenade à la mode, le *Corso* de Bombay. Entre deux beaux jardins, derrière un mur lépreux, on voit monter des flammes. On entre : sur des bûchers bien alignés, des cadavres se consument : c'est le champ crématoire des Hindous. Les Anglais appellent cela, irrévérencieusement, le *Grill Room*. N'empêche que, dans le plus beau quartier de cette grande ville, à peu de distance les uns des autres, Parsis et Hindous accomplissent librement des rites funèbres qui, à tort ou à raison, nous paraissent assez répugnants.

En rentrant dans la ville par le bord de l'eau, on voit tout à coup le quai s'élargir, comme s'il voulait gagner du terrain sur la mer. D'énormes blocs de béton aspirent à se joindre, pour former l'assise continue sur laquelle se dresseront demain des *buildings* grandioses et confortables. Rêve orgueilleux, conçu par sir George Lloyd, alors gouverneur de Bombay, à un moment où la prospérité croissante de la ville semblait autoriser des espoirs sans mesure. Survinrent les vaches maigres : baisse de la roupie, baisse du prix des terrains et des maisons, faillites, grèves, chômage. Une crise, si l'on veut; mais plus exactement un brusque retour aux conditions normales d'autrefois. Les grands travaux sont suspendus, et une commission d'enquête, nommée par le gouvernement de Londres, essaie en ce moment (août 1926) de déterminer sur place les responsabilités de l'entreprise.

Après la fièvre d'activité et de spéculation qui, pendant deux

ans (1918-1919), l'avait possédé, Bombay connut la dépression et le marasme. Cette grande place industrielle et commerciale n'avait pas encore retrouvé son équilibre, à l'époque où je m'y arrêtai quelques semaines (juin 1925), pour essayer d'apercevoir l'économie de l'Inde sous un angle moins dur et moins ingrat que celui où elle m'était apparue au Bengale. On s'expliquera ainsi la mauvaise humeur que trahissent certains propos : irritation passagère, courte déception d'où naissent de nouveaux espoirs. A vrai dire, pour croire au malaise et à la crise, j'eus besoin qu'on me les fit découvrir ; je ne les aurais jamais devinés tout seul, ni à la Bourse, ni dans le port, ni dans ce prodigieux bazar, où les matières les plus rares et les plus précieuses, au lieu de s'étaler au grand jour, se cachent dans des coins obscurs et sordides, comme pour passer inaperçues. Qu'est-ce que les colliers de *Regent street* et de la rue de la Paix, auprès des écheveaux de perles qui dorment à Bombay, entre des rubis et des émeraudes, dans quelque échoppe du Bazar?

La politique, ils y pensaient sans doute, ces marchands, ces banquiers, ces industriels, aussi ardents patriotes, aussi soucieux de l'avenir de leur pays que les avocats du Bengale. Mais ils la concevaient, pour ainsi dire, en fonction de l'économie. Réaliser, ou tout au moins préparer une Inde capable de vivre et de faire vivre les Indiens, c'était la tâche essentielle ; après cela, on verrait. Un grand commerçant, qui me guidait à travers le Bazar, me fit observer les rares passants coiffés du petit bonnet blanc que Gandhi a rendu célèbre.

— Si vous étiez venu ici il y a deux ans, me dit-il, vous auriez vu ce bonnet sur toutes les têtes. Cette folie a passé, tant mieux ! A quoi cela rimait-il ? De même la mode du kaddar (1) n'a pas fait grand tort aux tissus anglais. Comment les métiers à la main pourraient-ils lutter contre l'outillage moderne ? On est héroïque pendant trois jours, et puis on revient au bon sens. Ce n'est pas le kaddar qui sauvera l'Inde.

Avant tout, je voulais savoir comment ces grands hommes d'affaires indiens envisageaient le problème des relations avec l'Occident. L'Inde pouvait-elle, pourrait-elle un jour se suffire à elle-même et se libérer du joug étranger ? Au premier étage d'un grand *building* de la Cité, je trouvai, assis devant son

(1) Etoffe de coton assez grossière, filée et tissée à la main, que Gandhi s'est efforcé de remettre en honneur chez les gens de toutes classes.

bureau, entre un ventilateur et un téléphone, M. W., propriétaire d'une des plus importantes filatures de Bombay. Ses gros yeux s'écarquillèrent derrière les lunettes, et ses jambes s'agitèrent d'un mouvement nerveux, lorsqu'il m'entendit lui demander tranquillement dans quelle mesure le peuple indien pouvait prétendre à l'indépendance économique, et ce qu'il faisait pour la préparer.

— Et voilà tout? fit-il en riant. La question n'est pas mince. J'essaierai pourtant d'y répondre, d'abord en vous parlant de ce que je connais le mieux : le coton.

Ce ton décidé, cette parole nette et précise n'avaient plus rien d'oriental.

— En ce moment, continua M. W., nous traversons une crise, dont les causes sont multiples : la concurrence anglaise, qui est une cause permanente ; la concurrence japonaise, qui devient redoutable. Naguère encore, la Chine et le Japon offraient au coton indien les débouchés les plus avantageux. C'est fini. Le taux élevé de la roupie gêne notre exportation. Et quand les Japonais restent acheteurs de matière première, ils nous renvoient des objets fabriqués pour une valeur deux fois supérieure à leurs achats. La main-d'œuvre est moins chère au Japon qu'aux Indes. Le gouvernement de l'Inde a adhéré à la convention des huit heures, celui du Japon s'en est bien gardé. Là-bas, les usines travaillent vingt-deux heures par jour, en deux équipes. Un même sentiment national anime industriels et ouvriers, tandis qu'ici l'individualisme domine les uns et les autres. Le résultat, le voici.

Et M. W. me montre des statistiques très éloquentes.

— Autre raison : la politique fiscale. La production est frappée d'un impôt de 3 1/2 pour 100. Quand vous payez un vêtement cent roupies, le prix de la matière première en représente déjà cinquante. Il faut que cet impôt disparaisse, et il faudrait aussi que nos produits fussent protégés contre la concurrence étrangère par un droit, que nous demandons, mais qu'on ne nous accorde pas. Tant que ces obstacles n'auront pas été écartés, il n'y a pas grand espoir de progrès.

— Filatures et tissages sont-ils réunis dans les mêmes mains?

— Oui.

— Et la culture du coton?

— Elle est tout à fait indépendante.

— Les nouvelles irrigations n'entraîneront-elles pas un développement considérable des fabriques ?

— Le barrage de Sekkur et les travaux entrepris dans la vallée de l'Indus donneront à la culture du coton trois millions d'acres nouveaux. Mais les usines existantes suffiront largement à traiter ce surplus.

— La surface cultivable augmente-t-elle aussi rapidement que la population ?

— Certainement non. Et maintenant passons, si vous voulez bien, à l'industrie du charbon. Aux causes générales de malaise, qui sont les mêmes que pour le coton, vient s'ajouter une raison particulière : le coût du transport. A Bombay, nous payons le charbon indien, qui arrive du Bengale par chemin de fer, plus cher que celui du Natal, qui vient par bateau. L'industrie métallurgique ? elle est en pleine crise, pour les mêmes motifs ; cette année, Tata et Cie ne distribueront pas de dividende. Nos industries électriques dépendent entièrement, pour l'outillage, de la fabrication américaine, à moins que vous ne preniez enfin le parti de lui faire concurrence...

— Et pour le personnel ?

— Nous avons tout le personnel indien nécessaire. Je n'emploie dans mes usines que sept Européens. Dans les autres industries, la proportion d'étrangers n'est pas sensiblement plus forte.

— Et pour les capitaux ?

— Le développement de nos industries est si considérable que le capital indien disponible n'y suffirait pas ; nous faisons travailler aussi des capitaux anglais.

— Enfin, d'une manière générale, la production industrielle de l'Inde suffit-elle à couvrir ses besoins ?

— Non. Actuellement, elle en couvre à peine un tiers. Mais si l'on nous libérait de certaines entraves, nous ferions mieux.

Un autre filateur, M. P., estimait que la production actuelle ne couvrait pas plus de 25 pour 100 des besoins nationaux ; et il ajoutait : « Nous avons des techniciens en nombre suffisant, mais nous manquons d'argent. » M. Tata (*Iron and Steel Works Company*) ne demandait pas plus de cinquante ans, pour assurer à l'Inde une indépendance économique complète. Mais tous ces grands industriels étaient d'accord, soit pour critiquer la politique fiscale et douanière du gouvernement, soit pour déplorer l'insuffisance du capital indien actif et disponible.

LA QUESTION DE L'OR

Et les richesses cachées, enfouies dans les profondeurs inaccessibles de cette Inde mystérieuse ? était-ce légende, ou réalité ? A Londres, un banquier de grande expérience avait attiré mon attention sur cette question de l'or accumulé aux Indes : il la jugeait assez grave pour exercer une influence sur les conditions de l'économie mondiale. Je ne décrirai pas, après tant de voyageurs, les caves somptueuses où les maharadjahs abritent leurs trésors : coffres remplis de pierres précieuses, barres d'or et d'argent, longues comme des rails de chemin de fer, fixées aux murailles par d'énormes crampons métalliques, etc., etc... Mais je dirai ce que j'ai vu à la Bourse de Bombay.

Tous les jours, après le marché des valeurs, s'ouvre un marché spécial, le *Bullion*. On y échange, selon les cours, de l'or contre de l'argent, du métal monnayé contre du métal en lingot, ou inversement. Les grands courtiers n'assistent pas seuls à la séance : on voit se presser autour d'eux des gens de toute classe, bourgeois, artisans, paysans. Et tout ce monde vend et achète, qui des souverains, qui une petite barre d'or, qui une plaque. Ce marché m'a paru tout aussi animé que celui du coton. J'ai demandé quelques explications à M. R., qui dirige avec tant de talent, et tant de succès, la succursale de notre Comptoir d'escompte à Bombay, et voici ce qu'il m'a dit :

— L'Indien est naturellement joueur, il a le goût de la spéculation. Toute valeur à lots est ici recherchée, et vous ne sauriez croire avec quelle facilité nous avons placé dans ce pays, en quantité importante, les titres des derniers emprunts français, lorsqu'ils comportaient ce mode de remboursement. De même, la spéculation sur les changes européens a été effrénée ; on a joué ferme sur la livre et sur le franc français ; aussitôt après l'armistice, on a joué et perdu sur le mark allemand. Mais ce que l'Indien aime par-dessus tout, c'est le métal précieux, l'or et l'argent. Le platine est moins demandé, peut-être parce qu'il manque d'éclat. Que font les Indiens de l'or et de l'argent ? Des bijoux pour eux et pour leurs femmes, sans doute, mais aussi, et même surtout, des réserves en monnaie et en lingots. Voici une des opérations courantes de notre Banque, et des plus lucratives. Le client achète de l'or à Londres. Nous effectuons

le paiement sur cette place le jour de l'embarquement, et le client nous rembourse quinze jours après l'arrivée de l'or à Bombay. La Banque retient son courtage, l'intérêt de la somme avancée, et le bénéfice du change.

« Mais, depuis quelque temps, le marché de Londres ne suffit plus à la demande des Indiens. Non seulement ils achètent l'or raffiné à New-York, mais ils font venir l'or brut du Transvaal. A la fin de février dernier, les milieux financiers de Londres se sont émus d'un chargement expédié en droiture du Sud-Africain à Bombay, et dont l'importance dépassait un million de livres. Mais de pareils faits se renouvellent fréquemment. Des chiffres? ceux qu'on donne sont approximatifs. On admet une importation annuelle de 450 à 500 millions de roupies. Mais il faudrait aussi tenir compte de l'or introduit clandestinement par Pondichéry et par Goa, en dépit de la surveillance des autorités françaises et portugaises, de celui que certaines colonies indiennes, celles de Madagascar, par exemple, confient chaque année à quelques-uns des leurs, pour qu'ils le rapportent au pays natal.

« Tout cela va s'enfouir dans les caves, dans les cachettes, à la ville ou aux champs. Y a-t-il à cette accumulation un but politique, national? on n'en sait rien. Ce qui est clair, c'est que l'or qui entre ici n'en sort plus.

— Ceux qui achètent, demandai-je, ne sont-ils pas quelquefois contraints de vendre?

— Il faut pour cela, répondit M. R., des circonstances tout à fait exceptionnelles. Pour ma part, je n'ai vu l'or sortir des cachettes indiennes qu'une seule fois. C'était à la fin de 1920. Le cours était monté très haut, au-dessus de 24; la famine avait rendu nécessaires de gros achats à l'étranger : l'Inde s'est résignée à vendre de l'or. Ajoutez à cela que le gouvernement lui-même ne se soucie point de faire circuler l'or dans le pays. S'il lui fallait, à chaque mouvement séditieux, à chaque panique, rembourser les billets, il n'y arriverait pas. Aussi la Banque impériale a-t-elle adopté le système des billets régionaux, que vous retrouverez en Perse, où il a été introduit également par les Anglais. Mais si la question de l'or vous intéresse, revenez cet après-midi : je vous ferai rencontrer avec un spécialiste indien, le directeur du *Stock Exchange* : il vous dira... ce qu'il voudra bien vous dire.

Le directeur du *Stock Exchange* est exact au rendez-vous. Il appartient à la secte des Jaïns, qui sont en quelque sorte les puritains de l'hindouisme. Son vêtement blanc est d'une fraîcheur immaculée : il en change tous les jours. Le mouchoir de soie blanche qu'il tient à la main et porte souvent à ses lèvres le protège de tout contact impur et du terrible danger d'avaler par mégarde un moucheron, être vivant. Cet homme, qui possède des millions de roupies, n'a besoin, chaque jour, que d'une poignée de riz et d'un peu d'eau. Mais il entretient des jardins, qui comptent à Bombay parmi les plus magnifiques.

Il m'explique longuement l'organisation du *Stock Exchange*, copiée sur celle des établissements analogues de Londres et de New-York. Les membres de la société élisent le président ; il n'y a pas d'agents de change privilégiés. Puis il se plaint de la crise et déplore les mauvaises conditions du marché. Enfin il aborde le fameux problème, décrit les opérations des grands courtiers, le commerce des marchands, les conditions de la vente au détail. Puis il s'arrête. Que devient le métal aux mains du dernier acheteur? mystère. Il disparaît, il échappe aux calculs, il s'évade du marché.

J'observe que depuis le temps que l'Inde thésaurise, la quantité de métal ainsi retirée de la circulation doit être formidable. N'est-il pas à craindre que l'étalon d'or, sur quoi se fondent les systèmes monétaires de plusieurs nations d'Occident, ne devienne bientôt une base fort incertaine et dangereusement arbitraire? L'Indien me signifie, par un geste, que cette conséquence le laisse parfaitement indifférent.

— Si vous allez longtemps de ce train, insistai-je, achetant, par millions de roupies, l'or raffiné à Londres et à New-York, l'or brut au Transvaal, l'or monnayé un peu partout, un jour viendra où l'Orient, l'Inde en particulier, possédera tout le métal, et où l'Occident n'aura plus que du papier...

— Oh! réplique-t-il en souriant, vous oubliez l'Amérique.

Et comme s'il lui déplaisait de s'étendre sur ce sujet, il me demanda brusquement mon avis sur la stabilisation de la roupie. C'est la question du jour à Bombay, comme partout aux Indes ; mais je n'ai pas d'avis. Lui non plus, du moins s'il faut l'en croire. Il reconnut qu'en maintenant très haut, par des moyens artificiels, le cours de la devise indienne, et en réduisant du même coup la circulation du papier-monnaie, le gouvernement

anglais avait porté un coup assez dur à la production indigène. Aussi les producteurs et les exportateurs réclamaient-ils la stabilisation de la roupie au-dessous du cours actuel, à un shelling 4, tandis qu'en général les financiers et les agents d'importation la voulaient à 1 sh. 6. On avait décidé de nommer une commission pour étudier le problème. Mais il était fort à craindre que le gouvernement n'y fît entrer une majorité d'experts britanniques. L'industrie anglaise perdait du terrain aux Indes; les importations de l'Angleterre, pour 1924, avaient atteint péniblement 52 pour 100 du total. On essaierait sans doute d'enrayer ce mouvement de régression par une politique monétaire appropriée (1).

J'admirais tout ensemble la clairvoyance et l'optimisme de ces Indiens de Bombay. Contre une politique gênante ou des mesures incommodes, ceux-là ne récriminaient point : ils constataient, faisaient leurs calculs et allaient de l'avant. Le progrès de l'Inde, ils pensaient l'assurer par la mise en œuvre de ses ressources et le développement de sa production, bien mieux que par un retour aux mœurs et aux institutions d'époques disparues. Et pourtant tous ces grands hommes d'affaires, Parsis ou Jaïns, hindous ou musulmans, n'en demeuraient pas moins fidèles à leurs traditions nationales et religieuses. S'ils empruntaient à l'Occident sa technique, son outillage, ses méthodes économiques, armes indispensables pour la lutte où ils étaient engagés, ils ne se souciaient nullement de copier leur genre de vie sur le nôtre, ils gardaient avec soin et avec orgueil leurs mœurs, leurs sentiments, leurs croyances d'Orientaux.

En simplifiant jusqu'à l'extrême mon expérience de quelques mois, je voyais dans ce pays, d'une part des théologiens, des philosophes, des spéculatifs, dont les regards, fixés sur le passé, dédaignaient d'apercevoir les réalités dont le présent était fait; de l'autre, des industriels, des commerçants, des hommes d'action, respectueux du passé, mais à qui les nécessités présentes s'imposaient avec assez de force, pour leur faire accepter les conditions de la vie moderne; enfin, entre les deux, des politiciens de couleur indécise, intransigeants en paroles, opportunistes en action, habiles à critiquer et à combattre le régime

(1) Après bien des incidents, une commission royale fut nommée. Elle a déposé son rapport, ou plus exactement sa *recommandation*, le 3 août 1926. Ses conclusions sont en faveur d'une stabilisation de la roupie indienne à 1 sh. 6.

existant, incapables de concevoir, ou tout au moins de définir clairement celui qu'ils voudraient instaurer. Pour les premiers, l'Occident est « satanique » et tout ce qui en vient doit être rejeté : étant donné leurs prémisses, cette conclusion paraît irréfutable. Les derniers professent à l'égard de la civilisation occidentale le même mépris et la même horreur : mais on ne voit pas bien sur quoi ces sentiments se fondent, sinon sur les besoins quotidiens et concrets de la polémique. C'est moins respectable, et surtout moins solide. Restent les seconds, ceux qui se préoccupent d'agir et de réaliser. Les conditions de la vie orientale ne leur suffisent point; est-ce à dire qu'ils tiennent la civilisation d'Occident pour supérieure, ou simplement pour satisfaisante? Cela reste fort douteux. Mais, prenant de l'Occident ce qu'il peut leur offrir d'utile, gardant de l'Orient ce qu'ils ne sauraient perdre sans renier les traditions de leur race et les croyances de leur religion, sans compromettre, avec un certain ordre social auquel ils sont résolument attachés, l'équilibre d'une vie intérieure dont ils sont seuls juges, peut-être travaillent-ils plus efficacement que tous les autres à rapprocher deux mondes, qui ne se confondront jamais, mais qui ne sont point pour autant forcés de se combattre et ont tout de même mieux à faire que de se mépriser mutuellement, faute d'aspirer à se connaître.

LES OPINIONS DE CHAUKAT ALI

J'en étais à ce point de mes réflexions, et croyais être parvenu à mettre un peu d'ordre logique et de clarté dans cet amas d'aperçus grouillants, fuyants, contradictoires, que sont les impressions d'un voyageur, lorsque je me rappelai que j'avais promis à Mohammed Ali d'aller voir son frère à Bombay. Voilà que j'allais retomber dans la politique! Combien de jugements sommaires me faudrait-il encore reviser? Et pourtant qui, mieux que Chaukat Ali, pourrait m'éclairer sur les nouveaux différends qui venaient d'éclater entre le gouvernement et les musulmans de l'Inde au sujet du pèlerinage à la Mecque, et aussi m'expliquer les raisons d'une certaine propagande antifrançaise, dont la presse locale m'apportait chaque jour les échos?

Le *Comité du Califat* occupe, au plus haut étage d'un

immeuble de médiocre apparence, un appartement fort misérable. L'escalier, le couloir et une sorte de cuisine, qui tient lieu d'antichambre, sont encombrés de clients. La porte du cabinet est ouverte, on m'invite à franchir le seuil, et je suis devant Chaukat Ali. Un géant vêtu de blanc, à la mode indienne, les pieds nus dans des sandales. Ses cheveux noirs sont aussi fins et crépus que ceux de son frère sont raides et lisses. Même voix sonore, même accueil majestueux et cordial. Comme il tient ses lunettes d'or à la main, je puis admirer tout à mon aise des yeux splendides.

Tout en regardant Chaukat Ali, je me sens observé par un personnage vêtu à l'européenne et coiffé du kalpak anatolien. Je reconnais Tewfik pacha, que le gouvernement d'Angora a envoyé aux Indes pour intéresser les musulmans au sort des réfugiés de Thrace, récemment transportés sur les côtes d'Asie-Mineure. Tewfik pacha n'a pas obtenu les résultats qu'il espérait : quelques maharadjahs se sont montrés généreux, la masse musulmane est restée indifférente ; d'ailleurs elle est si pauvre ! Chaukat Ali m'ayant invité à m'asseoir, le Turc prit congé discrètement, non sans m'avoir prié de venir le soir même causer avec lui, car il quittait Bombay le lendemain.

— Angora nous a envoyé une mission, commença Chaukat Ali, et nous avons envoyé une mission à Angora. Il faut que les Turcs connaissent notre façon de penser, et que nous soyons fixés nous-mêmes sur la leur. Quand notre délégué, le docteur Ansari, sera revenu et nous aura fait son rapport, nous prendrons franchement parti dans la question du Califat. Je souhaite qu'on élise un Calife, et qu'il réside à la Mecque ; je voudrais qu'il eût des fonctions purement spirituelles et qu'il fût capable d'assurer à l'Islam, non pas une politique extérieure commune, dont nous n'avons que faire, mais l'unité religieuse dont nous avons besoin. De quelque façon que soit résolu ce problème, nous nous garderons bien d'incriminer les Turcs et nous n'oublierons jamais ce qu'ils ont fait pour la communauté musulmane

— Ils se sont en effet révélés capables des plus durs sacrifices.

— Mais nous aussi, répliqua vivement Chaukat Ali, nous sommes capables de grands sacrifices. Vous voyez comme je suis vêtu, comme je suis logé. Je dépense cinq roupies par mois pour ma nourriture : je ne consomme ni beurre, ni viande,

ni poisson, ni glace. Nous inaugurons en ce moment un jour de jeûne par semaine, le lundi...

— Combien de gens suivront votre exemple?

— Cela ne fait que commencer; vingt ici, là quarante, d'autres suivront et fourniront ainsi à la cause les moyens qui assureront son triomphe. Mais vous aviez, m'a-t-on dit, quelque chose à me demander?

— Voici, répondis-je. Depuis quatre mois que je voyage aux Indes, j'ai souvent remarqué la violence des critiques et des attaques que vos journaux dirigent contre la France. Vous faites d'Abd-el-Krim un héros; à vous entendre, les Tunisiens sont des esclaves, et les Syriens des martyrs. A quoi tend cette campagne, quels en sont les inspirateurs?

Chaukat Ali parut réfléchir un instant, puis il dit :

— Ma réponse sera franche, comme votre question. Nous faisons une grande différence, nous musulmans, entre la politique de l'Angleterre et celle de la France à l'égard de l'Islam. L'Anglais opprime, le Français protège. Cependant la France s'est aliéné bien des sympathies musulmanes en occupant la Syrie. Il faut entrer ici dans nos sentiments. L'Afrique du nord, en somme, nous touche assez peu. Mais la Syrie, la première conquête du prophète, la Syrie, que vous avez arbitrairement détachée de l'Arabie, pourquoi? Oui, je sais bien, c'était une question d'équilibre; l'Angleterre avait commencé, vous avez suivi. Au lieu d'aider des peuples qui avaient confiance en vous à conquérir leur indépendance, vous vous êtes faits les complices d'une politique injuste et dangereuse. L'Allemagne reste votre ennemie, et la Russie est l'ennemie de l'Angleterre. Craignez qu'Allemands et Russes ne se retournent un jour contre vous et vos alliés anglais. Ils n'attendent qu'une occasion pour intervenir en Asie.

— C'est déjà fait, observai-je, et leur intervention, vous en conviendrez, a revêtu les formes les plus brutales et les moins désintéressées. Les Soviets ont repris à leur compte en Asie la politique des Tsars. Expliquez-moi donc enfin cette préférence de vos amis pour une domination russo-allemande en Asie..

— Cette préférence n'existe pas, protesta Chaukat Ali. Nous sommes hostiles à toute intervention européenne en Orient. Ce que je veux dire, c'est que nous serons vos amis dans la mesure

où vous serez les nôtres. Si vous tenez à la sympathie des musulmans, ne vous exposez pas à la perdre.

— Une politique d'amitié à l'égard de l'Islam, tout nous y incline, notre caractère et nos traditions, aussi bien que nos intérêts. Mais des campagnes comme celles que font vos journaux me semblent, à ce point de vue, désastreuses. Quel est le sentiment qui vous anime? est-ce l'amour de la liberté, est-ce la haine de l'Occident?

— Nous voulons être libres, mais nous ne haïssons personne, s'écria Chaukat Ali. Ce qui nous rapproche de nos frères, ce qui nous pousse à soutenir leur cause, parfois peut-être avec trop de ferveur, c'est le sentiment de l'oppression commune, de la commune souffrance. Le jour où tous les peuples musulmans seront libres, soyez certain qu'ils emploieront leurs forces, non pas à lutter contre l'Europe, mais à travailler pour eux. Toutefois, je le répète, nous aimons qui nous aime et nous nous détournons de ceux qui trahissent notre amitié. Vous savez comme, aux Indes, nous avions fait confiance aux Anglais, de quel cœur nous les avons aidés pendant la grande guerre. Pour toute récompense, ils nous ont serré un peu plus étroitement la chaîne autour du cou. Maintenant, c'est fini. Si demain l'Angleterre était engagée dans un nouveau conflit, les musulmans de l'Inde ne lui donneraient pas un homme, pas un sou.

A ce moment, on apporta à Chaukat Ali une liasse de télégrammes, qu'il lut avidement. Les deux bateaux qui emmenaient vers la Mecque les pèlerins de l'Inde étaient retenus, l'un à Port-Soudan, l'autre à Karachi, en raison des troubles qui venaient d'éclater au Hedjaz. L'agitateur musulman eut un geste de colère.

— Et voilà la liberté! Pense-t-on que nos bateaux de pèlerins vont aller bombarder les ports de la mer Rouge? Nos devoirs religieux les plus sacrés, nous n'avons pas le droit de les accomplir. Et l'on me retourne, non expédiés, les télégrammes que j'adressais à nos journaux. Allons, s'ils veulent la guerre, nous la ferons!

« Voilà ma vie. Huit heures de sommeil, troublées par mille soucis. Et les seize heures de travail, occupées à déjouer les embûches tendues par nos maîtres! La chaîne au cou, je vous le dis, la chaîne au cou! Quand vous repasserez par Bombay, ne manquez pas de venir me voir. Si vous ne me trouvez pas

ici, c'est que je serai là » ; — et, par la fenêtre ouverte, son bras tendu me montrait le toit de la prison : — Entre mes deux logis, la distance est courte, et fort aisée à franchir.

C'est sur cette plaisanterie amère et furieuse que Chaukat Ali me donna congé.

UN APOTRE DE L'UNION : M. NATARAJAN

Sous une forme imprécise, oratoire et violente, qui révélait à merveille les qualités et les défauts de son tempérament, le *leader* musulman avait pourtant exprimé le ressentiment profond, essentiel, des Orientaux envers nous. Entre ce qu'ils attendaient de nous et ce que nous leur avions apporté, la différence était grande. Ils voulaient être aidés, et non pas asservis. Au lieu de la collaboration honorable et féconde qu'ils espéraient, une sujétion dégradante et, pour eux, stérile. Cette déception, ce mécompte, si cruellement ressentis, ils nous l'imputaient à injure et à trahison.

Le reproche que Chaukat Ali avait élevé contre l'Europe et sa politique en termes véhéments et peu mesurés, j'allais le retrouver, formulé avec plus de finesse et de sereine objectivité, dans la bouche d'un des plus grands sociologues de l'Inde contemporaine, M. Natarajan. Plus encore qu'une étude approfondie des problèmes religieux, philosophiques et moraux, toute une vie consacrée aux œuvres sociales et à la charité donne à l'éditeur de l'*Indian Social Reformer* une autorité singulière, qu'il n'a jamais compromise dans les luttes de parti.

— Vous me demandez mon avis, me dit M. Natarajan ; je vous le donnerai en toute franchise. Il me semble que l'Europe actuelle vit en parasite sur les ressources de l'Afrique et de l'Asie. Verrons-nous demain une Europe plus sage et plus généreuse venir à nous, non plus pour nous exploiter, mais pour nous secourir ? je le souhaite de toute mon âme.

« Pour cela, il faut d'abord que les Européens cessent de se déchirer entre eux, qu'ils s'unissent au moyen d'un pacte mutuel de garantie. Il ne s'agit pas, bien entendu, de supprimer la concurrence économique entre les États, mais seulement de la régler, de la maintenir sur le terrain des échanges nécessaires, sans permettre qu'elle dégénère en compétition politique. Nous reconnaissons, — nous Indiens, et je pourrais dire : nous

Orientaux, — tout ce que nous devons à l'Europe. Pour ne parler que de l'Inde, vous savez qu'elle fut d'abord en butte aux invasions venues du nord, dont elle a cruellement souffert. Cette triste période se prolongea jusqu'à la domination des Sikhs. Puis elle connut les invasions par l'Ouest, qui, au contraire, lui furent bienfaisantes. Tour à tour, les Portugais, les Français, les Anglais, sont venus travailler chez nous; et nous avons, en quelque mesure, profité de leur travail. En particulier, l'éducation anglaise a été fort utile aux Indiens : elle leur a permis de mieux connaître leurs origines, leur histoire et les a aidés à prendre pleine conscience d'eux-mêmes. De cela, nous sommes et serons toujours reconnaissants aux Anglais.

« Mais ce n'est pas assez; il faut que dans cette voie, qui est la bonne, l'Occident aille encore plus loin. Il y eut un temps où l'Europe et l'Asie vivaient sur un pied d'égalité parfaite : c'est à cet état qu'il faut revenir. Rappelez-vous l'œuvre accomplie par le christianisme. L'Europe était divisée entre deux civilisations, l'hellénique et la romaine. Entre ces deux éléments, le christianisme sut opérer une fusion harmonieuse et féconde. De même, deux civilisations rivales se partagent l'Asie : à l'ouest, la musulmane; à l'est, l'hindoue, qui s'est étendue jusqu'à l'Extrême-Orient. Ne serait-ce pas une magnifique entreprise, et digne de tenter le génie de l'Europe chrétienne, que de travailler à rapprocher ces deux éléments, à établir entre eux l'équilibre et la bonne entente? L'œuvre ne serait pas très difficile aux Indes où la plupart des musulmans sont, à l'origine, des hindous convertis, et où les deux civilisations se sont mêlées étroitement l'une à l'autre. Bien entendu, il ne s'agirait pas pour l'Europe de convertir au christianisme des hindous et des musulmans, mais d'amener les uns et les autres à une conception de haute tolérance et de collaboration pour le bien.

« Car nous reconnaissons tous dans l'Europe une grande maîtresse politique, un puissant génie d'organisation. Il est juste que l'Europe, qui jadis a reçu de nous ses religions, ses philosophies, les principes de sa science, nous fasse profiter aujourd'hui des bénéfices qu'elle a su tirer de tous ces trésors.

— Mais, fis-je observer à M. Natarajan, l'Europe ne vous a-t-elle pas déjà fait cette restitution ? Vous reconnaissez sa maîtrise en politique ; n'estimez-vous pas également l'œuvre

sociale qu'elle a accomplie? Quand vous avez vous-mêmes entrepris des réformes sociales, n'est-ce pas à l'Europe que vous avez emprunté des idées et des méthodes?

— Cela est vrai, répondit le savant Hindou : nous devons beaucoup, dans cet ordre d'idées, à l'Europe et au christianisme. Je ne dirai pas qu'ils nous ont tout donné; mais ils nous ont fait retrouver, dans notre propre fonds, des richesses qui y étaient enfouies depuis longtemps, et que nous avions fini par oublier. Tenez, lisez ceci.

Prenant un livre sur sa table, M. Natarajan l'ouvrit et me le tendit : c'était la traduction anglaise d'un commentaire des Védas, bien antérieur à l'ère chrétienne. Le texte indiqué proclamait la parfaite égalité de l'époux et de l'épouse dans le mariage. En quelques mots, le savant illustra ce passage et prit soin d'observer :

— Il y a pourtant cette différence entre la conception chrétienne et la nôtre : chez vous, la femme a sa valeur en tant qu'épouse; chez nous, elle ne la prend qu'en tant que mère. Tous nos efforts tendent à rendre à la femme, dans notre société moderne, l'influence et la dignité dont elle jouissait au temps de notre ancienne civilisation. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous y travaillons. Le grand initiateur des réformes sociales aux Indes, c'est Rammohun Roy. Il voguait vers l'Angleterre, lorsqu'éclata en Europe la révolution de 1830; et, lorsqu'il en eut la première nouvelle, il offrit à tous les passagers un banquet en l'honneur de la liberté.

« Voici dans quel ordre il estimait que les réformes devaient être entreprises : depuis bientôt cent ans, nous ne faisons que suivre la voie qu'il a tracée. Émancipation de la femme; réforme du mariage, qu'on s'applique à rendre moins précoce; purification de la religion hindoue, qu'il faut débarrasser de certaines pratiques grossières et inhumaines; accord entre les deux grandes religions de l'Inde : l'hindouisme et l'Islam; enfin, développement de l'instruction populaire et amélioration des conditions matérielles et morales dans lesquelles vit une partie du peuple indien. C'est à cet article du programme que se rapportent la campagne contre l'*intouchabilité*, et aussi l'effort entrepris en vue d'atténuer la rigueur des séparations entre castes.

— Un grand apôtre comme Gandhi, observai-je, ne tient-il

pas le régime des castes pour intangible et nécessaire à l'ordre social ?

— Cela est vrai, répondit le savant ; mais il y introduit pourtant un changement essentiel. Tandis que, dans la conception traditionnelle, c'est la caste où il est né qui impose à l'Hindou son genre de vie et sa profession, dans l'idée de Gandhi, c'est l'aptitude de l'individu à telle profession, à tel genre de vie, qui lui donne le droit de rester dans une caste, ou d'y entrer. Ainsi, sans bouleverser les vieux cadres, Gandhi y introduit un élément d'action et de progrès. Je ne me permets pas de juger le rôle politique de Gandhi ; mais ce que j'admire en lui sans réserve, c'est le réformateur social, l'homme d'œuvres et de charité.

« En peu de temps, Gandhi a accompli de grandes choses : il en reste beaucoup à accomplir. Vous nous avez aidés, vous, les chrétiens d'Occcident, à voir clair en nous-mêmes et à retrouver des principes moraux et sociaux, qui ont germé sur notre sol et que nous avions perdus. Aidez-nous encore à rendre au peuple indien, à tous les peuples d'Orient, la dignité dans l'indépendance, ce que vous nommez si bien la liberté. »

La conversation fut interrompue par l'arrivée de M. Dharmananda Kosambi, savant bouddhiste, ancien professeur à l'Université Harvard. On passa de l'Europe à l'Amérique. De l'avis des deux hommes, l'Orient, ses religions, ses philosophies, ses civilisations laissaient l'Europe trop indifférente, tandis que l'Amérique, plus curieuse et d'esprit plus neuf, s'appliquait davantage à les connaître. Comme je prenais congé,

— Votre visite est de bon augure, me dit avec courtoisie M. Natarajan. Vous savez maintenant que tout notre espoir est dans l'union confiante et loyale entre l'Europe et l'Asie. Avec nous, vous et vos amis travaillerez à l'établir.

MAURICE PERNOT.

(*A suivre.*)

LE ROMAN DE LA ROSE

ET

LA PENSÉE FRANÇAISE AU XIIIe SIÈCLE

Le *Roman de la Rose* a la faveur de la critique; et, prenant argument de ce que cette œuvre au titre célèbre était en elle-même peu connue, on en a, plusieurs fois déjà, entretenu le public. Mais qui enseigne peut avoir aussi à s'instruire. Les érudits eux-mêmes ont découvert, en ces derniers temps, quelques bonnes raisons de modifier leur jugement sur un poème qui pourtant leur était familier. Ils les ont trouvées dans les études d'ensemble auxquelles a donné lieu, depuis une trentaine d'années, l'histoire du genre romanesque, des mœurs courtoises et des idées philosophiques pendant le moyen âge; ils les ont trouvées aussi dans les beaux travaux qu'un excellent connaisseur de notre ancienne littérature, récemment ravi par la mort, Ernest Langlois, a spécialement consacrés à notre roman : recherches sur ses sources et ses origines, recherches sur les quelque deux cents manuscrits qui nous l'ont conservé, enfin une magnifique édition, dont la Société des Anciens Textes français vient d'achever l'impression. Jamais peut-être aucun lecteur n'a été mieux renseigné sur cette œuvre que nous le sommes aujourd'hui, et l'occasion peut paraître bonne d'en préciser, selon notre information nouvelle, l'esprit et la portée.

Deux auteurs ont attaché leur nom au *Roman de la Rose*, deux auteurs indépendants, d'aucune façon des collaborateurs, dont l'un, Guillaume de Lorris, a composé la première partie vers 1230, et l'autre, Jean de Meung, a achevé la seconde entre

1275 et 1280. Le plus illustre est Jean de Meung et, sinon le meilleur poète, du moins celui qui excite le plus vivement la curiosité. Mais on ne saurait saisir son originalité qu'on n'ait d'abord lié connaissance avec Guillaume de Lorris.

Guillaume appartient, comme Renaud de Beaujeu et quelques autres écrivains du XIIe et du XIIIe siècle, à cette classe de romanciers mondains qui ont rimé dans le dessein de plaire à leur dame. Il le dit en commençant : son poème s'adresse à celle qu'il aime et qu'il appelle la Rose ; c'est pour elle, animé par l'espoir d'en faire la conquête, qu'il a entrepris son conte, dont la matière lui a été fournie, dit-il, par un songe.

Et voici le sujet de ce songe. Par une belle journée de printemps, longeant une rivière aux eaux pures et musant à travers prés, Guillaume arrive devant une haute muraille, ornée de portraits effrayants, comme ceux de Haine, de Convoitise, de Tristesse, de Pauvreté, mais derrière laquelle, au gazouillement éperdu des oiseaux, on devine un verger. Poussé par le désir d'y pénétrer, il frappe à une porte. Une jeune fille, nommée Oiseuse, délicieusement parée, l'introduit auprès du maître de ces lieux, blond et frais damoiseau nommé Déduit, qui est occupé en brillante compagnie à danser une carole, et autour de qui se pressent, liées main à main pour la ronde, Liesse aux yeux toujours rieurs, et Beauté, et Richesse, et Largesse, et Jeunesse. Aimablement convié, le visiteur se mêle aux jeux de cette cour ; puis, la danse terminée, errant dans le verger enchanteur, il arrive auprès d'une onde claire, où deux blocs de cristal reflètent le jardin entier. Par imprudence, et négligeant l'avis d'une inscription qui disait que là jadis, pour s'y être miré, s'était noyé Narcisse, il y regarde, découvre l'image d'un bouton de rose, et se sent subitement saisi du désir de le cueillir : car le Dieu d'Amour, qui le suivait depuis qu'il avait quitté la carole, vient de lui décocher les cinq flèches de son carquois qui font aimer. Dès cet instant, le poète, vaincu, est à la merci de ce maître et reçoit de lui dix commandements : il apprend tout ce qu'il devra dépenser de soins pour être courtois, tout ce qu'il devra souffrir de langueurs, d'impatiences et d'angoisses, avec pourtant, parfois, le réconfort de quelques amitiés et les entretiens consolateurs d'Espérance, de Doux-Penser, de Doux-Parler et de Doux-Regard.

Laissé seul par son nouveau seigneur, le poète, devenu

l'Amant, n'a plus en tête que d'approcher la Rose, quand se présente à lui un jeune homme de bonne mine, Bel-Accueil, fils de Courtoisie, qui le conduit au clos où sont gardées les fleurs. Mais, comme il vient d'obtenir le don d'une feuille verte cueillie près de la Rose, et qu'il s'enhardit à exprimer son vœu d'obtenir la Rose elle-même, le guide se récrie, et le gardien du clos, un monstre horrible, nommé Danger, accourt, accable Bel-Accueil de reproches pour son imprudence, et chasse l'Amant.

L'Amant se désespère. Raison, qui survient, lui remontre le tort qu'il a eu de suivre Oiseuse et combien le service d'Amour est mauvais pour l'homme ; mais il reçoit mal cette sévère conseillère et, se rappelant l'un des propos du dieu, il va trouver Ami, qui relève, en effet, son courage et le pousse à faire sa paix avec Danger. Il revient donc au clos, réussit à adoucir le redoutable gardien par des paroles de soumission, et reçoit son pardon.

Toutefois, ses larmes, tandis qu'il contemple la Rose de loin, ne toucheraient pas le cœur du monstre, si Franchise et Pitié n'obtenaient pour leur protégé de renouer au moins conversation avec Bel-Accueil. Guidé par celui-ci, il approche de nouveau la Rose, maintenant à demi épanouie, plus désirable que jamais ; et grâce à l'aide de Vénus, il se fait accorder par Bel-Accueil la permission de donner un baiser à l'objet de tous ses rêves.

Il le donne ; mais aussitôt Male-Bouche, qui l'a aperçu, répand la nouvelle en tous lieux, alertant Jalousie ; et celle-ci décide d'enclore les roses dans une forteresse, au milieu de laquelle on élèvera une tour pour emprisonner Bel-Accueil. Le château s'élève. Les roses y sont enfermées ; Bel-Accueil est jeté dans la tour, étroitement surveillé par une Vieille ; Danger, Honte, Peur et Male-Bouche gardent les quatre portes de la cité et, la nuit, Male-Bouche guette aux créneaux.

Il ne reste plus à l'Amant qu'à exhaler une longue plainte...

Nul récit ne se prête moins à l'analyse que celui de Guillaume de Lorris et il serait injuste de juger sur un simple résumé un roman dont l'un des plus grands mérites consiste, non dans l'intérêt de la donnée narrative, mais dans la virtuosité de l'exécution. Oublions le caractère artificiel de l'allégorie, et faisons taire notre regret qu'une finesse psychologique très réelle s'encombre de tant d'abstractions personnifiées :

nous reconnaîtrons une œuvre exquise, où tout respire la séduction et la grâce.

Il est vrai qu'en apparence l'originalité lui fait défaut. On y cherche vainement un élément qui ne se retrouve chez quelque auteur de son temps ou chez quelque maître ancien; et partout ce poète montre un esprit moins attentif à faire autrement que les autres, qu'à faire mieux que les autres en faisant comme eux. Formé par les leçons de l'école, nourri de la lecture des écrivains mondains de son siècle, il abonde en connaissances variées, et il se plaît à le laisser paraître. Son texte fourmille de réminiscences et éveille à chaque instant le souvenir d'une page connue. Il écrit une œuvre qui, par certains côtés, est un Art d'aimer : ainsi avaient fait avant lui Ovide, André le Chapelain, Jacques d'Amiens, Richard de Fournival. Il feint, pour rendre son allégorie naturelle, qu'elle est le récit d'un songe : on connaissait déjà le *Songe de Scipion*, la *Vision* de Wettin, les poèmes du *Songe d'enfer* et du *Songe de paradis*. Il prend plaisir à décrire le paradis d'Amour : déjà s'y étaient essayé Tibulle et les auteurs anonymes de *Phillis et Flora* et du *Fablel du dieu d'Amour*. Il anime des entités psychologiques : l'exemple lui en avait été donné par Martianus Capella, par Raoul de Houdenc, par Huon de Méry. Quant à son style, il révèle la pratique assidue de ces artifices subtils enseignés par la *Rhétorique à Herennius*, au maniement desquels on s'exerçait laborieusement sur les bancs de l'école et qui, depuis Chrétien de Troyes, faisaient fureur jusque chez les écrivains en langue vulgaire.

Mais, avec toute son érudition, Guillaume de Lorris sait éviter le pédantisme, et il apporte à ses imitations la dextérité d'un artiste, le brillant d'une aisance aimable et conquérante. Si traçant, par exemple, le portrait du Temps, il se ressouvient de la théorie platonicienne du perpétuel devenir, l'influence de ses lectures ne gâte point la fraîcheur de ses impressions; — si, décrivant son dieu d'Amour, il se ressouvient d'Ovide, il sait, tout en pillant le poète latin, renouveler la physionomie de ce dieu, lui composer le visage d'un ange de cathédrale, inventer pour lui la robe de fleurs délicate dont il le drape et les battements d'ailes d'oiseaux dont il l'enveloppe; — si, peignant le verger d'Amour, il se ressouvient des exemples illustres que lui fournissaient Bernard Silvestre et Mathieu de Ven-

dôme, il réussit pourtant à brosser un tableau riant, où s'imprime la marque d'un talent très personnel. Tout ce que lui fournissait d'éléments la mode littéraire de son temps est fondu au souffle d'une inspiration ingénue, que soutient partout le bon goût : ces gentillesses de l'amour courtois, ces flèches qui frappent le cœur en passant par l'œil, ces cœurs enfermés à clé, ces cœurs qui quittent une poitrine pour s'en aller habiter dans une autre, toutes ces fictions qui, chez leurs inventeurs mêmes, affectaient un air guindé, sont amenées chez lui avec une élégante simplicité; et cet ouvrier de style, qui compte parmi les plus industrieux, émerveille par son art de multiplier les habiletés sans verser dans le maniérisme. Sa culture, très soignée, a été poussée jusqu'à ce point, mais seulement jusqu'à ce point, où elle est du raffinement sans être encore de la préciosité : si riche qu'elle soit, elle ne lui pèse point et elle laisse subsister, jaillissante et pure, la sincérité d'une âme pleine de délicatesse.

*
* *

Sous la forme où nous l'avons, le poème de Guillaume de Lorris est-il achevé? On n'y lit point que l'Amant ait réussi à cueillir la Rose : ne serait-ce point que l'auteur comptait pousser son récit plus loin? Assurément, on n'imagine pas un roman ordinaire finissant de cette façon abrupte, et un Art d'aimer, comme ce roman veut par certains côtés en être un, se doit de conduire le soupirant au succès. Mais il ne faut pas perdre de vue le propos particulier de Guillaume : cet Art d'aimer n'était pas un traité qu'il voulût répandre pour l'instruction du vulgaire. Il écrivait pour plaire à sa dame, dans l'espoir de mériter quelque jour ses faveurs, et il n'avait d'autre intention que de retracer, en une confidence voilée par l'allégorie, les épreuves que l'amour lui avait imposées comme à tous les amants. Quel dessein plus acceptable? Mais quelle indiscrétion plus choquante que le récit d'une victoire? Le succès eût-il été obtenu, qu'il était peu séant de le proclamer; et annoncer la conquête avant qu'elle fût assurée eût été, pour le moins, une erreur de tactique. Les convenances de toute sorte, littéraires et morales, commandaient d'en rester sur l'hommage d'un cœur qui s'offre et se désespère; et beaucoup sans doute estimeront que Guillaume de Lorris avait délibérément mis son point final après les plaintes de l'Amant.

Tel n'a point été, à son dire, l'avis de Jean de Meung, et, quelque quarante années après la mort de Guillaume de Lorris, il s'avisa, considérant le roman de ce poète comme interrompu, de lui donner une conclusion. A supposer qu'on ait justement défini le sentiment de Guillaume en lui prêtant une réserve discrète, le seul projet de Jean de Meung suffit à juger son auteur : qu'il ait commis une méprise naïve ou qu'il ait feint, par calcul, de tenir pour inachevée une œuvre qu'il savait terminée, il apparaît, dès la première rencontre, comme un esprit d'une autre espèce que Guillaume, ou moins délicat, ou plus roué.

Quoi qu'il en soit de son attitude, qu'il se soit réellement mépris ou qu'il se soit seulement donné l'air de s'être trompé, le fait est qu'il a mis son projet à exécution et qu'aux quelque quatre mille vers de Guillaume, à ce corps d'œuvre artistement mesuré, il a appliqué, sous prétexte de l'achever, une queue monstrueuse de dix-huit mille vers. Est-ce donc que ce nouveau conteur possédait un don supérieur de la narration ? Est-ce donc qu'il était taillé pour faire oublier par ses séductions de romancier les défauts de proportions de son plan ? Non point. L'intrigue du roman ne l'intéresse pas. Elle l'intéresse si peu, qu'il ne fait pour ainsi dire aucun frais d'invention et que, sans se soucier des redites, il emprunte tout bonnement à son prédécesseur la matière de la plupart de ses épisodes. C'est ainsi que d'abord, devant l'Amant éploré, on voit réapparaître Raison, qui tient avec lui un deuxième et interminable colloque. Puis, l'Amant, las d'être sermonné, va pour la seconde fois trouver Ami, dont les conseils lui ramènent Doux-Penser et Doux-Parler, mais n'empêchent pas que Richesse, hostile à sa cause, lui interdise l'accès du clos. Amour alors revient, qui décide de mettre le siège avec lui devant la tour où Bel-Accueil est prisonnier. Et ces diverses péripéties étaient déjà dans Guillaume de Lorris, ou à peu près.

Le récit du siège, qui occupe les dix mille derniers vers du roman environ, constitue la partie proprement nouvelle de l'intrigue. Mais, ici encore, Jean de Meung ne s'est pas fait scrupule de reprendre à Guillaume l'idée de scènes entières. Amour ayant convoqué ses barons et réparti entre eux les missions, on attaque. Se présentant comme des pèlerins, Faux-Semblant, vêtu en jacobin, et Abstinence-Contrainte, vêtue en béguine, étranglent Male-Bouche, puis gagnent la Vieille qui garde Bel-

Accueil. Mais comme l'Amant, poussant ce premier avantage, essaie de cueillir aussitôt la Rose, il voit, en une scène répétée de la première partie du roman, surgir Danger et ses alliés. Une grande bataille s'engage, qui sans doute tournerait mal, si Amour, inquiet du tour pris par les événements, ne faisait quérir du secours auprès de Vénus. Vénus répond à son appel; elle arrive, et avec elle Génius, le chapelain de Nature, dont les paroles relèvent le moral des troupes. L'armée s'élance; l'ennemi prend la fuite; et Bel-Accueil accorde à l'Amant la permission de cueillir la Rose.

En fait d'invention romanesque, si l'on met à part les combats divers que se livrent plusieurs entités personnifiées, déjà créées d'ailleurs par Guillaume de Lorris, c'est là toute l'œuvre de Jean.

Cet étrange continuateur, si peu doué pour conter, a-t-il su du moins entrer exactement dans l'esprit du premier romancier et pousser, en interprète fidèle, ses idées au clair? Pas davantage; et l'on ne saurait imaginer contraste plus cru entre deux formes de pensée, particulièrement en ce qui concerne la façon de comprendre l'amour.

Guillaume était le plus dévot officiant du culte chevaleresque voué à la femme, le plus fervent adepte de la doctrine courtoise, le cœur le plus épris de cette morale précieuse qui s'était développée d'abord dans l'aristocratie de France et de Champagne, et qui fleurit dans l'œuvre des grands poètes lyriques. Qu'ordonne Amour, selon lui, en ses dix commandements? De rechercher en tout la distinction et de fuir tout ce qui peut passer pour le fait d'un vilain; d'être élégant, de porter des vêtements bien taillés et des chapeaux de roses; de se rendre agréable par ses talents, de monter joliment à cheval, de tirer aux armes, de savoir chanter, vieller, flûter, danser; de se montrer large et généreux; de raffiner sur la politesse; d'honorer les dames en prenant pour modèle le beau chevalier Gauvain; de ne penser qu'à l'amour et de s'y donner avec tout son cœur. Et quelles sont les personnes dont le dieu d'Amour aime à s'entourer? C'est Oiseuse, qui va se contemplant sans cesse dans son miroir; c'est Déduit, qui vit pour le plaisir; c'est Richesse, c'est Largesse, c'est Franchise. Parmi ses ennemis, il en est un plus affreux que tous : c'est Male-Bouche, qui, lorsqu'elle veille aux créneaux du château où la Rose est recluse, s'égaie à chanter contre les femmes et à publier dans sa trompe de guetteur

Qu'onques ne trouva femme juste :
Il n'est nulle qui ne se rie
S'elle ot parler de lecherie :
Ceste est pute, ceste se farde,
Et ceste folement regarde ;
Ceste est vilaine, ceste est fole,
Et ceste si a trop parole.

Or, Jean de Meung succède à Guillaume ; et le voilà qui, justement, prendra bientôt à son compte les propos sacrilèges de Male-Bouche.

Dans le roman de Guillaume, Raison, voulant détourner l'Amant du service d'Amour, s'applique à lui remontrer combien, à aimer, il y a peu de joie pour tant de peines. Mais qu'est-ce là, sinon l'expression de ces retours sans conséquence dont les amants sont coutumiers, quand, aux instants de dépit, ils se reprochent à eux-mêmes, et sans grande conviction, la faiblesse de leur volonté ? Vaine escrime, assaut pour rire. Dans le roman de Jean, Raison fait une nouvelle entrée et un nouveau discours : et alors, quel changement de ton ! « Aimez, dit-elle maintenant ; mais fuyez cet amour insensé où s'égare la rêverie, fuyez ce pays de convention que vous peuplez de chimères, où la femme est idole, où la volupté multiplie ses raffinements corrupteurs. Aimez ; mais aimez comme il faut aimer : en cédant, sans le compliquer, à l'instinct qui doit assurer la perpétuité des espèces. » Voilà qui n'est plus d'une pâle conseillère. Cette Raison, qui parle, n'est pas une vague sagesse ; elle est la sectatrice d'une philosophie déterminée, qui professe un réalisme systématique et très particulier. Au surplus, elle mêle à ce qu'elle dit de l'amour tant d'autres choses si justes par elles-mêmes que, de toute évidence, l'auteur a voulu lui donner le beau rôle et que la foi qu'elle exprime répond, on le devine, aux convictions profondes de Jean de Meung. Au premier discours de Raison, l'Amant avait fermé l'oreille : tant mieux et il fait bien, jugeait secrètement Guillaume de Lorris ; au deuxième discours, l'Amant fait de même : tant pis, laisse entendre clairement Jean de Meung, et il ne cache pas que c'est folie.

Qu'on est loin du mysticisme courtois ! Et qu'on s'en éloigne encore quand, après Raison, on prête attention aux propos d'Ami ! La première tenait l'amour pour un égarement :

le second s'esclaffe à l'idée qu'on puisse mettre son idéal en une femme. Depuis sa rencontre avec l'Amant, telle que l'avait contée Guillaume, le personnage d'Ami s'est singulièrement modifié. Au poète éploré il conseillait doucement alors d'user de soumission pour apaiser Danger et tâcher d'approcher à nouveau la Rose : maintenant, chez Jean de Meung, ses recettes sont d'une autre sorte. Voulez-vous retrouver la Rose? Prenez le chemin ordinaire de la conquête : engagez-vous par la voie de Trop-Donner, qu'a construite Folle-Largesse, route sûre et qui n'a qu'un inconvénient : non pas celui de prêter à la femme des sentiments trop bas (l'idée n'en effleure pas un instant l'esprit du cynique conseiller), mais celui de faire tomber les amants au pouvoir de Pauvreté quand ils n'ont pas pour eux les faveurs de Richesse. Et Ami, dont le rôle avait pour utilité initiale de ramener l'Amant à la Rose, oublie si bien et si vite son emploi, qu'il glisse aussitôt à un développement inattendu, d'un réalisme durement ironique, sur la vie de ménage, les scènes de jalousie, la lassitude des maris succédant à la ferveur des premiers serments, surtout la coquetterie des femmes, leurs ruses inépuisables et leurs trahisons, qui finissent toujours par enrôler leur seigneur dans la « confrérie de saint Ernoul ».

Le tableau est détaillé avec complaisance, tout à fait hors de propos si l'on a égard à l'intrigue, et par là même fort instructif sur le sentiment de l'auteur. Veut-on le justifier par l'idée qu'il prépare les conseils de prosaïque astuce qui suivent sur les moyens de déjouer la perfidie féminine? Il faut avouer pourtant que ces conseils sont bien prématurés pour un amant qui n'en est même pas encore à l'espérance ; et il faut avouer aussi qu'ils sont d'étrange inspiration, si tant est qu'ils visent tous à enseigner comment on peut tromper les femmes sans être trompé d'elles.

La suite des événements est faite pour donner raison à l'impertinente philosophie d'Ami. L'Amant n'a pas Richesse pour lui : elle lui barre la route de Trop-Donner, qu'il a essayé de prendre; plus tard, elle refuse de répondre à l'appel d'Amour, quand il convoque ses barons pour le siège du château. Mais, à défaut de Richesse, l'Amant a obtenu l'aide de Faux-Semblant, le fils de Tromperie et de Mensonge ; et c'est Faux-Semblant qui, entré le premier dans la place, se signale

par un grand exploit, en tranchant la langue à Male-Bouche. Quel défi, dans ce seul arrangement des rôles, à la morale courtoise! Quelle insolente glorification des flatteurs perfides, de ces « traîtres » et « losengiers » honnis d'enthousiasme par les chants et les romans unanimes de cent poètes!

Ainsi éclate la misogynie de Jean de Meung. C'est une belle occasion que lui offre, pour l'étaler, le personnage de la Vieille à laquelle Guillaume de Lorris avait confié la surveillance de Bel-Accueil dans la tour. Jean n'a eu garde de la laisser passer : il a laissé à cette Vieille un large rôle et lui a prêté un discours de trois mille vers. Il n'y a pas à se demander si, dans la tirade, les femmes paraissent à leur avantage : on n'en remontre point à cette proxénète, qui repasse avec amour les souvenirs de sa trouble jeunesse, et qui, forte d'une expérience diabolique, incite les jeunes au plaisir facile, les adjure de fuir une fidélité ruineuse, leur dicte l'art de mater les hommes, et n'éprouve d'autre joie que de semer la corruption autour d'elle. Et c'est grâce à cette séductrice que l'Amant réussit à revoir Bel-Accueil.

Il faut, pour le succès complet, un effort de plus. A la fin de son roman, Guillaume de Lorris avait ménagé une entrée discrète à Vénus, et celle-ci avait permis à l'Amant de donner un baiser à la Rose. Vénus revient aussi dans le roman de Jean comme une alliée de l'Amant, mais autrement décidée et forte en paroles : « Que la mort m'étrangle, s'écrie-t-elle, si jamais je laisse Chasteté s'installer auprès de femme vivante! » Et Génius, que lui dépêche Nature, fait que son serment n'est pas vain : la Rose est cueillie.

Le sens du récit est clair et la pensée de Jean de Meung n'est pas douteuse. Ce moraliste d'une nouvelle sorte est un démolisseur; il s'attaque à l'édifice sentimental dont la première pierre avait été posée sur le sol de France par Éléonore d'Aquitaine. Les grâces, la mondanité, la gentillesse sont des notions étrangères à son esprit; sa conception plate et positive des choses de l'amour, corsée d'une outrance affectée, combat l'idée courtoise. S'il a repris l'œuvre de Guillaume de Lorris, ce n'est pas en continuateur ingénu : il en a écrit la palinodie, il a écrit un anti-Guillaume. Il s'est introduit dans le poème de son prédécesseur avec l'intention malicieuse de ruiner sa philosophie au profit de la sienne propre; la façon dont il s'est

emparé d'un roman déjà fait par un autre, pour le transformer en véhicule de son système personnel, ressemble à une expropriation; et si l'on peut risquer cette comparaison, qui n'eût pas été pour choquer son goût, il fait penser, par son procédé désinvolte, à un Bernard l'Hermite se logeant dans une coquille de buccin.

***

Ce n'est pas seulement par ses opinions sur l'amour que Jean de Meung a fait violence à l'œuvre de Guillaume de Lorris: il en a disloqué le cadre en y introduisant toute sorte d'idées sur les sujets les plus divers; il lui a donné un air d'encyclopédie et, pour parler aussi du côté étrange de l'entreprise, il en a fait un monstre.

C'est un jeu divertissant et plein d'imprévu de suivre les marches et démarches de cet esprit qui cherche à prendre ses aises et qui déchire, à chacun de ses mouvements, la tunique dont il s'est facétieusement affublé. Où va-t-il? Que veut-il? Il veut opposer à l'Art d'aimer de Guillaume un Art d'aimer d'un autre style; mais cette préoccupation n'est pour lui qu'une préoccupation entre d'autres. Il a repris l'intrigue de Guillaume pour l'arranger à sa guise, il a repris ses personnages pour remanier leur caractère à sa convenance; mais il ne s'en est pas tenu à ce dessein, trop simple pour sa pensée fougueuse. Même remaniée dans le sens qui lui plaisait, la donnée romanesque restait pour lui une contrainte; son inspiration indisciplinée, rebelle aux conseils de l'art, sans souci des proportions, indifférente même à la logique du développement, procède par jets capricieux, s'égare, revient, repart, et aboutit enfin à une œuvre touffue, encombrée, chargée de verrues et de bouffissures.

Raison veut consoler l'Amant. L'amour, lui explique-t-elle, ne doit pas être compliqué; que les précieux raffinent : aimer, c'est simplement pourvoir aux besoins de l'espèce. Mais il y a bien autre chose dans son discours : l'amour l'amène à parler de l'amitié; l'amitié l'amène à parler des riches que leur richesse prive des affections sincères; et, par une suite de glissements successifs, elle en vient à disserter de la charité et de la justice, puis de la déesse Fortune, puis de la pruderie qui fait redouter l'emploi des termes propres. — Ami succède à Raison : il n'enseigne pas seulement à l'Amant que, pour

mener pendre ou noyer son ennemi, il faut savoir, à l'occasion, user de paroles douces et de caresses; que, pour obtenir l'amour, il faut savoir feindre les larmes; que les femmes sont d'étranges créatures et qu'il faut savoir les duper sans en être dupe : il trouve moyen de placer une tirade sur l'âge d'or, le bonheur des temps primitifs, et l'origine de la propriété et des gouvernements. — Faux-Semblant prend rang dans les troupes d'Amour. Mais qui est-il? Il n'est pas seulement le symbole des feintes amoureuses et des roueries que fait inventer le désir : on reconnait aussi en lui un faux dévot, et la confession qu'il étale est, durant plus de mille vers, une âpre satire des ordres mendiants. — Nature s'apprête à secourir l'Amant : il est dans les exigences du sujet de dire qui elle est et que sa fonction essentielle est de lutter sans trêve pour réparer les brèches ouvertes par la mort dans le troupeau des vivants. Mais voici un développement sur la puissance de la nature comparée à celle de l'art; puis un autre sur l'alchimie et la transmutation des corps; puis un autre où s'esquisse une reconstruction intégrale de l'univers.

Ainsi vague cette pensée, qui ne peut s'astreindre à tenir sa route. Elle va, part sur une idée, l'examine pour elle-même, en fait pour un instant le centre de son étude, puis subitement, en cours de développement, s'arrête à un nouvel objet que l'occasion lui présente, muse et s'attarde à le tourner et à le retourner, jusqu'à ce que sa curiosité soit sollicitée d'autre part, parfois selon l'appel d'une association assez naturelle, parfois aussi au gré d'une fantaisie arbitraire et capricante.

***

Or cette œuvre difforme, qu'on ne sait de quel nom appeler, roman ou encyclopédie, traité ou pamphlet, s'est lue avec une incontestable faveur. Pourquoi? C'est qu'elle a beau n'être, du point de vue de l'art, que fatras et pot-pourri, elle n'en est pas moins le produit d'une verve agile, et qui surprend non seulement par la vigueur d'un style énergique jusqu'à l'âpreté, roulant avec impétuosité sur un fond rocailleux des formules dures comme des blocs, mais aussi, quand on tient compte des temps, par la hardiesse inattendue des idées. Surtout, malgré le décousu du développement, malgré l'aspect inorganique du roman, il y a dans ce chaos une incontestable unité

d'inspiration. Rien ne fait aussi peu penser à un système, et pourtant rien ne se tient mieux. Cet homme qui parle de tout à propos de tout, grisé par l'érudition ou emporté par la fougue satirique, a l'air de ne pas très bien savoir où il va; mais, s'il s'écarte du plan que semblait lui imposer son sujet, il ne s'écarte jamais de son dessein; toutes ses idées, pour mal rangées qu'elles soient, vont dans le même sens ; toutes portent l'empreinte de la même doctrine. Qu'on regroupe les éléments épars dans le roman : on reconstitue cette doctrine comme un tout parfaitement cohérent, où s'unissent en un faisceau homogène les principes d'un naturalisme intégral.

Sans doute la philosophie de Jean de Meung n'exclut-elle pas l'existence d'une force spirituelle d'ordre supérieur, conçue de la façon la plus noble comme intelligence et comme volonté: il croit en un Dieu artisan de l'univers, qui de toute éternité porte en sa pensée les idées essentielles des choses, créateur de la matière, ordonnateur du chaos primitif, qu'il a discipliné par les nombres et les figures.

Mais cet être transcendant, ce sont les lumières de la foi qui l'éclairent : il est l'étude des théologiens. Au-dessous de la divinité s'offre à l'observation des hommes une réalité saisissable par le seul moyen des sens et de l'intellect : c'est l'univers créé, au jeu duquel préside, non plus Dieu en personne, mais la Nature, vicaire de Dieu. Voilà le spectacle qui, plus que la théologie, attire Jean de Meung : ce qu'il se plaît à examiner, ce sont les questions d'optique, d'astronomie, de météorologie, d'alchimie, et il apporte à les discuter un esprit affranchi de toute superstition, uniquement attaché à la recherche des causes naturelles.

Ce qu'il se plaît aussi à considérer, c'est l'homme, c'est la vie sociale. Il applique à cet objet la même méthode rationaliste qu'aux phénomènes de l'univers; et ses conclusions sont pour montrer, à la lumière de la loi naturelle, la vanité des illusions humaines et des créations artificielles de la société. Vanité du savoir : car qu'est-ce que l'art des hommes auprès de la nature, sinon une contrefaçon simiesque et qui tend, comme à son but suprême, vers une chétive ressemblance? Vanité des superfétations dont s'embarrasse l'amour courtois : car à quoi tend l'amour, selon la nature, sinon, et rien de plus, à assurer la survivance des espèces ? Vanité des richesses : car

où la nature a-t-elle placé le véritable bien de l'homme, sinon dans la simple innocence qui fut celle de l'âge d'or, au temps où régnaient la modestie et la concorde? Vanité de la gloire du monde : car qui fut le premier seigneur, sinon quelque grand paysan, plus « ossu » et plus « corsu » que les autres, élu pour rétablir la paix parmi d'avides concurrents ? et qui furent les premiers barons, sinon les gens dont ce vilain s'aida pour accomplir sa besogne et faire tête aux voleurs devenus trop nombreux ? et qui sont aujourd'hui encore ces rois et ces princes, sinon de faibles hommes, dont la garde d'honneur n'est qu'une garde de peur, dont la force personnelle ne compte pour rien contre celle d'un ribaud, et qui, le jour où leurs sujets leur refuseront le service, ne pourront que demeurer seuls et impuissants ?

Quand on en vient au terme de cet examen et que, pièce à pièce, on a vu se préciser une doctrine fermement orientée, on ne peut s'empêcher de reconnaître à l'œuvre une certaine force et même une sorte de beauté inattendue. Cette conception des choses qu'on a pu, non sans raison, qualifier parfois de matérialiste, se couronne par instants de poésie. L'écrivain est inégal, lourd par endroits, heurté, raboteux, poussant sa phrase à force; mais, quand il en vient à des idées qui lui sont chères, et spécialement quand il touche au principe de la Nature toute-puissante et bienfaisante, son style se hausse jusqu'à l'éloquence. C'est alors la parole d'un inspiré, d'un apôtre. L'homme, tel qu'il le représente, fait fière figure dans l'univers. L'ironie de Jean de Meung n'est pas d'un sceptique; il a une foi, et, jusqu'au milieu de ses inventions les plus profanes, qui côtoient souvent l'impiété, il montre une sorte de religion étrange. S'il est dur aux rois, aux grands, aux femmes, aux ordres mendiants, si le respect n'est pas son fort, il a du moins de la nature humaine une idée haute et noble. Il n'a pas négligé de démontrer que la prescience divine n'était pas un obstacle au libre arbitre et que l'homme jouissait pleinement du périlleux honneur de commander à ses actions. Il a contesté, contre des philosophes nombreux et illustres, que sa destinée fût déterminée par l'influence des planètes. C'est avec un enthousiasme de prophète qu'il le rappelle de ses égarements pour lui remettre en mémoire la volonté de la nature. Et cette attitude a sa grandeur.

La critique moderne ne pouvait être insensible à de tels

mérites. Avec une admiration parfois mêlée d'un peu d'inquiétude, elle a rendu généralement hommage au génie de Jean de Meung. Elle a salué en cet homme un grand esprit, un grand novateur, le chef d'une longue lignée de philosophes célèbres. « Il fut, dit Ampère, un devancier puissant des érudits païens et matérialistes du XVIIIe siècle. Il y a en lui le germe de Rabelais et même, à quelques égards, de d'Holbach et de Lamettrie. » Et M. Gustave Lanson : « Par sa philosophie, qui consiste essentiellement dans l'identité et la souveraineté de Nature et de Raison, Jean de Meung inaugure la littérature rationaliste ; il est le premier anneau de la chaîne qui relie Rabelais, Montaigne, Molière, à laquelle aussi Voltaire se rattache... »

En fait, de Jean de Meung à ceux qu'on lui donne pour héritiers, notamment à ceux des siècles les plus proches, il y a mieux qu'un simple rapport de ressemblance : il y a une filiation réelle, saisissable comme fait certain. Le *Roman de la Rose* a exercé pendant longtemps une influence profonde. Il a été, au XVe siècle, le sujet d'une querelle fameuse qui mit aux prises, d'une part Gerson et Christine de Pisan, de l'autre Jean de Montreuil, les frères Col et quelques amateurs lettrés. Christine s'indignait de trouver chez Jean de Meung un parti pris violent contre les femmes, aussi arbitraire que le culte courtois de la dame, contre lequel l'auteur prétendait réagir ; Gerson accusait Jean d'avoir indignement mêlé le sacré au profane, d'avoir confondu et « entouillé » les « vilaines choses » parmi les « paroles divines », comme s'il eût jeté « le précieux corps de Notre Seigneur entre les pieds des pourceaux ». A quoi les partisans du poète étaient assez en peine pour répondre directement, sans rien abandonner pourtant de leur sympathie. Gautier Col écrivait de Jean qu'il était « son vrai maître enseigneur familier, vrai catholique, solennel maître et docteur en théologie, philosophe très profond, excellent, sachant tout ce qui à entendement humain est scible, duquel la gloire et renommée vit et vivra ès âges à venir ». Clément Marot admirait le *Roman de la Rose*, livre « confit en bons incidens », « pour les bonnes sentences, propos et dits naturels et moraux qui dedans sont mis et insérés ». Ronsard et Baïf partageaient son sentiment. Et Estienne Pasquier, unissant Guillaume de Lorris et Jean de Meung dans un même éloge, écrivait

éloquemment : « Recherchez-vous la philosophie naturelle ou morale? Elle ne leur défaut au besoin. Voulez-vous quelques sages traits? Les voulez-vous de folie? Vous y en trouverez à suffisance : traits de folie toutefois dont pourrez vous faire sages. Il n'est pas que, quand il faut repasser sur la théologie, ils se montrent n'y être apprentis. Et tel depuis eux a été en grande vogue, lequel s'est enrichi de leurs plumes, sans en faire semblant. Aussi ont-il conservé et leur œuvre et leur mémoire jusques à huy, au milieu d'une infinité d'autres, qui ont été ensevelis avec les ans dans le cercueil des ténèbres. »

***

Une philosophie de tendances très nettes, une influence certaine et lointaine, ce sont des mérites qu'il faut incontestablement inscrire à l'actif de Jean de Meung. Mais les travaux dont son œuvre a été l'objet, ne sont qu'un épisode dans la vaste enquête à laquelle a donné lieu depuis cent ans l'ensemble de la littérature médiévale. De mieux en mieux informés sur son époque, nous réussissons aujourd'hui avec plus de certitude à le replacer dans son milieu, à définir la tradition d'où il dépend, à déterminer son véritable rôle non seulement auprès de la postérité, mais dans le siècle même où il a vécu. Et quand on est au bout de cette tâche, on s'aperçoit qu'il y a lieu de modifier sensiblement le jugement si favorable qu'il est devenu d'usage de porter sur son génie et sur le rang qu'il a tenu parmi les penseurs de son temps.

Nulle œuvre plus que la sienne, ne prête aux rapprochements avec des textes antérieurs; et son roman ne s'alimente, en son cours, que des eaux empruntées aux sources les plus diverses.

Il a, sur l'origine des gouvernements, une théorie qui ne les flatte point. Il déclare tout crûment que le pouvoir et la vertu ne vont jamais ensemble. Il ne craint pas d'avertir les grands, rois et prélats, que le juge suprême les citera un jour à son tribunal et tirera d'eux un châtiment exemplaire. — Mais de ces vues audacieuses était-il le premier auteur? Lucrèce avait-il expliqué d'autre façon que lui l'établissement des royautés?

Condere cœperunt urbes arcemque locare
Præsidium reges ipsi sibi perfugiumque ;
Et pecus atque agros divisere atque dedere

Pro facie cujusque et viribus ingenioque :
Nam facies multum valuit viresque vigebant...

N'était-ce pas Lucain qui avait écrit :

Virtus et summa potestas
Non coeunt ?...

Et quant à penser que les hardies remontrances de Jean aux puissants pouvaient avoir leur origine directe dans un retour, alors nouveau, au libre esprit des anciens, ne serait-ce pas oublier ces traités politiques, ces « bibles », ces « états du monde », où s'exerce une critique si vive et, disons-le en passant, si propre à déconcerter ceux qui considèrent les siècles de Louis VII et de saint Louis comme un âge d'écrasante servitude ? Dès le temps de Grégoire VII, le moine Manegold enseignait tout crûment que le roi était l'élu du peuple pour contenir les méchants et protéger les bons et que, lorsqu'il manquait à ce devoir, rompant le pacte qui l'avait élevé au trône, il devait être destitué, sans plus de façon qu'on chasse un mauvais porcher. C'est encore cent années avant Jean de Meung que l'évêque Étienne de Fougères forgeait ses vers vigoureux contre les rois qui dépouillent les pauvres gens pour enrichir des vauriens, qui ne savent rendre bonne justice, qui passent leur temps à courir le cerf au lieu de défendre leurs sujets, et qui ne font que répandre le mauvais exemple autour d'eux : vers d'autant plus audacieux que plusieurs visaient, à n'en pas douter, le plus terrible des rois vivants, l'impitoyable Henri II d'Angleterre. Quand on a lu la satire cinglante de tant d'écrivains, depuis le *Livre des Manières* d'Étienne, jusqu'à la *Somme* de frère Lorenz, la *Bible* de Guyot et la *Bible* du seigneur de Berzé, le *Besant de Dieu* de Guillaume le Normand et le *Roman de Charité* du Renclus de Molliens, on n'éprouve plus aucune surprise à voir Jean de Meung exercer son style sur les mêmes thèmes.

Jean se montre sévère à ces seigneurs qui vendent leurs jugements et faussent les usages, taillent à merci les faibles, et mériteraient mieux la potence que le larron qu'ils y envoient. — Mais que d'autres s'étaient indignés avant lui contre les chevaliers traîtres à leur mission, qui ne pensent qu'à « baller, bobancier et tournoyer », barons dégénérés, félons, vilains et pingres, qui ignorent la pitié et se consument de convoitise !

Vaines, dit-il, sont les richesses ; et le ribaud qui porte des sacs de charbon sur la place de Grève sent dans son cœur autant d'allégresse que le plus puissant monarque. — Mais Étienne de Fougères ne se demandait pas avec moins de force ce que valait l'agitation d'un prince ambitieux, son avidité insatiable à conquérir par milliers les arpents d'une terre dont une seule toise lui suffirait un jour, à lui comme au pauvre, pour étendre ses os :

S'il n'a terre, por quoi l'en poise ?
A son jor en avra sa toise :
Plus n'en avra povre ne riche...

Que vaut noblesse ? se demande Jean de Meung, et il répond que nul n'est noble que par ses mérites, que la naissance n'est rien là où la vertu n'est pas. — Mais déjà Marius, selon Salluste, l'avait proclamé devant le peuple romain ; mais Juvénal l'avait écrit ; mais les moralistes du moyen âge le répétaient à l'envi, brodant avec fantaisie sur ce distique :

Virtus nobilitat hominem ; virtute relicta
Migrat in exilium nobilitatis honor.

Jean de Meung mène contre les ordres religieux d'impétueuses attaques. — Mais va-t-il plus loin que tant d'autres censeurs ? Guyot ne se gênait pas pour dire que les bons abbés d'autrefois avaient épousé trois vierges pures : Charité, Vérité et Droiture, tandis que ceux de son temps les avaient remplacées par trois sorcières infâmes : Trahison, Hypocrisie et Simonie ; et il faut voir de quelle façon il traite moines blancs et moines noirs, Chartreux et Grandmontains, Prémontrés et Hospitaliers. Qui dira que, sur ce point, Jean de Meung ait dépassé en hardiesse ou le jongleur Rutebeuf, ou le docteur Guillaume de Saint-Amour, ou le malicieux auteur du *Couronnement de Renard* ?

La misogynie de Jean ne lui est pas non plus particulière. La collection des textes où les femmes ont été prises à partie, pendant le XIIe et le XIIIe siècle, formerait des volumes, et l'on y trouve toutes les formes d'inspiration, satire générale et attaques personnelles, censure pesante et raillerie facétieuse, aigreur et jovialité, esprit et mauvais goût. Dans ce genre de littérature, parmi tant de poèmes moraux, de sermons, de fabliaux, d'exercices d'école, il est difficile de prétendre que

Jean de Meung ait apporté du nouveau. M. Ernest Langlois, parlant du personnage de la Vieille, dont il remarque que la première esquisse était chez Ovide, se risque à louer notre auteur d'en avoir fait un type bien supérieur au modèle, et il vante la peinture « vigoureuse, exacte et entièrement originale » de la passion que la ribaude décrépite a éprouvée en sa jeunesse pour un affreux vaurien. Mais, sur ce terrain spécial, Jean n'avait pas seulement Ovide pour prédécesseur : le personnage de la vieille entremetteuse avait été représenté bien des fois dans la littérature du moyen âge, et tous en connaissaient certains avatars célèbres sous les noms de Thessala, de Lusca, de Baucis, de Béroé, d'Hersent, et de bien d'autres. Et pour ce qui est du thème particulier de la femme qui préfère le ribaud qui la bat au beau « bacheler » courtois, il est bien vrai que Jean de Meung en a tiré un effet assez énergique ; mais, ici encore, on notera que c'était un lieu commun, qui se rencontre chez les moralistes, par exemple chez Guillaume le Normand, et qui a été traité avec vigueur dans le « dit » de *Chastie-Musart*.

C'est ainsi que, page à page, on retrouve dans le roman de Jean de Meung le souvenir de quelque lecture : une à une, à mesure qu'on avance et qu'on rattache à un texte connu cette idée, cette scène, cette invective, s'évanouissent les raisons de croire à l'originalité de l'auteur. Restera-t-il du moins, pour être sienne, l'idée centrale et dominante de son poème, cette conviction naturaliste et rationaliste qu'on s'accorde à reconnaître comme l'âme et la force essentielle de l'œuvre ? Au moment où Ampère, dans son analyse du roman, est arrivé à ce groupe de quelque cinq mille vers dont l'entrée en scène de Nature marque le commencement, il n'hésite pas à saluer comme une création entièrement personnelle cette sorte de traité où se développe « un système de philosophie matérialiste d'une hardiesse souvent incroyable ». Défalquons tout ce qui, dans ce passage de l'œuvre, n'est qu'apport secondaire, vues sur l'astronomie, la physique, la chimie, qui ne sont d'aucune façon des découvertes du poète : il reste, en effet, cette idée et ce mythe de la Nature toute-puissante, principe de la vie et source de la loi morale, qui est, — tout le monde en convient, — une conception de grande portée. Mais cette idée et ce mythe, Jean de Meung en est-il l'inventeur ?

Le naturalisme dont il s'est fait l'apôtre était, lorsqu'il

écrivait, très vieille chose en France. Les premiers germes s'en trouvent dans la philosophie de Jean Scot, qui vivait à l'époque de Charles le Chauve, et qui, travaillant sous l'influence des écrits du pseudo-Denys l'Aréopagite, avait reçu de l'écrivain grec et transmis à notre moyen âge l'esprit du néo-platonisme. Son livre des *Divisions de la nature* a été le premier effort tenté en Occident pour constituer une philosophie des choses indépendante de la théologie chrétienne, et, malgré les soupçons d'hérésie qu'il s'attirait, malgré son panthéisme latent, malgré une interprétation hardie et quelque peu cavalière des Écritures, il s'est imposé à toute la pensée médiévale avec l'autorité du génie : sa théorie des Idées essentielles, prototype de tous les êtres créés, constitue le noyau du système philosophique qui fut, au début du XIIe siècle, celui de toute l'école chartraine, celui de Bernard, le maître, celui de Guillaume de Conches, de Gilbert de la Porrée, de Thierry, de Jean de Salisbury, ses disciples plus ou moins fidèles ; et l'indépendance que, dans ce système, la raison conservait à l'égard de la foi, préparait à l'étude scientifique de la nature un terrain des plus fertiles.

Parmi de nombreux essais, inspirés par cette doctrine, pour reconstruire le monde, il en est un dont l'auteur, usant d'une large faculté poétique, a représenté les principes actifs de la création sous la forme d'êtres personnifiés : c'est le livre de l'*Univers*, composé par le tourangeau Bernard Silvestre, tableau pittoresque, où une imagination élégante a ranimé la pensée de Platon et d'Aristote et décrit brillamment la grande œuvre de la Nature travaillant sous l'autorité suprême de Dieu. L'ouvrage a obtenu un vif succès. Les conceptions abstraites des métaphysiciens, sous la forme mythique qu'elles y revêtaient, se sont répandues jusque chez les chansonniers et les romanciers, pour qui la notion de la Nature créatrice est devenue un lieu commun et qui, lorsqu'ils décrivent un être digne d'admiration, ne manquent point de noter que la Nature s'est surpassée en le formant ou que, cette fois-là, Dieu en personne, se substituant miraculeusement à elle, lui a voulu donner une leçon.

Jusque là l'idée, avec tout ce qu'elle contenait de hasardeux et de fragile, n'intéressait que la cosmologie et la métaphysique. Mais deux écrits, qui parurent presque simultanément aux environs de 1184, devaient lui conférer bientôt une puissance

active en la faisant passer du domaine de la spéculation théorique à celui de l'éthique.

Le premier, œuvre d'Alain de Lille et intitulé les *Plaintes de la Nature*, est le récit d'une vision. L'auteur, plongé dans une longue méditation sur les égarements des sodomites, voit apparaître à ses regards une femme majestueuse, dont le diadème reproduit les merveilles de la voûte céleste, le cercle de l'écliptique et les signes du zodiaque, les constellations et les planètes, dont la robe éblouissante porte brodée la représentation de tous les êtres créés, habitants de l'air, de l'onde et de la terre, au milieu d'une profusion de fleurs, et dont l'approche fait courir sur tout l'univers un frisson d'allégresse et de fête. C'est la Nature. Devant cette miraculeuse apparition l'auteur s'évanouit. Mais l'auguste personne le soutient de ses bras : « C'est moi ta créatrice », lui dit-elle, et elle daigne lui révéler selon quelles harmonies savantes elle a organisé l'être humain. Alors Alain, revenu de sa stupeur, sent son cœur s'emplir de gratitude et il adresse à la Nature un hymne de vénération. Puis, s'enhardissant à la mieux considérer, il découvre sur son beau visage les marques de la tristesse et de l'affliction. Il l'interroge, et elle lui apprend les raisons de son chagrin : c'est l'homme qui en est la cause, l'homme, son chef-d'œuvre, et qui pourtant, seul de ses créatures, se dérobe à ses lois et se plonge dans la corruption. Comment pourrait-elle supporter sans un noir chagrin la frénésie des Léda, des Pasiphaé, des Médée, des Narcisse, des Orphée, — les défaillances de Vénus, qu'elle avait chargée d'assurer la continuité des espèces, — l'ivresse, où l'on va chercher une volupté rendue plus rare par le mélange des roses et de l'hysope, — la bonne chère, qui égare les prélats eux-mêmes, et leur fait soumettre au martyre de préparations culinaires raffinées les saumons et les brochets, — l'avarice, devant laquelle toute vaillance, toute vertu s'efface, — et l'arrogance, et la jalousie, et l'adulation. Contre tant de vices l'auteur associe sa plainte à celle de la Nature. Or, pendant ce temps, les Vertus qui devraient servir de guides aux hommes, l'Hyménée, la Chasteté, la Tempérance, la Largesse et l'Humilité, se lamentent aussi de tous les affronts qui leur sont faits. La Nature ne peut plus résister à leur douleur. Elle convoque Génius, son chapelain, pour lancer un anathème impitoyable contre tous les manquements à sa loi.

Ainsi s'achève ce récit, où la marche des événements prête à plus d'une critique, mais où les développements philosophiques et moraux que relie l'intrigue, assez faible par elle-même, sont de très haute signification. Cette composition présente des ressemblances certaines avec la *Consolation* de Boèce, qui l'a inspirée en partie : le cadre, le jeu des entités personnifiées, une foi dans les idées qui va s'exaltant à large rythme et qui s'élève, par intervalles, comme emportée, de la forme prosaïque à la forme versifiée. Mais la différence est grande entre les deux œuvres, si l'on songe que là où l'enthousiasme du patrice romain se portait vers une sagesse directement émanée de Dieu, c'est la nature, qui, chez Alain de Lille, devient l'objet de l'adoration et le principe du bien. C'est à la nature que s'adresse, chez lui, tel hymne d'une piété égale à ceux qui célébraient la Vierge; c'est à elle qu'il voue l'ardente vénération que tant d'autres auteurs réservaient à la puissance et aux bienfaits du Christ. Bref, il substitue, en morale, la loi naturelle à la loi divine.

Le deuxième ouvrage où l'idée de Nature a pris un tour analogue est l'*Archithrenius* de Jean de Hanville. Il raconte les tribulations d'un jeune homme zélé, qui, fatigué du spectacle de la dépravation universelle, se met à quêter la sagesse à travers le monde, et qui, après avoir visité les terres diverses où règnent les divers abus, — terre de Vénus, terre de l'ambition, terre de la gloutonnerie, — arrive d'abord à Thulé, séjour des sages, puis à la cour de la Nature, conseillère suprême, qui lui donne pour épouse la Modération. Il y a des raisons de croire que ce poème a été composé en partie sous l'influence des *Plaintes de la Nature* d'Alain de Lille; et c'est pourquoi il n'y a pas lieu d'insister sur les idées qu'il renferme. Mais il est une nouveauté du moins par laquelle il se distingue : c'est d'avoir fait de Thulé l'antichambre de la vérité suprême, Thulé où réside le chœur des philosophes illustres et où Archithrenius recueille l'impérissable leçon de leurs vies et de leurs sentences : en sorte que trois livres du poème, sur neuf dont il se compose, constituent un véritable traité de morale sur les richesses et sur le mépris du monde, sur le luxe et sur l'importunité des grandeurs, sur la démence et sur la recherche de la gloire, sur tous les motifs de conduite des hommes, sans que cet enseignement prenne d'autre base que l'autorité respectée des Socrate et des Platon, des Démocrite et des Pythagore, des Cicéron et

des Sénèque, de tous ceux qui représentent à des degrés divers la raison et la sagesse antiques.

Jean de Meung connaissait les *Plaintes de la Nature* et l'*Archithrenius*. Au premier de ces ouvrages il doit cette théorie de la Nature dont Ampère le tenait pour le créateur. De l'autre, et de quelques écrits analogues, il tient cette habitude d'invoquer à chaque instant les propos ou l'exemple des anciens, où l'on a cru pouvoir reconnaître la marque d'un humanisme naissant. Et ainsi, que devient cette originalité d'attitude sur laquelle se fonde la gloire du poète ? Qu'on s'attache au détail ou à l'ensemble, l'œuvre de Jean apparaît comme le miroir, moins d'un génie individuel, que du génie d'une époque entière. De cette machine curieuse il n'a créé aucun ressort; et spécialement le naturalisme, qui confère à son roman le plus certain de son intérêt, n'est pas sa découverte.

***

Ce sont là d'importantes réserves sur les mérites de Jean de Meung; et de fait, son grand succès auprès des lecteurs du XVe et du XVIe siècle a été, en partie, pour lui, un coup de chance. La curiosité passionnée qui s'est attachée à son œuvre s'explique non seulement par les éléments profonds de son génie, mais aussi par des circonstances fortuites et, qui mieux est, par quelques-uns de ses défauts eux-mêmes : un sans-gêne effronté et la rudesse de son goût. Si la délicate Christine de Pisan s'est indignée de ses médisances contre les femmes, et si elle a prêté plus d'attention aux siennes qu'à vingt autres pamphlets, ce n'était point qu'elles eussent plus de poids, mais seulement parce qu'elles se greffaient monstrueusement sur le joli roman de Guillaume de Lorris et qu'elles prenaient ainsi le caractère d'une insolente et provocante intrusion. Si plusieurs grands esprits ont adopté le roman de Jean de Meung, c'est précisément pour ces éléments dont il s'était invraisemblablement gonflé et boursouflé, pour ces « faits, dits et sentences » de toute espèce dont il foisonnait et qu'ils aimaient, mais dont Gerson n'avait pas eu tort de dire qu'ils faisaient de l'œuvre un « chaos », une « tour de Babel », un « brouet à l'allemande ».

On conçoit que le XVIe siècle ait fait bon marché des défauts d'un poème dès l'instant qu'il découvrait en l'auteur un humaniste et un philosophe. Mais c'est ici même que peut paraître

l'excès d'un engouement dont Jean de Meung a bénéficié au détriment de ses prédécesseurs. De ses idées, on l'a vu, il n'en est guère qu'il n'ait dues à ses devanciers ; et son ardeur à dépouiller les auteurs de l'antiquité, où quelques-uns ont voulu voir le signe annonciateur de l'humanisme, comment la tenir pour autre chose qu'une érudition alors banale, déjà commune au XIIe siècle, et dont il ne s'est abreuvé qu'après tant d'autres? Ce qu'il a été, en somme, c'est, par la plupart de ses travaux, un traducteur : traducteur de Boèce, traducteur de Végèce, traducteur de Giraud de Barri, traducteur d'Aelred, traducteur des Lettres d'Héloïse et d'Abélard. Du *Roman de la Rose* lui-même on pourrait dire aussi qu'il est d'un traducteur, au sens étroit du mot en ce qui concerne beaucoup de ses parties, dans un sens plus large si l'on considère l'ensemble, en entendant par là qu'il a été, pour la postérité, le truchement de son siècle. Et quand les critiques de la Renaissance considérèrent comme seul digne de survivre au passé un poète qui n'avait été que l'un des représentants les plus typiques de son temps, ils ne purent le faire que par un mépris *a priori* de toute la littérature médiévale, qu'à vrai dire ils ne connaissaient plus.

La remarque ne vaut pas seulement pour Jean de Meung : elle s'applique à tout son siècle.

On se plaît d'ordinaire à admirer dans la littérature en langue française du XIIIe siècle une liberté d'allures que n'avait pas le siècle précédent : moins de délicatesse poétique, mais plus d'idées; moins d'imagination, mais plus de critique; une humeur frondeuse qui n'épargne personne, l'ardeur indiscrète d'un caractère raisonneur, la solidité, en même temps que la démarche un peu lourde, du bon sens bourgeois. Les intelligences se mettent alors à fermenter, curieuses, anxieuses de savoir ; elles s'attachent à l'étude des phénomènes naturels, dissertent sur le prince, jugent les prélats et les moines, apprennent à désapprouver, à s'inquiéter, à douter, à rêver d'un ordre de choses meilleur. Or, vers le même temps, la pensée qui s'exprime en latin est loin de manifester une aussi féconde activité : pliée à une discipline rigoureuse, enfermée dans les limites d'une jalouse orthodoxie, abandonnant les hautes spéculations et les questions vivantes pour les exercices d'une froide et stérile dialectique, elle cherche le vrai dans la fixité des doc-

trines et non plus dans le mouvement continu des forces spirituelles. Et quand on s'en tient à considérer cette époque en elle-même, on croit voir se dessiner l'image d'un peuple qui, donnant essor à sa raison naturelle et à ses facultés spontanées, tente d'échapper à l'étreinte d'une philosophie étroite et tyrannique.

Pourtant, cette idée d'une découverte des grandes lumières par le génie populaire doit être abandonnée. Il n'est pas une des notions, pas un des principes dont s'est nourrie la littérature française du XIIIe siècle, qui n'ait eu son origine dans la littérature latine du XIIe. Certes, il est exact que la littérature en français du XIIIe siècle est à la fois plus vivante que la littérature latine du même temps et plus affranchie que la littérature française du siècle précédent. Mais la comparaison ne doit pas être limitée à ces termes : il faut aussi juger la littérature française du XIIIe siècle par rapport à la littérature du XIIe en langue latine ; et l'on s'aperçoit aussitôt qu'en sa substance la plus riche, elle n'en est que le prolongement, la copie, et parfois la déformation. Littérature d'imagination, elle répète le XIIe siècle français, ses épopées, ses romans, ses chansons ; littérature d'idées, par ses encyclopédies, ses pamphlets, ses traités, elle ne fait que traduire le XIIe siècle latin. Le grand siècle est le XIIe. Il domine tout le moyen âge de sa pensée jeune et créatrice. C'est à cette époque que les sept arts prennent leur plein épanouissement. Un souffle de renouveau passe sur les lettres et les sciences. Le culte rétabli de l'antiquité enflamme de zèle les poètes et les penseurs, et Pierre de Blois s'écrie, en parlant des maîtres d'autrefois : « Nous sommes comme des nains hissés sur les épaules de ces géants. » Une grande école d'écrivains, à qui d'ailleurs ne manque pas l'originalité, met son idéal à retrouver quelque chose du génie romain. L'étude des auteurs classiques, l'application à en saisir l'esprit ne sont pas le propre de Jean de Meung ; quand il vénère les grands Anciens, il ne fait qu'embrasser une religion vieille d'un siècle et n'apporte comme élément nouveau qu'un pédantisme dont le souci d'art de ses prédécesseurs, mieux pénétrés de l'enseignement profond des modèles, eût rougi. On a vu en lui un précurseur de l'humanisme : les vrais humanistes du moyen âge, et les plus proches de ceux de la Renaissance, appartiennent au XIIe siècle ; il n'en est, lui, que le modeste héritier.

Leur poésie, si curieusement teintée de paganisme, où un métier un peu compliqué ne nuit pourtant pas à la vigueur, ne lui a pas paru indigne de son imitation ; et quant aux idées proprement philosophiques, ils les lui ont fournies d'une main libérale.

Qu'il s'agisse des sciences exactes ou des sciences de la nature, de dogmatisme ou d'ascétisme, de métaphysique ou de morale, le XIIe siècle abonde en grands noms. Largement ouvert aux influences rénovatrices des écoles grecque et arabe, il étonne par sa hardiesse. Un Adélard de Bath, un Gérard de Crémone, un Bernard Silvestre, un Abélard ont une information, une fantaisie, un sens critique qui ne reconnaissent d'autre loi que celle de leur curiosité. Un Guillaume de Conches explique la formation de l'univers avec une indifférence à l'égard des dogmes qui scandalisait en 1808 les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France*. Et tous aussi indépendants dans l'ordre des choses morales que dans celui de la connaissance : un Jean de Salisbury, dans son *Polycraticus*, touche aux questions les plus délicates sans en réserver aucune : politique de l'Église, mœurs du temps, devoirs des classes dirigeantes; et qui veut mesurer jusqu'à quel degré de liberté peut être poussée la satire, n'a qu'à lire les poèmes de Gautier Map. Jean de Meung n'a pas dépassé la franchise audacieuse de ces grands esprits.

***

Les travaux de l'érudition moderne aboutiront-ils donc à ce résultat de précipiter de son socle une réputation glorieuse?

Ce n'est pas le cas.

Il ne peut, d'abord, venir à l'esprit de personne de refuser à Jean de Meung de rares dons d'écrivain. Le plus ardent de ses ennemis, Gerson, a reconnu qu'il n'avait pas son égal pour écrire le français; et il est certain que, si sa phrase manque de dessin, son expression surprend par la vigueur du relief et l'intensité de la couleur. Il a, pour servir ses idées et répondre aux besoins d'une conviction impétueuse, les ressources d'une riche et chaude imagination. On en doit convenir, ce médiocre artiste avait l'étoffe d'un grand poète. Cet iconoclaste des idoles courtoises a eu ses dieux à lui. Les grâces, les jeux, les ris ont excité son ironie sarcastique; mais son positivisme et son attachement aux réalités épaisses n'excluent pas une forme de poésie nouvelle : sa trivialité, avec des airs de défi, prend un

vol hardi qui n'est pas sans beauté, et il n'est pas le seul à qui une inspiration réaliste ait ouvert les régions du sublime.

Il n'a pas été un novateur et il ne faut pas oublier ce qu'il doit à ses devanciers. Mais la seule orientation de ses préférences intellectuelles, si nettes et si fermes, est une originalité. Il a pillé de droite et de gauche, sans discrétion, en apparence au hasard, en réalité avec un sentiment très sûr des parentés d'idées. Entre tant de livres qui s'offraient à son attention, il a opéré un choix qui, à lui seul, est déjà une œuvre. Il est allé tout droit à Ovide, à Boèce, à Abélard, à Jean de Salisbury, à Alain de Lille, à Gautier Map, c'est-à-dire aux auteurs qui, d'une façon ou de l'autre, s'étaient signalés par leur hardiesse; et en chacun d'eux il n'a pas manqué de recueillir tout justement les passages les plus piquants. N'aurait-il que réuni en faisceau les idées d'autrui, qu'il aurait largement contribué pour sa part à en accroître la puissance : de flammes éparses il a allumé un puissant foyer.

Mais il est, par surcroît, digne de remarque que chacun de ses emprunts particuliers s'est fait de manière à hausser d'un degré l'audace de ses modèles. Ovide ne pousse pas son impertinence à l'égard des femmes au delà du simple libertinage : Jean de Meung érige la misogynie en doctrine. Alain de Lille défend les droits de la nature contre les abus de la perversité individuelle : au nom de la nature, c'est toute une société, c'est toute la civilisation courtoise, que Jean de Meung bat en brèche. Guillaume de Saint-Amour attaque les ordres mendiants en raison de leurs progrès envahissants au sein de l'université parisienne : Jean de Meung, en reprenant la même cause, darde ses traits contre l'institution même des ordres religieux et spécialement contre le célibat monacal. Ainsi sa critique vise toujours plus loin que celle de ses devanciers, plus agressive, plus acérée, plus irritante. Est-ce maladresse d'un partisan excessif, chez qui ses inspirateurs n'eussent plus reconnu leurs idées et qu'ils eussent désavoué? Non pas; mais malice préméditée, qui exploite, en les forçant au besoin, les idées des grands auteurs au profit d'une morale déterminée, avec la même ingéniosité astucieuse qu'elle avait retourné le roman de Guillaume de Lorris. Admettons que Jean de Meung n'ait été qu'un vulgarisateur : vulgariser comme il l'a fait, était d'une audace presque révolutionnaire.

Et sans doute aussi se peut-il que ses convictions mêmes ne lui aient pas été personnelles, que son tour d'esprit soit le même qui s'épanouit dans une grande partie de la poésie en langue vulgaire du XIIIe siècle : il n'en est pas moins vrai que beaucoup de ses contemporains ont eu plaisir à retrouver leur façon de penser dans son livre comme dans un miroir fidèle, et le grand nombre des manuscrits de ce livre copiés, pendant le XIIIe et le XIVe siècle, suffit à en faire foi. Il a été historiquement le représentant le plus expressif de l'état d'esprit de cette bourgeoisie qui, après la décadence des grandes notions de chevalerie, de courtoisie et d'ascétisme religieux, sur lesquelles avait reposé la civilisation du XIIe siècle, essayait de mettre en équilibre, pour son usage, des principes nouveaux de foi et de conduite, et que la politique matérialiste de Philippe le Bel, succédant presque sans transition à l'idéalisme de saint Louis, invitait à pratiquer une morale en rapport avec celle de ses maîtres. Jean de Meung a été en relations avec Philippe le Bel; il lui a dédié sa traduction de Boèce.

D'après une tradition d'ailleurs difficile à contrôler, il légua, quand il mourut, vers 1300, aux Jacobins dont il avait tant médit, à charge pour eux d'ensevelir son corps dans leur église, un lourd coffret, qu'on croyait plein de pièces de monnaie, et qui ne se trouva contenir que des feuillets d'ardoise : le trait, s'il est authentique, ne dut pas déplaire au roi. Si l'anecdote est apocryphe, il reste toujours le *Roman de la Rose*, que l'auteur avait écrit pour qu'on y trouvât « profit et délectation », et dont les enseignements ne furent pas perdus.

Le mouvement de pensée auquel il se rattachait eut beau être interrompu par l'effroyable crise de la guerre de Cent ans, le poème de Jean de Meung, qui avait été la première grande œuvre en langue française à porter vraiment des idées, a transmis aux hommes de la Renaissance la somme d'un effort de pensée qui ne résume pas tout le moyen âge, mais où s'aperçoit l'un des côtés les plus vivants de son génie. C'est un titre suffisant à la gloire.

EDMOND FARAL.

PAGES DE GLOIRE AU MAROC

III [1]

L'AFFAIRE DE TALEGHZA

Avec ses péripéties multiples et le bel exemple d'endurance qu'elle donne, l'affaire de Taleghza (2) restera célèbre dans l'histoire des postes encerclés.

Entre l'oued Amzez et l'oued Aoulaï, tous deux parallèles et affluents rive droite de l'Ouergha, se trouve un puissant massif montagneux, d'accès difficile. De l'est vers l'ouest, ses crêtes étaient tenues par les postes de Taleghza, de Bab-Cheraga et de l'Aoulaï. Importants à cause de leur situation, ces postes avaient des vues sur une grande partie du pays des Beni-Zeroual.

Plus élevé que ses voisins, — 600 mètres environ d'altitude, — le petit fort de Taleghza dominait un des passages fréquentés donnant accès vers Fez. C'est la raison qui le faisait spécialement convoiter par l'ennemi.

La position de Taleghza se composait d'un poste principal et de quatre blockhaus numérotés de 1 à 4, s'égrenant le long des pentes. Ces blockhaus couvraient la piste vers l'arrière (3).

Le poste principal était sous les ordres du capitaine Ancelot. Dans le blockhaus numéro 1 se trouvait le lieutenant Valli avec quatorze tirailleurs; le blockhaus numéro 4, un peu isolé de l'ensemble des autres ouvrages, était commandé par le sous-lieutenant Albet, avec trois caporaux et dix tirailleurs, tous

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai et 1er juillet.

(2) Prononcer : *Talerza*.

(3) La position entière était tenue par la 11e compagnie du 13e tirailleur algérien, commandée par le lieutenant-colonel Michelin.

indigènes. Les deux autres blockhaus étaient tenus par des sous-officiers.

Telle était la situation quand, vers le 14 avril, le capitaine Ancelot remarque, dans les douars environnants, un va-et-vient inaccoutumé. D'abord, il croit à une effervescence passagère et qui s'apaisera de soi-même; mais, bientôt, il lui faut se rendre compte que la menace est sérieuse.

Depuis le début des hostilités, un petit groupe d'indigènes avait l'habitude, chaque matin, de placer devant Taleghza une trentaine des siens qui montaient la garde durant la journée. Or, le 17, les indigènes ne peuvent parvenir jusqu'au poste. Le premier de tous nos fortins du front nord, Taleghza est encerclé. Des tranchées creusées pendant la nuit précédente par les Rifains le cernent de toutes parts et l'emplacement de ces tranchées a été si judicieusement choisi que leurs occupants empêchent les assiégés de tenter aucune sortie de ravitaillement.

« Nous ne possédions qu'une petite réserve d'eau, remarque le capitaine Ancelot, et je jugeai prudent de la rationner immédiatement. A chaque homme, il ne fut plus distribué que deux litres pour trois jours. » Peu de temps auparavant, le poste avait reçu un convoi de trente bœufs. La pénurie d'eau ne permit pas de les abreuver. L'une après l'autre, les bêtes moururent. Vite corrompues, ces nombreuses et encombrantes charognes dégageaient une odeur atroce, formaient un foyer de pestilence. Une nuit, on parvient à les pousser hors du poste: on les tire aussi loin que possible. Elles sont encore trop près; leur infection continue d'emplir l'air.

En dépit des attaques incessantes, la position de Taleghza résiste avec vigueur. On n'a à déplorer que la perte du blockhaus numéro 3 qui tombe aux mains de l'ennemi; mais ses défenseurs ont pu se replier sur le blockhaus numéro 2; ils emmènent leur chef qui a été blessé et emportent les mitrailleuses.

Cependant, chaque jour, la situation va s'aggravant. Sur les crêtes voisines, les postes d'Aïn-Leuh, d'Oued-Amzez, de Bab-Cheraga, d'Aoulaï, de Bibane, à leur tour sont encerclés. « Avec mes jumelles, écrit le capitaine Ancelot, je voyais les villages flamber loin derrière nous; je me sentais complètement isolé. »

Plus de communications téléphoniques entre le poste principal et les blockhaus. Dès le premier jour, les Rifains ont coupé les lignes. Heureusement, la distance des blockhaus à l'ouvrage

principal n'excède pas huit cents mètres. Quand le capitaine a un ordre à donner, il vient au bord du mur d'enceinte et élève fortement la voix. D'un blockhaus à l'autre, « on fait passer... »

« Que dire de notre vie, pendant cette période? note le sous-lieutenant Albet. Elle fut celle de tous nos camarades encerclés. Nous avons connu la faim, la soif, l'excessive chaleur d'un soleil implacable, le manque de sommeil, l'angoisse, l'énervement d'attaques continuelles. »

Gonflés de leurs premiers succès, les Rifains venaient en clamer la nouvelle aux assiégés. Le blockhaus de l'Aou-laï était entre leurs mains; Bab-Cheraga était pris; bientôt, ce serait le tour de Taleghza. Les tirailleurs recevraient du « flouss », beaucoup de « flouss », du tabac, des vivres; ils seraient renvoyés dans leur pays, à condition de livrer leurs chefs, les roumis. La résistance serait punie d'affreuses représailles...

Promesses et menaces laissaient également insensibles ceux à qui elles s'adressaient. Jamais ces cœurs simples n'ont failli à leur devoir.

Un soir, le 11 mai, la garnison qui tient Taleghza est pleine d'allégresse. Dans la vallée crépusculaire de l'Ouergha, des points lumineux, révélant le camp d'un groupe mobile, s'allument du côté d'Aïn-Aïcha. Nos soldats sont loin encore, à plus de 15 kilomètres, mais ils viennent. C'est la fin de la longue agonie, c'est la délivrance!... Hélas! le groupe mobile qui combat vaillamment et a déjà dégagé et ravitaillé les postes environnants doit renoncer à monter jusqu'à Taleghza. Trop de vies humaines seraient exposées dans la rude et périlleuse escalade de la montagne. Les assiégés devront agir par eux-mêmes.

Dans la nuit du 12 au 13 mai, un message optique lancé par le groupe mobile du colonel Freydenberg parvient au capitaine Ancelot : « Ravitaillons demain poste Oued-Amzez; profitez présence G. M. pour vous replier sur lui après avoir détruit munitions et matériel. »

Cet ordre, le capitaine le transmet aux blockhaus par la voix d'abord, puis par l'intermédiaire d'un sergent et d'un tirailleur volontaires qui parviennent à tromper la surveillance de l'adversaire. L'ordre communiqué disait :

« Rendez-vous, cette nuit, à une heure, à la source du blockhaus 4 pour regagner G. M. »

Le message optique lancé par le colonel Freydenberg au capitaine Ancelot fut-il intercepté par les Rifains? Le capitaine ne le pense pas. Cependant des ennemis viennent sous les murs du poste le défier insolemment :

« Nous savons que tu dois sortir cette nuit; tu ne sortiras pas. »

Puisque ses projets sont éventés, le capitaine Ancelot en remet l'exécution. A la voix, il avertit les défenseurs des blockhaus. Le vent est violent. Ses paroles ne portent pas ou sont mal comprises. La nuit même, les commandants des blockhaus opèrent leur sortie.

A peine le lieutenant Valli a-t-il fait deux cents mètres qu'il est « accroché » par des partisans rifains Ceux-ci essayent d'approcher la petite troupe, d'en venir au corps-à-corps. Le combat est acharné. Les Rifains sont nombreux. Parmi les nôtres, deux tirailleurs sont tués, trois sont blessés. Le lieutenant Valli est atteint d'une balle à la main droite et d'un éclat de grenade au genou gauche. « Nous avions des grenades et des V. B., dit-il ; nous pûmes nous dégager et continuer dans la bonne direction. »

L'ennemi ne lâche pas sa proie : « Il en sortait de partout. Criant et courant vers nous, ils voulaient nous empêcher de descendre vers l'oued Amzez. »

De profonds ravins creusent la montagne. Valli et ses hommes se jettent dans l'un d'eux. Là, ils connaissent quelques instants de répit et en profitent pour se panser. L'oued n'est plus qu'à cent mètres: parviendront-ils à le gagner? Ils avancent entre les deux murailles rocheuses qui les abritent ; ils arrivent au débouché. Les partisans qui ont deviné leur manœuvre les attendent en nombre aux abords de la rivière. Un nouveau et bref combat s'engage. Les nôtres n'ont plus de munitions. Épuisés par 27 jours de privations et par leurs blessures, ils tombent entre les mains de l'ennemi (1).

(1) D'une lettre du lieutenant Valli, nous extrayons les passages suivants : « A peine étais-je entre les mains des partisans qu'ils me dépouillèrent de mes vêtements, m'arrachèrent mes chaussures; j'étais presque nu. Deux d'entre eux me frappaient avec leurs matraques et la crosse de leur fusil. Pendant deux jours, on nous laissa sans manger. La fièvre, la fatigue m'avaient complètement abattu, je refusai de marcher. Quelques instants plus tard, un convoi de mulets chargés d'obus qui nous avaient été enlevés vint à passer. Un de nos gardiens réquisitionna un mulet pour moi et pour mon fourrier Ferrat, qui avait le bras cassé par une

Pendant ce temps, le sous-lieutenant Albet a quitté le blockhaus numéro 4. Il guide ses tirailleurs vers le lieu du rendez-vous. D'invisibles guetteurs le poursuivent de balles heureusement mal ajustées. Il arrive à la source. Surprise cruelle. Elle est gardée. C'est une fusillade violente qui l'accueille. Deux tirailleurs sont tués net. Khéiani, l'ordonnance du lieutenant, est blessé au bras et à la cuisse.

En se dissimulant derrière les rochers, le petit détachement tente de se replier, non sans riposter, toutefois, au feu des Rifains : « Mes ordres criés en français sont entendus par nos adversaires, raconte le lieutenant Albet. Ils redoublent d'efforts. Un officier est là ; il faut s'en emparer. »

La poursuite commence. Les nôtres courent d'arbre en arbre, de rocher en rocher; quand ils sont à l'abri, une seconde ils s'arrêtent et tirent au jugé sur les noires silhouettes qu'ils devinent dans la pénombre ou sur le point d'où a jailli la lueur d'un coup de fusil.

Comme lieu de rassemblement, Albet a donné à ses tirailleurs, le blockhaus numéro 3. Son intention était de s'y réfugier, d'y attendre le capitaine Ancelot dont le détachement devait forcément passer là. Péniblement, la petite troupe arrive au blockhaus. Elle se croit sauvée. Une nouvelle et rude déception l'attend. Depuis quelques jours, le blockhaus a été anéanti. Albet l'ignorait.

Que faire? ses hommes sont épuisés. Pour leur donner le temps de souffler, Albet les rassemble, les dissimule dans le fond d'un oued desséché. Silencieusement, il les compte. Seuls, les deux morts manquent. Le croissant de la lune, à ce moment, disparaît derrière les nuages. Trompés par l'écho de leurs propres

balle. (Il est décédé le 23 mai 1923, des suites de sa blessure.) Après sept jours de marche d'ouest en est, nous sommes arrivés à Ajdir; notre état était pitoyable. Pour toute nourriture, nous avions reçu une kessera par jour (environ 300 grammes). Le soir même, je fus conduit à Abd-el-Krim, auquel je me plaignis des mauvais traitements que j'avais subis. Brusquement, il me répondit : « Je vous logerai avec les officiers espagnols et non avec vos « Algériens ». Les Roumis à part ». Dans la Kasbah où je me suis alors trouvé avec 27 officiers espagnols, j'ai cruellement souffert pendant des mois de la faim et de la soif. L'espace où nous étions enfermés était si restreint que l'on y suffoquait. C'était une souffrance de tous les instants. Plus tard, d'autres officiers français arrivèrent, on me mit avec eux; ce fut, pour moi, un grand réconfort moral. Mais jusqu'à l'arrivée de M. Parent, — en avril 1926, — qui nous apporta des vivres et des effets, l'on peut dire que nous avons manqué de tout. »

coups de feu, les partisans s'éloignent vers la gauche. Il en faut profiter. Les tirailleurs s'ébranlent. Le projet de leur chef était alors de gagner Bou-Touméï où il espérait trouver un poste français. En se dissimulant, les hommes suivent le creux d'un petit ravin.

Tout à coup, des hauteurs voisines, des voix à l'accent rauque les interpellent. Les ennemis les tiennent sous le feu de leurs fusils. Ils sont nombreux et dévalent les pentes. Un seul parti s'offre : fuir, fuir à toutes jambes. Albet en donne l'ordre. Lui-même exécute le mouvement et soutient ses hommes en tirant contre les Rifains. N'en pouvant plus, des tirailleurs tombent; d'autres sont mortellement frappés. Quand le lieutenant arrive aux bords de l'oued Beni-Zid, il n'a plus avec lui que deux des siens : Fortas et Khéiani, l'ordonnance blessé. Albet recharge son revolver. Longeant le lit desséché du ruisseau, les survivants essayent de distancer ceux qui les poursuivent. Ils voudraient courir, mais il sont exténués; ils trébuchent; le souffle leur manque et leur gorge est aride.

Le jour commence à poindre, le jour qui favorisera leur capture. Sur les crêtes s'étendent des bois d'orangers. Albet et ses hommes pensent s'y cacher. Ils gravissent les pentes. A la limite d'un champ de blé croît une haie épaisse. Comme des bêtes forcées, ils s'y jettent. Il était temps. Les ennemis sont proches. Leurs cris de forcenés se répercutent. La présence d'un officier, l'espoir de s'en emparer les surexcitent.

Les habitants du douar près duquel sont cachés les malheureux commencent de vaquer à leurs occupations. Un sentier longe le buisson où ils sont blottis. « A travers les branches, nous distinguions les indigènes qui fouillaient les bois voisins. Tantôt ils se rapprochaient, tantôt ils s'éloignaient. Un vieillard qui s'était assis tout près de nous, sur une pierre, semblait diriger leurs recherches. »

Matinée d'angoisse où, à chaque minute, les malheureux croient qu'ils vont être pris. Vers midi, les indigènes découragés rentrent au douar. Tout danger immédiat est éloigné.

Albet peut s'occuper de son ordonnance Khéiani. La culotte collée à la plaie de la cuisse a arrêté l'hémorragie; mais le bras blessé est pendant; on le met en écharpe à l'aide d'une bande molletière. Un peu soulagé, Khéiani s'endort. Fortas et le lieutenant veillent. Les mitrailleuses des postes de Bou-Touméï et de

Bou-Hadi font entendre leur tac-tac. Albet en conclut que ces postes sont encerclés. Il faut renoncer à joindre l'un d'eux. Sur les crêtes, on aperçoit des guetteurs ennemis. Ils sont armés d'un fusil; les relèves ont lieu à intervalles réguliers. Albet se sent pris comme dans un filet dont les mailles peuvent à tout moment se refermer sur lui. Va-t-il s'abandonner à un découragement qu'expliqueraient et excuseraient son excessive lassitude et les déprimantes émotions qu'il a subies? Ce serait mal connaître l'âme d'un chef français. Admirons, dans celle-ci, la mâle énergie et la ténacité.

Le jeune homme décide d'attendre la nuit. Alors, profitant de l'obscurité, il tentera de gagner Kelaa-des-Sless. L'après-midi commence : « Que ses heures nous ont paru longues! La chaleur est intolérable. Il nous faut garder une immobilité absolue. La soif nous dévore. » Les indigènes ont repris leurs allées et venues le long du sentier; des troupeaux viennent paître; dressées sur leurs pattes de derrière comme sur deux piquets, quelques chèvres arrachent une brindille au buisson et de leurs longs yeux d'or regardent ceux qui sont tapis là. Deux avions passent dans le ciel; au bruit du moteur, bêtes et gens se cachent épouvantés. Nos hommes connaissent quelques instants de répit.

Lente à venir, la nuit monte enfin vers les hauteurs. Toutes les crêtes sont garnies de sentinelles. Comment tromper leur vigilance? Albet s'attache son revolver au poignet. Fortas arme son mousqueton. On éveille le blessé. Silencieusement, les trois hommes quittent leur abri; ils rampent, essayant de se rapprocher des guetteurs, de passer inaperçus entre leurs lignes. Vaine tentative. Leur mouvement a été vu. Un cri d'alarme est poussé; mais au lieu des coups de fusil qu'il s'attend à recevoir, Albet a la stupeur infinie de voir les sentinelles courir vers le douar. Sans doute, ont-elles cru à une attaque du village; elles se réunissent afin de le défendre : « Miraculeusement, une fois de plus, nous étions sauvés; le passage était libre. » Rapidement, nos hommes franchissent la crête et s'éloignent. Comme point de direction, le jeune chef a pris le djebel Messaoud dont on distingue la masse sombre dans le lointain; derrière se trouve Kelaa-des-Sless. Pour ne pas faire de bruit, tous trois se déchaussent; les ronces, les pierres déchirent leurs pieds, mais ils ont une chance de plus de se sauver.

Courageusement, ils marchent. Depuis près de trente-six heures, ils n'ont rien bu, rien mangé. Afin de tromper la faim, ils mâchent quelques grains de blé arrachés au passage. Mais Khéiani, que ses blessures épuisent, refuse d'aller plus loin. Il faut le soutenir, le traîner. Lui supplie qu'on l'abandonne. « Mon âme était pleine de pitié, dira Albet; pourtant, à plusieurs reprises, je dus le menacer de mon revolver pour le forcer à nous suivre. A tout prix, je voulais le sauver. »

Que d'anxiétés au cours de cette marche! Parfois, les fugitifs arrivaient près d'un douar. Aussitôt, les chiens aboyaient. Cruels comme des lions dont ils ont la fauve couleur, maigres d'une faim jamais assouvie, les chiens berbères sont les gardiens redoutables des villages indigènes. Pour leur donner le temps de s'apaiser, les trois hommes restaient un moment immobiles; puis, prudemment, ils rebroussaient chemin. Que de longs détours pour éviter les pistes, les sentiers! Pour ne point traverser les clairières sur lesquelles rayonne la lune, pour s'éloigner d'une sentinelle, soudain nettement profilée, « nous allions les yeux et les oreilles constamment attentifs; nous n'avancions que lentement, inquiets d'une surprise toujours possible ».

A plusieurs reprises, Albet croit qu'il a perdu la bonne direction. Un mouvement de terrain cache le Messaoud. Quand le poste de Taleghza s'est trouvé encerclé, le jeune sous-lieutenant ne faisait que d'y arriver; il a contre lui de mal connaître la région.

Il était environ trois heures du matin, lorsque dans la plaine, brillantes sous la clarté lunaire, les eaux de l'Ouergha découvrent leur large ruban. Nos hommes descendent vers lui. Leur désir serait de passer la rivière avant l'aube; mais les gués sont gardés. Au bord de la berge, les guetteurs sont groupés par couples: à toute minute, on entend le cri par lequel, mutuellement, ils s'excitent à la vigilance. Un trou s'offre recouvert de broussailles : soûls de fatigue, les trois hommes s'y laissent tomber. On se tromperait fort en pensant qu'ils sont au bout de leur aventure. Le hasard, une fois encore, les a fait échouer près d'un douar. Durant la journée c'est un défilé incessant de bêtes et d'indigènes. Les petits bergers sont si près qu'on entend nettement leurs voix puériles et parfois rieuses. Les gens du village vont puiser l'eau à l'Ouergha. Aucune confusion. Ils marchent en colonnes. Des ordres, évidemment, ont été donnés

et sont suivis rigoureusement. Jusqu'où s'étend la dissidence? Kelaa-des-Sless n'est-il pas lui aussi encerclé?

A mesure que le soleil monte, les souffrances des malheureux vont croissant. La faim et plus encore l'horrible soif les torturent. La fièvre qui brûle Khéiani emplit son cerveau de visions. Le moindre bruit, le moindre mouvement peuvent le trahir, lui et ses compagnons; sans cesse, il parle, il s'agite!

A dix heures du soir seulement, Albet et les tirailleurs sortent de leur cachette. Ils marchent la faim au ventre et la soif dans la gorge. Au cours de la journée, le lieutenant a pu se rendre compte des points où sont les guetteurs. La rivière, il va tenter de la franchir entre deux gués assez éloignés l'un de l'autre et qu'il a soigneusement repérés. La descente jusqu'à l'oued est pénible. Il faut aller pieds nus et en se défilant.

Les fugitifs qui utilisent le lit d'un torrent desséché n'avancent qu'avec une extrême lenteur; de gros rochers leur barrent le passage, les contraignent à d'épuisants détours. Khéiani se traîne. L'Ouergha devant eux roule ses flots. L'eau! L'eau fraîche! L'eau abondante!

Les trois hommes boivent à longs traits.

Cependant la traversée de la rivière préoccupe grandement le lieutenant. Les deux tirailleurs ne savent pas nager. Il leur recommande de le laisser avancer le premier, de ne le suivre qu'avec prudence. La chance les favorise. A l'endroit le plus profond, l'eau ne leur monte qu'à hauteur d'épaule. Ils abordent sur l'autre rive, et à travers de grands champs de blé dont les tiges les dissimulent, ils parviennent au pied du Messaoud.

Une piste, celle d'Ouled-Ali-Kelaa-des-Sless, contourne la montagne; mais elle est certainement gardée. Il faut entreprendre l'ascension du Djebel. Rude tâche, et qui semble insensée pour des hommes dont les forces sont à bout. Que ne peut la volonté? La pente est abrupte et hérissée; cependant Albet et ses hommes arrivent près du sommet. Des bruits de pas les font se retourner. On ne distingue pas ceux qui viennent, mais comment se tromper sur leur race au claquement bien caractéristique du talon des babouches retombant sur le sol? Les fugitifs ont été entendus. « C'était inévitable, dit Albet. Des cailloux, à tout instant, roulaient sous nos pieds. »

Les trois hommes se hâtent. Ceux qui les ont éventés s'attachent à leurs pas : « J'avais résolu, raconte Albet, de m'arrêter

au sommet et d'observer, pendant la journée, les abords de Kelaa-des-Sless, afin de les gagner dès le crépuscule ; je ne le pouvais plus. Sans doute, nous aurions pu attendre les indigènes qui nous poursuivaient, mais le bruit de la lutte aurait attiré d'autres combattants. Cela nous aurait perdus. »

Une dure nécessité s'impose : retourner en arrière. Les dévalements gravis au prix de tant d'efforts, il les faut redescendre. L'obscurité contribue à rendre l'entreprise périlleuse. Les malheureux glissent, tombent, se relèvent, tombent à nouveau. Khéiani gémit douloureusement. Sur la crête, les indigènes se sont arrêtés. Quelle que soit leur hardiesse, ils n'osent pas tenter une descente à pic, et ils hésitent à tirer, ne sachant pas à qui ils ont à faire.

Meurtris, mais non découragés, les infortunés arrivent au bas du massif montagneux. Le jour n'est pas encore venu ; cependant ils s'arrêtent dans un champ de blé. Ils sont exténués. Près d'eux, un douar dort paisible ; à l'est, d'autres villages sont la proie du feu ; dans l'obscurité on distingue l'éclat rouge des flammes. Que se passe-t-il ? Trempés par les eaux du fleuve, glacés par le brouillard nocturne, les trois hommes grelottent. Le jour naît. « Je ne voyais rien, dit Albet, à cause de la brume ; je ne pouvais distinguer Kelaa-des-Sless ; pourtant, nous ne devions pas en être loin. Allions-nous échouer près du but ? » Les nerfs à vif, il guette. Soudain, — il était à peu près huit heures du matin, — une sonnerie de clairon retentit ; elle vient de l'ouest. Les deux tirailleurs se sont levés. Ils veulent courir vers leurs camarades. Non sans peine, leur chef les retient, leur explique qu'à cause du brouillard, ils risquent de donner dans un gros de Rifains, de rencontrer des sentinelles. Il faut attendre.

Le soleil boit la brume. Fous de joie, les trois hommes aperçoivent les troupes du groupe Colombat qui descendent les pentes de l'Ourtzagh ; elles franchissent l'Ouergha : elles se dirigent vers Kelaa-des-Sless.

Toute fatigue est soudain oubliée : « Nous courons à travers les champs de blé ; nous arrivons ainsi sans être vus, non loin d'une section du 61e régiment de tirailleurs marocains placée en flanc-garde. Nous nous faisons reconnaître. Quelques minutes après, nous étions au milieu des nôtres (1) ».

(1) Khéiani, soigné immédiatement, a pu guérir. Six mois plus tard, il était de

Retournons au poste de Taleghza où commande le capitaine Ancelot.

Le colonel Freydenberg ignore que le capitaine n'a pu exécuter l'ordre d'évacuation qu'il lui a donné. Au matin du 13 mai, des avions qui accompagnent le groupe mobile survolent Taleghza et, le croyant occupé par l'ennemi, laissent tomber leurs bombes. La nécessité de partir s'impose. Ce qui n'a pu être fait la nuit précédente, avec le secours de l'obscurité, il faut le tenter à l'éclatante lumière du jour.

Le rassemblement a lieu sans tarder. Au moment où la compagnie opère sa sortie, l'artillerie française, par bonheur, déclenche un tir sur les tranchées ennemies. Les indigènes se terrent ; le mouvement des nôtres n'est point aperçu. Sans être inquiétés, ils peuvent faire un demi-kilomètre ; mais le tir de l'artillerie cesse ; aussitôt la petite troupe est repérée. Les Rifains se lancent à sa poursuite.

L'oued est à plus de trois kilomètres. Pourra-t-on l'atteindre? Le terrain est mauvais ; il faut dévaler des pentes, en monter d'autres. Les blessés suivent difficilement. L'un d'eux, un Breton, Lair, est particulièrement atteint. Deux heures avant l'évacuation, une balle lui a traversé le bras. Affaibli par la perte de sang et par la souffrance, il s'affaisse à tout moment. Aidé d'un tirailleur, le capitaine Ancelot relève le blessé, le soutient, l'aide à repartir sous le feu des poursuivants.

L'ennemi gagne du terrain. Les balles crépitent. Nous avons des tués, des blessés. Les survivants continuent d'avancer. L'oued, maintenant, est proche. Les nôtres se croient sauvés. Faux espoir. Ils se heurtent à une bande de Rifains. Traqués de tous côtés, visés de toutes parts, les tirailleurs font front. Passer l'oued, ils ne l'espèrent plus; mais, quand tout est perdu, il reste à défendre chèrement sa vie.

Cependant, l'acharnée résistance de nos « Algériens » a ébranlé l'ennemi ; il fléchit. Le capitaine Ancelot en profite. Brusquement, il entraîne ses hommes dans les fourrés qui bordent l'oued Amzez. La manœuvre réussit. Déconcertés par

retour au bataillon et recommençait à se battre. A plus d'un an d'intervalle, le hasard a ramené à Taleghza le lieutenant Albet: « Je suis retourné, écrit-il, y faire un pèlerinage. Je n'y ai trouvé que des ruines... Nos adversaires d'hier nous regardaient, indifférents en apparence. Certains m'ayant reconnu vinrent vite m'affirmer qu'ils étaient innocents... »

l'extrême promptitude du mouvement, les Rifains hésitent un instant; c'est à notre tour de gagner du terrain. Les « mangeurs de kesseras » s'en rendent comptent et, pleins de rage, s'avisent d'un moyen dont la barbarie reporte l'esprit à l'époque de Jugurtha; ils déchaînent leurs chiens. Ivres de sang, les bêtes s'élancent en rafales avec de grands abois d'une furie tragique.

Pour ne pas être mis en pièces, les nôtres se jettent dans l'oued. De la rive, des coups de fusil sonnent et l'eau se met à jaillir sous les balles. Chaque tête est une cible facile. Bien des hommes sont atteints et partent à la dérive. De la voix, du geste, le capitaine Ancelot encourage les autres. Quelques-uns seulement atteignent la berge opposée. Son escarpement couleur d'ocre jaune s'élève à pic. Il le faut gravir sous le claquement des balles. Lair, le blessé, n'y pourrait parvenir, mais son capitaine le soutient, le porte, le traîne. Cependant, à cause de son képi, Ancelot est spécialement visé; il reçoit une balle dans sa coiffure, une autre lui arrache une patte d'épaule, une troisième fait sauter le talon de son soulier. Avec son revolver et chargé du blessé, il ne cesse de riposter.

Parvenue au sommet, la petite troupe aperçoit les soldats du groupe mobile : « Nous reprenons courage pour un dernier effort; nos poursuivants, voyant qu'ils se rapprochent des lignes françaises, n'osent plus avancer; nous nous sentons enfin hors de danger. »

Ils le sont en effet. Mais que de pertes à déplorer ! Le lieutenant Valli est prisonnier. Le sous-lieutenant Albet n'a survécu qu'avec deux de ses hommes; du détachement qui tenait le poste principal, il ne reste que le capitaine Ancelot et huit tirailleurs dont plusieurs sont grièvement blessés.

HENRIETTE CELARIÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'Espagne commit une erreur, nous l'avons montré dans la précédente chronique, en associant ses revendications sur Tanger et sa candidature à un siège permanent au Conseil de la Société des nations. La question de Tanger n'est pas internationale; proposer la réunion d'une conférence qui aurait précédé l'assemblée de Genève (qui s'est ouverte le 6 septembre), c'était la porter sur le terrain international et il fallait s'attendre à l'opposition formelle de la France. Par une série d'accords, la France s'est entendue avec l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne pour affranchir le Maroc de toute hypothèque étrangère; elle en a évincé l'Allemagne par le traité de Versailles; il se peut que certaines puissances croient avoir intérêt à réintroduire l'élément international au Maroc par la porte de Tanger; mais la France ne s'y prêtera pas, le statut de Tanger étant réglé par ses conventions avec le Maroc, l'Espagne, l'Italie et l'Angleterre. L'acte d'Algésiras n'intervient ici en rien.

Le gouvernement du roi Alphonse XIII s'est rendu compte qu'il faisait fausse route. Un communiqué du ministère des Affaires étrangères du 30 août s'efforçait de remettre les choses au point : « l'Espagne, maintenait-il, considère que la solution définitive du problème de Tanger serait l'incorporation de la dite ville et de sa zone extérieure à la zone espagnole de protectorat au Maroc, à laquelle elle se trouve étroitement liée et sans laquelle il lui manque des éléments de vie propre »; mais il déclarait : « A aucun moment le gouvernement espagnol n'a suggéré qu'un mandat lui fût confié par la Société des nations qu'il estime étrangère au problème. » Voilà un point acquis. Mais la note de M. Yanguas parle aussi du cas où « l'incorporation serait agréée par les nations signataires qui ont adhéré ou qui sont invitées à adhérer au statut de Tanger ». C'est une autre façon, et non moins pernicieuse, de revenir à une

procédure internationale. Le règlement de 1923, auquel ont adhéré plusieurs puissances et auquel d'autres sont invitées à adhérer (l'Italie par exemple), ne concerne nullement la question de la souveraineté à Tanger ou du protectorat, mais seulement l'administration intérieure de la zone. Il n'appartient donc ni aux puissances qui l'ont accepté, ni encore moins à celles qui l'ont rejeté, de reviser le statut juridique de Tanger; s'il doit être modifié, ce ne peut être que d'un commun accord entre le Maroc, la France, l'Espagne, l'Angleterre; et encore cette dernière n'a-t-elle son mot à dire que dans la mesure où elle est intéressée à la démilitarisation de Tanger et de sa banlieue.

Les réponses du Quai d'Orsay et du Foreign Office à la note espagnole ont été remises à Saint-Sébastien le même jour ; elles sont conçues dans le même esprit ; elles refusent de remettre en question le statut de Tanger; elles rejettent l'idée d'une conférence, sans exclure la possibilité de donner plus tard des satisfactions à l'Espagne (1). Nous espérons que M. Briand n'a pas laissé passer l'occasion de faire comprendre au gouvernement espagnol combien peu amical fut son procédé à notre égard. Nos lecteurs se souviennent avec quelle satisfaction nous avons salué le renouveau d'amitié franco-espagnole qu'une étroite collaboration et une héroïque fraternité d'armes faisaient fleurir ; nous avons approuvé que, dans l'accord de Paris, qui suivit la capitulation d'Abd-el-Krim, la France ait accédé à peu près à tous les désirs de Madrid. Comment aurait-on pu imaginer que, quelques jours après avoir quitté Paris, le général Primo de Rivera soulèverait, sans prévenir le gouvernement français, la question de Tanger, dont il n'avait pas dit un mot durant son séjour? Comment aurait-on cru que le ministre des Affaires étrangères poserait le problème sur le terrain le plus manifestement défavorable à son pays et dans des conditions qui rendaient son succès impossible? M. Yanguas a ajouté à ses fautes la vague menace, si Tanger n'était pas incorporé à la zone espagnole de protectorat, d'abandonner le Maroc. Libre au gouvernement espagnol de faire après la victoire ce qu'il n'a pas fait avant, mais la France ne tolérera pas que se reforme dans la zone rifaine un Maroc insoumis et elle n'hésiterait pas, si l'Espagne s'en allait, à prendre sa place. Une telle opération, si elle devenait nécessaire, ne rouvrirait pas la question marocaine, car les accords de 1902, 1904, 1912, avec l'Angleterre et l'Italie, sont valables pour tous les

(1) Les insuccès diplomatiques du gouvernement espagnol ne paraissent avoir qu'un lien indirect avec les troubles politiques sur lesquels nous reviendrons.

cas, aussi bien au Maroc qu'en Égypte et en Tripolitaine. Nous espérons que, tout cela, M. Briand l'a dit avec force. Le jour où l'Espagne voudra sérieusement obtenir des avantages nouveaux à Tanger, c'est avec la France qu'elle devra négocier, l'Angleterre étant tenue au courant, et il s'agira d'un marché, car il est prouvé une fois de plus qu'en diplomatie amitié n'est que duperie.

Tanger, en face de Gibraltar et des côtes d'Espagne, à la porte de la Méditerranée, enclavé dans la zone espagnole d'un Maroc où les intérêts français sont prépondérants, est un brandon de discorde. Qui donc a cru avoir intérêt à l'agiter? Qui a inspiré cette subite résolution du gouvernement espagnol? Une grande partie de la presse anglaise n'hésite pas à mettre en cause M. Mussolini. La coïncidence du brûlot de Tanger et du traité d'amitié italo-espagnol du 7 août est en effet troublante. La diplomatie italienne cherche depuis longtemps à se réintroduire dans les affaires marocaines, bien qu'elle y ait par trois fois renoncé et la proposition d'une conférence internationale pourrait provenir de son initiative. D'autre part, M. Mussolini ne passe pas pour très favorable à la Société des nations et l'idée machiavélique d'acculer l'Espagne à faire sécession en l'incitant à lier les satisfactions qu'elle demande à Tanger avec la question du siège permanent qu'elle postule, pourrait être d'invention italienne. Toute la presse libérale et socialisante de Grande-Bretagne, toujours malveillante à l'égard de M. Mussolini, le proclame; elle discerne dans l'accord du 7 août la formation d'une alliance méditerranéenne contre la France; l'Italie et l'Espagne chercheraient à agrandir à nos dépens leurs domaines dans l'Afrique du Nord et à dominer d'un commun accord dans la Méditerranée. Le *Daily Telegraph*, qui prend souvent ses inspirations au Foreign Office, se réjouit et rapproche l'accord italo-espagnol de l'accord anglo-italien relatif à l'Abyssinie. Le *Times*, faisant allusion aux « frictions » qui peuvent survenir entre la France et l'Italie dans l'Afrique du Nord, insinue que l'appui de l'Espagne serait utile à la diplomatie italienne et déclare: « Il existe aujourd'hui une situation nouvelle dans la Méditerranée. »

Retenons cette parole. A qui fera-t-on croire que, s'il existe « une situation nouvelle dans la Méditerranée », l'Amirauté ait toléré que le gouvernement britannique s'en désintéressât ou qu'elle ne fût pas à l'avantage de l'Angleterre? Voyons les faits. La disparition d'Abd-el-Krim, l'entente cordiale des armées et des gouvernements français et espagnol au Maroc pouvaient créer, dans la Méditerranée occidentale, un état de choses nouveau; l'Angleterre, qui voit de loin, s'est émue

et a pris ses précautions ; elle a manœuvré pour prévenir l'entente latine. L'Empire français de l'Afrique du Nord alarme les Anglais; ils ne seraient pas fâchés qu'une partie passât aux mains plus faibles de l'Espagne et une autre à celles de l'Italie. M. T. Layton le laisse entendre dans l'*Economist*. Telles sont les conclusions que mon excellent confrère M. Jacques Bardoux donnait le 1er septembre dans *le Temps* et ce sont aussi les nôtres. L'Angleterre a promis son appui à l'Espagne pour Tanger, à l'Italie pour l'Abyssinie. Tout découle de l'entretien de Rapallo.

Mais si tout cela est vrai, — et il nous plairait d'être démenti, — comment juger la politique du Foreign Office? Si l'Angleterre estime que l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne n'ont pas assez de colonies, n'en a-t-elle pas, elle-même, beaucoup plus que nous à leur offrir? Que dire même de l'habileté de cette politique qui met aujourd'hui sir Austen Chamberlain dans l'obligation de rejeter la demande espagnole que peut-être il a encouragée? Que penser encore des manœuvres de Rome et de Madrid, qui se font les instruments de la politique de Londres? Et quelle est cette nouvelle diplomatie qui paraît ignorer les traités et les droits acquis? L'esprit de Locarno nous conduit-il à je ne sais quel égalitarisme international où les États plus forts devraient se dépouiller au profit des plus faibles, les victorieux au profit des vaincus, sous le contrôle de l'Empire britannique intact et dominateur? M. Briand, dans un esprit de paix et d'entente, a fait beaucoup de concessions; il peut voir où elles le conduisent. S'il veut sauver l'entente cordiale, il est temps qu'il parle à Londres le langage qui sera entendu. S'il veut sauver l'entente latine, il est temps qu'il fasse entendre à qui de droit que nos colonies ne sont pas à vendre, ni nos droits à prendre. Si, enfin, il veut préparer un rapprochement avec l'Allemagne, il est temps qu'il s'avise qu'il n'y parviendra jamais par le chemin des abdications. Nous redoutons, pour M. Briand, la trompeuse cordialité des entretiens de Genève. Que de fautes auraient été évitées si les ministres restaient dans leur cabinet et chargeaient les diplomates de négocier !

L'Allemagne est admise dans la Société des nations et reçoit un siège permanent au conseil. Elle bénéficie seule de ce privilège, parce qu'elle s'est opposée à ce que l'Espagne, le Brésil et la Pologne en profitassent également. Elle a posé ses conditions et les autres les ont subies; elle n'a pas voulu arriver à Genève dans une fournée, mais seule, comme les triomphateurs. Autant nous étions à l'aise tout à l'heure pour critiquer la politique espagnole à Tanger,

autant nous reconnaissons qu'à Genève la demande de l'Espagne était fondée; elle a rendu à la Société des nations, depuis les origines, les plus signalés services, notamment par l'esprit de conciliation et les initiatives heureuses de M. Quiñones de Leon. Elle avait reçu de sir Austen Chamberlain de formelles promesses, que le vent qui souffle de Berlin a emportées. Peut-être même devrait-on chercher dans les regrets du chef du Foreign Office l'une des origines de l'affaire de Tanger. Pour n'avoir pas soutenu jusqu'au bout les candidatures de l'Espagne et de la Pologne, M. Briand n'a qu'une excuse, qui n'en est pas une, c'est qu'il se serait trouvé seul. Du moins a-t-il cherché et réussi à trouver et à faire accepter une formule compliquée, mais qui a le mérite d'assurer à la Pologne un siège semi-permanent par voie de réélection triennale. Le Brésil s'était mis lui-même hors de cause. Mais l'Espagne est restée intransigeante, malgré les pressantes instances des gouvernements britannique et français. Au Conseil, dont la session s'est ouverte le 2, on a couvert l'Espagne de fleurs, mais c'est l'Allemagne qui encaisse les profits.

Avant même que M. Stresemann fût admis à siéger, la presse allemande esquissait une manœuvre et donnait un coup de sonde pour savoir jusqu'où irait le renoncement des grandes puissances. La *Tægliche Rundschau*, organe de M. Stresemann, écrivait, le 1er septembre, que l'Allemagne, une fois entrée dans la Société des nations, aurait les mains complètement libres et que, par conséquent, « il est encore prématuré de dire que la Pologne fera partie, dans tous les cas, des États dont la rééligibilité sera décidée à la prochaine réunion de l'Assemblée ». Or l'Allemagne a pris à ce sujet, tant au cours des entretiens de M. Gauss, jurisconsulte de la Wilhelmstrasse, avec sir Cecil Hurst et M. Fromageot, que dans les conférences de la « commission des sièges » réunie le 31 août à Genève, où le même M. Gauss la représentait, des engagements formels; il est significatif qu'elle cherche déjà à s'en dégager. Le même journal, qui reflète les idées du ministre des Affaires étrangères, publiait quelques jours plus tôt un article qui a été très remarqué et qui le mérite à plus d'un titre. L'Allemagne se plaint : « les espérances que nous avons cultivées après Locarno ont été déçues à plusieurs égards. On n'a souvent pas tenu les promesses qui nous avaient été faites, en prétextant qu'elles ne pourraient être réalisées qu'après notre entrée à Genève... De notre entrée dans la Société des nations il résultera des obligations morales, non seulement pour nous, mais aussi pour les autres puissances. Nous ne pouvons pas concevoir, par exemple,

que l'Angleterre considère comme conforme à son honneur de ne pas exécuter les promesses qui nous ont été faites au sujet de l'occupation rhénane. La France également, après avoir reçu, par le traité de Locarno et notre entrée dans la Société des nations, les sûretés auxquelles M. Briand aspirait, ne pourra faire croire à aucune puissance du monde que le maintien de l'occupation est nécessaire à sa sécurité. »

Il faut tirer au clair, une fois pour toutes, ces « promesses » que M. Briand et sir Austen Chamberlain auraient faites à MM. Luther et Stresemann. S'ils n'en ont fait aucune, qu'ils le disent. S'ils en ont fait, qu'ils l'avouent et battent leur coulpe. La France n'a pas à connaître les promesses que ses élus n'ont pas ratifiées ; les engagements, plus ou moins précis, que M. Briand aurait pu prendre ne regardent que lui et n'engagent nullement le gouvernement. Il a été entendu, et de longues négociations avec l'Angleterre ont abouti à des déclarations formelles à ce sujet, que le traité de Locarno confirmait, renforçait, mais n'affaiblissait ni ne modifiait sur aucun point le traité de Versailles. A plus forte raison, des promesses orales de M. Briand, à supposer qu'elles soient authentiques, ne sauraient modifier le texte des traités. « L'esprit de Locarno », dont on abuse étrangement, ne modifie, lui non plus, ni les textes, ni le droit ; il signifie simplement que les traités pourront être appliqués avec bienveillance, avec une réciproque volonté d'accord, et, en cas de dissentiment, par l'arbitrage. Voilà tout. L'occupation de tout ou partie de la rive gauche du Rhin est une garantie non seulement de sécurité, mais aussi d'exécution de tous les articles du traité de paix, notamment des réparations. Si l'article de la *Tægliche Rundschau* décèle l'esprit du gouvernement du Reich au moment où il entre dans la Société des nations, il s'y prépare quelques déboires, et il ménage à l'institution elle-même des séances agitées. Les beaux jours de Genève sont finis. Dans son discours au Congrès catholique de Breslau, le chancelier Marx disait : « L'entente franco-allemande est une des conditions nécessaires à une pacification durable de l'Europe. » Nous en demeurons d'accord, mais une telle entente n'est possible que dans le respect absolu et la complète exécution des traités. Il est nécessaire que la France et ses anciens alliés, — et, s'il le faut, la France toute seule, — en donne à l'Allemagne le sentiment très précis. « L'esprit de Locarno » n'empêche pas que toute la jeunesse allemande est élevée dans le culte de la revanche et la haine de la France. Toute politique de faiblesse de notre part va contre son but et renforce le nationalisme germanique.

Le grave incident du *Lotus* nous montre à quel point cette vérité d'expérience s'applique à l'égard de la Turquie. De concessions en abdications, nous en arrivons à ne plus même obtenir que la liberté de nos nationaux soit respectée. Le paquebot *Lotus* ayant, par accident et sans qu'il y ait aucune faute professionnelle, coulé, hors des eaux territoriales turques, un bateau turc, et des sujets turcs ayant péri dans l'accident, les autorités ottomanes ont attiré, sous prétexte de renseignements, l'officier qui commandait au moment de l'accident, l'ont arrêté, le retiennent depuis plus d'un mois en prison, une prison turque! et, contrairement à tous les principes du droit des gens, prétendent le juger. Si le gouvernement d'Angora avait voulu prouver que les Alliés ont commis une imprudence en renonçant sans garanties aux anciennes Capitulations, il n'aurait pu mieux réussir. Nous voilà revenus aux temps lointains où négociants, marins et missionnaires étaient l'objet des avanies, c'est le sens propre et originel du mot, des sujets du Grand Seigneur et où il fallut, pour leur assurer des garanties, obtenir, tant par force que par amitié, des Capitulations. Si la Turquie veut être traitée comme un État civilisé, il faut qu'elle se soumette aux règles de droit admises par tous les États civilisés; la nouvelle législation turque ne saurait prévaloir contre des règles universellement admises, ou bien la Turquie se mettra d'elle-même au ban des nations et toutes relations avec elle seront impossibles. On pend beaucoup, dans la Turquie nouvelle, on pend trop ; on pend pour des chapeaux, on pend des adversaires politiques pour des complots dont la preuve ne paraît pas très bien établie. Ainsi viennent de disparaître les derniers chefs du parti Union et Progrès, parmi eux l'ancien ministre des finances, Djavid bey, et le docteur Nazim, qui fut le théoricien du nationalisme turc. Ces hommes firent partie du gouvernement ou du parti qui jeta la Turquie dans la grande guerre, et il ne nous appartient pas de nous immiscer dans les affaires intérieures de l'État turc. Mais, dès qu'il s'agit d'un citoyen français innocent de tout crime, et détenu contre tout droit, la faiblesse serait coupable et dangereuse. On est d'accord, paraît-il, pour soumettre le cas à un arbitrage, mais, en attendant, malgré les pressantes démarches du gouvernement français, le lieutenant Desmons est toujours en prison, et c'est inadmissible. On ne respecte que les nations qui savent se faire respecter.

Depuis quelques mois, derrière le voile qui nous cache à demi les convulsions intérieures de la Russie, une lutte politique très serrée,

très âpre, se poursuit ; l'avenir de l'évolution de la Russie et des partis révolutionnaires en Europe en dépend. Il s'agit d'un retour offensif, jusqu'ici infructueux, de l'esprit de violence révolutionnaire le plus intransigeant ; c'est, toutes différences gardées, une sorte de 18 Fructidor. Il est difficile aux étrangers d'en comprendre les phases, tant les institutions et les idées sont éloignées de celles de l'Occident : essayons cependant, en nous référant à la chronique du 1er février.

Un régime soviétique n'est pas forcément un régime communiste. Le mot soviet, en lui-même, n'a rien de révolutionnaire ni de socialiste, puisqu'il signifie : assemblée. Le gouvernement soviétique est une hiérarchie d'assemblées qui représentent l'organe législatif et qui n'exercent d'ailleurs qu'une ombre de pouvoir. Le gouvernement de la Russie pourrait cesser d'être communiste et même socialiste, tout en restant soviétique. L'esprit et les hommes de la IIIe Internationale remplissent le gouvernement de l'U. R. S. S. (Union des républiques socialistes soviétiques). Le jour où s'accomplirait le divorce entre l'U. R. S. S. et la IIIe Internationale, une grande phase historique de la Révolution russe serait close. Entre ces deux organismes, la conjonction s'opère par le Bureau politique ou comité directeur du parti communiste russe. Ce *Politbureau* exerce une autorité pratiquement absolue sur les destinées de l'U. R. S. S. et sur l'action extérieure de l'Internationale communiste ; il dispose donc d'un pouvoir formidable ; il met les ressources de la Russie au service de la conquête communiste au dehors, et réciproquement il met la propagande communiste au service des intérêts russes ; il est le centre moteur, le cerveau.

Depuis la mort de Lénine qui, lui, centralisait en sa personne la direction de la IIIe internationale et celle du gouvernement de l'U. R. S. S., un même personnage n'a plus cumulé les deux fonctions qui ont été dévolues, la première à Zinovief, la seconde à Staline. Ces deux hommes représentent deux tendances nettement distinctes et qui, de plus en plus, s'opposent. Les uns, développant les principes de la N. E. P. (nouvelle politique économique), inaugurée par Lénine lui-même, reviennent peu à peu à une sorte de capitalisme d'État et même à la libre initiative des capitaux privés. Les autres ne peuvent se résigner à l'enrichissement des paysans et des commerçants ; ils voient en tout homme qui gagne de l'argent et qui en épargne un exploiteur, un ennemi de cette « classe ouvrière », entendue au sens le plus étroit, à qui seule sont réservés l'exercice et les profits du pouvoir. Staline, Boukharine et leurs partisans entendent appuyer

le gouvernement de l'U. R. S. S. sur les paysans, fût-ce sur cette classe de paysans enrichis que l'on appelle les *Koulaki*; Zinovief, Kamenef et les autres « camarades » voudraient renouveler contre cette bourgeoisie en formation le coup de force de 1917 et les proscriptions. Le communisme se meurt, le capitalisme renaît et triomphe : tel est le thème général de la minorité agissante qui constitue l'opposition à la faction qui détient actuellement le pouvoir. L'un de ces minoritaires, Piatakof, vice-président du Conseil supérieur économique, proposait, dans un rapport présenté au congrès du parti communiste, en juillet, de vendre très cher aux paysans les objets manufacturés par les usines russes afin de les obliger à sortir toutes leurs économies et à ne pas laisser se former un capital nouveau. Même en Russie, la terreur communiste n'a pas réussi à tuer l'esprit d'épargne du paysan. « Six cents millions de roubles, déplorait-il, ont été capitalisés par la masse depuis un an. C'est intolérable ; il faut que l'État fasse rendre gorge aux paysans. » Et il déplorait qu'il subsistât des industries de luxe, « par exemple l'industrie électrique ». Ce groupe d'opposition ne se contente pas de parler, il agit. Il a fait une précieuse recrue, Trotzky, qui, traqué il y a quelques mois par Zinovief et consorts, est devenu leur allié; redoutable chef d'opposition, conspirateur expérimenté, dangereux par son influence sur une partie de l'Armée rouge, il paraît avoir, avec ses camarades, préparé et inspiré les troubles récents sur l'importance desquels nous n'avons que des renseignements incomplets et incertains.

Aux plaintes de Piatakof, le 20 juillet, une voix vibrante s'éleva pour répondre, celle de Dzerjinski. De pareils revirements, l'histoire des révolutions est remplie. Dzerjinski, l'ancien chef de la *Tcheka*, le plus atroce peut-être et le plus souillé de sang innocent des terroristes russes, faisait entendre les paroles d'un tardif mais vigoureux bon sens : « Il faut mettre fin à une démagogie stupide, destructive, stérilisante... Que m'importe que des gens s'enrichissent si ces gens sont utiles, s'ils contribuent par leur activité au bien-être des masses...! Parce que cent millions de paysans ont économisé 600 millions de roubles, nous allons peut-être lancer des expéditions militaires au fond des campagnes. Vous qui prétendez faire le bonheur des masses, vous osez vous lamenter parce qu'un paysan s'est permis d'économiser six roubles dans son année de travail!... J'aime mieux que des commerçants gagnent de l'argent et que les prix soient plus bas. » Puis, faisant le procès du monopole du commerce

des céréales par l'État, il montrait le prix du blé plus élevé que partout ailleurs, l'ouvrier plus malheureux et il concluait : « Vous êtes, avec vos principes, les artisans de la misère, de la vie chère, de l'effroyable pénurie de toutes les marchandises. Assez de démagogie ! Au travail. » Deux heures après cette dramatique séance, Dzerjinski tombait mort, terrassé par une angine de poitrine. Mais le gouvernement, soutenu par la majorité, agissait avec vigueur, coupait court aux tentatives d'insurrection, rétablissait l'ordre et, s'attaquant aux chefs, destituait Zinovief du *Politbureau*. Ainsi s'accentuait la scission entre le gouvernement de l'U. R. S. S. et la IIIe Internationale. Au Bureau politique, dont nous avons dit l'importance, à l'exception de Trotzky, il ne restait plus que des partisans résolus de la majorité gouvernementale. Le chef de la IIIe Internationale cessait d'en faire partie ; ses amis ont été éloignés des postes où ils pouvaient être dangereux, Lachevitch de l'armée, un autre de la marine.

Les deux factions ne sont pas séparées seulement par des nuances. Zinovief, comme Trotzky, est un juif ; homme d'argent, jouisseur, débauché, il est méprisé même de ses camarades bolchévistes; il est le type de ces révolutionnaires cosmopolites, profiteurs, pour qui le pays qu'ils ont adopté n'est qu'un instrument pour leur fortune, un champ d'expérience pour leur millénarisme social. Staline, Boukharine, Rykof et leurs amis sont au contraire des Russes ou des Géorgiens préoccupés des destinées de la Russie et de la misère des Russes; la tendance qui l'emporte avec eux est moins internationale, plus russe. Leur force vient du sentiment de la masse russe ; il est par trop contre nature que 500 000 communistes gouvernent, terrorisent et ruinent 130 millions d'individus, que seuls, sous le prétexte souvent faux qu'ils sont ouvriers, ils aient des droits, le reste n'ayant que le devoir d'obéissance. Les élections aux Soviets ruraux qui ont eu lieu l'hiver dernier et qui furent un peu plus libres que les précédentes, portaient sur 51 500 conseils ; la proportion des élus « sans parti » a été de 90, 1 pour 100, contre seulement 9,9 pour 100 de communistes. L'étiquette de « sans parti » est la seule qu'il soit loisible à l'opposition d'adopter, les partis autres que le parti communiste n'ayant pas droit à l'existence. *Le Temps*, qui nous donne ces précisions, en souligne avec raison la signification et la portée. Dès qu'une ombre de liberté a été laissée au peuple russe, il en a profité pour manifester son aversion pour un régime de sang et de ruine. La chute de Zinovief est la conséquence, le signe d'une profonde transformation intérieure. La

« vieille garde » bolchéviste, celle qui a « milité » sous le Tsar et pris part à la révolution de 1917, ne compte plus que 8500 membres; les autres sont des ralliés du succès. Le petit état-major fidèle à la pure doctrine communiste marxiste peut encore tramer des complots, il ne réussira plus dans son audacieuse tentative pour identifier le peuple russe avec la révolution bolchéviste. La disgrâce de Zinovief, l'échec de la tentative révolutionnaire ourdie par sa faction, la condamnation de sa politique par la conférence plénière du Comité central du parti communiste à la suite de l'attaque de Dzerjinski, ne sont pas seulement des épisodes dramatiques; ils marquent la fin de ce que l'on a appelé le communisme militaire; quant au communisme économique, son absurdité foncière, son caractère antinaturel et antiscientifique, ne lui permettront pas de survivre longtemps à l'emploi de la force et de la terreur.

La crise intérieure d'un parti qui prétend représenter toute la Russie laborieuse et qui la gouverne despotiquement depuis neuf ans ne peut manquer d'avoir des conséquences considérables non seulement pour l'U. R. S. S. mais pour l'Europe entière, car c'est en Russie que la IIIe Internationale a trouvé son foyer d'élection et ses moyens de propagande. Qu'il s'agisse d'agitation dans les Balkans ou de grève en Angleterre, du succès des troupes de Canton sur les forces d'Ou-Peï-fou ou de la longue résistance d'Abd-el-Krim, dans tout ce qui trouble la paix et l'ordre en Europe on trouve la trace des intrigues et de l'or de l'Internationale de Moscou qui, elle-même, serait presque inoffensive si elle ne disposait des ressources et des forces de la Russie. Les partis communistes de tous les pays reçoivent de la IIIe Internationale le mot d'ordre et les subsides nécessaires à leur propagande; le divorce définitif de la Russie et du communisme, ou tout au moins la transformation interne du communisme, les priverait de leur solide appui et de leurs ressources. On ne peut pas affirmer que ce divorce soit désormais un fait accompli, il y faudra le concours du temps; mais un schisme irrémédiable parmi les dirigeants de l'Internationale de Moscou divise et affaiblit l'offensive communiste contre les sociétés capitalistes : pour les cinq parties du monde, c'est un gage de paix sociale et de paix internationale.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

ris
les
ure
, il
le
ief,
on-
nité
ski,
fin
mu-
urel
ps à

e la
ans
eule-
ssie
ses
kans
r les
dans
e des
éme,
t des
ivent
saires
mmu-
mmu-
On ne
li, il y
parmi
offen-
parties
lo.